

80 c

LIBRES ÉTUDES

DU MÊME AUTEUR :

La Conscience et la Foi. 1 vol. in-12, 1867.

Des premières transformations historiques du Christianisme. 1 vol. in-12, 1866.

Des beaux-arts en Italie au point de vue religieux. Lettres écrites de Rome, Naples Pise, etc. 1 vol. in-12, 1857.

Précis de l'histoire de l'Église réformée de Paris, d'après des documents en grande partie inédits. — Première époque, 1512-1594. 1 vol. in-8, 1862. — (La seconde partie est en cours de publication dans le *Bulletin* de la Société d'histoire du protestantisme français, 1867.)

Jean Calas et sa famille, étude historique d'après les documents originaux (avec gravure, etc). 1 vol. in-12, 1858.

Les Forçats pour la foi, étude historique. 1 vol. in-12, 1866.

Topographie de Jérusalem. Broch. in-8 (avec plan), 1843.

Le plus grand commandement appliqué aux progrès de la foi. Brochure in-8, 1858.

Affirmation chrétienne. Broch. in-12, 1858.

Le passé et le présent de la Société biblique. Broch. in-8, 1863.

Le catholicisme et le protestantisme considérés dans leur origine et leurs développements. Broch. in-8, 1864.

Pourquoi la France n'est-elle pas protestante? Broch. in-8, 1866.

Sermons et homélies, 1re série, 1855; 2e série, 1858; 2 vol. in-12.

Trois sermons prêchés a Nimes, etc. Broch. in-12, 1862.

Sermons détachés : 1° *Le culte tel que Dieu le demande*, 1853, in-8; 2° *Union et liberté en Jésus-Christ*, 1853, in-8 ; 3° *La tradition protestante*, 1858, in-12 ; 4° IIIe *Jubilé séculaire de la réformation*, 1858, in-12 ; 5° *Le ministère de l'esprit*. 1861, in-8 ; 6° *Les minorités chrétiennes*, 1862, in-8 ; 7° *Élan vers Dieu*, 1862, in-8 ; 8° *La solidarité chrétienne* (pour la quête en faveur des ouvriers cotonniers), 1863, in-12 ; 9° *Que doit être* l'*autorité du ministre de Jésus-Christ?* 1863, in-8 ; 10° *L'unité de l'Église*, 1864, in-8; 11° *Profession de foi chrétienne*, 1864, in-8 ; 12° *Les choses anciennes et les choses nouvelles*, 1864, in-8; 13° *L'égoïsme devant la croix*, 1864, in-8 ; 14° *Le bon Samaritain*, 1864, in-8 ; 15° *La science et la religion*, 1864, in-8 ; 16° *Les deux méthodes : expansion et compression*, 1864, in-8 ; 17° *La Charité sans peur*, 1866, in-8.

SAMUEL VINCENT. — Méditations religieuses. Nouvelle édition avec une Introduction par Ath. Coquerel fils, 1863, in-12.

VOLTAIRE. — Lettres inédites sur la tolérance, publiées avec une Introduction et des Notes par Ath. Coquerel fils, 1863, in-12.

AUTRES PUBLICATIONS :

La Sainte Bible ou l'Ancien et le Nouveau Testament, traduction nouvelle, d'après les textes hébreu et grec, par une réunion de pasteurs et de ministres des deux Églises protestantes nationales de France. — La traduction nouvelle est publiée par souscription, au prix de 10 francs. — Pour l'étranger, le prix est de 12 fr. — L'ouvrage paraît par livraisons détachées, contenant un ou plusieurs livres de la Bible.

On souscrit chez M. le pasteur Étienne Coquerel, rue de Saint-Pétersbourg, 51, à Paris, ainsi que chez MM. les Pasteurs et aux diverses librairies protestantes.

Les six premières livraisons sont en vente.

1re	Livraison :	Genèse........................	Prix : 1 fr.
2e	—	Évangile selon saint Mathieu, Ruth...	— 1
3e	—	Épître aux Romains, Ecclésiaste.....	— 1
4e	—	Ésaie..........................	— 2
5e	—	Esdras, Néhémie, Esther..........	— 1
6e	—	Évangile selon saint Marc.........	— 1

Le Lien, journal des Églises réformées de France, paraissant tous les samedis, sous la direction de MM. les pasteurs Ath. Coquerel fils et Étienne Coquerel ; 28e année.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

LIBRES ÉTUDES

PAR

ATHANASE COQUEREL FILS

RELIGION — CRITIQUE — HISTOIRE

BEAUX-ARTS ET VOYAGES

> Osez savoir.
> DEVISE DU CHANCELIER MACCLESFIELD.
>
> Ils disent.... — Qu'est-ce qu'ils disent ?
> Laissez-les dire.
> DEVISE DE L'UNIVERSITÉ D'ABERDEEN.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

Londres — H. Baillière, 219, Regent-street.
New-York — Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1868

LIBRES ÉTUDES

HISTOIRE D'UNE RUE DE PARIS

(RUE DES MARAIS-SAINT-GERMAIN, AUJOURD'HUI RUE VISCONTI)

Dès les premiers mots d'un écrit quelconque, il n'est pas rare de voir l'auteur se dire accablé de la grandeur ou de la beauté de son sujet. Je suis obligé, en ce moment, de dire tout le contraire. Je propose à mon lecteur une simple promenade, de quelques minutes, dans une rue qui, pendant deux siècles, fut le berceau et le foyer de l'Église réformée de Paris; mais cette rue est si étroite, si courte, si laide, si sombre, si peu fréquentée, que j'en ai quelque honte pour elle. On s'étonne qu'elle existe encore en ce siècle de magnificence et de démolitions, où le vieux Paris disparaît à vue d'œil, sillonné en tous sens par de larges boulevards, dont les deux bouts se perdent à l'horizon, et dont les hautes façades hérissées de sculptures, portent jusqu'aux nues leurs balcons souvent surchargés d'or. Aussi me paraît-il prudent, avant de m'arrêter à des objets si peu considérables, d'y préparer le lecteur par une digression qui sera fort rapide, mais un peu lointaine.

Ceux qui entrent à Jérusalem éprouvent, dit-on, à première vue, une pénible surprise en découvrant que les lieux où se sont passés les plus grands, les plus sublimes de tous les événements, sont moins imposants que ceux que nous avons

sous les yeux toute notre vie. De même, les voyageurs qui voient l'Italie pour la première fois subissent, presque tous, un désappointement analogue. Quand on met le pied, à Florence, sur cette place des Seigneurs, qui n'est pas seulement un des endroits où l'histoire.a donné au monde les plus intéressants spectacles, mais aussi une des plus splendides créations de la Renaissance, on s'étonne que tant de fameux monuments des arts se touchent de si près, que la foule qu'on haranguait du balcon du Palais-Vieux ait pu faire tant de révolutions dans un espace si étroit, et que le bûcher de Savonarole, allumé dans cette petite place, ait été vu de si loin. A Rome, enfin, il en est de même. Le Capitole, en fait de grandeur matérielle et de majesté visible, est inférieur, il faut l'avouer tout bas, à la butte Montmartre. Quant à la roche Tarpéïenne qui. du reste, n'a jamais été fort élevée, elle a perdu le peu de hauteur qu'elle a eu jadis; je l'ai cherchée, presque sans réussir à l'apercevoir, au fond de la cour d'une modeste maison bourgeoise; et cependant, on aurait tort de conclure de là que le vieux proverbe romain a cessé d'être vrai, et qu'à l'avenir aucun ambitieux n'en fera expérience. Aussi ai-je hâte de fuir des parages si dangereux et d'aborder mon sujet, dont l'aspect mesquin ne devra plus choquer personne, après des exemples si décisifs. Nous nous rappellerons que les plus grands faits de l'histoire ont eu pour théâtre des emplacements sans attraits ni splendeur, et qu'il ne faut dire d'aucun lieu, quelque triste ou même sordide qu'en soit l'apparence: rien de bon ni de grand ne peut sortir de là.

Il est certain, en tout cas, que la magnificence de nos vastes boulevards ne leur vaudra de longtemps des souvenirs historiques, littéraires et religieux comparables à ceux qui font la gloire de la chétive rue dont je veux parler. Quoiqu'elle mette en communication directe deux voies très-fréquentées, la rue Bonaparte et la rue de Seine, elle est si

insignifiante que la plupart d'entre nous n'y ont peut-être jamais passé; on lui préfère naturellement les deux rues plus commodes entre lesquelles elle se trouve, la rue Jacob plus au sud, la rue des Beaux-Arts plus au nord. Elle s'appelle, hélas! depuis peu, la rue Visconti, beau nom sans doute, qui, porté en notre temps par des artistes et des savants, l'a été jadis par des princes redoutés, par des princesses qu'ont illustrées leur beauté et leurs malheurs. Mais ce ne sont ni ces habiles architectes ou archéologues, ni les ducs de Milan dont Louis XII réclama l'héritage à main armée, qui ont fait la célébrité de notre pauvre ruelle; et, si vous le voulez bien, nous l'appellerons, entre nous, du nom plus modeste que lui donnaient nos pères et qui lui a appartenu de 1540 à 1860, celui de rue des *Marais-Saint Germain.* Cet humble nom ne manquait pas jadis de couleur locale (1), et, malgré les soins habiles de notre puissante édilité, il ne paraîtrait pas encore trop inexact, les jours de mauvais temps; ce nom, d'ailleurs, reprendra tout l'à-propos désirable dès qu'on fera jouir notre petite rue des avantages accordés de nos jours à nos grands boulevards; le macadam lui rendra, quand on voudra, l'aspect et les inconvénients d'un marais.

I

Je ne veux pas laisser croire que l'histoire des huguenots persécutés ait seule donné quelque intérêt à ce site misérable. La rue des Marais a une importance toute particulière dans l'histoire des belles-lettres. Quelques-uns des plus grands noms de la France littéraire s'y rattachent à divers titres. Les échos de cette rue, qui longeait le jardin de l'hôtel de Liancourt, pourraient nous répéter les plus brillants et les plus aimables entretiens auxquels notre belle langue du XVII[e] siècle

(1) Voir Du Boullay, *Mémoire*, p. 68.

ait prêté sa verve et son éclat. Quand Mme de Sévigné écrivait à sa fille qu'elle passait la plupart de ses soirées au *faubourg*, ce qu'elle désignait ainsi, ce qui était pour elle l'âme du faubourg Saint-Germain, c'était d'abord la rue de Vaugirard, où demeurait Mme de la Fayette, sa plus intime amie, mais plus tard et plus longtemps, ce fut cet hôtel de Liancourt, démoli en notre siècle, et à travers l'emplacement duquel a été percée la rue des Beaux-Arts. Les murs de cette vaste propriété longeaient la rue des Marais. C'est là que les deux spirituelles marquises causaient, comme elles seules peut-être ont su causer, avec le maître de la maison, l'illustre duc de la Rochefoucauld. Parfois toute la noblesse lettrée et spirituelle du grand siècle se groupait autour de ces trois brillants esprits; mais si j'avais le choix d'évoquer telle ou telle conversation de l'hôtel de Liancourt, je préférerais aux entretiens les plus animés de tous les beaux-esprits de ce siècle si fécond, ce tête-à-tête à trois dans ce *cabinet de M. de la Rochefoucauld,* d'où Mme de Sévigné date quelques-unes de ses lettres. Je me figure le mordant auteur du livre des *Maximes* et la femme charmante qui a écrit *Zaïde*, assis à droite et à gauche de Mme de Sévigné, l'interrogeant d'abord sur les dernières nouvelles de Mme de Grignan et, ce devoir accompli, s'occupant avec elle de toutes choses, poésie ou théologie, le monde et l'Eglise, les hommes et les livres, une récente victoire de Condé ou le dernier sermon de Bossuet, de Bourdaloue. Il s'agissait tour à tour, pour ces intelligences si délicates et si vives, de discuter les tourbillons de Descartes ou le Traité de Nicolle sur les *Moyens de conserver la paix avec tous les hommes* (1), traité que Voltaire a appelé un chef-d'œuvre et dont une édition nouvelle ne serait pas inopportune, même de nos jours. Une autre fois, on comparait Mithridate à Pulchérie, ou bien l'on écoutait

(1) Mme de Sévigné. Ed. Regnier, lettre 207.

Molière lisant une comédie inédite dont le titre provisoire était alors Trissotin, et même, dit-on, par une allusion trop transparente, Tricotin. Parfois aussi le maître de la maison consultait ses deux amies sur quelque rude *maxime* à insérer dans la prochaine édition de son livre, sur quelque sarcasme amer, outré, contre l'égoïsme et la vanité; mais le lendemain, Mme de Sévigné, dont l'esprit était plus modéré et le cœur plus indulgent, avouait, en grande confidence, à sa fille qu'elle ne comprenait pas toujours (1) les sombres maximes de son ami l'ancien frondeur, devenu depuis un demi-siècle le favori du roi, comblé de biens et d'honneurs, mais goutteux et dévoré de mélancolie.

L'esprit français, depuis ces merveilleuses causeries, a gagné sans doute en étendue; il a conquis un horizon plus large; il embrasse aujourd'hui un plus grand nombre d'idées et de faits. Mais que d'éclat il avait alors, que de charme et surtout que de naturel! Quelle grâce piquante, quel goût sûr et fin! Et, en même temps, que de solidité, quelle portée, quelle profondeur dans l'analyse du cœur humain et des passions! Quel sérieux, quelle étonnante patience, dirions-nous plutôt aujourd'hui, dans l'étude des grands problèmes de la métaphysique ou de la foi, chez ces femmes du monde et chez des hommes de guerre et de cour, comme la Rochefoucauld et ses émules!

A la même époque, un autre peintre exquis du cœur humain, une autre belle âme, que Mme de Sévigné ne goûtait pas assez, mais dénigrait moins qu'on ne le prétend, et dont les modernes détracteurs se rendent ridicules en voulant effacer la juste gloire, Racine, appartint plus directement encore que la Rochefoucauld et ses hôtes à notre obscure ruelle.

Il habita sept ans une maison à laquelle correspondent les

(1) *Ibid.*, lettre 239.

nos 19 et 21 de la rue des Marais, et y mourut le 21 avril 1699 (1). Oubliée aujourd'hui, sa modeste demeure a été longtemps considérée comme un lieu voué à la poésie dramatique, et les deux célèbres interprètes de Racine qui, avant notre siècle, firent le plus admirer ses tragédies et provoquèrent le plus d'applaudissements et de larmes, crurent se faire honneur en habitant après lui sa maison. En 1730, Adrienne Lecouvreur y mourut dans des circonstances étranges, et après elle la maison eut pour propriétaire Mlle Clairon. Le logis cependant était peu de chose, car après que la première l'eut embelli de ses deniers, la seconde l'acheta 1200 livres (2). Le souvenir de Racine donna ainsi, pendant tout le XVIIIe siècle, à la rue des Marais une notoriété littéraire, trop effacée depuis. Les poëtes et les beaux esprits du dernier siècle y affluèrent pendant longtemps. Voltaire y venait souvent, ainsi que Fontenelle, Dumarsais et la plupart des hommes de lettres de l'é-

(1) On lit l'inscription suivante sur une tablette de marbre encastrée au mur dans l'embrasure de la porte de la maison n° 21, qui est aujourd'hui un pensionnat de jeunes filles.

HOTEL DE RANES
BATI SUR L'EMPLACEMENT
DU PETIT PRÉ AUX CLERC (*sic*).

JEAN RACINE
Y MOURUT
22 AVRIL 1699.

ADRIENNE
LECOUVREUR
EN 1730.

IL FUT HABITÉ
AUSSI PAR
LA CHAMPMELÉ
ET HIPPOLYTE CLAIRON.

Cette inscription est peu exacte. L'assertion que Mlle ou comme nous dirions aujourd'hui Mme de Champmeslé ait habité la maison de Racine, est aussi hasardée que peu convenable en pareil lieu. On montre dans la cour de la maison qui porte le n° 13 un cep de vigne remarquable par son âge et sa grosseur et qu'on assure avoir été planté par Racine. L'hôtel de Ranes a pu comprendre l'emplacement de plusieurs maisons actuelles; mais cette tradition est sans preuves.

(2) Voyez la notice biographique de M. Mesnard, sur Racine, en tête de son édition des *OEuvres* du poëte, t. I, p. 158.

poque, mêlés aux hommes du monde les plus considérables, tels que les maréchaux de Saxe et de Richelieu.

II

J'en ai dit assez, peut-être, pour réconcilier mon lecteur avec le chétif endroit où nous allons voir s'accomplir quelques événements douloureux, et se succéder quelques personnages importants dans l'histoire du protestantisme parisien. La rue des Marais fut ouverte en 1540 sur une partie du petit Pré-aux-Clercs. On appelait ainsi un espace de trois arpents environ, distinct du Pré-aux-Clercs proprement dit, et dont la limite méridionale serait aujourd'hui la rue Jacob et la limite vers l'ouest la rue Bonaparte. Immédiatement après sa création, cette rue servit de refuge et d'asile aux protestants. Ils avaient plus d'un motif de s'y cacher. C'était là un quartier nouveau, et tellement lointain qu'on le regardait comme l'extrémité du monde habitable. En effet, un bizarre poëte, qui fut quelque temps précepteur de Louis XIII enfant, Des Yveteaux, pour s'être bâti une maison à l'extrémité de cette rue, fut surnommé *le dernier des hommes*. « Autrefois, dit Tallemant des Réaux en parlant de la propriété de ce singulier personnage, M. le cardinal du Richelieu eut quelque pensée d'y bâtir, mais il trouva que cela était trop loin du Louvre. » Des Yveteaux avait choisi cette solitude extrême pour s'y livrer sans contrôle à toute l'étrangeté de ses caprices, déguisé, lui et les siens, tantôt en dieux de l'Olympe, tantôt en bergers du Lignon, sous les lambris de ses salons qu'il avait décorés d'arabesques de paille, ou dans le grand jardin qui communiquait avec sa demeure par un passage souterrain pratiqué sous le *Chemin des Petits-Augustins* (aujourd'hui la rue Bonaparte).

Une autre circonstance plus importante que l'éloignement

faisait presque de cette mesquine localité un lieu d'asile. Cette rue si courte se partageait entre deux juridictions entièrement distinctes, la puissante abbaye de Saint-Germain-des-Prés, suzeraine primitive de tout le faubourg, et l'Université qui avait acheté à l'abbé une partie de ce terrain. Ni police ni justice n'étaient communes aux territoires de l'Université et de l'Abbaye, très-jaloux l'un et l'autre de leurs droits et toujours en querelle, par suite des méfaits continuels des étudiants. On peut voir sur les belles planches gravées de l'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prez* par dom Bouillart, la représentation du pilori spécial où dès 1368 le seigneur-abbé faisait justicier ses vassaux. En 1503, cet abbé était le chancelier Briçonnet devenu prêtre et cardinal; il eut pour successeur son fils Guillaume Briçonnet, plus tard évêque de Meaux, qui se montra pendant quelques années l'ami et le soutien des premiers réformateurs français. Ce fut sous ce dernier que Lefèvre d'Etaples composa et publia, en 1512, dans l'enceinte même de la vaste abbaye, un *Commentaire sur saint Paul*, le plus ancien de tous les livres protestants. Ce fut à Briçonnet lui-même que ce livre fut dédié; on s'explique dès lors que le protestantisme naissant ait trouvé un abri sur les domaines de l'Abbaye. Sept maisons de notre rue relevaient encore de l'Abbaye au milieu du XVIIe siècle (1). Le reste était de la censive de l'Université.

Nous savons, de plus, qu'en 1559 les maisons habitées par des familles protestantes communiquaient par des ouvertures secrètes, de telle sorte que l'on passait de l'une à l'autre sans être aperçu dans la rue. Il suffisait donc à un huguenot poursuivi d'entrer dans l'une de ces demeures hospitalières pour passer la frontière à couvert; à quelques pas de là, il se trouvait sous une juridiction différente.

Ce fut ainsi que la rue des Marais devint le centre de

(1) Piganiol de la Force, t. VIII, p. 94.

l'Eglise réformée de Paris, comme nous l'apprend d'Aubigné. Son baron de Fæneste, un gascon catholique, parlant de notre rue, ajoute dédaigneusement : *la rue des Marais, que nous autres appelons le Petit-Genève* (1). Peu à peu ce surnom s'étendit au quartier environnant, particulièrement à la rue de Seine ; il comprit plus tard tout le Pré-aux-Clercs, mais notre petite rue en demeura le point central depuis 1559 jusqu'à la fin du xvii[e] siècle, même après la révocation de l'édit de Nantes. Une vague tradition a prétendu que le Synode constituant de 1559 avait eu lieu dans cette rue. Le fait est vraisemblable, mais le secret de cette glorieuse assemblée fut si rigoureusement gardé qu'il a été impossible d'en retrouver la trace.

Nous ne prétendons pas connaître tous les habitants protestants de la rue des Marais. Les Archives de l'Etat, celles de la ville de Paris et les manuscrits de la Reynie nous ont fourni un certain nombre de noms, inconnus pour la plupart. Nous en signalerons seulement quelques-uns. Le grand hôtel et les jardins étendus qu'avait possédés des Yveteaux eurent pour propriétaire, en 1658, après la mort de ce burlesque personnage, un contrôleur des gabelles, le Masson de la Fontaine, qui dut céder ses biens à ses créanciers. Morcelée aussitôt, cette propriété passa par fragments dans des mains protestantes : nous indiquerons les noms des Pape de Saint-Auban, des Dupuy-Montbrun, et surtout des Massanes (2) sur lesquels nous reviendrons. D'autres maisons appartinrent à une famille Heudelet, dont un membre, Etienne, était seigneur de Valpèle et de Pressigny ; nous aurons à insister bientôt sur ce dernier nom ; un autre, Jean Heudelet, sieur de Grandchamp, mourut réfugié en Suisse, à Vevey, en 1737 (3). Nous trouvons aussi

(1) Fæneste, l. III, ch. xiii.

(2) 1691, Héritiers de Massannes.— 1732. Guy Anthoine Pape, marquis de Saint-Auban, et Charlotte Dupuy de Montbrun, sa femme.

(3) Il est aussi fait mention d'Arnoul-Toussaint Heudelet, sieur de Lettoncourt, fils d'Étienne que nous avons nommé.

parmi les très-proches voisins de notre rue, sinon parmi ses habitants mêmes, une famille Barbot, de la Rochelle, dont deux membres au moins furent conseillers ou maires de cette ville, et dont un, Gabriel Barbot, avait le titre de peintre du roi en 1696.

Ceux qui accusent notre foi d'incompatibilité avec les beaux-arts trouveront dans les souvenirs de notre petite rue une double réfutation de ce préjugé.

Vers le temps de Henri III, une maison contiguë à celle qui faisait l'angle nord de la rue de Seine appartenait à maître « Jehan Cousin, painctre (1). » On n'a pas la preuve positive, mais on a tout lieu de croire que cet habitant de la rue protestante par excellence n'est autre que l'illustre chef de l'école française, le huguenot Jean Cousin, peintre, graveur et sculpteur éminent, auteur d'écrits importants sur les beaux-arts, connu surtout aujourd'hui par son tableau du *Jugement dernier* et sa statue de l'amiral Chabot, qui sont tous deux au Louvre, par le magnifique mausolée de Brézé dans la cathédrale de Rouen et par des vitraux admirables à Sens, à Vincennes, à Paris (église Saint-Gervais) et à Rome (église Saint-Louis des Français).

L'extrémité opposée de la même rue, du côté du midi, était l'angle d'une grande et belle maison, dont la façade principale se trouvait sur le Chemin des Petits-Augustins (rue Bonaparte), et qui faisait retour sur la rue du Colombier (2). La maison

(1) M. Ad. Berty, dans le journal *l'Intermédiaire*, t. II, p. 49. Cette maison était attenante, en 1547, à celle d'un autre peintre nommé Vachot et, en 1595, elle avait pour plus proches voisins les héritiers du président de la Porte.

(2) Il ne faut pas confondre cette rue avec celle du Vieux-Colombier, mais avec celle qui reçut le nom de Jacob et fut décorée de deux statues d'anges, quand la reine Marguerite de Valois, pour s'acquitter d'un vœu, créer l'église et le couvent des Petits-Augustins, en souvenir de l'échelle des Anges vue en songe par le patriarche Jacob. La rue Jacob et la rue du Colombier n'en font plus qu'une, à laquelle est demeuré le nom du frère d'Esaü. Voici la curieuse inscription gravée sur la première pierre du couvent : « Le 21 mars 1608, la reine Marguerite, duchesse de Valois, petite-fille du grand roi François, fille du bon roy Henry, sœur de trois rois, et seule restée de la race des Valois, ayant été visitée et secourue de Dieu comme Job et Jacob, alors lui ayant voué le vœu de Jacob, et Dieu l'ayant exaucée, elle a

qui s'étendait de cette rue à celle des Marais appartenait à une célèbre famille de graveurs et architectes protestants, les du Cerceau. On leur doit, sans que la part de chacun des quatre artistes qui l'ont illustrée soit bien distincte, le pont Neuf, la portion de la grande galerie du Louvre qui touche aux Tuileries et qui vient d'être reconstruite, l'agrandissement des Tuileries, c'est-à-dire les pavillons extérieurs de Flore et de Marsan, ainsi que les deux ailes attenantes à ces pavillons, dont la création porta à neuf le nombre des corps de bâtiment qui composent le château, tandis que Philibert Delorme n'en avait élevé que cinq. A ces édifices publics il faudrait joindre, comme œuvres des Androuet, plusieurs hôtels particuliers comme celui de Bretonvilliers, ceux de Mayenne et de Sully, qui tous deux existent encore dans la rue Saint-Antoine et cet hôtel de Carnavalet, qui fut décoré de sculptures d'un grand style par un admirable artiste, martyr protestant, Jean Goujon; on sait que cet hôtel fut illustré depuis en devenant le séjour de Mme de Sévigné et qu'on y établit en ce moment le Musée historique de la ville de Paris. Outre ces constructions nombreuses, les Androuet ont laissé *maints* ouvrages, sur leur art, en latin et en français. Leur propre maison, qui n'existe plus, aurait eu des droits tout particuliers à notre intérêt. Lestoile raconte qu'en décembre 1585 « beaucoup de la religion, pour sauver leurs biens et leur vie, se faisaient catéchiser, et retournaient à la messe ». Il en donne des exemples trop fameux, mais il ajoute que « d'autres tiennent ferme et abandonnent tout ». Il cite dans ce nombre du Cerceau, « excellent architecte, lequel aima mieux quitter l'amitié du roi et renoncer à ses promesses

bâti et fondé ce monastère pour tenir lieu de l'autel de Jacob, où elle veut que perpétuellement soient rendues actions de grâces, en reconnaissance de celles qu'elle a reçues de sa divine bonté, et a nommé ce monastère de la Trinité, et cette chapelle des Louanges, où elle a logé les Pères augustins déchaux. » (*Hist. de l'Abbaye St-Germain-des-Prés*, p. 214.) Il est singulier de voir la femme de Henri IV donner au dur Henri II, son père, ce nom de *bon roi Henri*, si souvent attribué depuis à son mari.

que d'aller à la messe, et après avoir laissé sa maison qu'il avoit nouvellement bâtie, avec grand artifice, au commencement du Pré-aux-Clercs, prit congé du roi, le suppliant ne trouver mauvais qu'il fût aussi fidèle à Dieu qu'il l'avoit été et le seroit toujours à Sa Majesté. » N'y a-t-il pas une simplicité presque héroïque dans ce noble langage et dans le sacrifice de l'artiste vieilli, qui a mis tout son art à se construire une belle et commode retraite, et qui abandonne, sans hésiter, son œuvre et son pays? Baptiste du Cerceau était ordonnateur général des bâtiments du roi Henri III et valet de chambre de Sa Majesté. Sa maison du Pré-aux-Clercs dut lui être commode pour surveiller de là les travaux de construction du pont Neuf. L'architecte à qui Paris doit tant d'édifices admirés, fut réduit à s'exiler et à quitter ses travaux commencés, parce qu'il était protestant. Qui dira combien de fois il songea à sa demeure de prédilection et à cette *Petite-Genève* où il l'avait construite avec tant d'amour! Honorons de si touchantes et mâles vertus, dans un siècle où beaucoup de personnes se bâtissent de splendides palais, mais où bien peu sacrifient leur intérêt et leur fortune à de hautes convictions (1).

La famille du Cerceau demeura protestante jusqu'à la révocation. A ce moment, Paul du Cerceau consentit à abjurer, mais sa femme résista et fut enfermée dans un couvent, tandis qu'une demoiselle du Cerceau se réfugiait hors de France. La maison de l'artiste, saccagée au moment de son départ et reconstruite peut-être après le siége de Paris, passa par héritage à une autre famille fort connue, celle des Bédé (2). Dès

(1) Voyez sur les Du Cerceau un travail de M. Ad. Berty, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du Prot. fr.*, t. V, p. 323, et l'ouvrage du même auteur sur les *Grands architectes de la Renaissance*, p. 107.

(2) Marie Androuet hérita de cette maison en 1634, et l'apporta en dot à Élie Bédé, son mari, qui était déjà propriétaire, avec son frère, de la maison contiguë, du côté de l'ouest; nouvel exemple de la réunion de plusieurs familles protestantes dans notre rue.

1596, Jean Bédé, sieur de la Gourmandière, avocat au Parlement, était membre du consistoire de Paris. Au siècle suivant, le membre le plus connu de cette famille fut un personnage médiocrement estimé, Elie Bédé, qui changea son nom, d'abord en celui de Beda, et y substitua plus tard celui d'une terre qui lui appartenait, en se faisant appeler des Fougerais; Molière fit de ce dernier nom Desfonandrès, tueur d'hommes (1). Elie Bédé, qui avait été reçu médecin en 1621, se convertit en 1648, dit un écrivain moderne (2), « avec un éclat qui peut faire doute de sa sincérité ». Il devint premier médecin de Madame, et fit fortune malgré les railleries de Molière et celles plus acharnées encore de Guy Patin. — Ses thèses ridicules, la censure que prononça contre lui la Faculté à cause de son charlatanisme, les graves accusations qu'a publiées Bussy-Rabutin contre ce médecin, achèvent de rendre peu regrettable, pour l'Église protestante, la perte qu'elle fit en sa personne.

III

Pour les protestants des provinces, que leurs affaires ou leurs plaisirs appelaient à Paris, courtisans, militaires, étudiants, députés secrets ou avoués des Églises, il était très-important de trouver quelque hôtellerie tenue par des coreligionnaires, qui pût offrir, en temps de persécution, un abri sûr, et en temps de tranquillité des informations utiles, un lieu de réunion et une table affranchie des observances de l'Église romaine qui inspiraient à maints huguenots de sérieux scrupules. C'est ce qui a donné lieu au fréquent usage qu'on faisait au XVIIe siècle d'une locution proverbiale et ironique devenue célèbre : *manger de la vache à Colas*, ou même

(1) Voyez *l'Amour médecin*, de Molière.
(2) M. Raynaud, *les Médecins au temps de Molière.*

en être, signifiait, dans le langage dédaigneux des catholiques du temps, faire un repas gras chez quelque traiteur protestant, le vendredi ou un jour de jeûne catholique (1). Quant au mot *huguenot*, il ne vient certainement ni du fantastique roi Hugon (2), ni du roi Hugues-Capet, ni du latin *huc nos*, ni de l'allemand *eidgenossen*, mais bien du hollandais *huisgenoot*, commensal. Ce nom qui dit beaucoup, sans dire trop, dut être usité mystérieusement parmi les Wallons et les Flamands, victimes de Philippe II et du duc d'Albe, avant d'être appliqué par leurs soldats aux protestants persécutés de France, dont les ancêtres, jusque vers le milieu du XVIe siècle, étaient appelés plutôt *christaudins*, *luterrens*, ou encore *hérétiques de Meaux*.

Parmi les cabarets et les auberges des huguenots, nous pouvons citer celle *du prince d'Orange*, rue des Boucheries, au faubourg Saint-Germain, et la *Ville de Brisach*, rue de Seine, tenue par les époux Monglas, tous deux fervents protestants. « L'hôte et l'hôtesse, dit Tallemant des Réaux, sont huguenots et assez exacts; c'est une honnête auberge et tout est plein de gens de la religion, là autour (3). »

Telle était aussi, à la fin du XVIe siècle, une maison de la rue des Marais dont le maître, nommé ou peut-être surnommé le Visconte (4), « retirait coutumièrement, disent Regnier de la Planche et après lui Théodore de Bèze, les allants et venans de la religion, et principalement ceux qui venaient de Genève et d'Allemagne ». Le Visconte avait la confiance de

(1) Il est hors de doute que le mot a été pris souvent en ce sens; mais l'origine du dicton est une anecdote bien connue qui est rapportée par divers auteurs. Il s'agit des protestants de Brionne, près d'Orléans, condamnés à restituer le prix d'une vache qui, par accident ou à dessein, avait été poussée au milieu d'une réunion religieuse et y avait été tuée.

(2) Pasquier, *Recherches de la France*, 337.

(3) Tallemant des Réaux. Voyez aussi de Villiers, *Journal d'un voyage à Paris*, publié par M. Feugère, p. 28.

(4) Nous nous sommes assuré qu'il n'existe aucune trace de ce nom dans les archives de la ville de Paris. On a essayé en vain de déterminer l'emplacement exact de la maison de le Visconte. Voyez *Variétés historiques et littéraires*, t. IV, p. 126.

ses coreligionnaires et recevait en dépôt l'argent des protestants étrangers ou de ceux qui craignaient les perquisitions. Enfin le culte était célébré souvent chez lui, et les assemblées y étaient quelquefois très-nombreuses.

Henri II, qui avait juré d'en finir avec la Réforme et d'anéantir la véritable Genève, ne pouvait épargner la petite. La mort du roi n'arrêta guère l'exécution de ses sanguinaires projets. Catherine de Médicis, restée veuve, donna d'abord tout pouvoir au cardinal de Lorraine et au duc de Guise. En un même jour, une recherche de police eut lieu partout où l'on croyait trouver des protestants. Trois faux frères éclairaient le complot du gouvernement. C'était d'abord Claude David, puis Russanges, orfévre, qui avait été ancien de l'Église et que le consistoire de Paris avait expulsé de son sein pour sa conduite scandaleuse, et enfin Martin Fretté, clerc au greffe criminel, lequel demeurait dans la rue des Marais, au coin septentrional de cette rue et du chemin des Petits-Augustins (rue Bonaparte). De là, il épiait les protestants dont il se disait le coreligionnaire. Plusieurs fois, ce misérable, « dressé de la main du président Lizet, » se fit mettre au cachot avec des prisonniers huguenots et leur arracha ainsi les plus dangereuses confidences. « Il savait si bien contrefaire l'évangéliste, a dit la Planche, que le plus subtil et advisé tombait en ses filets, et par ce moyen en avait fait mourir beaucoup. » Ce fut dans la maison de ce traître qu'on fit entrer par petits groupes quarante à cinquante sergents. Déjà toutes les avenues de la rue des Marais étaient cernées; tout à coup la maison de le Visconte fut rudement assaillie par une troupe armée que commandait Thomas Bragelonne, conseiller au Châtelet, assisté de deux ou trois commissaires des plus acharnés contre les réformés. C'était un vendredi, à l'heure du dîner, c'est-à-dire en ce temps-là à onze heures du matin; on espérait surprendre à table les gens de la maison et constater qu'ils mangeaient de la viande.

Mais les hôtes de le Visconte étaient sur leurs gardes. Quatre d'entre eux soutinrent un siége en règle; il est probable que la maison était de longue main organisée, sinon munie, pour la défense. Pendant ce temps, les étrangers s'enfuirent de maison en maison et gagnèrent les prés, très-voisins alors. Les combattants eux-mêmes s'évadèrent très-adroitement, ainsi que la plupart des huguenots du voisinage. Quand les sergents entrèrent enfin dans la place, ils n'y trouvèrent que les jeunes enfants de le Visconte, sa femme et son vieux père. Dans une autre maison de la même rue appartenant au sieur de la Fredonnière, ils prirent aussi un avocat nommé Coiffart, ancien bailli de Saint-Agnan. Ces tristes victimes furent conduites en prison par les soldats, et l'on porta solennellement devant elles un chapon lardé et de la viande pour faire croire à la populace fanatique qu'on avait interrompu un repas sacrilége; mais ces pièces de conviction ne prouvaient rien : c'étaient des viandes crues qu'on avait saisies au garde-manger. Le vieillard et la jeune femme périrent l'un après l'autre dans la prison, de l'excès des mauvais traitements qu'on leur fit subir. La maison fut saccagée et les dépôts d'argent des gentilshommes navarrais et d'autres étrangers furent pillés; leurs chevaux même furent dérobés. Comme on craignit que ces gentilshommes ne voulussent rentrer dans leurs biens, on fit venir, pour garder la maison et le butin, quatre à cinq cents hommes de troupes, et la cave de l'hôtellerie servit à une orgie si tumultueuse que dans la bagarre un soldat en tua un autre d'uu coup de pistolet.

L'attaque de l'hôtel le Visconte fut le signal d'une persécution générale, dont le récit éloquent a été écrit par un témoin oculaire et digne de foi : Regnier de la Planche. « Les rues, dit-il, étaient si pleines de charrettes chargées de meubles qu'on ne pouvait passer, les maisons étant abandonnées comme au pillage et saccagement, en sorte qu'on eût pensé être en une ville prise par droit de guerre, et que

les pauvres devenaient riches, et les riches pauvres. Car avec les sergents altérés se mettaient un tas de garnements, qui ravageaient le reste des sergents, comme glaneurs. Mais ce qui était le plus à déplorer, c'était de voir les pauvres petits enfants qui demeuraient sur le carreau criant à la faim avec gémissements incroyables, et allaient par les rues, mendiant, sans qu'aucun osât les retirer, sinon qu'il eût voulu tomber au même danger. Aussi en faisait-on moins de compte que de chiens, tant cette doctrine était odieuse aux Parisiens..... Bref, ce spectacle dura longtemps, en sorte que ces manières de gens avaient fait comme une habitude ordinaire d'aller de jour et de nuict saccager les maisons au su du Parlement qui cependant fermait les yeux. »

Il ne faudrait pas croire que ces scènes sauvages, ces attaques d'une maison particulière, à main armée, fussent bien rares à cette époque. Je ne ferai que rappeler en passant ce qui arriva, deux ans après le pillage de l'hôtellerie, à une maison isolée sur le Pré-aux-Clercs, dont l'emplacement fait partie de la rue Saint-Dominique et qu'on appelait la maison du Pavanier, à cause du surnom de Julien de Lisieulx, dit le Pavanier, varlet de chambre du roi. En 1561, elle appartenait à Michel Gaillard, seigneur de Longjumeau, qui souvent réunissait chez lui ses frères en la foi, pour l'exercice du culte. Assailli dans sa demeure pour ce seul crime, non par la police, mais par le peuple, Longjumeau soutint un siége en règle, tua quatre ou cinq de ses agresseurs, en blessa quelques autres, mais fut vaincu et ne put empêcher le pillage. Pour s'être défendu contre cette émeute, il fut condamné à quitter Paris avec toute sa famille (il avait douze enfants), et la maison fut démolie par ordre du Parlement comme *diffamée* par le culte protestant qu'on y avait célébré.

IV

Il semble que de pareils actes de guerre ouverte entre habitants d'une même ville n'ont dû être possibles qu'en des temps de trouble général. Il n'en est rien cependant ; le peu que nous savons du sort des habitants de la rue des Marais, sous Louis XIII, ne prouve pas qu'ils aient connu la sécurité. Le fameux pasteur Pierre du Moulin y demeurait, et c'est lui-même qui nous l'apprend dans son autobiographie (1). Nous savons que dans la rue des Marais plus d'une habitation fut plus d'une fois attaquée. Il est positif aussi que deux fois une maison qu'habitait du Moulin fut envahie par le peuple et pillée (2), mais nous n'avons pas la certitude qu'il n'eût point changé de domicile à ce moment.

Pendant vingt ans, du Moulin fut le pasteur le plus influent et le plus connu de l'Église de Paris, ou comme on disait alors, de Charenton. Il était sans cesse sur la brèche, répondant aux attaques des jésuites Coton, Arnoux et Gontier, du cardinal du Perron, ou de nouveaux convertis au catholicisme, tels que Palma Cayet et la Milletière. Souvent, quelque noble protestant vendu à la cour, ou cédant à l'entraînement général, demandait une conférence entre un docteur catholique et un pasteur ; en pareil cas, ce dernier était le plus souvent condamné à l'avance. Du Moulin, dans ces occasions délicates et pénibles, ne se laissa jamais abattre ; prompt à la riposte, âpre au combat, infatigable dans la lutte, il était d'ailleurs profondément convaincu des étroites et sombres doctrines du pur calvinisme. Il les soutenait avec une dialectique fougueuse, souvent plus amère ou plus emportée qu'évangélique. Il apportait la même violence dans la polémique

(1) *Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français*, t. VII, p. 406.
(2) Haag, *La France protestante*, art. DU MOULIN.

entre les protestants, et ne comprit jamais ni le christianisme plus libre et plus élevé des Amyrault, des Testard, des Tilenus, ni la tolérance si chrétienne que professèrent pour eux et pour leurs doctrines, alors hétérodoxes, un Blondel, un Mestrezat et un Daillé.

Nous ne pouvons nous étonner que la nature impérieuse et satirique de du Moulin lui fit beaucoup d'ennemis, mais nous pouvons oublier ses torts aujourd'hui que les débats de son temps ont cessé pour toujours, et que les opinions arminiennes ou semi-arminiennes, qu'il combattit avec tant d'énergie, sont admises plus ou moins explicitement par tout le monde.

Du reste, il eut aussi des amis ardents et très-haut placés. Du Moulin, qu'avait fort goûté l'admirable sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon, fut appelé en Angleterre et comblé d'honneurs par Jacques Ier, le roi théologien. Mais ce fut la faveur même de ce prince qui le perdit. Il avait refusé une position enviée à la cour d'Angleterre pour revenir servir son Église bien-aimée de Paris, qui, du reste, l'y avait obligé par un serment solennel prêté en public dans le temple de Charenton. De retour à Paris, il continua à correspondre avec le roi de la Grande-Bretagne. Une de ses lettres, mise par Buckingham sous les yeux de Louis XIII, irrita vivement le roi parce qu'elle contrariait ses projets politiques. Du Moulin était alors à Alais, présidant un célèbre synode national, par lequel il fit imposer aux Églises de France les dures et violentes décisions dogmatiques récemment promulguées par celui de Dordrecht. Ce fut à Alais qu'il apprit, par une lettre de son collègue Drelincourt, la colère du roi. Il se hâta de revenir, mais n'osa rentrer à Paris. Il s'arrêta d'abord chez son ami Mercier des Bordes, au château de Grigny, où l'Église réformée de la capitale s'était jadis réunie, puis, averti de ne pas reparaître dans la rue des Marais et dans sa maison, il trouva un asile dans la rue voisine

du Colombier, où Mme du Moulin vint le trouver. Deux membres du consistoire l'attendaient pour l'aider à fuir, et il passa dans la principauté, alors étrangère, de Sedan. Il évita ainsi la Bastille, mais il ne revit jamais l'Église de Paris. Ce fut en vain que cette Église et le synode national de Castres le redemandèrent au roi. Du Moulin mourut longtemps après, à Sedan, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Il en avait quatre lors de la Saint-Barthélemy. Une femme catholique l'avait sauvé du massacre en le cachant dans de la paille sous un lit et des couvertures. C'est ainsi qu'avait été conservée cette belle et noble vie, activement dévouée au devoir, mais où la religion de *Celui qui était doux et humble de cœur* avait pris un caractère trop habituel de roideur et de passion. Voici en quels termes l'a jugé Vinet : « Les sermons et les écrits de du Moulin paraissent plus éloquents lorsqu'on connaît sa vie. Il n'a rien écrit qu'il n'ait fait, rien recommandé qu'il n'ait pratiqué. S'il manque un peu, la plume à la main, de suavité et d'onction, au moins n'a-t-on pas à lui reprocher d'en avoir mis dans ses écrits plus qu'il n'y en avait dans sa vie. Il nous présente un exemplaire complet de ces champions de l'Évangile au XVIIe siècle, de ces membres de l'Église militante qui, s'ils n'ont pas toutes les grâces que le christianisme produit dans les temps paisibles, possèdent à un haut degré, la fidélité, l'intégrité et la charité. C'est un héros. Au moment de mourir, à quatre-vingt-dix ans, épuisé par une longue maladie, qui éteignait même ses affections pieuses : « Éveillez-» moi, dit-il à ses amis, éveillez-moi ! » Ainsi, mourir est pour lui une action. Un empereur veut mourir debout, un chrétien veut mourir vivant. C'est un de ces mots qui suffisent à garantir toute une vie. »

V

Du Moulin est le seul pasteur de Paris dont le séjour dans la rue des Marais soit connu, quoique d'autres y aient probablement habité. Daillé le fils demeura aux Fossés-Montmartre (1), Mesnard se bâtit une maison sur la montagne Sainte-Geneviève (2), mais le domicile de tous les autres est ignoré.

Sans y avoir habité, le plus illustre des pasteurs du XVII[e] siècle, Claude, courut un véritable danger dans cette même rue. Nous empruntons à Élie Benoît (t. III, 2[e] partie, p. 423) le récit de cette aventure qui, à cette époque, n'avait rien que de fort ordinaire et de fréquent :

« A Paris même, où la police est si bien réglée, le moindre prêtre qui étoit averti qu'un réformé étoit malade, avoit la hardiesse de l'aller voir, et de le tourmenter par des disputes de controverse, et souvent il mettoit violemment tous les réformés hors de la chambre, pour y demeurer le maître. Fort peu de temps avant la déclaration, la femme d'un tailleur qui demeuroit au faubourg Saint-Germain, dans la rue des Marais, étant tombée malade, deux prêtres s'emparèrent de la maison, suivis de quantité de peuple qui occupoit tous les passages. Claude, qui demeuroit dans le voisinage, s'y rendit, pour empêcher ces malhonnêtes gens de continuer leurs violences auprès de cette femme, qui leur avoit déclaré d'une manière assez ferme la résolution où elle étoit de mourir dans sa religion. L'un de ces prêtres lui commanda de se retirer ; et étant appuyé de la populace, il contraignit en effet le ministre à sortir de la chambre. On eut recours au commissaire du quartier, qui, ayant par quatre fois demandé à la malade si elle

(1) *Bulletin*, t. XII, p. 38.
(2) Papiers de la Reynie.

vouloit se faire catholique, si elle vouloit être assistée d'un prêtre, si elle demandoit un ministre, et reçu sur chaque article une réponse distincte par oui et par non, fit sortir les ecclésiastiques, et laissa Claude maître de la place. Demi-heure après, cette pauvre femme étant morte, il voulut se retirer; mais le peuple furieux de ce que les prêtres avoient perdu leurs pas, et qui, pendant que le ministre avoit fait la prière, avoit fait des cris insolents, et des menaces de mettre tout en pièces, parut si irrité, qu'on ne lui permit pas de s'exposer à ses violences. On renvoya chez le commissaire, qui vint dégager le ministre, et qui le conduisit chez lui, au travers des huées de cette canaille qu'il n'eut jamais le crédit de dissiper. »

On voit que, sous le régime de l'Édit de Nantes et sous le règne de Louis XIV, le ministère des pasteurs de Paris n'était pas exempt de péril.

Il nous reste à dire quelques mots de leurs collègues dans le consistoire, les anciens, souvent appelés alors *surveillants*, parce qu'ils devaient veiller, non-seulement sur la foi, mais sur les mœurs et la vie privée du troupeau.

Plusieurs membres du consistoire habitèrent longtemps cette même rue. Tels étaient, en 1604, maître Samuel Dufresnay, procureur au parlement (1), et en 1685, MM. de Rozemont, le Coq, seigneur de Saint-Léger, et Antoine de Massannes. Le premier n'est connu que par une circonstance heureuse et unique; seul des vingt-quatre membres laïques du consistoire, il réussit à passer hors de France avec sa femme et ses deux enfants (2).

(1) *Bulletin*, t. VIII, p. 247.

(2) L'auteur de la *France protestante*, M. Haag, avait constaté ce fait avec surprise et sans se l'expliquer. Il était singulier, en effet, qu'un seul des vingt-quatre anciens eût échappé à la police de la Reynie. Nous en trouvons l'explication dans les papiers inédits de ce magistrat. Mme de Rozemont était partie pour la Bretagne avec la princesse de Tarente, Émilie de Hesse-Cassel, veuve de Henri Charles de la Trémouille. Cette princesse était voisine de Mme de Sévigné, à Vitré en Bretagne, où l'une possédait le château Madame, et l'autre la Tour de Sévigné. Les deux veuves

Rozemont ne fut pas compris parmi les notables protestants de la rue des Marais, MM. le Coq de Saint-Léger, de la Fontaine, de Massannes et de Pressigny, que M. de la Reynie invita par lettres individuelles à se rendre chez lui le 26 octobre 1685. Que se passa-t-il dans cet entretien? Il n'est que trop facile de le deviner. La Reynie engagea ses visiteurs à abjurer, essaya l'effet des promesses et des menaces sur leur conscience et fit arrêter, soit séance tenante, soit peu après, ceux qui refusèrent. Théodore le Coq lui était signalé comme « un esprit vif et fier ». En effet, il refusa d'abjurer et fut exilé à Mamers; plus tard il le fut au Mans; l'exil n'opérant aucune apparence de conversion, on essaya de la prison de Saint-Magloire, à Paris. Ce fut peine perdue; on le déclara «fort opiniâtre», et comme tel on l'embarqua, en 1687, à Saint-Malo.

Antoine de Massannes, âgé de soixante-quatorze ans, doyen du consistoire, « député de l'Ile-de-France *pour agir aux affaires des Eglises* », conseiller et secrétaire du roi, était, selon les rapports mêmes de la police, « un vieillard d'un esprit doux et d'une conduite fort sage ». Il jouissait d'une fortune considérable, énorme pour son temps, 7 à 800,000 livres de rente (1). Exilé au Blanc, enfermé ensuite dans l'abbaye de Saint-Firmin de Beaugency, puis à Sainte-Geneviève, il s'échappa ou fut banni de France, car, dès 1687, il habitait la Hollande avec sa femme.

s'aimaient; la marquise appelait la princesse *ma bonne Tarente*. (*Œuvres de Mme de Sévigné*, Ed. Regnier, t. I. Notice de M. Mesnard, p. 197, et t. II, p. 229.)

Au rapport de Saint-Simon, Mme de Tarente jouit, par la faveur de sa cousine la palatine, belle-sœur de Louis XIV, de priviléges religieux tout à fait uniques. « Monsieur et Madame, dit-il, lui obtinrent la permission très-singulière, à la révocation de l'Édit de Nantes, non-seulement de demeurer librement à Paris, à la cour, dans ses terres, et partout en France, mais d'avoir un ministre à elle, chez elle, et partout à sa suite, pour elle et pour sa suite, et de faire dans sa maison, partout, mais à portes fermées, l'exercice de sa religion (*Mém.*, t. VI, p. 140). Nous sommes heureux de voir que la *bonne Tarente* méritait l'épithète et faisait profiter, autant que possible, ses coreligionnaires des prérogatives que lui valait son rang.

(1) Il habitait une maison située du côté nord de la rue, et à distance égale de ses deux extrémités.

Quant à MM. de la Fontaine et de Pressigny, qui n'étaient pas du consistoire, les renseignements nous manquent. Pressigny appartenait à la famille Heudelet, depuis longtemps établie dans notre rue. Le nom de la Fontaine est trop commun pour que l'on puisse toujours distinguer avec certitude ceux qui le portent (1). Ces deux noms cependant méritent ici une glorieuse mention. Non-seulement, dans les papiers de la Reynie, la Fontaine est signalé comme ayant refusé d'abjurer, malgré la redoutable invitation qu'il avait reçue, mais nous apprenons avec surprise et avec joie que cinq ans après la révocation, lorsque Louis XIV, dans son orgueilleuse crédulité, s'imaginait avoir anéanti l'Église réformée, elle célébrait secrètement son culte proscrit, rue des Marais-Saint-Germain, chez MM. de la Fontaine et de Pressigny. Nous en avons vu, non sans émotion, la preuve conservée dans les registres du secrétaire d'Etat (*Arch. Impér.*, O, 34), aux dates du 1er novembre et du 11 décembre 1690. M. le pasteur Douen y a relevé une lettre d'un ministre du grand roi, Pontchartrain, à M. de la Reynie; la voici textuellement :

« On a donné avis au Roy qu'il se fait des assemblées de nouveaux catholiques jusques au nombre de quarante, chez le nommé de la Fontaine, rue des Marais, le long des jardins de l'hôtel de Liancourt, qu'il y a un nommé Pressigny qui en est le principal, et qu'une femme étant morte on a fait croire qu'elle était morte subitement. Sa Majesté m'ordonne de vous écrire de faire observer cette maison et de faire arrêter ceux qui se trouveront coupables. »

On remarquera dans cette lettre un mensonge officiel des plus ridicules. Comme le roi avait déclaré qu'il n'y avait plus de protestants en France, on les appelait *nouveaux*

(1) Nous signalerons Charles de Fontenay, sieur de la Fontaine, conseiller au parlement, dont la femme appartenait à l'une des maisons les plus célèbres de la robe, la noble famille protestante des Hotman. Le fils de ce conseiller et de Marie Hotman était connu sous le surnom de Fontenay Coup-d'Épée, et Tallemant des Réaux lui a consacré une de ses historiettes (t. III, p. 472 et 478).

catholiques. Aussi, quand on voulait dire que le culte réformé était célébré quelque part, on le désignait, en langage de cour, sous le nom fort équivoque d'une *assemblée de nouveaux catholiques*.

On se demande peut-être pourquoi, d'après cette même lettre, il avait été faussement déclaré qu'une femme protestante était morte subitement, et pourquoi le ministre de Louis XIV s'en plaignait. C'est que, d'après les édits et déclarations du roi, la famille, les domestiques et le médecin de la défunte auraient dû appeler le clergé pour que la mourante reçût les sacrements de l'Eglise romaine. Nos pères n'osaient à cette époque consulter un médecin catholique, de peur qu'il n'amenât un prêtre pour troubler par ses menaces les derniers moments du malade; si le mourant résistait au clergé, la loi le déclarait relaps et ordonnait qu'au lieu de recevoir une sépulture décente, son cadavre fût traîné nu, le visage contre terre, sur une claie, à la voirie. Pour éviter ces ignobles outrages la famille prétendait, le plus souvent, que la mort avait été soudaine et qu'on n'avait pas eu le temps d'appeler un prêtre.

La lettre ministérielle n'atteignit pas le but, car l'année suivante, 1691, la Reynie reçut encore de la secrétairerie d'État un « Mémoire sur des assemblées qui se tiennent, à n'en pas douter, *le roi le sait*, à Paris ».

L'ordre fut gravement donné de découvrir « ce mauvais commerce », expression de dédain affecté qui fait sourire, appliquée à un culte. Voilà donc le fruit de tant de violences et de ruses, de corruption publique et de sacriléges abjurations! Le *petit troupeau* était diminué en nombre, mais non en foi ni en courage, et se rassemblait au même bercail, dans un coin obscur de la même chétive ruelle, sous Louis XIV, après sa victoire prétendue sur l'hérésie, comme il l'avait fait sous Henri II et sous le cardinal de Lorraine avant la Saint-Barthélemy.

Cette invincible persistance de nos pères nous rappelle la réponse qu'un grand écrivain a mise dans la boucho du faible, de l'ignorant qui défend contre des subtilités savantes son sentiment intime, son bon sens et sa conscience: *Que vous sert de me confondre, si vous ne pouvez me persuader?* De même nos pères pouvaient répondre à Louis XIV et à ses agents, un la Reynie ou un Pontchartrain: Que vous sert de me persécuter, puisque vous ne pouvez m'anéantir? C'est ce que pourront, ce que devront redire, toujours et partout, la vérité à la force, la science à l'intolérance, la conscience à l'oppression.

Je dois m'excuser peut-être d'avoir trop longtemps retenu le lecteur dans une pauvre petite rue qui n'avait pour elle que son nom et ses souvenirs. Elle vient de perdre le premier; j'ai cherché à restaurer les seconds, imitant quelque peu ce personnage qu'un excellent écrivain, peintre charmant du passé, a représenté restaurant des inscriptions à demi-effacées sur les tombeaux des aïeux morts pour leur foi.

Ne laissons pas se perdre la mémoire de la pieuse persévérance de nos pères et de tous les sacrifices qu'elle leur a coûtés. Suivons leurs nobles et grands exemples; jugeons leurs torts à la lumière de l'Evangile pour nous garder de les imiter, et comme eux, sans manquer à ce que les autorités humaines ont le droit d'exiger, réservons dans notre conscience, dans notre cœur, dans notre vie, l'autorité souveraine à Dieu seul.

DE LA RÉFORMATION (1)

DES RÉFORMATIONS EN GÉNÉRAL.

Rien en ce monde n'est immuable. C'est en vain que les religions prétendraient faire exception à la règle. Il n'en est aucune où l'histoire ne nous montre des modifications d'abord insensibles, puis, tour à tour, lentes ou rapides, et en certains moments décisives, mais d'ailleurs constantes.

Quand le temps et les hommes ont gravement altéré une religion, si le principe fondamental, qui en était l'âme, reste vivant et fort, il réagit, il se défend, et tend à se dégager de tout ce qui l'opprime ou le dénature. Si, en même temps, de nouveaux besoins religieux se produisent, ceux qui en souffrent le plus ne manquent jamais d'entrer en alliance intime avec l'ancien principe qui avait été négligé; ils trouvent en lui un point de départ et un drapeau, et ils lui apportent en échange les avantages puissants de l'actualité, ils lui donnent prise sur l'esprit des contemporains. De ces forces réunies naît alors ce qu'on appelle une Réformation.

Il s'en faut de beaucoup que la réforme chrétienne du XVIe siècle soit la seule. Cependant elle porte par excellence et à bon droit dans l'histoire le nom de la *Réformation*, parce que ce grand fait a inauguré une ère nouvelle, parce qu'il a eu dans l'histoire un retentissement immense et des proportions plus vastes qu'aucun autre événement depuis la chute de l'Empire romain. La Révolution française, plus

(1) *Dictionnaire général de la politique*, publié par M. Maurice Block, 1864.

dramatique, mais née dans une zone plus restreinte, peut seule, dans les temps modernes, rivaliser de grandeur avec elle. Mais, en général, on peut dire que tout mouvement religieux considérable s'est donné pour une *réforme* des idées ou des rites antérieurs à lui.

A la vérité, il n'en peut être autrement. Une religion nouvelle qui ferait table rase, qui renierait tous les antécédents de la pensée et du sentiment religieux, serait absurde et impossible. Elle ne trouverait moyen de se rattacher à rien. Elle flotterait dans le vide. Or, s'il y a des temps d'arrêt, il n'y a jamais solution de continuité dans la marche de l'esprit humain. Personne ne peut être admis à soutenir qu'avant lui rien ne fut vrai.

Le Bouddha (Çakya-Mouni) fut un réformateur. Mahomet accepta Moïse et Jésus-Christ comme prophètes et prétendit faire d'eux ses précurseurs. Le christianisme ne devait et ne pouvait faire exception à cette loi de l'histoire et de l'esprit humain.

DES RÉFORMATIONS CHRÉTIENNES.

On n'a pas assez remarqué que, dès le premier jour du christianisme, le principe de réformation fut inhérent à sa nature, et qu'il ressort de l'essence même et des origines historiques de la religion de Jésus-Christ.

Non-seulement Jean-Baptiste, en se posant comme le restaurateur de l'antique prophétisme juif, opéra une sorte de réformation préliminaire, mais Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il fût bien plus qu'un réformateur, ne dédaigna nullement ce côté de son œuvre. Il déclarait hautement qu'il ne venait pas abolir la loi et les prophètes, mais les porter au plus haut degré de vérité et d'efficace (πληρωσαι). Aussi usait-il ouvertement des deux procédés nécessaires à toute réformation véritable. Tantôt il innovait avec éclat et autorité, et en ce

cas il employait cette formule hardie. *Vous avez entendu qu'il a été dit à vos pères... Mais moi je vous dis...* (Matth., v. 21, 27, 33, 38, 43). Tantôt il démolissait l'édifice compliqué de la théologie et de la morale officielles; il dégageait le principe ancien du milieu des superfétations traditionnelles qui l'entravaient. Alors, en réponse à cette question très-nette: *Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens?* il demandait aux docteurs de la loi : *Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition?* Enfin, il accusait la tradition non pas de violer seulement le commandement divin, mais de l'*anéantir* (Matth. XV, 3 et 6). Ces paroles montrent que le Christianisme, dès l'origine, compta parmi ses éléments essentiels et constitutifs une réaction religieuse contre l'autorité de la tradition, si puissante, si respectée parmi les Israélites.

Il en sera toujours de même dans l'Église; toutes les fois que les chrétiens croiront le fond primitif de leur religion dénaturé par l'action du temps, des événements et des hommes, ils ne manqueront jamais de protester et de prêcher une réforme. Comme ils l'ont fait à maintes reprises, ils le feront toujours. C'est, à nos yeux, leur droit et leur devoir.

Rien n'est plus faux historiquement que de se représenter l'Église comme unie et compacte jusqu'aux jours où, dit-on, les réformateurs du XVIe siècle la déchirèrent en deux parties.

Toute l'histoire du christianisme nous montre deux courants marchant en sens inverse: d'un côté, l'Église officielle, catholique, se constituant peu à peu dans sa majestueuse unité de dogmes, de rites, et de gouvernement absolu; de l'autre côté, une série, rarement interrompue, de protestations successives, étouffées ou dénoncées sous l'épithète flétrissante d'hérésies, mais faisant explosion çà et là, avec toujours plus de bruit, de vigueur et d'ensemble, jusqu'au jour où la moitié de l'Europe répudia l'autorité romaine.

Aux temps apostoliques, il existait dans l'Église un parti



traditionnaliste, dit Judéo-Chrétien, qui s'efforçait de conserver dans la religion nouvelle le plus possible d'éléments juifs; ce parti eut pour chef véritable Jacques, dit le juste, évêque ou pasteur de Jérusalem et probablement frère de Jésus-Christ. Saint Pierre, plus connu et plus influent, était considéré comme le représentant de ce parti auquel, par faiblesse, il fit de grandes concessions qui furent vivement combattues et condamnées par le chef du parti contraire, par l'organe du principe de réforme et d'émancipation, par saint Paul. Ce dernier a raconté lui-même, avec une vivacité éloquente, un des incidents de cette grande lutte (*Ép. aux Galates*, II, 11 à 19). Il termine son récit par cette déclaration : *Si je rebâtissais moi-même ce que j'ai démoli, je ferais voir que je suis un prévaricateur*. Dans ces paroles, on reconnaît manifestement les luttes du lendemain d'une réformation, et la résistance qu'oppose nécessairement le principe nouveau à la réaction soulevée contre lui par le principe ancien.

Malgré son génie et la vérité, saint Paul ne fut pas vainqueur dans cette lutte. Le parti de saint Pierre, qui transigeait avec les Judéo-Chrétiens, l'emporta; une foule d'idées et d'habitudes juives que saint Paul et Jésus-Christ lui-même avaient ou combattues ou spiritualisées, les jeûnes, le sacerdoce et sa hiérarchie, l'idée matérielle du sacrifice, s'infiltrèrent dans le christianisme. Plus tard, l'esprit éminemment conservateur, ami de la lettre et de la réglementation, qui caractérisait les Romains, introduisit dans l'Église une multitude d'usages païens, inconnus aux premiers chrétiens ou abhorrés par eux, et, à la fin, le titre essentiellement romain de Souverain-Pontife, qui datait des rois de Rome et qui fut porté par Constantin même après sa conversion, passa aux évêques de Rome qui le portent encore.

Plus tard, sous les Barbares, les services considérables rendus par le clergé, seul lettré et plus humain que les laïques,

l'usage du latin, langue encore vivante et la seule qui ne fût pas alors en voie de formation, l'oubli général de l'Évangile, l'autorité croissante des prêtres constatée dans l'acte même de la communion par le privilége du *calice*, la domination exercée par eux sur les consciences et les familles par la confession, par l'absolution et par les indulgences, enfin l'organisation suprême de la milice sacrée par le célibat, toutes ces causes et d'autres encore, aidées par l'immense prestige du nom de Rome, constituèrent le pouvoir absolu, dont le point culminant a été atteint, au temporel, par Grégoire VII, et au spirituel par le pape actuel Pie IX, le premier qui, de sa seule autorité, ait décrété un dogme.

Nous n'essaierons point ici d'énumérer les tentatives très-nombreuses d'émancipation qui se sont produites dans l'Église. Tandis que le christianisme ne paraissait plus se distinguer suffisamment des autres religions ni affirmer assez haut sa supériorité, s'il n'élevait Jésus-Christ jusqu'à l'égalité absolue avec le Père, la grande hérésie d'Arius maintint longtemps une doctrine différente, d'après laquelle le Christ, quoique régnant à la droite de Dieu, avant et après sa venue dans le monde, reste subordonné à son Père. Adoptée par les puissantes races barbares, et en particulier par les Visigoths, cette hérésie fut longtemps persistante dans le nord de l'Italie et de l'Espagne, ainsi que dans le midi de la France. Ces contrées qui, en fait sinon en titre, furent aussitôt ariennes que chrétiennes, reçurent plus tard des Cathares une tendance à demi-manichéenne. Il fallut, pour combattre dans cette région méridionale ces hérétiques auxquels on donna le nom d'une ville française (Alby), créer trois grandes institutions répressives, les confréries des pénitents et l'inquisition (fondées à Toulouse), enfin les croisades dirigées cette fois non plus contre des païens ou des mahométans, mais contre des chrétiens. Exterminée dans la plaine, l'hérésie se réfugia dans les montagnes d'où rien ne put l'extirper. La persécution la plus ri-

goureuse y travailla en vain. Ni la maison de Savoie ni la France ne réussirent à détruire les Vaudois du Piémont, et au XVIIe siècle, Villars ne put mettre fin à une guerre impuissante qu'en traitant au nom de Louis XIV avec les *camisards* des Cévennes.

La zone qui s'étend des Pyrénées et du Béarn où régna Jeanne d'Albret jusqu'en Piémont, et qui traverse tout le midi de la France, n'a jamais subi complétement l'autorité de Rome; et c'est là ce qu'il y a de vérité dans l'antique tradition d'après laquelle l'Église vaudoise descendrait directement et sans réformation des apôtres eux-mêmes.

Les tentatives isolées de réforme furent fréquentes dans cette même zone, et y remontent très-haut. Un contemporain de saint Jérôme, Vigilance, prêtre de Barcelone, né au IVe siècle dans les environs de Toulouse, condamna le célibat, les jeûnes, le culte des reliques et des saints. Au VIIe siècle, Serenus, évêque de Marseille, brisa les images dans son diocèse. Sous Charlemagne, les évêques Félix d'Urgel, Élipand de Tolède, Claude de Turin, continuèrent plus ou moins hardiment le mouvement hérétique. Au XIIe siècle, en France, Valdo, Henri, Pierre de Brueys et en Italie, Arnauld de Brescia, prêchèrent et souffrirent pour la réforme de l'Église (1). Dès lors, Albigeois et Vaudois, *Henriciens* et *Pétrobrussiens* tinrent constamment en haleine l'esprit de résistance et de rénovation.

Au XIVe et au XVe siècle, il ne s'agit plus seulement de vagues essais. Déjà Wicklyffe en Angleterre, Jean Huss et Jérome de Prague (2) en Allemagne, en Italie Savonarole sont des réformateurs. Le dernier répète sans cesse: *Ecclesia indiget reformatione*. Moins illustres, Jean de Wesel à Erfurt et à Worms, Jean Wessel à Cologne, à Louvain, à Gro-

(1) *Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XIIe siècle*, par M. Peyrat, 1860.

(2) *Les Réformateurs avant la Réforme*, par M. Émile de Bonnechose.

ningue, et d'autres encore, semaient les germes de l'Église nouvelle.

Le progrès des lumières, l'invention de l'imprimerie, la renaissance des lettres, le changement d'équilibre qu'amena entre les divers États et entre les fortunes privées la découverte de l'Amérique, rendaient intolérable l'ancien asservissement des esprits; la corruption des prêtres choquait toujours plus vivement les consciences. Les services éminents qu'avait rendus le clergé pendant des siècles barbares avaient cessé d'être nécessaires. Le schisme d'Occident avait d'ailleurs affaibli le prestige séculaire de la papauté. Les peuples, les rois, une foule de magistrats, de prêtres, de docteurs, tels que Gerson et Nicolas de Clémanges, demandaient à grands cris que l'Église fût réformée dans son chef et dans ses membres. Des conciles généraux se réunirent à Pise, à Constance, à Bâle pour opérer cette réforme, qui échoua toujours par l'opposition inébranlable de Rome. En vain les plus vives espérances saluaient l'avénement au pontificat d'Æneas Sylvius qui, au concile de Bâle avait été l'un des plus ardents champions de la réforme à opérer. Devenu pape sous le nom de Pie II, il se hâta de déclarer *exécrable et coupable de lèze-majesté toute personne, fût-elle de dignité impériale, royale ou pontificale, qui en appellerait du pape à un concile futur.* (Bullar. Mag. I, 369). Le saint-siége se refusa à toute réforme jusqu'au dernier moment, et quand la moitié de l'Europe se sépara de lui, ce fut d'abord malgré elle et parce qu'il l'excommunia.

Enfin Luther parut; mais déjà, cinq ans avant qu'il brûlât à Wittemberg la bulle par laquelle Léon X le condamnait, un signal beaucoup moins éclatant sans doute, qui cependant ne resta pas inutile, était parti de la France, de Paris, de l'enceinte d'une des plus puissantes abbayes du monde, Saint-Germain des Prés. Là, protégé par l'abbé (Briçonnet, fils d'un cardinal et plus tard évêque de Meaux), un savant pieux et timide,

Jacques Lefèvre d'Etaples, avait trouvé et publié dans son commentaire sur les épîtres de saint Paul, la grande doctrine de la justification par la foi. Dégagé des termes de l'école, ce dogme, qui rattache directement les réformateurs du xvie siècle à ceux du premier et à saint Paul, leur chef, consistait en cette vérité qui n'est pas douteuse: Ce ne sont pas les dehors, les formes, l'autorité des hommes, l'adhésion à cette autorité, qui sauvent et qui régénèrent, mais le dedans, la vie intérieure et individuelle, la conscience, la foi. Dès que ce principe, inauguré par Lefèvre, eut été mis en pleine lumière par Luther, une immense révolution se trouva faite; le centre de gravité du monde moral était déplacé. La suprême autorité ne résida plus à Rome, mais au fond de l'âme de tout croyant. Les esprits furent gouvernés, non plus par un fait politique et par une puissance matérielle, la papauté, mais par un fait psychologique, la foi, par une force spirituelle, la conscience individuelle. Dès lors on pourra encore poser des restrictions au principe nouveau; mais on n'empêchera plus que l'avénement et la souveraineté de la conscience ne soient un fait accompli.

Nous n'entreprendrons pas de raconter l'histoire de la Réforme et les circonstances qui en décidèrent l'explosion, comme la vente des indulgences. Luther, vaste et ardent génie, est l'homme le plus complet de ce grand siècle, homme de cabinet et d'action, de gouvernement et d'impulsion populaire, d'imagination et de raisonnement, réunissant à l'intrépidité du croyant l'inspiration de l'artiste (surtout en musique), les larges vues du penseur, la patience du savant, les talents passionnés et multiples de l'agitation populaire. Il y a dans sa grandeur quelque chose de grossier qui choque le goût français, mais qui servit sa cause, loin de lui nuire. Il fut dans l'ordre religieux ce que fut dans l'art son contemporain, Michel-Ange. Il n'est guère de Français à qui les œuvres de ces deux géants ne déplaisent à première vue; plus tard

on en sent l'incomparable puissance, sans arriver toujours à les aimer. Quoi qu'il en soit, on ne doit pas méconnaître l'ampleur libérale de Luther et sa hardie confiance en la vérité. Par là il fut bien réellement le plus grand des émancipateurs modernes. Pour lui, le dogme essentiel, c'est que *le juste vivra par la foi;* en d'autres termes, il s'est dégagé du réseau d'observances et de rites dans lesquels le principe d'autorité disperse et dissipe les activités de l'âme; il les a concentrées, au contraire, dans l'homme intérieur, il a restitué à l'individu la libre disposition des forces morales que Dieu lui a données et que nul ne doit lui ravir. Si Luther révéla à l'humanité le secret de la puissance qu'elle tient de Dieu, c'est qu'il l'avait trouvée en lui-même. Il n'a vaincu que parce qu'il avait énergiquement lutté. Il avait acquis à ses dépens le droit de dire: « *Si le prêtre ne veut pas t'absoudre et te refuse le sacrement de l'autel, laisse là sacrement, autel, prêtre, Église: le véritable évêque te nourrira lui-même.* » C'est ainsi qu'il proclamait cette sacrificature universelle, ce sacerdoce du laïque que saint Paul avait enseigné si hautement et qui fut une des forces et une des lumières du protestantisme.

Calvin, bien différent de Luther, fut éminemment Français et poussa à l'extrême quelques-unes de nos qualités nationales, clarté, logique, enchaînement rigoureux des idées, culte exagéré de la théorie, dédain de tout ce qu'on ne sent pas soi-même, talent inné d'administration, goût très-vif pour la centralisation et ce genre particulier d'étroitesse qui, joint à une rare profondeur, a fait comparer certains esprits à des puits artésiens. Bien moins complet que Luther, mais plus puissant encore et plus absolu dans sa sphère plus étroite, il commit des fautes plus graves, emporté par une logique inflexible jusqu'à la cruauté. Jurisconsulte encore plus que théologien, il introduisit dans le dogme la rigueur juridique et légale du droit romain. Le bûcher de Servet

jettera toujours sur sa mémoire un reflet sinistre ; Rome ne peut lui reprocher cette cruauté dont elle fut coupable comme lui, puisque Servet avait échappé déjà par la fuite au supplice même dont il mourut et auquel un tribunal catholique l'avait condamné pour le même livre. Ce sont les protestants qui ont le droit de reprocher éternellement à la mémoire de Calvin, cette tache sanglante dont il souilla le berceau de la Réforme. Il y eut en Calvin un homme de son temps, violent et dur, un fanatique, en même temps que l'austère et merveilleux rénovateur des esprits.

Le troisième chef de la Réforme et le moins remarqué fut inférieur aux deux premiers dans le grand art de discipliner les âmes, mais il fut plus sage qu'eux, et son œuvre un peu froide, mais rationnelle, gagne peu à peu dans les esprits, à mesure que l'édifice laborieux du dogme calviniste tombe en ruines, et que les formes luthériennes perdent leur prestige.

Considérés comme écrivains, les deux premiers ont contribué autant et plus que personne de leur temps à fixer la langue de leur pays. Comme théologiens, ils sont au nombre des plus grands que l'Église universelle ait jamais possédés; mais leur œuvre, tout empreinte de l'esprit de leur siècle, fut une réaction trop violente contre le catholicisme pour qu'elle pût durer sans se transformer; et c'est en cela surtout que l'âme plus calme, les sentiments plus justes de Zwingle lui ont donné sur eux un avantage réel à la longue, mais qui en son temps lui a nui. Au reste, ce n'est point par leur théologie, dont l'influence a beaucoup diminué, que ces trois esprits ont agi le plus efficacement sur l'humanité et sur sa destinée ; c'est par le principe auquel ils ont donné une formule visible et une large place dans le monde, le principe de l'individualisme religieux, de la souveraineté absolue des consciences dans le domaine de la foi ; hardie assertion qui est loin encore d'avoir porté tous ses fruits, mais qui a émancipé la philosophie et la science, affranchi l'esprit humain et ouvert une ère

nouvelle, celle de l'histoire moderne. Il serait puéril de prétendre défendre les Réformateurs contre le reproche d'avoir préparé l'avénement des glorieux principes qui, contestés de siècle en siècle, furent enfin proclamés en 1789. *Les droits de l'homme et du citoyen* ne pouvaient, dans la situation où le monde se trouvait sous l'empire de Rome, être constatés, être compris, qu'après les droits du chrétien. Reconnaître des droits à l'individu dans des questions universellement considérées comme les plus hautes et les plus sacrées, c'était nécessairement, et qu'on le voulût ou non, préparer le jour où, dans les affaires de ce monde, l'homme arriverait à exercer ses droits longtemps ignorés. Dès que l'individu a pu être lui-même en face du Saint-Siége, de l'Église et de Dieu, il apprit à s'affirmer, à se maintenir devant ses semblables. Deux fois la notion romaine de l'homme avait annihilé l'individu, devant l'État d'abord et ensuite devant l'Église; elle se trouva enfin remplacée par la notion chrétienne et moderne de l'individu responsable, c'est-à-dire libre en tout ce qui n'attente point à la liberté d'autrui. Le païen, l'homme du moyen âge, n'était qu'un client de l'État ou un serf de l'Église, et sa conscience, comme son corps, appartenait à son patron, à son seigneur. Le chrétien, l'homme moderne doit être redevable envers l'État et fidèle à son Église, mais il est avant tout un homme, enfant de Dieu et relevant directement du ciel.

INFLUENCE DE LA RÉFORMATION DU XVI[e] SIÈCLE (1).

1° *Influence religieuse.* — Le cardinal Bellarmin a écrit qu'avant l'hérésie de Luther et de Calvin, il n'y avait pres-

(1) En 1802, l'Institut mit au concours cette question : « *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des lumières ?* » Le prix fut décerné en 1804 au remarquable *Essai* de Charles de Villers (5[e] édition, Paris, 1851). Quatre autres mémoires qui avaient été présentés furent imprimés. Un seul, *Discours sur l'influence de la réfor-*

que plus de religion (*Concio* XXVIII). De nos jours, M. de Rémusat a dit quelque part avec une vérité profonde que le résultat religieux de la Réforme fut un grand accroissement de foi. Cela devait être, et pour deux causes différentes. D'abord, ce fut beaucoup moins un désir de liberté et le goût de l'examen qu'un besoin de foi, une aspiration pieuse qui anima successivement, de saint Paul à Zwingle, la longue série des réformateurs. L'autonomie de la conscience était pour eux une nécessité morale de premier ordre. La première liberté dont alors on sentait le besoin, et pour bien des gens la seule, était la liberté de croire et de pratiquer la religion, selon la volonté de Dieu telle qu'on la comprenait. On ne savait encore ni que toutes les libertés se tiennent, ni que la religion, qui s'empare de l'homme par ce qu'il y a en lui de plus intime et de plus profond, communique à tout son être l'impulsion plus ou moins libre et le caractère plus ou moins élevé qu'elle apporte avec elle. Les faits l'ont prouvé depuis.

Ensuite, la Réforme ayant ouvert à des sentiments religieux longtemps gênés et comprimés une vaste carrière, ils se développèrent avec ardeur. Mais ce ne fut pas seulement dans les rangs des protestants que la foi grandit. Les catholiques, forcés de se défendre, devinrent plus instruits, plus convaincus, plus sérieux. D'ailleurs leurs adversaires leur donnèrent plus d'une fois l'avantage par des erreurs choquantes. (Luther par sa doctrine du self arbitre et par quelques actes de faiblesse devant les princes allemands; Calvin par la pré-

mation de Luther, jugea défavorablement cette influence; il est de Malleville fils, et parut à Paris en prairial an XII, en un volume in-8 de 184 pages. Ce travail avait obtenu une mention honorable, ainsi que celui de Leuliette. Villers a joint à son livre des notices empruntées aux journaux du temps sur le travail de Leuliette et sur un autre de N. Ponce. Il fait mention d'un quatrième écrit par un pasteur de protestants français réfugiés en Allemagne, M. Descotes. Enfin, il parle de mémoires ébauchés par trois Allemands célèbres, Heeren, Reinhard et Herder, et donne le plan de l'ouvrage qu'avait entrepris ce dernier. (Voyez à la suite de la troisième édition de l'*Essai*.)

destination, par son rigorisme despotique et outré, par son impitoyable intolérance.) La conscience de bien des catholiques fut blessée de ces exagérations et de ces fautes; elle réagit avec force, et malgré des torts réciproques, malgré de grossières violences commises des deux parts, cette lutte offrit par moments le spectacle grandiose d'âmes sincères, plaidant les unes contre les autres des causes sacrées et impérissables qui, dans ce qu'elles avaient de bon, n'étaient opposées qu'en apparence. Quand Luther, exagérant l'action de Dieu en l'individu, niait le libre arbitre, on avait raison contre lui sur ce point comme on avait tort sur beaucoup d'autres ; et en de pareils combats, ce n'est jamais ni l'un ni l'autre des antagonistes qui reste maître du champ de bataille, c'est la vérité.

Comme il arrive partout où il y a antagonisme, non-seulement le clergé du lendemain de la Réforme fut plus moral et plus digne que celui de la veille, mais le catholicisme lui-même redevint plus religieux et plus chrétien. Ce fait persiste à quelque degré, partout où les deux cultes sont restés en présence. Le remède le plus simple et le plus sûr à la décadence du clergé dans certains pays tout catholiques serait le voisinage d'Églises protestantes.

2° *Influence politique.* — Salutaire au progrès religieux de tous, adhérents ou adversaires, la Réforme n'a pas moins influé sur la situation politique du monde. Nous n'examinerons pas ici si elle s'accommode mieux, comme on l'affirme quelquefois, de la forme républicaine que de la monarchie. Il est certain en tout cas que la liberté seule lui convient et lui est nécessaire, comme l'air à nos poumons. Mais elle fleurit sous les gouvernements les plus divers.

1. — Forme républicaine.

Pays-Bas. — La révolution à jamais mémorable des sept provinces unies contre Philippe II et les destinées remar-

quables de ce petit État sont une des gloires du protestantisme.

Une fédération de hardis marins habitant un sol factice créé par eux et défendu à grand'peine contre les mers, osa briser le joug de celui qu'on a appelé le *Démon du Midi*, de ce souverain plus puissant que les Césars. Les marins du Nord n'ont pas la vie douce et facile de ceux de la Méditerranée. Endurcis par la fatigue et le froid, par le péril et les tempêtes, ils doivent compter sur eux-mêmes; tous ou à peu près sont protestants. En Hollande, du jour où le duc d'Albe voulut ravir aux consciences leur liberté à force de supplices, tout le pouvoir de son maître et toutes les richesses de l'Espagne ne purent le sauver. La force d'expansion de la conscience chrétienne émancipa tout à la fois la religion et la patrie. De petites provinces séparées par les eaux se formèrent en république fédérative. Quand, de nos jours, la politique de 1815, ennemie des républiques, indifférente aux formes religieuses et peu soucieuse de l'histoire, réunit les Pays-Bas protestants à ceux du midi restés catholiques, cette œuvre artificielle ne fut pas viable. La forme monarchique seule fut réellement acceptée; la maison d'Orange était une dynastie nationale toute prête à régner et agréée d'avance par le peuple hollandais dont elle avait depuis des siècles épousé et dirigé les destinées. Mais si la monarchie persista, si elle se trouva solidement établie et voulue de tous, l'union avec un peuple catholique, marqué à un sceau tout différent, ne put durer; au bout de quinze ans elle disparut. On a vu de nos jours renaître la fraternité entre les Hollandais et les Belges, mais c'est depuis qu'ils se sont séparés; d'un côté trois siècles de réforme, de l'autre trois siècles de catholicisme les avaient rendus trop différents pour former une seule nation. Ce sont deux peuples frères, mais qui ne peuvent se confondre.

Suisse. — Un autre petit pays, qui doit non à la mer mais à ses montagnes une constitution particulière et fédérative,

un peuple qui professe deux religions et parle trois ou quatre langues différentes, la Suisse, offre des exemples remarquables du contraste entre les protestants et les catholiques. En notre siècle, tout tend à se modifier et à se rapprocher, mais c'est un fait constaté par un grand nombre de voyageurs de cultes divers, que les cantons protestants se distinguent à première vue des cantons catholiques par un aspect remarquable d'ordre, de travail et de propreté. Une propreté exquise est une marque de respect pour soi-même et pour ceux avec lesquels on vit. L'individualisme protestant a développé largement, et d'une manière très-générale, ce trait de mœurs, dans les principaux pays réformés, et particulièrement en Hollande et en Suisse. Il ne faut pas oublier que cette propreté recherchée impose des soins et un travail incessants, et correspond presque toujours à un degré supérieur d'instruction, caractères tous répandus chez les protestants de la Hollande, de certains pays allemands, de la Suisse, et du petit État organisé par Calvin.

Remarquons à propos de Genève cette spécialité du principe protestant qui, au lieu de tout envelopper sous des teintes uniformes, fait partout ressortir le détail et donne à l'individu ou, entre les peuples, aux nationalités même les plus restreintes, à une ville de troisième ordre comme Genève, une physionomie tranchée, une vie propre et une influence intellectuelle hors de toute proportion avec son importance matérielle. Talleyrand se moquait, lorsque dans le congrès de Vienne il demandait si Genève était une sixième partie du monde, mais le nombre des hommes éminents qu'elle a produits et le foyer de science qu'elle a entretenu ont fait de l'imperceptible république, depuis Calvin jusqu'à Rousseau, et en font encore un des points lumineux qui brillent sur la carte du monde.

Amérique. — Après ces petits peuples, une république immense nous reste à signaler, les États-Unis d'Amérique.

Là le principe individualiste a porté, sinon tous ses fruits, au moins quelques-unes de ses conséquences les plus extrêmes. L'État et l'Église n'y sont plus liés ensemble, le fractionnement du protestantisme en sectes y est poussé aussi loin que possible, et certaines chaires y retentissent tous les jours de prédications où le radicalisme religieux semble atteindre ses limites. Théodore Parker, mort en 1860, l'un des hommes les plus éminents du dix-neuvième siècle malgré les exagérations de sa libre pensée, influera, beaucoup plus qu'on ne pense, sur le courant d'idées de nos successeurs immédiats. A en croire certaines gens, le régime de liberté illimitée ne peut aboutir qu'à l'anéantissement de la religion. Il n'en est rien. En France, M. de Tocqueville l'a compris le premier et M. Prévost-Paradol a été plus loin encore. Il a fait remarquer que, seul aujourd'hui entre toutes les religions, le protestantisme se montre colonisateur et pionnier, envahit les déserts et les forêts, met l'homme, quelquefois, entièrement isolé, en lutte avec une nature vierge, et fait la conquête de vastes étendues jusqu'ici inhabitées. Tandis que l'Américain catholique du Midi s'efforce laborieusement de s'assimiler la liberté et lutte sans fruit contre lui-même, l'Américain protestant du Nord s'empare d'immenses espaces inoccupés, les défriche, y construit des chemins de fer à travers le vide, et y bâtit en quelques années des villes bientôt remplies d'industrie, de commerce et de vie. Il y a là pour le protestantisme un large avenir, et M. Prévost-Paradol a pu prédire sans risque d'erreur que, par suite de ces nombreuses conquêtes, la proportion numérique entre les catholiques et les protestants ne peut manquer de changer bientôt au profit de ces derniers.

En effet, chose remarquable! un flot constant d'émigration apporte sans cesse dans les États-Unis des catholiques, qui

(1) Voyez son Introduction au beau livre de feu Samuel Vincent sur le *Protestantisme en France*.

arrivent animés d'un antagonisme héréditaire et de griefs séculaires contre le protestantisme; je veux parler des Irlandais. Or, la statistique a démontré qu'à peine débarquée, et au plus tard après deux ou trois générations, la très-grande majorité des familles irlandaises est devenue protestante, et perdue sans retour pour l'Église romaine. Le clergé catholique et en particulier feu l'archevêque de New-York, Mgr Hughes, ont plus d'une fois constaté ce fait et publiquement déconseillé, par ce motif, l'émigration des Irlandais aux États-Unis. Cette puissance d'absorption du protestantisme américain est surtout étonnante pour ceux qui connaissent le zèle actif, les immenses richesses et l'absolue liberté que possède à New-York le clergé catholique et la position qu'y occupait l'archevêque Hughes.

Ce que nous venons de dire des États-Unis, s'applique avec moins de force, mais à un degré très-réel encore, au vaste continent de l'Australie et à d'autres colonies anglaises. Dans l'Inde et en Chine, où le culte des images pourrait sembler à beaucoup de néophytes une transition acceptable, on remarque, au contraire, qu'une réaction naturelle pousse plutôt les esprits assez hardis pour changer de croyance, vers la simplicité et le spiritualisme protestants.

2. Forme monarchique.

Grande-Bretagne. — L'Angleterre, qui a été une république et qui alors se trouvait sous la domination d'une secte particulière du protestantisme, mais qui est aujourd'hui la plus assurée peut-être de toutes les monarchies du globe, est demeurée un des grands foyers de la réformation. Une certaine école d'historiens affecte de n'attribuer l'origine du protestantisme anglais qu'aux adultères et aux meurtres d'Henri VIII. C'est professer un mépris bien profond pour la nature humaine que d'attribuer le changement de foi de tout un grand peuple à sa complaisance pour les sanglantes

fantaisies d'un roi débauché. D'ailleurs, c'est faire au catholicisme lui-même trop peu d'honneur que de le croire tombé sous les coups d'un seul homme, si justement odieux. Rien n'est plus faux. Wicklyffe et les Lollards, et non Henri VIII, sont les vrais initiateurs de la Réforme anglaise. Les meilleurs historiens reconnaissent que ce roi trouva son peuple à demi réformé. On ne s'expliquerait pas autrement le succès et la durée de la Réforme, malgré la sanglante et radicale réaction qu'opéra la digne fille de Henri VIII, Marie Tudor. On oublie trop le règne très-court, mais fécond, d'Édouard VI et la politique d'Élisabeth, qui, mauvaise protestante au fond du cœur et préférant en secret le catholicisme, favorisa cependant la Réformation parce que son peuple était protestant et voulait l'être, et parce que la grandeur de l'Angleterre lui semblait liée à la Réforme. Jamais nation chrétienne n'avait été plus durement humiliée par le Saint-Siége que le peuple anglais, et cette race si fière qui avait su, de si bonne heure, arracher à ses rois la *Grande Charte*, était moins faite que toute autre pour porter le joug spirituel d'un pontife qu'elle appelle encore l'évêque de Rome.

Le protestantisme, individualiste en Angleterre comme il l'est toujours et partout, prit dans ce pays deux formes distinctes dont aucune n'a pu écraser l'autre, malgré les guerres des puritains et malgré les représailles cruelles qu'exerça contre eux *l'Église établie*. Ces deux formes, qui correspondent aux deux éléments vivaces du caractère anglais, sont l'Église *anglicane* pour l'aristocratie et ceux qui la chérissent, les Églises *presbytériennes* et *indépendantes* pour les montagnards pauvres et libres de l'Écosse, pour les classes moyennes et influentes en Angleterre.

Depuis peu d'années, un mouvement remarquable et qu'on a souvent mal compris a lieu, non-seulement en Angleterre, mais sous d'autres formes en Allemagne et en Hollande : c'est une recrudescence du catholicisme et de plus, chez les

Anglais, une recrudescence de l'esprit catholique au sein de l'Église anglicane. Des ecclésiastiques assez nombreux et quelques laïques plus rares inclinèrent de plus en plus vers le principe de l'autorité sacerdotale, vers l'idée du pouvoir surnaturel et presque magique du baptême et de la Sainte Cène que le clergé seul confère, vers l'imitation des rites, des vêtements pontificaux et du monachisme catholiques. Les plus avancés ont passé de l'école d'un professeur d'hébreu à Oxford (le docteur Pusey) à l'Église romaine. A cette nouvelle, beaucoup de catholiques, et peut-être quelques protestants effrayés, crurent la Réforme compromise dans les Iles Britanniques. Rien de plus naturel cependant que le fait qui s'est produit. Une liberté plus grande et toujours croissante, la douceur plus générale des mœurs, l'apaisement d'anciennes animosités ont laissé heureusement se produire au grand jour des diversités qui, en d'autres époques n'eussent pu se manifester. D'ailleurs, les événements de notre temps ont mis plus que jamais peut-être en opposition l'esprit de conservation ou de résistance, et l'esprit de progrès ou de mouvement. Il est tout simple et très-légitime que dans l'ordre religieux comme ailleurs chacun passe du côté qui a ses sympathies. Nous croyons qu'un avenir prochain verra dans tous les pays les changements de culte bien plus fréquents, et il y en aura dans les directions les plus contraires. La religion cessera peu à peu d'être une question de naissance et de géographie, et deviendra de plus en plus affaire de conscience et de libre choix.

L'Angleterre, après tout, offre une magnifique démonstration de la force d'expansion et de conservation du principe protestant. Nous convenons cependant qu'on peut établir quelque connexité entre l'individualisme, l'orgueil d'une liberté plus grande, et l'égoïsme tant reproché à la politique anglaise, souvent avec raison. Il faut se méfier quelquefois de l'approbation polie, mais au fond très-dédaigneuse, que donnent souvent les Anglais à certaines institutions continentales

dont rien au monde ne leur ferait accepter le fardeau et que cependant ils déclarent suffisantes pour des peuples qu'ils croient moins avancés et moins fiers qu'eux-mêmes. Mais, malgré tout, il est impossible de ne pas reconnaître la grandeur, la liberté et la sécurité dont le protestantisme contribue largement à doter l'Angleterre. La royauté avec tout l'éclat qui l'entoure, l'aristocratie même avec ses énormes priviléges y sont considérées comme une représentation magnifique de la nation en général et de chacun de ses membres. Il y a bien des gens, parmi les plus petits et les plus pauvres, qui s'enorgueillissent de ce qu'un grand seigneur anglais est plus grand seigneur qu'aucun autre au monde; le prolétaire anglais est fier de *sa* reine, de *son* parlement, de *son* aristocratie. D'autres en seraient jaloux; eux en jouissent d'une manière personnelle, quoique fort désintéressée, parce que tout cela, c'est eux-mêmes.

Le sentiment protestant, qui rend la conscience indépendante des hommes pour qu'elle dépende directement de Dieu, a influé de deux manières différentes sur le caractère des Anglais. Chez eux la religion est une grande école de respect. L'instinct de vénération, l'amour de la loi, le goût de l'ordre, se sont trouvés développés et entretenus parallèlement à un esprit d'indépendance et de hardie liberté. C'est ainsi que les fils des républicains de Cromwell, comme les huguenots des Provinces-Unies sont devenus tout à la fois les plus libres citoyens de l'Europe, et les plus dévoués à leurs dynasties nationales.

Pays scandinaves. — Ailleurs, le protestantisme de Luther est resté plus compacte et plus généralement fidèle à ses premières formes. Peu remués par les événements, relativement à d'autres races, les Scandinaves, excepté sous le héros militaire du protestantisme, Gustave-Adolphe, n'ont subi que d'un peu loin les influences du dehors, et jusqu'à notre temps le protestantisme s'est montré parmi eux essentiellement

conservateur. En Suède il l'a été beaucoup trop, tant que le roi et les classes instruites n'ont pas réussi à abolir des lois persécutrices et les dernières traces d'une intolérance odieuse chez les enfants de la Réforme. Fort peu excusable même dans le trouble des premiers combats, et au milieu des inconséquences inséparables d'une transformation encore mal définie, cette honteuse exception n'était plus tolérable. Il est vrai que les lois récemment abrogées n'étaient guère appliquées; nous croyons pouvoir affirmer que les derniers exilés s'étaient fait condamner à dessein et non sans quelque insistance, parfaitement préméditée. Mais en cela ils avaient pleinement raison, et pour que la loi fût abrogée, il fallait, avec persévérance et à ses propres dépens, en faire ressortir la criante injustice.

Allemagne. — On a cité longtemps la contrée qui fut le point de départ principal de la Réforme moderne comme exemple de ce que le protestantisme aurait de contraire à l'unité, à l'esprit d'ensemble. On montrait la carte d'Allemagne bariolée d'États de toutes formes et de toutes grandeurs, et l'on disait : Voilà ce qu'a fait la Réforme du Saint-Empire germanique ! — L'Autriche catholique a si peu de cohésion, que la réponse serait trop facile. Du reste, il est certain que les races latines ont plus complétement réalisé l'idéal de l'État qui domine et gouverne l'individu ; au lieu que chez les races germaines a toujours éclaté l'énergique et mâle protestation des individualités vivantes contre tout ce qui tendrait à les absorber. Il était conforme à la nature des choses et des hommes que le sol germanique vît fleurir le premier une forme religieuse qui au fond peut se définir en deux mots : l'*individualisme chrétien*.

Beaucoup d'esprits considèrent la grandeur récente de la Prusse comme un des triomphes de l'esprit protestant en Europe. Il est vrai que depuis longtemps l'importance politique du protestantisme allemand a aidé la Prusse à s'élever

au rang de première puissance en opposition avec la maison impériale et catholique des Habsbourg. Il est certain qu'en mainte occasion les fautes de ses voisins catholiques ont enrichi et fortifié le royal héritier des margraves de Brandebourg. Louis XIV, par la révocation de l'édit de Nantes, y a largement contribué. Dans les graves événements de l'an dernier, un ministre sans scrupule a profité habilement des circonstances, et accru la prépondérance protestante en Allemagne par des moyens qu'il nous est impossible d'approuver. Si la tolérance religieuse et la libre pensée ont bien mérité de la Prusse, elle ne leur a été ni reconnaissante, ni fidèle, et les tentatives de Frédéric-Guillaume IV pour établir une sorte de féodalité orthodoxe montrent peu d'intelligence du rôle qui appartient à la Prusse. Les tendances absolutistes du gouvernement actuel ne sont pas plus excusables, malgré le prestige du succès. Mais si jamais l'influence prussienne devient franchement libérale et satisfait le besoin du progrès en même temps que celui de l'unité, un grand avenir lui appartient : il est impossible d'en douter. L'Autriche n'a guère de ressource que si elle devient de moins en moins allemande.

Remarquons aussi que la multiplicité des États et des universités a été mise à profit par l'individualisme protestant. Il serait intéressant de comparer les petites cours littéraires des princes italiens, depuis le XIIIe jusqu'au XVIe siècle, avec les foyers de pensée, de savoir et de poésie que l'Allemagne moderne a créés dans des villes souvent secondaires. On verrait sous les Médicis et leurs émules, même au temps des plus beaux génies, régner une sorte d'uniformité relative, au lieu que les petites capitales et les villes universitaires allemandes ont une originalité plus diverse et plus riche. Il s'agira désormais de maintenir cette riche variété par la liberté intellectuelle en même temps que l'unité politique s'établit et s'étend.

Espagne. Italie. — Forcés de nous restreindre, après avoir dit quelques mots de l'action du protestantisme sur les peuples qui l'ont adopté, nous ne pouvons qu'indiquer ici son rôle chez ceux qui l'ont repoussé. Cependant il est impossible de ne pas constater ce fait, que lorsque les gouvernements protestants se furent émancipés, la tutelle de l'Église fut plus ressentie par ceux qui en portaient encore le poids. Les pays où le catholicisme avait créé une sorte d'État spirituel, indépendant de la société civile et prétendant lui être supérieur, tendirent de plus en plus à s'affranchir de ce joug que d'autres, à leurs côtés, ne portaient plus.

En Espagne, c'est à peine si, depuis sa destruction radicale par Philippe II et les successeurs immédiats de ce roi, l'esprit de la Réforme commence de nos jours à se réveiller en quelques âmes. Mais il ne peut manquer de gagner quelques adeptes dans la Péninsule, et la persécution, tout en retardant ce résultat, ne fait en réalité qu'y contribuer. En condamnant aux galères et en exilant M. Matamoros et ses *complices*, le gouvernement a intéressé l'Europe à leur cause et jeté un vif éclat sur les premières conversions d'Espagnols au protestantisme en notre siècle.

En Italie, où le protestantisme avait eu beaucoup plus d'extension, où Ferrare, sous Renée de France, avait été un moment le rendez-vous des huguenots fugitifs et l'asile de Calvin lui-même, en Italie, des Églises réformées se sont constituées dans un grand nombre de villes sous l'égide du *statut* de Charles-Albert. Les Vaudois du Piémont, ces frères aînés de la Réforme italienne, ont transporté à Florence leur école de théologie, pépinière de pasteurs italiens. La désaffection n'a cessé d'augmenter pour une Église et une papauté dont le maintien a si longtemps donné lieu à l'occupation de Rome par une armée étrangère; un grand nombre de penseurs se sont ralliés à la doctrine de Cavour, ce fils éclairé d'une mère protestante, et sous la bannière hardiment libérale de M. Ri-

casoli, ils marchent en tête des nations et mettent en œuvre le hardi et simple programme que légua à son siècle un homme de génie : *Les Églises libres dans l'État libre.*

France. — Arrêtons-nous enfin sur notre propre sol. Nous ne discuterons pas ici cette question rétrospective. « Pourquoi François Ier ne se déclara-t-il pas protestant et que serait-il arrivé s'il l'eût fait comme il en eut l'idée, comme le lui conseillèrent un instant Louise de Savoie, sa mère, et sa sœur Marguerite de Navarre ? » L'esprit français était alors et, dans une moindre mesure, il est demeuré, peu enclin à la Réforme. Il n'y a pas, dit-on, assez de religion en France, pour qu'on veuille en changer, et comme fiction officielle, le catholicisme a plus grand air. Amoureux de l'unité jusqu'à lui sacrifier sans trop de peine notre propre personnalité, nous n'avons pas, comme le Germain ou le Saxon, une conscience individuelle bien exigeante et bien téméraire, ni un sentiment très-vif de nos droits. L'individualité protestante exige un examen approfondi de questions graves, pour lesquelles en France nous nous sentons peu de goût. L'austérité des huguenots rebuta beaucoup d'âmes, et souvent à bon droit, par ses exagérations et sa sécheresse. Calvin acheva de perdre pour la France la même cause qu'il gagnait à Genève. Sa discipline inquisitoriale et despotique, sa logique à outrance, son dogme barbare de la prédestination, déplurent souverainement et devaient déplaire.

La faute énorme que firent les huguenots d'épouser des querelles de princes, leur nuisit au plus haut degré. Le jour même où leur chef l'emporta, et où leur sang et leur fidélité l'eurent couronné, il trouva que Paris et le trône valaient une messe. Richelieu, au nom de l'unité française, les écrasa comme premier ministre et comme amiral après avoir essayé de les réfuter comme prêtre. Louis XIV tourna contre eux toutes les forces de la France triomphante et s'efforça en vain de les faire passer sous le niveau catholique et royal.

Par leur inflexible résistance, les huguenots ont bien mérité de la patrie et de l'humanité, ils ont conservé le besoin d'individualité, le sentiment de la conscience libre, ils ont affirmé et exercé les droits de l'âme humaine, même sous un joug accepté. A l'époque honteuse de Louis XV, pendant ce règne d'aplatissement et de corruption, les fusillades des *assemblées* du désert par les mousquetaires, le passage de la chaîne des forçats qui traversait la France en conduisant des protestants aux galères du roi, les supplices de dix pasteurs et celui de Jean Calas, prouvèrent qu'il y avait encore en France des âmes viriles et croyantes, capables de braver et d'accepter le martyre. Aussi un sentiment de respect pour eux succéda dans les âmes à la répulsion qu'on leur avait tant montrée. Voltaire, le grand railleur, plaida et gagna leur cause devant l'opinion, tout en les déclarant absurdes de croire et de souffrir pour leur foi. Un Malesherbes, un Turgot, un Lafayette, Louis XVI, s'émurent en leur faveur, et l'état civil en 1787 leur fut rendu. Pendant la Révolution ils eurent leur part de la gloire et des malheurs du pays, Boissy-d'Anglas, Rabaut Saint-Etienne, l'un dans le péril des émeutes, l'autre sur l'échafaud, firent honneur à leur Église. La France applaudit quand le premier consul reconnut et rétablit leur culte, et plus tard quand l'Empereur, au moment où il institua la Légion d'honneur, inscrivit parmi ses premiers membres les trois pasteurs de Paris.

Entièrement unis et confondus avec la nation dont ils ont toujours fait partie active et dévouée, depuis trois siècles et demi, les protestants se distinguent encore cependant par quelques traits particuliers. Il est à désirer qu'ils en gardent tout ce qui s'y trouve de bon; ils seront d'autant plus utiles à une société où l'uniformité des caractères n'est que trop générale (1).

(1) Voyez mon discours intitulé : *Pourquoi la France n'est-elle pas protestante?* 1867, Germer Baillière.

INFLUENCE SOCIALE DE LA RÉFORME.

Un point essentiel de la doctrine et de la pratique des protestants a toujours été l'esprit de famille, le respect du mariage et une plus grande pureté de mœurs. Tandis que le célibat est préconisé par l'Église catholique, et que pour elle le mariage, quoique élevé au rang d'un sacrement, n'est qu'un pis-aller, il est, pour des protestants, la situation la plus normale et la plus parfaite. Il n'a rien d'incompatible avec les fonctions même les plus sacrées, et le pasteur, loin de vivre en dehors de la société est un père de famille qui doit l'exemple aux autres. Ses fils, par leur entrée dans diverses carrières, ses filles par leur mariage, le rattachent par mille liens à la société dont il n'est jamais sorti et au pays dont il reste un citoyen véritable.

En Hollande, en Angleterre, et généralement dans les pays réformés, les familles nombreuses sont très-fréquentes, ce qui oblige les fils du riche au travail, et relie sans cesse l'aristocratie aux classes moyennes, où elles se retrempent continuellement. On a souvent remarqué que l'esprit de famille des protestants et l'austérité inhérente à leur doctrine ont développé chez eux l'émulation d'une probité héréditaire, le goût de l'ordre et du travail, en sorte que des fortunes considérables s'élèvent lentement et se perpétuent par le travail dans les mêmes maisons. En Alsace, les grandes industries qui sont entre leurs mains ont facilité un autre résultat, des rapports bienveillants et éclairés entre le patron et l'ouvrier ; sous ce rapport Mulhouse donne des exemples admirables, et il est reconnu que la crise de l'industrie cotonnière a été tout autrement supportée dans la protestante Alsace que dans la catholique Normandie.

La charité protestante est souvent louée et critiquée sous deux rapports distincts. On la critique, parce que le protes-

tantisme n'a point d'ordres de religieuses et de moines consacrés aux bonnes œuvres. On regarde en général l'Église protestante comme fort inférieure sous ce rapport à celle de Rome. Nous pourrions répondre qu'un prince protestant, Robert de la Marck, avait créé des sœurs de charité à Sedan, bien avant saint Vincent de Paul, et que le dix-neuvième siècle a vu naître à Kaiserswerth, en Angleterre, à Strasbourg, à Paris, des maisons de Diaconesses, et même à Hambourg, une communauté d'hommes, qui ressemblent beaucoup à un ordre monastique. Mais nous croyons que c'est une erreur d'attribuer à des corporations l'exercice de la charité ; elle est à nos yeux le devoir de tous ; le principe de la Réforme ne permet pas que quelques-uns se substituent à tous pour l'accomplissement des devoirs sociaux ; et, selon nous, le protestantisme doit se garder de revenir par un détour à l'idée catholique qui fait de la charité une profession, du célibat un mérite, et du sacrifice personnel de quelques-uns l'expiation de l'égoïsme général.

Quant aux éloges qu'on accorde assez généralement à la charité protestante, c'est à l'ensemble de ses œuvres de bienfaisance qu'on les adresse. Tandis que le catholique a mille manières de donner à Dieu, en la personne du clergé ou des moines, et pour une infinité d'institutions, d'objets servant au culte ou de cérémonies dispendieuses, la Réformation exige que tout cet appareil soit réduit au strict nécessaire et enseigne qu'on ne donne réellement à Dieu que dans la personne du pauvre. L'obligation universelle de l'aumône, et surtout de l'aumône préventive (éducation, asiles des vieillards, hôpitaux, hospices, etc.), est vivement sentie en pays protestant. L'Angleterre, qui a le tort de prélever en faveur des indigents un impôt fort lourd et mal entendu, n'en a pas moins fondé une foule d'œuvres de charité permanentes et volontaires dont plusieurs ont d'énormes budgets uniquement alimentés par des libéralités spontanées. Quiconque a parcouru Londres y a vu

des édifices nombreux, tantôt modestes, tantôt très-vastes, destinés à quelque *charité* particulière et qui presque tous portent cette inscription en grandes lettres: *par souscription volontaire.* La Hollande est au moins sous ce rapport égale à la Grande-Bretagne; l'application à la charité du principe de l'initiative et de la responsabilité individuelle a produit dans ces deux pays des résultats immenses.

La prospérité agricole, industrielle et commerciale des contrées protestantes, a été souvent remarquée; il faut compter parmi ses causes l'abolition des propriétés de mainmorte et des chômages exagérés qu'occasionnent dans certains pays le grand nombre de jours fériés. Ces causes sont réelles, mais l'énergique appel qu'adresse le protestantisme à l'activité individuelle y a plus de part encore.

On accorde aux protestants une certaine dignité de mœurs et l'on reconnaît que leurs femmes ont droit à l'estime de tous par la pureté de leur vie. D'un autre côté, on reproche souvent à la Réforme de donner aux femmes trop d'instruction et d'en faire des pédantes, ou bien on les accuse de pousser la réserve jusqu'à la roideur et la sécheresse. Ce second reproche a été mérité, mais ce défaut ne se retrouve guère que dans certains cercles étroits, séparés de la société générale par une rigidité mal entendue et de plus en plus rare. Quant au savoir, il suffit de renvoyer ceux qui le blâment chez les femmes, à l'admirable livre de madame Necker de Saussure (1). On n'a jamais mieux dit et mieux prouvé par son propre exemple que la culture bien entendue de la pensée n'ôte rien aux grâces de la personne, et qu'un esprit solide et orné n'aura que plus de charme pour tout homme sensé: Il y a là sans doute un des problèmes délicats de l'éducation, et Jean-Paul Richter l'a très-bien recommandé à ceux qui forment l'intelligence de la jeune fille; ils doivent imiter l'hor-

(1) *L'Éducation progressive.*

ticulteur qui amasse une terre fertile et nourricière autour des racines de la plante, mais qui n'en laisse rien tomber dans la fraîche corolle de la fleur.

L'éducation est un des devoirs que la Réforme a le plus énergiquement recommandés et remplis. On peut voir dans l'ouvrage de M. Ad. Schæffer (*De l'influence de Luther sur l'éducation du peuple*, 1863, in-8°) quelle grande place le réformateur a donnée dans ses préoccupations à l'instruction des masses. On sait avec quel zèle Mélanchthon, Calvin, Théod. de Bèze s'occupèrent d'organiser les études. Comment en eût-il été autrement? Dès qu'on déclare toute conscience humaine obligée d'aborder et de chercher à résoudre les problèmes les plus redoutables, il faut bien lui en donner les moyens. Aussi, partout où une Église protestante est, je ne dis pas fondée, mais seulement projetée, le premier besoin qui se manifeste, avant même celui de bâtir un temple, c'est la nécessité de fonder une école.

Un autre fait aussi important que le précédent, c'est l'influence qu'exerce naturellement l'esprit d'examen sur la méthode d'éducation et d'enseignement. Tandis que certaines écoles catholiques, et particulièrement celles des Jésuites, élèvent à peu près tous les esprits à un même niveau, façonnent des âmes dociles qui ne cherchent le pourquoi et le comment de rien et qui obéissent avec un ensemble et une précision militaires, les écoles protestantes émancipent beaucoup plus la pensée. L'enfant qui a appris de bonne heure à essayer de comprendre et de juger les choses même les plus saintes et les plus ardues, ne deviendra pas un crédule séide pour ses éducateurs, les dépassera s'il le peut, et se développera de lui-même s'il y a en lui quelque initiative. Des enfants ainsi élevés sont plus divers, plus originaux, plus capables de progrès; ils deviendront des hommes. Les autres risquent de devenir des machines fort commodes à diriger, mais pourquoi? parce qu'elles seront sans vie individuelle,

sans ressort intérieur. Un des grands moyens d'éducation populaire qu'a mis en œuvre la Réforme, c'est l'introduction de la langue vulgaire dans le culte. En France même il n'est pas rare de retrouver, dans le langage de nos paysans protestants et de leurs femmes, des idées et des expressions empruntées à l'Écriture sainte, aux psaumes ou aux sermons de leurs pasteurs. Par là, pénètrent dans l'esprit des gens les moins lettrés bien des notions que ne leur eût jamais données un culte célébré en latin.

On blâme souvent la Réforme d'avoir enlevé à l'Église et aux couvents leurs immenses possessions pour en enrichir les princes et les grands ; mais c'était un gain immense pour la société, que la rentrée dans la circulation publique de tant de richesses absorbées pour toujours par des possesseurs de mainmorte, et surtout on ne doit pas oublier qu'une partie très-considérable de ces biens fut consacrée à la fondation d'écoles de tout genre et d'universités.

INFLUENCE DE LA RÉFORME SUR LES SCIENCES, LES LETTRES ET LES ARTS.

Si une vérité historique est hors de doute, c'est l'immense impulsion donnée par la Réforme aux recherches religieuses, à l'étude de l'Écriture sainte, des langues anciennes, de la philosophie et de l'histoire. Cet ébranlement donné une fois, ne pouvait plus être arrêté. C'est encore un fait incontestable que les sciences ont eu toujours pour ennemi le principe de l'autorité. Aussi la Réforme enrôla dès les premiers jours les esprits qui avaient besoin de la liberté pour trouver le vrai. Ramus, une des plus nobles victimes de la Saint-Barthélemy, était en guerre avec la scolastique et avec les intolérants sectateurs d'Aristote aussi bien qu'avec la papauté.

La liberté philosophique ne dut pas seulement à la Ré-

forme une vague et générale impulsion. On sait quels immenses services la Hollande rendit longtemps à l'esprit humain. Bayle, le protestant sceptique, et Descartes, le penseur catholique qui renouvela la *méthode*, trouvèrent en Hollande un même refuge, tandis que l'illustre physicien hollandais Huyghens était contraint en qualité de protestant à fuir Paris et la France. Que serait devenu Newton avec sa foi profonde et sa piété protestante, s'il était né parmi nous?

Nous n'essayerons pas de compter les bons offices, directs et indirects, que le protestantisme a rendus à la science, ni d'énumérer les hommes éminents qu'il a produits et dont le nombre, relatif à celui de la population réformée, est énorme. Bornons-nous à un ou deux faits entre mille. La France doit aux protestants la presse périodique fondée par Théophraste Renaudot, et l'Académie française, créée non par Richelieu comme on l'a tant dit, mais par Conrart; les protestants furent longtemps exclus de l'Académie, mais dès le moment où elle se rouvrit pour eux ils y entrèrent avec des noms éclatants, comme ceux du grand Cuvier et de M. Guizot. Il est assez singulier que la plupart des hommes qui ont fait faire de grands progrès à l'application de la vapeur aux industries humaines, comme Salomon de Caus, Denis Papin, Watt, les deux Stephenson, étaient des protestants.

Quant aux lettres, on ne conteste plus à la Réforme une large part d'illustration. L'Angleterre et l'Allemagne, la France protestante, ont fourni leur contingent très-riche au trésor de l'esprit humain, et, en général, les peuples restés fidèles à Rome sont loin de les égaler. On ne nie plus que la *Jérusalem* du Tasse, malgré des beautés réelles et une poésie pleine de grâce, ne soit bien loin de la grandeur de l'épopée de Milton, et la *Henriade* ne peut entrer en rivalité ni avec l'un ni avec l'autre poëme.

C'est dans le domaine des arts qu'on refuse le plus souvent aux protestants toute valeur; on affirme sans cesse que dans

cette sphère leur génie est impuissant. C'est là un arrêt dont nous appelons sans crainte devant le tribunal d'un public plus instruit. Nous ne nions pas que le catholicisme n'ait beaucoup fait pour les arts, mais nous croyons que les services qu'il leur rendit ne furent pas sans mélange ; que par son autorité despotique, par la monotonie et le caractère hiératique des sujets qu'il a fait perpétuellement reproduire, par les exigences matérielles de son culte, il a souvent entravé le développement de l'art et fait peser sur lui une protection oppressive et peu éclairée. Mais la Réformation qui a nui aux arts les a aussi émancipés en les éloignant du culte, et leur a rendu des services trop oubliés. Tant qu'on n'a daigné admirer en France que les maîtres italiens et leurs pâles imitateurs de l'école française officielle, un Vouet ou un Lebrun, c'était une thèse soutenable que l'inimitié de la Réforme et des arts. Mais l'horizon s'est élargi. L'étude comparée des diverses écoles a révélé des faits nouveaux. Nous ne contesterons pas aux grands maîtres de l'Italie une prééminence que personne jusqu'à présent n'a été sérieusement en mesure de leur arracher. Mais quel servile et monotone troupeau d'imitateurs l'Italie a produit et répandu dans le monde entier ! Il est très-instructif, à cet égard, de parcourir, par exemple, la longue suite des salons du Musée de Naples, où l'on a rassemblé des centaines d'œuvres insignifiantes et uniformes, tandis que tout au fond la *salle des chefs-d'œuvre* vient enfin reposer l'esprit de ce déluge de médiocrités.

On n'ignore pas qu'en Allemagne les trois coryphées de l'art germanique, Lucas Cranach, l'intime ami de Luther, Albert Dürer et Hans Holbein, furent protestants ; et l'on sait que les événements politiques arrêtèrent de leur vivant l'essor des beaux-arts dans leur patrie.

On s'est aperçu depuis peu que l'école anglaise, tant dédaignée et persiflée, a, dans divers genres de peinture, un mérite réel et très-digne de considération. On commence même

à savoir que la France, avant l'invasion exclusive des Italiens, a possédé un moment les germes d'une grande école nationale où tous les beaux-arts étaient noblement représentés par des maîtres plein d'originalité et de vie, presque tous protestants, comme Jean Goujon pour la sculpture, Bernard Palissy pour la céramique, Jean Cousin pour la peinture, les Androuet du Cerceau et Salomon de Brosses dans l'architecture, et pour la musique Claude Goudimel, le maître de Palestrina. Goujon et Goudimel furent tués à la Saint-Barthélemy, Palissy mourut à la Bastille, et du Cerceau en exil. Avec eux périt pour longtemps l'originalité vraiment française, la spontanéité féconde de l'art national, tandis que François I[er] et les deux Médicis faisaient prévaloir en France l'imitation italienne, qui dura autant que la monarchie.

Enfin, notre siècle apprécie de plus en plus à sa haute valeur l'école protestante par excellence, l'école hollandaise, qu'on ne confond plus avec celle des Flamands, riche aussi mais très-différente. Il y a là une foule de peintres excellents, dont plusieurs, appelés *les petits maîtres*, sont grands par un talent accompli qui, en son genre, approche de la perfection, chacun ayant à un haut degré ce qui manque entièrement aux Italiens de second ordre, la plénitude de l'originalité, de la vie, du sentiment individuel. Les paysages de Ruysdael ont une poésie mélancolique et élevée qui ne ressemble en rien aux lointains dorés de Cuyp ni à l'animation qu'il sait donner à ses personnages et à ses troupeaux, qui diffèrent beaucoup de ceux de Paul Potter, plus vivants peut-être encore. La vie de famille et d'intérieur a un autre caractère chez Terburg que chez Gérard Dow, ou chez Miéris que chez Metzu; les grandes corporations bourgeoises ou les magistratures civiques de la Hollande ont trouvé en Van der Helst, et quelquefois en Govaert Flinck, en Karel Dujardin, des peintres d'histoire et de portraits dignes de les représenter. Il y a là un caractère infiniment plus nouveau et plus humain que dans



les rangs secondaires de l'art italien, où l'on passe et repasse sans cesse des monotones tableaux d'église et de sainteté aux éternelles fadeurs de la mythologie, c'est-à-dire d'un art de convention à un autre, également peu sincère. Au-dessus de tous les peintres de la Hollande règne un génie de premier ordre, un esprit rebelle qui se joue à son gré de toutes les règles officielles, qui proteste contre toute imitation, qui remplit son musée de débris de toutes les époques, d'étoffes d'Orient, d'armures du moyen âge, de bijoux rares et de faïences curieuses, en disant : *Voilà mes antiques, à moi!* Cet homme prodigieux crée non pas seulement des œuvres d'art, mais un art nouveau, un monde fantastique et vrai, où le beau est cherché et trouvé, non plus dans la ligne, ni dans le couleur, mais dans les contrastes de la lumière et de l'ombre. Rembrandt est dans le domaine de l'art l'incarnation de l'esprit protestant, chercheur, oseur, émancipé. Quand on a assisté avec lui à la *Leçon d'anatomie* de son ami le professeur Tulp, ou à la réunion des bourgeois d'Amsterdam armés pour disputer le prix d'arquebuse (ce qu'on appelle *la Ronde de nuit*), on sent que le monde ancien est passé et que l'ère moderne a commencé. On sent qu'une réforme, essentiellement humaine, scientifique, libératrice, longtemps désirée en vain, est désormais un fait accompli.

AVENIR DE LA RÉFORME.

La Réforme n'est pas seulement un fait historique arrivé il y a trois siècles et demi; elle est cela seulement si l'on n'y voit qu'un changement essentiellement dogmatique, ou la substitution de la doctrine et de l'autorité des réformateurs à à celles de Rome. Non-seulement les catholiques, mais bien des protestants n'y savent pas voir autre chose. S'il en était ainsi, le rôle de la Réforme serait terminé, et l'on pourrait dire qu'elle se survit à elle-même, car le mouvement philoso-

phique du XVIII[e] siècle, la révolution française, et l'immense développement des sciences modernes, ont conduit l'esprit humain au delà du point où durent s'arrêter Calvin, Luther et Zwingle lui-même.

La théologie de la Réforme, il faut le reconnaître, n'a pas été fidèle à elle-même. Après avoir émancipé la pensée et rendu à la conscience son autonomie, les réformateurs reculèrent. Les désordres des anabaptistes, la guerre des paysans en Souabe et en Alsace, les hardiesses imprévues d'un Carlostadt ou d'un Servet, inquiétèrent les réformateurs; les princes les obligèrent trop tôt à définir leur foi et à poser des limites. De là un premier retour à l'autorité et bientôt, pour la lettre de la Bible, un culte exagéré qui n'existait pas aux premiers jours. Leurs successeurs reculèrent plus loin encore, et leur doctrine précisée, formulée, rétrécie au XVII[e] siècle, a longtemps porté parmi les protestants le nom essentiellement catholique d'*orthodoxie*. Cette théologie a fait son temps; personne peut-être des réformés qui se croient encore orthodoxes n'y est resté fidèle; il en est très-peu qui la connaissent bien. Un dogme immobilisé, quel qu'il soit, n'est pas fait pour durer.

Mais si la Réforme est un principe essentiellement vivant et toujours actif, si le droit d'émancipation dont usèrent Calvin et Luther ne peut être périmé, si la réformation religieuse du XVI[e] siècle a porté dans ses flancs toute une série de progrès successifs et de germes d'avenir dont beaucoup sont encore inaperçus, si l'on peut et doit, comme Jésus lui-même, empêcher la *tradition de transgresser*, *d'anéantir*, à la longue, la volonté de Dieu, alors ce glorieux principe du protestantisme est impérissable et destiné à des conquêtes sans fin. Qu'on le désigne avec saint Paul sous le nom de *justification par la foi*, avec le XVIII[e] siècle sous celui du *droit d'examen* ou avec des penseurs contemporains sous ceux de *souveraineté de la conscience* ou d'*individualisme chrétien*, ce ne sont

là que des querelles de mots ou tout au plus des différences de degré.

Toutes les libertés, avec leurs conséquences, sont en germe dans ces immortelles paroles que Luther en 1524 écrivait à son souverain, l'électeur de Saxe : « Votre Altesse électorale » ne doit pas entraver le ministère de la parole. Laissez prê- » cher en toute confiance, et vivement, comme on pourra et » contre qui on voudra; car il *faut qu'il y ait des sectes* (I Cor. » XI, 19). Il faut que la parole de Dieu tienne la campagne » et livre des batailles. Si c'est l'esprit de nos adversaires qui » est dans le vrai, il ne reculera pas devant nous et ne se » tiendra pas coi. Si c'est le nôtre, il ne craindra ni eux ni » personne. Qu'on laisse donc les esprits s'entre-choquer et se » combattre. » (Édit. Walch., t. XVI, p. 8.) (1)

Il ne s'agit là, dira-t-on, que de prédication et de religion, mais ne voit-on pas que par cela même il s'agit de tout? Au fond, quiconque a confiance en la vérité est libéral comme Luther et prend parti avec lui pour le principe qui enfante les réformes. Tout asservissement des esprits et des consciences a pour cause première un scepticisme secret, un manque de foi, le besoin honteux du recours à la force. Quiconque opprime, fût-ce au nom de Dieu, se défie de l'esprit humain, de la vérité et de Dieu même.

(1) Veut-on comparer à ce noble langage celui de l'autorité ? Voici comment, au moyen âge, parlait saint Anselme, archevêque de Cantorbéry et abbé du Bec en Normandie. (*De fide Trinitatis*, ch. II) : « Aucun chrétien ne doit rechercher si ce que l'Église catholique croit de cœur et confesse de bouche n'est pas (*disputari quomodo... non sit*) ; mais, en conservant toujours la même foi, sans en douter jamais, en l'aimant, en vivant selon ses prescriptions, il doit chercher, aussi humblement qu'il le pourra, à constater comment ce qu'enseigne l'Église est (*quærere quomodo sit*). S'il peut le comprendre, qu'il en rende grâce à Dieu ; s'il ne le peut, qu'il ne donne pas (comme un taureau) des coups de cornes en l'air, mais qu'il baisse la tête et qu'il adore. » Il y a, dans ces dernières paroles qui assimilent fort mal à propos l'homme à la brute, un double jeu de mots que nous renonçons à traduire : *Non immittat cornua ad ventilandum, sed submittat caput ad venerandum.*

VIE ET MORT

DU MARTYR WOLFGANG SCHUCH

BRULÉ A NANCY, LE 19 AOUT 1525.

Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.
(JEAN, X, 11.)

L'homme dont je voudrais essayer de rappeler la vie et le martyre est totalement ignoré aujourd'hui. En vain même on vient de rechercher, à ma demande, quelques traces de sa mémoire dans la contrée où il vécut, dans la ville qu'il sauva en mourant pour elle. Et cependant, après avoir été l'un des premiers introducteurs de la Réforme sur le sol de notre patrie, il fut l'un de ses plus admirables confesseurs, martyr de la charité en même temps que de la foi, brûlé vif après s'être exposé volontairement à cette affreuse mort, afin de sauver la ville et le troupeau dont il était pasteur, et qui, sans cet horrible sacrifice, allaient être mis à feu et à sang par les troupes d'un prince irrité. C'est donc à bien juste titre qu'on lit en tête de l'article qui le concerne, dans le martyrologe protestant, ces naïves paroles : « *Ce martyr nous représente le miroir d'un fidèle pasteur et vrai ministre de l'Évangile, qui non-seulement paît ses brebis, mais aussi met sa vie pour elles et pour leur tranquillité.* » Rendre justice à une si sainte mémoire, c'est s'acquitter d'une dette sacrée, non-seulement envers elle et envers nous-mêmes, mais envers Dieu, qui ne nous a pas donné de pareils hommes pour que leur pure et vive lumière reste sous le boisseau.

On se demande avec une pénible surprise comment leur

souvenir a pu si complétement s'éclipser au milieu de nous. On peut assigner à ce triste fait deux causes générales : le silence ignorant ou hostile de leurs adversaires et les longues épreuves de leurs successeurs, trop occupés, pendant trois siècles, de souffrir et de résister comme eux pour trouver le loisir de leur élever des monuments. Rappelons-nous qu'il s'est à peine écoulé un siècle depuis le jour où périrent nos quatre derniers martyrs (1762). Mais, en outre, des circonstances toutes spéciales ont contribué à effacer le nom que nous essayons d'arracher à l'oubli. La contrée où ce *bon pasteur* exerça son ministère, la ville qu'il sauva, ne firent partie de la France que plus tard. Saint-Hippolyte, petite ville des Vosges, était un fief impérial d'Alsace qui, depuis 1379, appartenait aux ducs de Lorraine. Enfin, le pieux curé était Allemand de naissance et portait un de ces noms tout à fait germaniques auxquels nos oreilles françaises ont peine à s'habituer, inconvénient minime aujourd'hui, mais qui autrefois en France n'était pas sans influence sur les renommées (1). Quant à nous, il faudrait en vérité qu'une légèreté bien puérile nous dominât, si tant de foi et d'héroïque charité ne suffisait point à naturaliser parmi nous le nom de *Wolfgang Schuch.*

Une sorte de fatalité semble, même après sa mort, s'être attachée à sa mémoire pour l'ensevelir dans le silence. Il avait produit une si vive impression sur le chroniqueur attitré de la cour de Lorraine, que cet écrivain composa un traité sur son histoire (2). Nous aurons à citer plus d'une fois, dans le cours de cette notice, un autre ouvrage de cet auteur, Nicolas Vollzyr ou Volkzir, seigneur de Séronville, maître ès-arts et doc-

(1) Dans les écrits français du temps, on ne le désigne que par son titre de *curé de Saint-Hippolyte*, sans le nommer.

(2) « Mectant ainsi soubz ta très-noble protection et garde le traicté que nous avons encore sur l'enclume, touchant le fait du curé de Saint-Hippolyte. » VOLLZYR, *Oraison hortative du collecteur au victorieux duc Anthoine*, en tête de *L'Histoire et recueil*, etc.

teur en théologie, qui portait le titre de *secrétaire et historien* du duc de Lorraine, et qui a laissé de nombreux écrits d'histoire contemporaine et d'archéologie. Il était très-hostile à la Réforme ; mais, comme écho des mille bruits de la cour de Nancy, son témoignage à la fois pédantesque et naïf n'est pas sans valeur, et sa position lui rendait facile d'être parfaitement informé sur tout ce qui concernait le pasteur Schuch. Son travail n'est point arrivé jusqu'à nous (1).

Il résulte de cette perte que nous ne connaissons guère le martyr de Saint-Hippolyte que par deux documents de genres tout à fait opposés. Le premier est un article assez étendu, dans le *Martyrologe protestant* de Crespin, et l'autre la censure que lança contre les doctrines du pieux réformateur le plus illustre tribunal dogmatique de l'époque (2). Heureusement, dans l'une et l'autre source, se trouvent d'amples citations où Wolfgang Schuch se montre à nous lui-même. C'en est assez pour qu'à l'aide de ces deux documents si différents et de ses propres paroles qu'ils nous ont conservées, il soit facile de retrouver, avec une précision à peu près suffisante, son histoire et sa physionomie. Quelques traits épars dans divers écrits du temps achèveront le portrait. Un tel travail est facile, avons-nous dit ; on nous permettra d'ajouter qu'il n'a pas été fait encore.

Il faut cependant, dès le premier mot, confesser notre ignorance sur un point, assez peu essentiel du reste. Schuch

(1) Il n'en existe aucune trace dans le Catalogue des œuvres de Vollzyr donné par Calmet (*Biblioth. lorr.*, p. 1032). Mais M. Beaupré nous apprend (*Rech. sur l'impr.*, p. 130) que cette relation était prête à mettre sous presse en 1526, avec d'autres ouvrages du même auteur.

(2) Crespin (Genève, 1619), p. 95-98, et Duplessis-d'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. II, p. 17-21. — Voyez aussi Beaupré, *Recherches sur l'imprimerie en Lorraine*, 1845. Saint-Nicolas-du-Port. — Bèze, *Icones*, k. iiij. — Calmet, *Bibl. lorr.*, 2e suppl., p. 90. — La Chronique de Metz, Gerdes, Schrœckh, Gaillard (*Histoire de François Ier*), ont fait mention de Schuch. — M. Crottet (*Pet. Chron. prot.*) a résumé le récit de Crespin. — M. Merle d'Aubigné (*Hist. de la Réf.*, t. III, p. 667) l'a reproduit sous une forme animée. — M. Hagenbach est le seul historien contemporain qui ait recouru aux deux sources qu'il faut consulter à propos de ce martyr ; voyez un court paragraphe de son *Evang. Protestantismus*, 2e édit., 1854, t. I, p. 8.

était Allemand; mais on ne sait ni quel fut le lieu de sa naissance (1), ni d'où il venait lorsqu'il succéda, comme curé de Saint-Hippolyte, à un homme qui devint dans la suite le plus ardent collaborateur de Zwingle et son collègue à Zurich, Léon Jud ou de Juda. Peut-être le terrain était-il déjà préparé à recevoir le bon grain de la Réforme quand Wolfgang commença ses fonctions ecclésiastiques. Peut-être Léon, autrefois condisciple de Zwingle, avait-il comme lui puisé les premiers et faibles germes d'une foi régénérée dans les leçons de leur maître commun, le savant Wyttenbach. Cependant il était bien loin encore du protestantisme lorsque après un court ministère à Saint-Hippolyte, il retourna continuer à Bâle des études dont il était avide. Il les poursuivit avec plus de fruit dans un autre poste, au fameux monastère d'Einsiedlen, et c'est là seulement que se développèrent les croyances qu'il compléta et mit en pratique lorsqu'il contribua à la Réformation de Zurich. Quand Schuch vint le remplacer dans la petite ville des Vosges, il n'y trouva donc, selon toute apparence, que les premières et les plus faibles lueurs du jour nouveau qui se levait sur le monde. Mais, pour lui, déjà pénétré de l'esprit de la Réforme, ses convictions étaient celles de Luther, et il travailla ardemment à les répandre.

On s'étonne peut-être de voir un curé propager hautement le protestantisme dans sa paroisse et sans abjurer le catholicisme; mais, à cette époque reculée où Calvin étudiait encore à Paris dans les colléges de la Marche et de Fortet, où Zwingle commençait la réformation de la Suisse, où Luther lui-même n'avançait que pas à pas, comme malgré lui, dans son œuvre, il n'existait pas encore deux Églises séparées. C'était le temps où Briçonnet, évêque de Meaux, ouvrait toutes ses chaires aux prédicateurs de l'Évangile, faisait publier et commenter le Nouveau Testament par Lefèvre d'Étaples,

(1) Calmet a tort de le supposer né à Saint-Hippolyte.

alors son grand vicaire, un des pères de la Réformation. Il ne s'agissait nullement en ce temps de sortir de l'Église de Rome, mais de la réformer dans son chef et dans ses membres ; ce fut peu à peu, quand elle eut refusé toutes les concessions demandées, que nos ancêtres, excommuniés par elle, se trouvèrent avoir constitué presque à leur insu une Église nouvelle, parce qu'ils avaient rejeté une multitude d'innovations et rétabli autant qu'ils le pouvaient l'édifice sur sa base primitive.

Le nouveau curé se voua avec zèle à l'œuvre de la Réforme; il prêcha la doctrine de la justification par la foi, et abolit peu à peu toutes les cérémonies extérieures et les observances sur lesquelles on voulait fonder l'espérance du salut. Ce fut d'abord le carême, puis le culte des images, et en dernier lieu la messe. Il raconta lui-même plus tard, dans une lettre au duc de Lorraine, ses travaux de cette époque. Son langage est empreint d'une simplicité aussi humble que ferme et d'une calme énergie de conviction, tout à fait remarquable. « Étant venu en cette votre ville de Saint-Hippo- » lyte (1), ô prince très-clément, j'ai trouvé un peuple er- » rant, comme brebis sans pasteur et conduite. Or, j'ai » commencé incontinent, selon le ministère qui m'était » commis du Seigneur, à rappeler les errants en la droite » voie, à exhorter à se repentir de la vie passée, disant que » le royaume des cieux était prochain, à menacer que la » cognée était mise à la racine de l'arbre pour être de bref » coupé et mis au feu s'il était trouvé stérile ; et que le temps » était venu auquel le Seigneur avait envoyé ses anges (c'est- » à-dire les annonciateurs de sa Parole) pour ôter tout scan- » dale de son royaume. J'ai commencé, dis-je, incontinent, » comme fait le bon laboureur, à arracher les épines et

(1) Nous empruntons textuellement ce fragment et les suivants à la lettre au duc de Lorraine insérée par Crespin dans l'*Histoire des martyrs*.

» erreurs qui étaient petit à petit crues contre le Seigneur et » sa Parole, à planter arbres rendant fruits en leur temps, à » édifier un domicile non pas transitoire ni terrestre, mais » éternel au ciel, étant édifié sur le fondement des Apôtres » et des Prophètes, dont Jésus-Christ même est la maîtresse » pierre angulaire. » Les efforts de Wolfgang eurent un plein succès: il était aimé et vénéré de son troupeau; son caractère était la fermeté même, sans orgueil; savant et doué d'une éloquence naïve, mais puissante, tout prévenait en sa faveur. « Sa grande vertu et constance ornée d'érudition ex» quise édifia maintes bonnes âmes », dit aussi le *Martyrologe*. Son influence n'est pas moins constatée par ses ennemis. N. Vollzyr, en traçant un tableau tout à fait calomnieux des nouvelles croyances professées en Alsace, les nomme « la » faulse et infâme doctrine de Luther et du misérable curé » de Saint-Hippolyte » (1). Ce langage indique assez quelles étaient les dispositions de la cour de Nancy.

Le duc de Lorraine, Antoine, dit le Bon, était un prince faible et nul, gouverné par deux prêtres. Le premier, auquel, dans ses édits, il donnait le titre de *conseiller suprême*, était Théodore de Saint-Chamont, abbé de Saint-Antoine de Vienne en Dauphiné, qui exerçait à la fois les fonctions de vicaire général du cardinal de Lorraine en son évêché de Metz, et celles d'inquisiteur, ou *commissaire du saint-siége pour l'extirpation de l'hérésie dans le duché de Lorraine et pays voisins*. L'autre ecclésiastique, plus puissant encore sur l'esprit du prince, était son confesseur, frère Bonaventure Renel, gardien du couvent des Cordeliers à Nancy. « Le duc, dit » Crespin, l'aimait fort pour la licence qu'il lui laissait en la » liberté de ses plaisirs. » Renel avait la réputation d'un moine sensuel et débauché; il réussit à inspirer à son disciple cou-

(1) Cette doctrine, selon lui, consiste en ceci : « C'est à savoir que tout homme » peult célébrer et dire messe, contre toutes vrayes et parfaictes institutions de nostre » Seigneur Jesuchrist et de saincte Eglise... »

ronné un si salutaire éloignement pour l'étude, qu'Antoine se plaisait à dire : « Il suffit de savoir *Pater noster* et *Ave Maria* » et les plus grands docteurs sont cause des plus grandes » erreurs et troubles. » Fidèle à ces principes d'ignorance, le duc ne savait de latin que celui de ses prières, si tant est qu'il les comprît, et ne paraît pas même avoir appris l'allemand, que parlaient cependant une partie de ses sujets (1).

En 1523, le 26 décembre, jour de Saint-Etienne, ce prince, ou plutôt ses deux conseillers, promulguèrent, contre les hérétiques luthériens, une ordonnance ou mandat, qui défendait de prêcher et de discuter sur la doctrine de Luther ; ordonnait d'envoyer tous livres suspects d'hérésie, soit à Renel, soit à Saint-Chamont, tous deux chargés d'examiner et de détruire les écrits luthériens ; commandait à ses baillis et autres d'arrêter toute personne hérétique, et prononçait contre quiconque n'aurait pas abjuré les erreurs de Luther, avant le premier jour du carême, la peine de mort et la confiscation des biens (2).

Peu de temps après, la guerre des paysans éclata en Allemagne, et bientôt le contre-coup s'en fit sentir d'une façon terrible en Alsace. Ces malheureux, inhumainement opprimés, avaient espéré que le grand mouvement de la Réforme ferait adoucir leurs maux ; ils demandèrent des améliorations, dont plusieurs justes et nécessaires ; ils n'en obtinrent aucune, se soulevèrent, et exercèrent contre la noblesse de détestables représailles. Des bandes armées se formèrent et commirent d'affreux attentats, qui furent châtiés avec une fureur et une cruauté au moins égales.

On a toujours essayé de jeter sur la Réforme l'odieux de ces guerres civiles. Rien n'est plus injuste. Luther avait

(1) Aussi son flatteur à gages, Vollzyr, dut écrire en français son livre sur la guerre des *Rustauds* ; mais le pédant s'en consola en noircissant de sommaires latins toutes les marges de son volume.

(2) Cette ordonnance se trouve en allemand dans les *Unschuldige Nachrichten* (1747, Leipzig, in-8, p. 27).

d'abord pris en main la cause des paysans atrocement opprimés, et l'avait éloquemment plaidée auprès des grands. Mais dès que les justes réclamations se changèrent en attaques à main armée, en sanglantes vengeances, Luther blâma avec toute son énergie cette imprudence criminelle. Il comprit qu'elle perdait irrévocablement la cause des opprimés qu'il avait voulu défendre, et qu'elle compromettait en même temps celle de la Réforme, que ses antagonistes en rendraient responsable. Aussi, quand les ennemis de Luther sentirent l'impossibilité de l'accuser d'être complice des égorgeurs et des pillards, ils osèrent prétendre qu'il abandonnait les paysans, après avoir provoqué leur révolte afin de les perdre. C'est l'idée de ces pitoyables vers du chroniqueur de la cour de Lorraine :

Car l'apostat plein de rudesse
Donnait le tort au populaire ;
Et si, l'avait, par sa finesse,
Induict à ce, pour le deffaire.

Imputation ridicule à force de malveillance et de fausseté.

Dès le printemps de l'an 1525, le duc de Lorraine marcha, à la tête d'une armée, contre les paysans révoltés, qui, dans ses États et en Alsace furent appelés les *Rustauds* ; l'histoire leur a conservé ce nom. Il était accompagné de ses frères, le cardinal, le comte de Vaudemont, et surtout Claude, comte de Guise, dont la terre fut érigée plus tard, par François Ier, en duché-pairie, pour le service qu'il rendit en détruisant ces campagnards armés. Il existe de cette campagne deux relations écrites par des témoins oculaires. L'une, intitulée la *Rusticiade*, est un poëme épique en six chants et en vers latins, par un chanoine de Saint-Dié, Pilladius; l'autre est l'ouvrage du secrétaire Vollzyr, que déjà nous avons cité plus d'une fois (1). Il est inutile de dire que tous deux ont grand

(1) « L'Histoire et recueil de la triumphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduyctz et abuséz Luthériens mescréants du pays d'Aulsays (d'*Alsace*) et autres, par très hault et très puissant prince et seigneur Anthoine, par la grâce de Dieu duc

soin de confondre constamment les luthériens et les *Rustauds*. Ce parti pris est surtout évident chez Vollzyr. Il n'a pas d'expression assez forte pour maudire l'hérésie de ces luthériens, et les accuse d'introduire une manière de vivre « trop » plus dangereuse que celle de Mahomet ». Quant à Luther, il l'appelle « avant-coureur de l'Antechrist, sale et fangeux » hérétique, si fort imprimé dans les cueurs qu'il n'en pou- » vait sortir, à cause de la licence qu'il donne à un chascun » de vivre à soubhait et plaisir. »

Il est facile de deviner ce que les partisans de la Réforme pouvaient espérer de justice ou de pitié à la cour, par le seul fait de cette confusion des paysans et des luthériens, confusion involontaire sans doute et sincère chez le duc Antoine, mais qui l'était beaucoup moins chez ses conseillers ecclésiastiques.

Aussi les exécutions furent nombreuses, éclatantes, effroyables en Lorraine, pendant cette année 1525. Nancy, et surtout Metz, où l'Église s'établissait avec succès, eurent la gloire de rivaliser de rigueur avec Paris, et de l'emporter quelquefois, par l'acharnement le plus impitoyable. Le 12 janvier 1525, Jean Châtelain, prédicateur évangélique, écrivain

de Calabre, de Lorraine et de Bar, etc., en deffendant la foy catholique, nostre mère l'Église et vraye noblesse, à l'utilité et proffit de la chose publique. »

Ce livre est une chronique pleine de longues digressions, où se combinent de mille manières la flatterie la plus basse et la plus ampoulée, le perpétuel étalage d'une érudition presque toujours déplacée, et enfin la superstition la plus ridiculement prodigue de miracles et de visions. Que dire d'une série de chapitres tels que ceux-ci :

« Comparaison de Moïse au duc Anthonin, qui a ensuivy le noble Gédéon. — Le chemin de béatitude, avec la comparaison de Aaron au Cardinal. — De force, qui ensuit charité et entretient noblesse, procède la comparaison du comte de Guise à Josué. — De justice s'ensuit la comparaison du comte Louis (de Vaudemont) à Judas Machabæus. »

Le dernier de ces panégyriques est celui d'un prince encore enfant; en voici le titre :

« De doulx espoir a pris source la comparaison cinquiesme du plus que très gracieux prince Monsieur le marquis du Pontamousson, comparé à David pour lors qu'il occit le lyon, l'ours et le fort Golias. »

Ce volume est un in-4 de II et 98 feuillets, imprimé en lettres gothiques et orné de curieuses gravures, à Paris, chez Galliot du Pré, en 1526 (un an après la guerre des *Rustauds*).

de quelque mérite, fut brûlé vif à Metz, après avoir été jugé par l'abbé de Saint-Antoine (1). La même année, Jean Leclerc, le cardeur de laine de Meaux, déjà marqué d'un fer rouge au front comme convaincu d'hérésie, commit à Metz, par un emportement de zèle, que, du reste, nous sommes loin d'approuver, le crime de Polyeucte, et brisa des images consacrées. Après avoir eu le poing coupé, le nez, les chairs des bras, etc., arrachés avec des tenailles rougies au feu, il fut jeté encore vivant dans les flammes.

Les protestants les plus considérables de Metz, tels que le chevalier d'Esch et Pierre Toussaint, ne durent la vie qu'à la promptitude de leur fuite.

Plusieurs autres martyrs, dont les noms sont inconnus, mais dont l'histoire fait mention, attestent la consciencieuse exactitude avec laquelle le père Renel et l'inquisiteur Saint-Chamont s'acquittaient de l'horrible ministère qu'on leur avait confié.

Et ce n'était pas seulement le clergé qui se laissait emporter à ces atroces fureurs. Les laïques recevaient docilement l'impulsion. On peut juger du ton de la cour ducale de Nancy, par des phrases comme la suivante. Vollzyr dit des luthériens : « On devrait séparer telles gens de la communion des bons, » comme les choses sales et infectes d'avec les bonnes, et en » faire du feu. »

On se figure facilement ce que devait être une guerre civile dirigée dans un tel esprit. Les paysans avaient été barbares, mais il est évident que leurs cruautés furent dépassées par leurs seigneurs irrités. Le chroniqueur qui parle froidement de cadavres qu'il a vus entassés « *haut plus d'une toise* », cherche cependant à atténuer ces horreurs ; mais il lui échappe de

(1) On lit dans la *Bibliothèque lorraine* l'histoire de sa mort, écrite par le continuateur d'une chronique rimée qu'il avait commencée. Dom Calmet fait précéder le récit de ces mots : « Celui qui a continué cette chronique... raconte ainsi son *aventure.* » Ce qu'il appelle une aventure, c'est simplement le supplice du feu.



dire : « les gens de guerre estaient si fort animez contre les » dicts paysans, qu'ils n'épargnaient homme quelconque ». Aussi le carnage fut effroyable, soit à la prise de Saverne, où les paysans furent assiégés, et qui fut saccagée ; soit dans un combat près de Lupfstein, soit dans une bataille décisive, qui eut lieu le 20 mai 1525, près de Scherviller, où les Rustauds furent défaits. « Les commis et députez pour faire » enterrer les corps, selon le premier rapport fait par les frères » observantins de l'ordre de Saint-François, du couvent de » Saverne, recogneurent en avoir trouvé dedans la dicte ville, » par compte fait, jusques au nombre de 16,242. » Ce nombre est énorme pour une ville pareille, et encore Vollzyr a-t-il soin d'expliquer ensuite qu'il s'agit ici uniquement des cadavres trouvés dans la ville, sans compter tout ce qu'il y en eut dans les environs et sur les champs de bataille. Cette victoire devint le signal d'une multitude de supplices, à propos desquels la chronique trahit l'étonnement que causait aux bourreaux le courage de leurs victimes. Partout où l'on trouva des luthériens ou des gens suspects de l'être, les abjurations en masse furent exigées par le vainqueur, et des garnisaires, hôtes fort incommodes, qui donnèrent longtemps occasion à de douloureuses plaintes, furent casernés dans les lieux soupçonnés de luthéranisme, pour veiller sur la foi catholique des habitants.

Telle fut la guerre des *Rustauds*.

Nous n'avons pas voulu mêler à leur histoire celle de Wolfgang et de son Église ; mais bien avant Saverne, Saint-Hippolyte avait été menacée par les troupes du duc. On lui fit croire qu'il avait là, comme ailleurs, des ennemis acharnés à écraser, et il menaça la ville de la faire mettre à feu et à sang par son armée.

De pareilles menaces alors n'étaient rien moins que vaines. Une terreur profonde s'empara des esprits. Wolfgang fut à la hauteur de sa tâche. Il écrivit au duc l'éloquente et

longue lettre que nous avons déjà citée. Il y plaide, avec une énergie humble et une dignité admirable, pour son Église, ne craignant nullement de prendre sur lui tout ce qui peut paraître des torts, ne se vantant de rien, mais ne palliant rien non plus, et rendant à la vérité le plus noble témoignage. La sincère soumission du langage ne fait qu'y rehausser l'inébranlable fermeté des convictions.

Cette lettre, digne du siècle des apôtres, s'ouvre par une exposition pleine et précise de la foi du pasteur et de l'Église. Il rejette bien loin ensuite et réfute avec une extrême force les accusations de révolte et d'esprit séditieux. Sans accuser en rien les paysans, il établit avec ampleur et puissance des principes d'ordre et de soumission tout opposés aux leurs. Voici quelques fragments de cette belle défense :

« Je suis accusé vers votre clémence comme séducteur, » trompeur, séditieux, hérétique, de ceux qui ont estimé » l'hypocrisie au lieu de vérité; qui cherchent leur propre, » non pas ce qui est de Christ; qui, étant destituez du bras de » Dieu, se voyant trop faibles, invoquent l'aide du bras séculier; lesquels, voyant qu'ils ne peuvent résister à la vérité, » se défendent par mensonge. Ils désirent que tous ceux qui » font profession de la vérité de Dieu soient exterminez ; » contre lesquels ils machinent infamie, dommage et mort: » afin que tout le sang juste espandu vienne sux eux, et qu'ils » se montrent être fils de leurs pères, qui ont occis les prophètes. Mais, ô prince très-chrétien, n'endurez que ces » iniques abusent de votre clémence ni de votre bonté tant » connue de tous. Je vous prie au nom de Dieu immortel, » et de la mort de Jésus-Christ, devant le siége judicial duquel » nous assisterons tous, que vous ne souffriez que votre cœur » tant bénin et amiable soit enaigri contre moi, qui suis un » serviteur de votre bénigne clémence, ni contre votre pauvre » peuple, tant obéissant et bien veillant. N'écoutez ceux qui » souillent leurs langues pour mâchurer ceux qui sont nets.

» Ils n'ont que faire de prétendre faussement que le peuple » est ému par la prédication de l'Évangile à sédition et déso- » béissance, à mépriser les princes et magistrats. Ce deshon- » neur ne doit être donné à la Parole de Dieu : Car qui est- » ce qui ne sait la voix de Christ qui dit: Rendez à César ce » qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu? Et saint Paul » dit: Toute personne soit sujette aux puissances supérieures, » car il n'y a point de puissance sinon de par Dieu. Par la- » quelle sentence il n'exempte nulle manière de gens de » l'obéissance de celui porte le glaive. Saint Pierre dit: Soyez » donc sujets à tout ordre humain pour Dieu: soit au roi, » comme au supérieur, soit aux gouverneurs, comme aux » envoyés de par lui à la vengeance des malfaiteurs et à la » louange des bons. Ce que je répète incessamment : et il n'y » a point de meilleur moyen pour contenir un peuple, selon » le désir des princes, en obéissance, que par la diligente et » pure prédication de la Parole de Dieu. Icelle parole enseigne » à tous les hommes la vraie manière de bien vivre ; car, où » la volonté de Dieu (qui est manifestée en sa seule Parole) » est plus purement connue, là on appréhende le comman- » dement des princes plus sincèrement, aussi avant qu'il n'est » pas contre Dieu, contre lequel on ne doit à aucun obéis- » sance, et rien ne se fait par contrainte ou par force, mais » volontairement et joyeusement. Et n'y a rien qui rende un » royaume plus tranquille et paisible, que la Parole de Christ, » Roi pacifique, en laquelle est enseignée charité, qui est » patiente, qui endure tout, qui supporte tout.

»... Je suis et serai toujours prêt, selon l'admonition de » saint Pierre, de rendre raison à tout requérant de la foi » et espérance qui sont en moi. Je prie donc, ô Prince très- » clément, que votre bénignité me veuille ouyr: vous sup- » pliant instamment pour la Parole de Dieu, de vouloir en- » tendre au salut de nos âmes. Écoutez donc la raison de » notre fait. Ne veuillez acquiescer à ceux qui s'éjouissent de

» nous détruire, sans être ouïs. Nous ne serons point rebelles » à votre clémence (ce que nos ennemis ne sont point honteux » de nous imputer faussement), mais serons sujets humble- » ment et alaigrement, rendant à un chacun ce qui lui est dû... » Nous ne dégénérerons point en une détestable liberté de la » chair : à quoi et vous et les autres devez prendre garde afin » que le cours de la Parole de Dieu ne soit empêché. Je vous » supplie de recevoir bénignement les supplications de celui qui » est tout prêt d'obéir à tous bons désirs et commandements de » votre Excellence, avoir pour recommandée icelle Parole, » la défendre contre les embûches des méchants. Je vous » supplie bien humblement aussi de pardonner à ma grande » témérité, qui ai osé écrire à votre Altesse ; supportant ma » rudesse de ce que j'ose empêcher votre piété à lire chose » tant mal ornée ; mais vous savez que le royaume de Dieu » ne consiste point en éminence de parole ou d'humaine sa- » pience, mais en vertu : et je ne m'estime autre chose savoir » sinon Christ, et icelui crucifié, par lequel la paix et grâce » de Dieu notre Père vous soit donnée et à votre règne, et à » tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus- » Christ ; afin qu'ayant les cœurs illuminés par la Parole de » Dieu, et le sacré Évangile de Jésus-Christ, nous le confes- » sions devant le monde et Satan, que nous croyions et » qu'abondions en toute bonne œuvre. Amen.

» De votre ville de Saint-Hippolyte martyr, l'an de » grâce MDXXV, le II[e] jour de janvier. »

Soit que cette belle épître ait été supprimée par les ennemis de Schuch, soit plutôt qu'elle soit restée sans effet sur l'esprit étroit et prévenu d'Antoine, elle ne reçut aucune réponse. « Cela ne servit, écrit naïvement dom Calmet, qu'à irriter davantage le pieux prince. » Et l'on apprit à Saint-Hippolyte que le duc se préparait à marcher contre la ville. Dès lors une seule chance de salut restait pour le troupeau. C'était que le pasteur s'immolât pour lui. Wolfgang voyant,

dit Crespin, « que le duc Antoine persistait en cette volonté » de faire saccager la ville de Saint-Hippolyte, il vint se rendre » à Nancy, ville capitale de Lorraine et siége principal du » prince, pour rendre raison de sa doctrine et décharger » les pauvres citoyens, en dérivant à soi tout le faix de la » coulpe que ses adversaires, prêtres et moines, leur met- » taient sus. » La ville fut en effet, par le dévouement de Schuch, sauvée du désastre affreux qui frappa Saverne et y fit couler, comme le rapporte un témoin oculaire, des ruisseaux de sang dans les rues. Saint-Hippolyte reçut seulement une garnison qui, non contente d'opprimer les habitants, dévasta même les campagnes environnantes (1). Le protestantisme y disparut, et il ne s'y trouvait en 1854, sur 2400 âmes, que 19 de nos coreligionnaires.

Quant à Schuch, aucune illusion n'était possible un seul instant sur le sort qui l'attendait. Il fut jeté dans une prison infecte avec des gens dont il n'entendait point la langue, des Français probablement; il ne parlait qu'allemand ou surtout latin. Dès lors commencèrent de nombreux interrogatoires, où il eut tous les affronts à essuyer. Bonaventure Renel y présidait et ne l'appelait qu'*hérétique*, *Judas*, *diable*. Il ne répondait aux injures qu'en exposant devant le tribunal les grandes vérités de l'Évangile et en leur annonçant le terrible jugement de Dieu. C'était la Bible à la main qu'il répondait, et les marges du volume sacré étaient couvertes de ses notes. Un jour, furieux d'être impuissants contre lui, exaspérés par son calme et son imposante énergie, les juges lui arrachèrent des mains sa Bible, et Renel l'emporta dans son couvent où elle fut brûlée. Mais ses enseignements et ses promesses, Schuch les avait au plus profond du cœur, et nul ne put lui ravir la force qu'il portait en lui.

Le procès fut long. L'inquisiteur Saint-Chamont envoya

(1) On a retrouvé, dans les archives de Schlestadt, les plaintes des habitants de Kientzheim et autres lieux, à ce sujet.

à Paris, à la Sorbonne, quatre petits livres (*libelli*) écrits par Schuch, et trente et une propositions qu'il avait soutenues, dont six empruntées à ses réponses devant ses juges. Les livres n'étaient probablement que des manuscrits; car il ne paraît pas qu'aucun ouvrage de Wolfgang ait jamais été imprimé. C'étaient quatre volumes ou cahiers: le premier, sur l'Évangile selon saint Jean et la 1re Épître de saint Pierre; le second, sur celle de saint Paul aux Galates; le troisième contenait des sermons; et le dernier divers écrits ou notes mêlées. La doctrine exposée dans les propositions et les cahiers était celle de Luther, y compris le dogme du serf-arbitre, ainsi que celui de la corruption absolue de l'homme. Il nous est impossible sur ces points de ne pas trouver la Sorbonne plus sage que le réformateur: éternelle misère de l'humanité, trop faible pour ne point dépasser le but, même dans la révolution ou la réaction la plus légitime, la plus nécessaire!

Mais ce qui est infiniment remarquable, c'est que dans cette longue liste de tous les passages relevés dans ses écrits ou ses réponses par des ennemis acharnés à sa perte, il ne se trouve rien, absolument rien de séditieux ou d'anarchique. Tout au contraire, et ceci est caractéristique; autant qu'on peut en juger d'après ces propositions présentées par ses ennemis, et que peut-être il eût autrement exprimées, Schuch, pour mieux dénier tout pouvoir temporel au clergé, conteste toute juridiction spirituelle, soumet entièrement le clergé à l'État, étend jusqu'à les exagérer les droits du prince. C'est absolument l'opposé de ce que faisaient les paysans soulevés. Quelque désir qu'en eussent des prêtres tels que Renel et Saint-Chamont, et une cour comme celle dont Vollzyr était l'organe, il fut impossible, même dans l'entraînement d'une si horrible guerre, de confondre la cause politique et armée des malheureux *Rustauds* avec l'œuvre tout évangélique et paisible, toute d'ordre et d'amour, pour laquelle Schuch allait souffrir. On put l'accuser à tort ou à raison d'être disciple de

Luther, de Wicklyffe, de Vigilance, de saint Augustin même; on put l'appeler *hérétique*, *schismatique*, *vaudois*, *manichéen*, *pépucien ;* mais on dut renoncer à établir le moindre rapport entre ses actes ou ses croyances et les horreurs dont les deux partis avaient ensanglanté le pays.

La conclusion de la Sorbonne fut que l'auteur des livres et propositions censurés par elle devait être contraint à les abjurer canoniquement (1). Cette sentence fut envoyée de Paris, le 25 mars, avec des excuses pour le retard qu'on y avait apporté; la Sorbonne y joignait deux lettres d'éloges, l'une pour le commissaire apostolique Saint-Chamont, l'autre pour le duc de Lorraine, comparé à David, qui n'épargnait pas les Philistins incirconcis, mais revenait chargé de leurs dépouilles opimes et d'une gloire signalée.

Dès lors les derniers interrogatoires ne furent qu'une forme vaine et d'apparat. Cependant, le duc, vainqueur dans son expédition, grâce au secours du margrave de Bade et au talent militaire de son frère de Guise; le duc, enivré de sa victoire et des félicitations enthousiastes qu'elle lui avait values de la part d'une foule de souverains et du pape Clément VII, voulut voir et entendre ce curé de Saint-Hippolyte dont la renommée avait rempli sa cour et dont le dévouement avait frappé de surprise ceux mêmes qui allaient le condamner. Mais pour ne pas commettre avec lui sa haute dignité, ce fut derrière un rideau qu'il assista à l'interrogatoire.

Le pauvre prince écouta en vain, il ne put comprendre une parole; Schuch ne répondait qu'en latin. On expliqua à Son Altesse que le luthérien niait le sacrifice de la messe. C'en fut assez, il sortit en donnant l'ordre d'en finir. Le pasteur fut condamné à être brûlé vif. Dès le premier moment, Schuch avait attendu cet inévitable dénoûment de ce sombre drame.

(1) « Autorem verò eorum ad illos canonicè abjurandos compellendum. »

A l'ouï de son arrêt, loin d'en être attristé, il répondit par les premières paroles du psaume 122 : *Lætatus sum*, etc. : « *Je me suis réjoui, quand on m'a dit : Montons à la maison de l'Éternel.* »

Cette héroïque fermeté, ce calme sans ombre d'orgueil ni d'ostentation, cette joie presque surhumaine, ne l'abandonnèrent pas un instant. Dom Calmet lui rend ce témoignage : « Il marcha au supplice avec une constance admirable. » Ce fut sur une des places de Nancy que l'exécution eut lieu. Le cortége dut passer, pour s'y rendre, devant le couvent dont Bonaventure Renel était le chef. Il était là, attendant sous le porche, à la tête des moines, le passage de sa victime : et haineux jusqu'à la lâcheté, il lui cria d'un accent de triomphe, en lui montrant les statues de saints qui décoraient le portail : « Hérétique, porte honneur à Dieu, à sa Mère et aux saints. »
» — O hypocrite ! répondit le martyr, Dieu vous détruira et
» amènera à lumière vos tromperies. »

Arrivé au pied du bûcher, le curé de Saint-Hippolyte fut solennellement dégradé ; on brûla ensuite devant lui ses livres ou papiers. La lenteur de tous ces préparatifs ne put rien sur son courage. Le moment fatal arrivé, on lui demanda encore une dernière fois s'il voulait se rétracter, en lui offrant d'adoucir la sentence, c'est-à-dire, sans doute, de remplacer par une mort prompte les lentes horreurs du bûcher. « Non, » répondit-il. Dieu, qui m'a toujours assisté, ne m'abandon- » nera point à la fin. » Paroles d'autant plus belles, qu'il ne s'appuie nullement sur une confiance orgueilleuse en lui-même, mais seulement sur Dieu, dont la bonté miséricordieuse ne lui a jamais fait défaut. Il ajouta ces trois mots si simples : « Exécutez la sentence » (*Mandetur executioni sententia*). Aussitôt, entonnant à haute voix le psaume 51 (appelé le *Miserere*), « *Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux !* » il marcha seul, d'un pas ferme, vers l'espace vide qu'on avait pratiqué au milieu des fagots ; le bûcher s'alluma, et sa voix, domi-

nant les flammes et la fumée ; continua le psaume jusqu'à l'instant où elle s'arrêta étouffée par la mort (1).

Deux ans après, les protestants crurent voir un châtiment de Dieu dans la mort subite de l'inquisiteur Saint-Chamont, et dans celle de son suffragant, l'abbé de Clairlieu, qui l'avait assisté dans la procédure.

Je n'ai que deux mots à ajouter pour ne troubler par aucune parole inutile l'émotion que laisse le récit d'une pareille mort. On a contesté tout récemment encore au protestantisme ses martyrs, ou du moins on a voulu prétendre que si notre

(1) J'avais été mal renseigné, quand cette notice parut pour la première fois, au sujet de la date du supplice. Tous les historiens, après Crespin et dom Calmet, le placent au 19 août 1525. Mais on a retrouvé, dans le *Trésor des chartres de Lorraine*, la note des frais de l'exécution du curé de Saint-Hippolyte, luthérien, datée du 29 juillet, et l'on crut devoir porter au 21 juin la mort de Schuch, d'après une date fournie par la chronique de Metz. Voici les deux textes :

« Payé à Claude de Vendœuvre, prévost de Nancy, par mandement du 29 juillet 1525, 69 francs 9 gros, pour remboursement de pareille somme que, de l'ordonnance de Monseigneur, il a fourni et payé à faire faire certains eschaffaulx de bois et planches, tant pour faire l'exécution du curé de Saint-Ypolyte, luthérien, que à le dégrader, avec le fournissement de plusieurs autres choses servantes à ladite exécution.» (*Registre du receveur général de Lorraine, année* 1525, in *Trésor des chartes de Lorraine, à Nancy*).

« En ces mesmes jours, le mardi vingtiesme jour de juing 1525, à Nancy, fut dégradé un josne religieux tenant l'hérésie dudict Luther. Mais pour ce qu'il vint à vraye congnoissance et qu'il se repentoit très fort, il ne fut point bruslé, mais mis d'une part qu'on ne sceult qu'il devint. Puis au lendemain, vingt et uniesme jour dudit mois de juing, fut audict lieu de Nancy bruslé le curé prêtre de Saint-Ypolyte, pour ce mesme faict : car il tenoit la loi de Luther et s'estoit marié et ne s'en voulut jamais repentir ; ains mourut fermement et commo tout en riant tenoit son erreur ; c'estoit un biault josne homme entre mille. » (Chronique de Metz, citée par M. Beaupré, dans ses *Recherches hist. et bibliograph. sur les commenc. de l'imprimerie en Lorraine*, etc. Nancy, 1745, in-8, p. 145.)

Il est d'ailleurs certain que les dates rapportées par Crespin sont inexactes. Après avoir reproduit la lettre écrite par Schuch, libre encore, et datée de Saint-Hippolyte, le 2 janvier 1525, il affirme plus loin que Schuch passa *plus d'une année* en prison à Nancy, et y fut exécuté le 19 août 1525. Il est évident au contraire, par ces chiffres, que le martyr ne resta pas plus de trois ou quatre mois dans les prisons de la capitale.

Ce qui est plus positif que des chiffres, souvent mal reproduits, c'est le signalement des deux martyrs. Le *beau jeune homme entre mille* ne peut être Schuch, père d'une famille nombreuse. Il faudrait donc admettre que l'on brûla à deux mois de distance, dans Nancy, deux pasteurs ou curés de Saint-Hippolyte, ce qui ne suppose point nécessairement qu'ils eussent été prêtres de la même paroisse. En tout cas, le ministère de Schuch à Saint-Hippolyte, sa lettre au duc, les censures de la Sorbonne, son dévouement, son martyre, sont hors de doute. Tout ce qu'on pourrait lui contester, c'est le titre de curé de Saint-Hippolyte. Le livre perdu de Vollzyr trancherait sans doute la question, si on le retrouvait, ce qui n'est point impossible.

Église a compté des martyrs du fanatisme et de l'obstination dogmatique, elle n'a jamais eu de martyr de la charité, pas même un seul en trois siècles. On a nié qu'elle en fût capable, et l'on a voulu tourner en reproche contre nous la dernière parole d'un prélat dont nul plus que nous n'a admiré la mort : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*. Enfin, et comme pour excuser notre Église de cette lacune, on a dit que de pareils sacrifices ne peuvent être attendus d'un clergé marié ; qu'ils seraient impossibles à un prêtre père de famille.

Je répondrai par un fait. Je n'ai pas tout dit au sujet de Wolfgang Schuch. Quand le pasteur s'est livré pour sauver son troupeau, quand le martyr est monté sur le bûcher, il laissait en ce monde sa veuve et sept enfants. On ne sait ce qu'ils sont devenus (1).

(1) Il y a quelque doute sur le nombre de ses enfants. Crespin parle de dix ou de sept. Peut-être en avait-il perdu.

L'ÉDIT DE NANTES (1)

L'édit signé par Henri IV, à Nantes, le 15 avril 1598, est un des événements les plus importants de notre histoire nationale, moins encore parce qu'il mit fin à la longue période des guerres de religion que par le principe nouveau dont il consacra l'avénement dans le droit public de la France.

« Cette charte de droit, dit Augustin Thierry, transportait à l'État l'unité dont le privilége avait, depuis tant de siècles, appartenu à l'Église. » En effet, tandis qu'au moyen âge l'État était morcelé et l'Église une, à dater d'Henri IV l'unité monarchique fut élargie et consolidée, et l'unité religieuse cessa d'être, en droit comme en fait. Un culte condamné par l'Église comme hérétique était non-seulement reconnu et protégé, mais salarié par le gouvernement; il ne s'agissait plus d'édit de grâce ou même de pacification, mais d'une charte qui déterminait les droits respectifs de deux Églises dans l'État.

Chacune des deux eut des concessions à faire et reçut des avantages importants. Dans le préambule, l'édit est motivé non-seulement par la nécessité de fixer les droits des réformés, mais par la volonté de rétablir le culte catholique dans toute la France; ce culte était aboli alors dans le Béarn, à la Rochelle, à Nîmes, à Montauban; il fallut même en quelques endroits, comme à Montauban, où l'Église romaine n'avait plus un seul membre, improviser un noyau de population

(1) *Dictionnaire général de la politique*, publié par M. Block, 1863.

catholique avec des fonctionnaires de l'État, et en créant, dans ce but, des établissements publics.

Ces changements avaient été instamment demandés par les catholiques. Les protestants n'avaient pas moins supplié le roi de donner des garanties à l'Église qu'il quittait, à ses frères d'armes et ses premiers sujets. « Nous demandons un édit à Votre Majesté qui nous fasse jouir de tout ce qui est commun à tous vos sujets, c'est-à-dire beaucoup moins que ce que vous avez accordé à vos transportés ennemis, à vos rebelles ligueurs... Ni l'ambition, ni l'avarice ne nous mène. La seule gloire de Dieu, la liberté de nos consciences, le repos de l'État, la sûreté de nos biens et de nos vies, c'est le comble de nos souhaits et le but de nos requêtes.» C'était l'assemblée protestante de Loudun qui tenait au roi ce noble langage; et ce fut avec cette même assemblée, transférée successivement à Vendôme, à Chatellerault, et enfin à Saumur, que le roi traita. Mais il attendit d'avoir dompté les derniers restes de la Ligue, et loin que l'édit lui fût arraché par les protestants, comme on l'a tant répété, Henri était alors à la tête de son armée pour réduire le duc de Mercœur, et intimidait par cet appareil militaire, l'assemblée dont il se trouvait fort peu éloigné.

Au fond, il ne demandait qu'à pacifier son royaume, à réconcilier les deux partis, à faire aux deux Églises leur juste part; mais la tâche était difficile; le point de vue de tolérance et d'équité où se plaçait le roi n'était ni compris, ni accepté par ses contemporains. Il confia la négociation de l'édit à un catholique, de Vic, et à un protestant, le chancelier de Navarre, Soffrey de Calignon, personnage trop peu connu, dont Lestoile, d'Aubigné et de Thou font un magnifique éloge. Il n'a manqué à Calignon, pour jouer un rôle éclatant, que d'abjurer; à ce prix on lui offrit, mais en vain, la simarre de chancelier de France. Plus tard, Henri leur adjoignit G. de Schomberg, comte de Nanteuil, et l'ami de Calignon, l'illustre J. A. de Thou qui, au premier abord, avait refusé une tâche

si compromettante; il inclinait trop vers la tolérance pour ne pas s'attirer, en pareille matière, l'animadversion des catholiques ardents; sa participation à l'édit de Nantes est un de ses plus beaux titres d'honneur. De son côté, l'assemblée nomma à maintes reprises des négociateurs; la plus importante des commissions qu'elle chargea de défendre les intérêts de la Réforme fut composée de quatre protestants célèbres à des titres divers : du Plessis-Mornay, Agrippa d'Aubigné, le pasteur Chamier et le duc de la Trémouille. M. Anquez a remarqué, avec raison, que la France doit à cette assemblée, tout autant, si ce n'est plus, qu'à Henri IV, l'honneur d'avoir devancé son siècle par les sages principes qu'inaugura l'édit de Nantes. (*Histoire des Assemblées politiques*, p. 79.)

D'après l'édit, les réformés sont autorisés à habiter dans tout le royaume, sans être astreints nulle part à aucun acte de catholicité. Interdit à Paris et cinq lieues à l'alentour, leur culte est maintenu ou rétabli : 1° partout où il existait en 1596 et 1597; 2° partout où il était autorisé par l'édit de 1577; 3° dans une ville ou bourg par bailliage, sans déroger aux traités par lesquels certains ligueurs avaient stipulé dans telle ou telle place l'interdiction permanente du culte protestant; 4° chez tout possesseur de haute justice ou *plein fief de haubert;* 5° chez les possesseurs de simples fiefs, mais à la condition, pour ces derniers, que les assistants ne dépasseraient pas le nombre de trente. Toutes charges et emplois, tous les colléges, écoles et hôpitaux, sont ouverts aux protestants. En tout lieu où leur culte est autorisé, ils peuvent fonder des écoles et colléges de leur religion, publier leurs livres et un cimetière leur sera accordé. L'enlèvement des enfants et l'exhérédation pour cause de religion sont interdits. Les réformés payeront la dîme, respecteront les jours fériés, et en cas de mariages, les degrés prescrits par l'Église. Les enfants des réfugiés, quoique nés hors du royaume, sont Français. Il est

créé deux chambres mi-parties aux parlements de Bordeaux et de Grenoble; celle de Castres est maintenue; à Paris, pour tous les procès qui intéresseront les protestants, il y aura une chambre de l'édit dont le ressort comprendra la Normandie et la Bretagne, en attendant que ces provinces aient elles-mêmes des chambres de l'édit. Toutes *pratiques et négociations* dans le royaume et au dehors, toute cotisation ou levée de deniers non autorisée, sont défendues; le roi se réserve de permettre ou non les assemblées politiques des réformés, ainsi que les synodes nationaux et provinciaux.

L'édit se compose de quatre-vingt-douze articles ; il est suivi d'articles secrets au nombre de cinquante-six, datés du 2 mai; les six premiers sont destinés à spécifier quelques-unes des immunités accordées aux protestants; les autres règlent une foule de difficultés de détail ou d'intérêts particuliers. Une deuxième annexe est le brevet par lequel le roi ordonne à ses trésoriers de payer à M. de Vierse, commis à cet effet, 45000 écus par an « pour employer à certains affaires secrets... que Sa Majesté ne veut être spécifiez ni déclarez. » On cachait sous cette réticence le budget du culte réformé, pour ne pas avouer officiellement devant le clergé et le pape que l'État, en salariant les pasteurs, devenait complice et fauteur de l'hérésie. Enfin une dernière série d'articles secrets maintint, pour huit années, les réformés en possession des places de sûreté qu'ils possédaient à la fin d'août, et autorisa l'assemblée politique des protestants à déléguer dix de ses membres qui devaient rester réunis à Saumur pour la poursuite de l'exécution de l'édit, jusqu'à ce qu'il eût été vérifié au parlement de Paris.

L'édit de Nantes se déclarait lui-même *perpétuel et irrévocable*, *loi générale*, *claire*, *nette et absolue*. Il devait être juré par tous gouverneurs, baillis et maires; juré, enregistré et publié par toutes les cours souveraines. Il fut confirmé par Marie de Médicis, régente, immédiatement après la mort de

Henri IV et par Louis XIII, au moment de sa majorité; il le fut encore par Anne d'Autriche, et à plusieurs reprises par Louis XIV.

Mais, bien avant ces dernières ratifications, il avait subi des modifications profondes. Comme on pouvait le prévoir, sa promulgation ne satisfit personne. Il ne rassura pas les protestants, et il indigna le parti catholique auquel le principe nouveau parut une défaite et un sacrilége; on peut dire que ce parti n'accepta jamais l'édit de Nantes et que, pas même un seul jour, cet édit ne fut parfaitement exécuté dans celles de ses clauses qui étaient favorables aux huguenots. En vain le roi attendit, pour faire connaître l'édit, le départ du légat du pape; le clergé, l'université, les parlements, éclatèrent en murmures. Après mainte et mainte jussion demeurée sans effet, HenriIV manda au Louvre les députés de toutes les chambres du parlement de Paris et leur adressa le 7 février 1599 les plus pressantes exhortations, mêlées de menaces. En même temps il leur fit des concessions, s'engageant à ne jamais nommer de protestants à certaines fonctions judiciaires, et promettant que toute cause où des prêtres seraient intéressés ne serait jamais jugée par la chambre de l'édit de Paris, bien que ce tribunal n'eût qu'un membre protestant. Ce fut seulement le 25 février 1599 que le parlement de Paris enregistra l'édit; ailleurs, l'opposition fut plus tenace encore; il fallut que le roi envoyât deux commissaires dans chaque province, tant les parlements lui marchandaient l'obéissance. Celui de Toulouse n'enregistra l'édit que « pour être exécuté tant qu'il plairait au roi ». Celui de Rouen ne l'enregistra qu'en 1609, plus de onze ans après qu'il eût été signé à Nantes, et encore y avait-il apporté de graves restrictions. On le voit, l'auteur de la nouvelle charte ne put la faire accepter qu'en la violant et en l'affaiblissant le premier. Aussi M. Anquez, dans son *Histoire des Assemblées politiques*, distingue-t-il deux édits de Nantes: celui que le roi signa et ce

même édit modifié plus ou moins profondément par les parlements; mais ce dernier, qui seul eut force de loi dans les diverses provinces, ne fut nullement uniforme.

Les protestants avaient donc de justes raisons d'alarmes; ils voyaient abolir leur culte en maints endroits au moment même où le culte catholique était réintégré partout; ils voyaient l'existence de la plupart de leurs Églises dépendre de l'arbitraire des gouverneurs ou des possesseurs des fiefs et de la juridiction hostile des parlements. Une foule de dispositions de l'édit devaient nécessairement tourner à leur désavantage. Non-seulement leurs assemblées politiques, nécessaires à leur sécurité, mais leurs synodes, corps purement ecclésiastiques, dépendirent dès lors du bon plaisir d'une cour catholique. Il suffit à Louis XIV de ne plus autoriser aucun synode après celui de Loudun (1669–1670) pour décapiter l'Église réformée de France. Si ce corps mutilé a pu vivre sans tête depuis deux siècles, c'est que tous ses membres étant égaux, le centre vital y est partout; c'est ce que n'ont jamais compris ses ennemis, stupéfaits de voir persister la vie où ils avaient cru porter la mort.

Il faudrait transcrire les cinq volumes de l'*Histoire de l'Édit de Nantes*, par Élie Benoît, et y ajouter nombre de faits qu'il a ignorés, pour donner une idée du spectacle unique que présentent, de 1598 à 1685, les hostilités sourdes et toujours croissantes du gouvernement, du clergé, de la magistrature contre l'édit. Rien de plus ingénieux, de plus persévérant, et souvent, il faut le dire, de plus hardiment déloyal que cette guerre incessante de toutes les autorités du royaume, liguées ensemble contre un culte légalement reconnu. L'auteur d'une *Explication de l'Édit de Nantes* (Paris, 1666, 2 vol. in-8°), Pierre Bernard, conseiller au présidial de Béziers, rend naïvement grâces à Dieu de ce que cet édit et d'autres analogues ont été si heureusement éludés; « Dieu, dit-il, qui n'abandonne jamais son Église, a permis qu'on ait trouvé dans

les édits de pacification qui avaient donné un coup si funeste à la religion catholique, de quoi réparer une partie des pertes qu'elle avait faites. Que si l'on ne ferme pas entièrement les plaies qu'elle avait reçues, on la met du moins en état d'une prochaine guérison, sans qu'on ait employé d'autres remèdes que ceux qui ont été pris dans ces mêmes édits. » Cet auteur s'étonne assez justement que les prétendus réformés se soient plaints au roi des violations de l'édit et lui aient demandé des commissaires pour en informer. « Cela s'est exécuté si fort à leur désavantage », que sans doute ces plaintes ne se renouvelleront pas. En effet, les contraventions avaient commencé dès le premier jour, et, en général, quand il y eut une enquête, elle n'eut d'autre effet que de légitimer les abus. On imagina peu à peu contre l'édit toute espèce de faux-fuyants. Sous le premier prétexte venu, on faisait décréter, dans telle ou telle localité, une exception défavorable aux réformés, et bientôt après paraissait un arrêt du conseil ou une déclaration du roi qui transformait l'exception en règle générale.

L'ouvrage d'Élie Benoît, dont la pleine véracité a été constatée de nos jours par les juges les plus compétents, n'est que l'histoire de la violation graduelle et systématique de l'édit. Cette réaction continuelle et générale contre une loi trop libérale pour l'époque, prit une extension rapide après la mort du législateur qui déjà n'avait pu s'en défendre. Poursuivie par Richelieu, et moins rigoureusement par Mazarin, léguée par Anne d'Autriche mourante à son fils, entreprise avec passion par Louis XIV, au moment où il passa sous la direction de madame de Maintenon, l'œuvre fut poursuivie par Louvois au moyen des dragonnades. Quand enfin, le 7 octobre 1685, l'édit *perpétuel et irrévocable* fut aboli, on peut affirmer que déjà il n'en restait plus rien ; c'était comme un rocher isolé au milieu de la mer, qui, entamé de tous côtés par les vagues, finit par disparaître tout entier.

Il disparut aux applaudissements de toute la France. Racine, madame de Sévigné, ne furent pas seuls à acclamer le vainqueur de l'hérésie. Séduite par le prestige de l'unité, ivre de grandeur monarchique, la France fut heureuse de voir prévaloir la religion du roi. On ne trouve en ce siècle quelque sympathie pour les protestants que chez Colbert et plus tard chez Vauban, qui tous deux comprirent les services que pouvaient rendre au pays l'activité laborieuse et intelligente des familles réformées. La révocation fit échouer les établissements industriels du grand ministre et consomma l'effacement universel de toute individualité devant le despotisme de Versailles.

Les effets politiques de la révocation furent déplorables. Le protestantisme européen se sentit atteint et rallia toutes ses forces. Les deux nations réformées que Louis XIV haïssait le plus se trouvèrent réunies sous la main d'un seul homme, son ennemi le plus détesté. Guillaume d'Orange donna l'exemple des coalitions contre la France et força Louis à le reconnaître comme roi d'Angleterre, à la place de ses protégés les Stuarts.

A l'intérieur, la révocation réveilla le fanatisme dans les deux églises. Tous les évêques du Languedoc, en 1703, firent lire au prône par leurs curés des mandements agressifs et une bulle, en date du 1er mai de cette année, par laquelle Clément XI absolvait de tout péché quiconque contribuerait à extirper de France les hérétiques. Les montagnards protestants des Cévennes, exaspérés par la persécution et surtout par les enlèvements d'enfants, qui étaient devenus une mesure générale, se révoltèrent; la longue insurrection des Camisards obligea Louis XIV, en la personne d'un de ses plus orgueilleux maréchaux, duc et pair de France, à faire la paix avec un garçon boulanger d'Anduze, Jean Cavalier. Ainsi la révocation fut de tout point l'exacte contre-partie de la charte d'Henri IV, et, malgré la longue patience tant reprochée aux

protestants par bien des historiens, l'édit de Louis XIV ralluma les guerres de religion éteintes depuis près d'un siècle par son aïeul.

Il est difficile d'évaluer les pertes que la révocation causa à la France. Au point de vue militaire, Vauban estime que le pays avait perdu 100 000 hommes, 12 000 soldats, 9000 de ses meilleurs matelots, 600 officiers, et en espèces 60 millions. Sismondi porte le nombre des réfugiés en terre étrangère à 300 ou 400 000. D'après les mémoires des intendants, contrôlés par d'autres informations, M. Weiss, l'historien des réfugiés protestants, calcule que 250 à 300 000 âmes sortirent de France en quinze ans (1685-1700). Mais au moment où la révocation fut publiée l'émigration était déjà très-considérable ; elle se ralentit ensuite ; cependant elle ne cessa ni pendant les dernières années de Louis XIV, ni sous Louis XV. Les mémoires des intendants de provinces attestent que le commerce était en majeure partie dans les mains des réformés, à Rouen, Caen, Alençon, Sancerre, Metz, Nîmes, dans la Guyenne, le Brouage, et surtout le commerce de mer, à Bordeaux, la Rochelle, Oléron et sur les côtes de Normandie ; la révocation réduisit tout ce négoce à rien. Les protestants qui se convertirent furent eux-mêmes entravés dans leurs rapports avec l'étranger ; ils ne pouvaient sortir du royaume qu'avec la permission expresse du roi, et moyennant le dépôt d'une *caution de retour* en argent, laquelle s'éleva suivant les circonstances jusqu'à 10, 20 et même 30 000 livres. Les relations commerciales très-nombreuses et très-actives des réformés avec l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse, furent anéanties.

Quant aux manufactures, c'était là surtout que les protestants rendaient les plus utiles services. Draps, laines, toiles, rubans, dentelles, galons et brocarts, bas, chapeaux, tanneries, armes, fers et aciers, papeterie, étaient produits par eux, en Normandie, Picardie, Champagne, Ile-de-France et Paris,

Touraine, Lyonnais, Languedoc, haut Gévaudan, Sédannais, Auvergne et Angoumois. Non-seulement maîtres et ouvriers furent ruinés ou s'enfuirent, mais les nations étrangères, l'Angleterre et ses colonies américaines, la Hollande, la Suisse, les États scandinaves, la Russie et surtout la Prusse, se fortifièrent à nos dépens en recueillant chez elles notre commerce et notre industrie.

Louis XIV n'appauvrit pas moins ses États au point de vue des lettres et des sciences; il détruisit des centres d'études comme les fameuses académies protestantes de Saumur et de Sedan, et celles de Nîmes, Die, Orthez, Montauban et Orange. Nous ne pouvons énumérer ici les hommes éminents dans toutes les branches de l'activité humaine qui durent porter à l'étranger leurs travaux et leur renommée. Citons seulement Schomberg, Ruvigny, Duquesne, les philosophes Bayle et Abauzit, les théologiens ou prédicateurs Claude, du Moulin, Abbadie, Jurieu, Saurin, les savantes familles des Basnage, des Beausobre, des Ancillon, les historiens Élie Benoît et Rapin Thomas, le naturaliste Lyonnet, l'illustre inventeur Denis Papin, etc., etc. Une multitude de littérateurs, de savants, de médecins, de jurisconsultes, d'artistes, s'expatrièrent malgré eux.

Il est sans doute impossible de refaire l'histoire avec des hypothèses; cependant il est permis de penser que sans la proscription de tant d'hommes énergiques, sans l'avilissement de tous ceux qui se laissèrent acheter, depuis Turenne jusqu'à Pellisson, sans l'anéantissement d'une noblesse encore résistante, sans la ruine d'une classe moyenne riche, intelligente et laborieuse, les destinées de la France eussent été meilleures pendant la triste fin du règne de Louis XIV, pendant les longues hontes du règne suivant et dans les tempêtes d'une révolution devenue trop nécessaire (1).

(1) Ces lignes ont été publiées avant le beau livre de M. Quinet sur la *Révolution*. On y trouve, confirmé avec éclat et par des preuves nombreuses, ce que nous avançons ici.

De la révocation et de ses suites, remontons, en terminant, à l'édit. Lorsqu'à la lumière de l'expérience on juge l'œuvre d'Henri IV, il faut reconnaître que ses intentions étaient droites, mais son but trop élevé pour son temps. «La France, comme l'a écrit Aug. Thierry, devançant, à cette époque, les autres peuples chrétiens, était entrée dans la voie de la société nouvelle qui sépare l'Église de l'État, le devoir social des choses de la conscience et le croyant du citoyen.» L'histoire ne peut exiger ni du XVI[e] siècle, ni du XVII[e], de comprendre et de pratiquer la formule, encore si neuve aujourd'hui, d'un grand homme d'État de notre époque : «Les Églises (ou mieux encore les consciences) libres dans l'État libre.»

Rien n'était libre alors. Dépouiller l'Église catholique de ses immenses priviléges politiques n'était pas chose exécutable. Il fallut donc que l'Église réformée, libre jusqu'à ce jour, échangeât son indépendance contre la tutelle du roi qui l'abandonnait, et du monde officiel qui presque partout lui était hostile. Dès lors, il devenait évident que l'Église catholique ressaisirait un jour le monopole religieux momentanément aboli, et que l'édit irrévocable serait constamment violé, et enfin révoqué. Toutes les chartes du monde n'ont jamais été que de vaines paroles, quand ceux qui les ont obtenues ont perdu le pouvoir nécessaire pour les faire observer.

Cependant, l'avénement, même passager, d'un principe vrai n'est jamais stérile; l'arbre pourra tomber sous la hache, mais il laissera dans le sol des racines indestructibles et d'invincibles rejetons. Le principe qu'inaugura l'édit de Nantes, a fait, depuis 1789, partie intégrante et incontestée de toutes les constitutions françaises. Les petits-fils de Louis XIV ont dû l'accepter. On a pu essayer à toutes les époques d'en restreindre l'application, mais depuis longtemps, le principe lui-même est devenu *perpétuel et irrévocable*, non de par le roi ou une charte, mais de par l'opinion publique, de par la conscience et le génie de la nation.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DE LA JUDÉE

DEPUIS CYRUS JUSQU'A ADRIEN (1).

Les voyageurs rapportent qu'à Nazareth, dans la chapelle souterraine de l'église de l'Annonciation, on montre une colonne qui a subi, probablement par l'effet de quelque tremblement de terre, une mutilation étrange. Tandis que sa partie inférieure est solidement assise sur sa base, et sa partie supérieure, avec le chapiteau, non moins solidement fixée à la voûte, le milieu manque. Le fût de la colonne se trouve ainsi interrompu. On pourrait faire de ce monument, si singulièrement tronqué, l'emblème de l'histoire juive, telle qu'on l'enseigne d'ordinaire. Nous avons tous appris, d'une façon plus ou moins complète et rationnelle l'histoire sainte de l'Ancien Testament, et celle du Nouveau ; mais beaucoup de personnes n'ont aucune idée des événements *profanes* qui lient l'une à l'autre ces deux périodes *sacrées*.

De là résulte que les annales hébraïques finissent dans le vide et que l'histoire évangélique n'ayant point de base, semble suspendue en l'air. On y rencontre une foule de personnages, de faits, d'idées même et de doctrines qui ne tiennent à rien : *prolem sine matre creatam*. De là, des malentendus perpétuels et une trop grande facilité à ceux qui veulent représenter l'Évangile comme directement tombé du

(1) Le *Lien*, 1867, 1er septembre ; 6, 13, 20, 27 octobre ; 3 et 10 novembre.

ciel, sans aucune relation avec tout ce qui l'a précédé. Rien de moins philosophique et de moins vrai. Ni dans la marche de l'humanité, ni dans les développements de la religion, il n'a existé un temps d'arrêt de cinq siècles. D'ailleurs la distinction entre une histoire sacrée et une histoire profane est dangereuse et inexacte : Dieu est partout; le règne de sa providence ne cesse à aucune date, ne recule devant aucune frontière, et les destinées du peuple israélite, ainsi que ses doctrines, n'ont plus de sens ni de suite, quand on les interrompt ainsi par une solution de continuité purement arbitraire.

L'ignorance générale du public, à l'égard de cette époque de l'histoire, est peut-être plus grande encore parmi les protestants que chez les catholiques instruits. Il est vrai que ces derniers connaissent, en général, l'Écriture beaucoup moins que les premiers; toutefois ce qu'ils en ont étudié ou retenu ne s'arrête pas si brusquement cinq cents ans avant Jésus-Christ. Pour eux, les livres des Macchabées font partie intégrante de la Bible et conduisent au moins le lecteur jusqu'à Alexandre, ce qui relie, tant bien que mal, l'histoire sainte à l'histoire plus connue de la Grèce. L'orthodoxie protestante à cet égard a exercé une fâcheuse influence. Suivant, en cela comme en d'autres choses, l'exemple des Anglais, ignorant ou redoutant celui des Allemands plus instruits, elle a retranché absolument de nos Bibles les livres apocryphes (c'est-à-dire les livres juifs écrits en grec) que nos pères, les vieux protestants de France, se gardaient bien d'en exclure. Sans doute, tels de ces livres, comme le deuxième des Macchabées ou Tobie, sont plein de fables; mais d'autres, tels que le premier des Macchabées, ont une véritable valeur historique. Exclure est d'ailleurs, en toutes choses, un système mesquin et maladroit; il n'est pas logique de rejeter en bloc tout un ordre de livres où l'on trouve des faits intéressants et vrais, de belles figures historiques, des préceptes judicieux, et une

piété parfois élevée (1). La vraie tradition protestante de France, à laquelle la Société biblique de Paris est demeurée fidèle, consiste à conserver les apocryphes, sauf à les réunir en un recueil spécial, entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

C'est, en général, leur rang chronologique et, en tout cas, leur place rationnelle. Convenons cependant qu'on lit peu ces livres et que d'ailleurs ils ne suffisent pas à remplir l'intervalle des deux recueils sacrés. Nous essayerons ici de combler sommairement la vaste lacune que présente, pour un très-grand nombre d'entre nous, l'histoire des Juifs. Nous nous efforcerons de condenser le récit et de ne mentionner que les faits essentiels. Ce sera difficile: au siècle dernier, le savant Prideaux a écrit, en anglais, cette même histoire en trois volumes in-8° fort compactes (2), et, de nos jours, les connaissances historiques se sont étendues et rectifiées pour cette période comme pour bien d'autres.

Un aperçu de ce genre devrait faire partie de tout *Cours de religion* un peu complet, de tout catéchisme supérieur.

Nous diviserons le champ que nous avons à parcourir en quatre parties bien distinctes, d'après les nationalités diverses, étrangères ou non, qui dominèrent successivement sur la Judée. Ce sera d'abord, pendant un siècle, la période *persane*, depuis le retour de la captivité jusqu'à la conquête d'Alexandre, c'est-à-dire depuis le milieu du v[e] siècle avant Jésus-Christ jusqu'en 332. Ce sera ensuite la période macédonienne ou *grecque*, qui dura plus d'un siècle et demi (332-167), d'Alexandre à Mathathias. La révolte des Macchabées inaugure une période de souveraineté *nationale* qui se prolonge au delà

(1) L'infériorité énorme qu'on attribue aux livres apocryphes par rapport aux livres canoniques n'est pas toujours réelle. Tel livre de la Bible, celui de Daniel, par exemple, est moins ancien, moins authentique et beaucoup moins édifiant qu'un livre apocryphe comme celui de Jésus, fils de Sirac. Quand on conteste ce fait, on juge la question sans la connaître, ou l'on est dupe du parti pris.

(2) *The Old and New Testament connected in the history of the Jews and neighbouring nations from the declension of the kingdoms of Judah and Israel to the time of Christ*, etc. by Humphrey Prideaux.

d'un siècle et dont on peut placer le terme à la conquête de Pompée en 62. Alors s'ouvre la période *romaine*, où viennent s'encadrer tous les événements rapportés dans le Nouveau Testament, avec ceux qu'y ajoutent Josèphe et les historiens latins, la ruine de Jérusalem par Titus en 70, et sa reconstruction comme ville païenne par Adrien (137). A vrai dire, cette période dura autant que l'empire. La conquête passagère de la Judée sous l'empereur Heraclius, en 614, par Chah-Arbarz, gendre du roi de Perse Chosroès, n'interrompit que pour peu de temps la domination impériale ; mais cette domination elle-même se termina en 636, quand Omar s'empara de Jérusalem. Depuis lors, douze siècles se sont écoulés, et malgré la folie des croisades et leurs éphémères triomphes, le croissant règne encore aux lieux où fut dressée la croix de Jésus.

Nous nous occuperons d'abord des événements ; et nous compléterons le récit des faits par un aperçu des idées et des doctrines (1).

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉVÉNEMENTS

1. — Période persane.

C'est ici la partie la moins connue de l'histoire juive. Les derniers livres de l'Ancien Testament nous montrent, sous Cyrus et ses successeurs, un Esdras, un Néhémie opérant à grand'peine une imparfaite restauration nationale. Le dernier y travailla avec un pieux courage, revêtu de l'autorité de dé-

(1) Outre les ouvrages que nous signalerons plus loin, il importe de recommander tout spécialement *la Palestine*, par feu M. Munk, de l'Institut (*Univers Pittoresque*). Cet excellent écrit, depuis longtemps épuisé, est devenu fort rare ; une édition nouvelle, où l'auteur eût mis à profit les nombreux travaux qui ont été faits depuis la rédaction de son livre, était très-vivement réclamée, et nous regrettons profondément que l'auteur soit mort sans avoir pu revoir et compléter son œuvre.

légué du roi de Perse et du titre de Tirsâtha (*qui inspire la terreur*). Les derniers des prophètes aidaient cette grande œuvre religieuse et politique à la fois, réconciliés par la nécessité des temps avec les chefs et les prêtres, devant lesquels leurs prédécesseurs avaient toujours tenu la place d'une sorte d'opposition nationale et théocratique. Mais un Aggée, un Malachie, malgré leur zèle, n'ont plus que les pâles reflets de cet énergique et hardi prophétisme, qui avait jeté tant d'éclat sur la vie d'un Élie et d'un Élisée, sur les sublimes poésies et les redoutables harangues d'un Ésaïe ou d'un Jérémie.

Les théologiens rationalistes ont exagéré le rôle que joua à cette époque Esdras, prêtre et docteur de la loi ; mais les orthodoxes l'effacent trop. Il restaura non-seulement l'administration de la justice, mais l'étude de la loi. Sous son influence, on commença à recueillir en un *canon*, ou bibliothèque nationale et religieuse, les livres saints. Il paraît avoir organisé et présidé un conseil qu'on nomme inexactement la *Grande Synagogue*, et qui régna cent quatre-vingt-trois ans, depuis l'achèvement du second temple jusqu'à l'invasion macédonienne. Ce corps adopta trois principes essentiels : améliorer l'administration de la justice, propager l'enseignement religieux et *faire une haie autour de la loi*, c'est-à-dire assurer l'observation des lois mosaïques par une multitude de règlements de détail. Une telle tendance, quoique excusable dans une époque de renaissance nationale, ne put que dépasser le but ; elle aboutit à un détestable formalisme et à une hypocrite immoralité.

Sous la double condition de ne pas se révolter contre le roi de Perse et de lui payer l'impôt, la Judée jouissait alors d'une sorte d'indépendance presque républicaine. Cependant elle possédait une magistrature sacerdotale autour de laquelle se rallièrent toutes les forces de la nation ; en l'absence de toute autre autorité juive, les grands prêtres devinrent peu à peu, après les premiers temps de la restauration,

les chefs politiques de leur pays. Aussi la tiare fut-elle souvent disputée et achetée par l'intrigue ou même par le crime. Le souverain sacrificateur Johanan ou Jean tua de sa propre main, dans le temple même, son frère Josué ou Jésus qui voulait usurper le sacerdoce suprême ; ce fratricide inouï servit de prétexte à une intervention païenne, et l'on vit un général persan pénétrer malgré les Juifs dans le temple pour y établir une apparence d'ordre et de justice entre les vrais croyants, comme le font aujourd'hui les Turcs entre les catholiques et les orthodoxes grecs dans l'église du Saint-Sépulcre.

Le plus illustre personnage de cette période en Judée, et l'un des derniers chefs de la Grande Synagogue, fut un grand prêtre appelé Siméon et surnommé *le Juste;* il embellit et fortifia le temple; il résuma sa doctrine en ces trois points, caractéristiques en eux-mêmes et par l'ordre où il les plaçait : *Le monde repose sur trois fondements :* 1° *la loi de Moïse*, 2° *le culte* et 3° *la charité*. Les temps n'étaient pas encore mûrs pour cet évangile qui devait mettre la charité au-dessus de tout et spiritualiser aussi bien le culte que la loi. Cependant la charité commençait à se faire une place, fût-ce la dernière.

A cette époque appartient le schisme des Samaritains et la construction de leur temple sur le mont Garizim. Selon l'historien Flavius Josèphe, le grand prêtre Jaddouah avait un frère, Manassé, qui s'était rendu coupable d'une de ces alliances païennes strictement condamnées par Esdras et Néhémie comme attentatoires à la nationalité juive. Manassé avait épousé la fille du satrape qui commandait pour Darius Codoman, exemple d'autant plus funeste et plus difficile à réprimer, que la position des deux époux était plus élevée. Le grand prêtre, que poussait la colère populaire, voulut les séparer et les punir. Mais le satrape sauva son gendre; il donna même plus d'importance à sa province en organisant à Ga-

rizim un culte rival de celui de Jérusalem, et dont Manassé fut le pontife. Les Samaritains étaient les restes confus des dix tribus du nord, mêlés aux Juifs de race douteuse qui avaient été repoussés à ce titre par Esdras et Néhémie. Le canon ou collection des livres saints, ébauché par Esdras, ne fut point adopté en Samarie, et les cinq livres de Moïse, où Jérusalem n'est pas mentionnée, composèrent seuls la Bible samaritaine.

Alexandre envahit la Palestine avant que le nouveau temple fût fondé ; mais il approuva les projets du satrape, qui lui fournit 8000 hommes pour le siége de Tyr (1).

On sait que les Samaritains existent encore, réduits à un très-petit nombre de familles ; ils célèbrent leur pâque chaque année sur le mont Garizim, près des ruines de leur temple, mais la descendance de Manassé est éteinte ; ils n'ont plus ni grand prêtre, ni sacrificateur ; ils voient même approcher le moment où ils n'auront plus de fils de Lévi parmi eux et où leur culte achèvera ainsi de devenir impossible.

Jésus, et plus tard ses apôtres, trouvèrent un accueil empressé chez cette population, moins fière de la pureté de sa race, moins exclusive et moins formaliste que les Juifs, mais détestée par eux et les haïssant en retour avec cette âpreté implacable qui est particulière aux animosités religieuses et héréditaires de l'Orient.

2. — Période grecque.

Ce fut en revenant de Babylone, et en suivant le chemin habituel des maîtres de l'Asie pour envahir l'Égypte, que le conquérant macédonien traversa le petit pays des Juifs. Il avait déjà pris et détruit la ville de Tyr, il y avait massacré en grand nombre les hommes même prisonniers, vendu les en-

(1) On reporte parfois une partie de ces événements à une date plus reculée, à cause d'un fait mentionné par Néhémie (13, 18). Mais le récit de Josèphe est exact, d'après d'autres données, sauf peut-être le nom du satrape, qu'il a confondu avec le *Saneballat* dont parle Néhémie.

fants et les femmes comme esclaves. Juifs et Samaritains comprirent qu'il fallait subir le débordement de ce torrent irrésistible. Le grand prêtre, à la tête des sacrificateurs et des lévites, sortit de Jérusalem avec toute la pompe du culte, pour accueillir le héros grec et se soumettre à lui. Alexandre, qui était superstitieux et d'ailleurs impatient de conquérir l'Égypte, s'inclina devant cet imposant cortége, salua le grand prêtre, entra avec lui dans la ville sainte et offrit des sacrifices dans le temple.

Avant de partir, il déclara maintenir les lois et coutumes du pays. Les Samaritains imitèrent leurs frères rivaux, et, en Judée comme ailleurs, le rapide passage du jeune vainqueur établit pour longtemps l'influence grecque. Dès lors, le peuple de la Judée ne se trouva plus seulement en contact avec l'Égypte, la Phénicie, les vieux empires assyriens. L'esprit de l'Europe, sous sa forme la plus brillante et la plus parfaite, l'esprit philosophique de la Grèce avec sa pureté de goût, sa précision élégante, son opulence littéraire et artistique se révéla peu à peu à l'Orient et le pénétra en se l'assujettissant. Le Juif vit apparaître sur son propre territoire les habitants de cette Grèce qu'il désignait naguère sous le nom vague *des Iles*, et qu'il avait crue l'extrémité de la terre. Avec ces nouveaux venus, tout un monde d'idées et de faits nouveaux se laissait entrevoir; l'élément européen ou japhétique s'introduisait en vainqueur dans la vieille Asie, fille de Sem et mère des nations. Cette influence fut si puissante, que la langue grecque, dès ce moment, devint celle de tous les hommes instruits, de toutes les relations internationales; au bout de 300 ans et plus, en plein siècle d'Auguste, quand la Judée, province syrienne, donna une religion nouvelle à l'empire et au monde, cette religion parla nécessairement non l'hébreu ou le latin, mais la belle langue d'Athènes et d'Éphèse; c'est ainsi que l'Évangile fut écrit dans l'idiome qu'Alexandre avait répandu dans tout son empire.

Avec l'invasion du fils de Philippe cessa le repos sans gloire dont avaient joui les enfants de Juda sous l'autorité, presque nominale, des rois de Perse. On sait que le brillant météore ne tarda pas à s'éteindre et que la vaste monarchie éclata en fragments énormes. Un des lieutenants d'Alexandre fonda dans la nouvelle capitale de l'Égypte, à Alexandrie, la dynastie royale des Ptolémées, à laquelle il donna le nom de son père, *Lagus;* un autre, en Syrie, inaugura le règne des *Séleucides*. Dès lors, comme au temps d'un Rhamsès ou d'un Sennachérib, l'Egypte et la Syrie se firent des guerres incessantes, et la Judée fut tour à tour leur champ de bataille et leur proie. Le premier des Lagides, Ptolémée Soter, prit Jérusalem sans coup férir en 320, et transporta, suivant l'usage, beaucoup de Juifs en Egypte et en Cyrénaïque. A Alexandrie, où le fondateur lui-même avait déjà amené un grand nombre d'Hébreux, ils reçurent des privilèges égaux à ceux des sujets primitifs du Macédonien. C'était le temps où des Grecs, vivant à Alexandrie dans la cour savante des Ptolémées, furent saisis de curiosité en y trouvant des descendants d'Abraham, des disciples de Moïse, et les firent connaître au monde dans des écrits, mêlés d'erreurs et de fables; tel fut Hécatée d'Abdère; tel se prétendait Aristée, qui raconta dans un livre mensonger que Ptolémée Philadelphe, d'après le conseil de Démétrius de Phalères, aurait fait traduire en grec le Pentateuque par soixante-douze vieillards, six pour chaque tribu, choisis par le grand prêtre Eléazar. Le Thalmud et saint Justin martyr ajoutent même que chacun des soixante-douze interprètes, enfermé dans une cellule à part, en sortit au bout de soixante-douze jours avec sa version, et que, par l'effet de l'inspiration céleste, leurs soixante-douze traductions se trouvèrent absolument identiques. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce mythe répandu jusque chez les Samaritains et avidement adopté parmi les Juifs devenus Grecs (ou Juifs Hellénistes) qui ne comprenaient plus le texte

hébreu, c'est que les livres de Moïse furent traduits en grec à Alexandrie, probablement sous Ptolémée Philadelphe, et que le reste de la Bible le fut peu à peu par des mains très-différentes et avec des talents très-inégaux. Ces versions diverses, avec quelques autres livres qui n'existent pas en hébreu (appelés *apocryphes*) forment la Bible grecque connue universellement sous le titre des *Septante*. La traduction est très-remarquable dans quelques-unes de ses parties, et se rapproche parfois, pour le Pentateuque, du texte samaritain plus que de la Bible hébraïque. Quant au livre de Daniel, il est si mal traduit et surchargé de tant de puériles additions, que d'un commun accord on l'a remplacé dans les éditions modernes, par une version plus fidèle.

Tandis qu'Alexandrie servait d'intermédiaire entre la théologie mosaïque et l'esprit philosophique de la Grèce, les scribes de Palestine poursuivaient le développement de leur système national. Siméon le Juste eut un disciple très-célèbre et très-israélite de tendance, malgré son nom grec, Antigone, originaire de Soco, petite ville de Judée. Il paraît qu'après s'être initiés à la sagesse des Grecs, quelques Juifs s'étonnèrent de ne pas trouver enseignée dans les livres de Moïse l'immortalité de l'âme. Antigone leur répondit qu' « il faut pratiquer le bien pour lui-même, non pour être récompensé ».

Un de ses disciples, Tsadok ou Saddoc, alla plus loin; il nia les récompenses et les châtiments de la vie future, et son nom (selon la *Michna*) fut donné plus tard à la secte matérialiste des Sadducéens, qui devint l'ennemie et la rivale des Pharisiens, mais qui s'unit à eux contre Jésus.

Le pouvoir des rois grecs de l'Égypte dura environ un siècle en Judée. Plusieurs d'entre eux traversèrent Jérusalem, dans leurs luttes incessantes avec les Séleucides. Ptolémée Evergètes offrit au temple des sacrifices et de riches présents. Une tradition populaire rapporte que Ptolémée Philopator,

voulant pénétrer dans le lieu saint, tomba à la renverse, saisi d'une mystérieuse terreur.

On vit, sous les règnes des Lagides, le neveu d'un grand prêtre se faire donner, à la cour d'Alexandre, la ferme générale des impôts de son pays, y rentrer à la tête de deux mille soldats égyptiens, punir de mort les récalcitrants et percevoir ensuite paisiblement, pendant vingt-deux années, les revenus de quatre provinces, la Phénicie, la Cœlésyrie, la Samarie et la Judée. Ce scandaleux personnage, nommé Joseph, laissa sept fils dont le plus jeune, Hyrcan, trop favorisé par lui et par le roi d'Égypte, disputa les armes à la main, à ses aînés, la charge paternelle; la Judée fut, à cette occasion, le théâtre d'une guerre civile; Hyrcan, vaincu, se fit construire, près d'Hesbon, un fort qu'il nomma Tyr et d'où il pilla le pays pendant de longues années, exactement comme l'ont toujours fait et le font encore de nos jours certains émirs à l'orient du Jourdain, ou comme le firent au moyen âge bien des brigands féodaux.

Après une série de vicissitudes où la Judée eut à souffrir de mille manières, l'ascendant des Ptolémées fut éclipsé par celui des Séleucides. Antiochus le Grand resta maître de la Palestine après sa victoire de Banias (198) et publia des décrets très-favorables à ceux qui l'avaient assisté contre ses ennemis. Quoique Antiochus, en se réconciliant avec l'Égypte, eût donné, avec sa fille Cléopâtre, à Ptolémée Épiphane, la Palestine et la Cœlésyrie, ces contrées ne tardèrent pas à rentrer sous le joug des Gréco-Syriens. C'est sous Séleucus Philopator qu'arriva, selon le livre des Macchabées, l'aventure miraculeuse d'un de ses généraux, Héliodore, qui, chargé de dépouiller le temple, fut terrassé par un cavalier céleste et battu de verges par deux anges (1).

(1) Cette légende doit sa célébrité à Raphaël, qui l'a représentée avec un merveilleux talent dans une des *chambres* du Vatican. Il a introduit dans cette composition plusieurs figures de son temps ; le pape Jules II porté sur son trône mobile par



Si Héliodore dut renoncer à ses desseins sacriléges, il réussit dans une entreprise plus criminelle encore; il empoisonna son roi, et le trône de Syrie échut ainsi à Antiochus Épiphane. C'est à ce nom, exécré des Juifs, que se rattachent les tentatives les plus hostiles à la nationalité judaïque et au culte qui en était le plus solide appui. Les rivaux du grand prêtre Osias III, c'est-à-dire ses propres frères, qui avaient pris les noms grecs de Jason et de Ménélas, s'étaient mis à la tête du mouvement anti-national. Le premier acheta d'Antiochus, pour 440 talents, la tiare de son frère, et pour 150 autres la permission de construire à Jérusalem un gymnase à l'instar de la Grèce, ainsi que le droit pour tous les habitants de la ville sainte de se dire *citoyens d'Antioche*. Jason, devenu ainsi souverain sacrificateur, fit plus : il envoya publiquement une somme importante à Tyr pour contribuer aux sacrifices que le roi faisait à Hercule; mais cet acte idolâtre d'un grand prêtre juif parut un scandale trop impolitique, et le don considérable du successeur d'Aaron fut adjugé, non à Hercule, mais à la flotte syrienne.

Ménélas, digne imitateur de Jason, acheta lui aussi, par une surenchère, le titre de grand prêtre qui appartenait à son frère aîné Osias, encore vivant, et que son second frère avait déjà payé. Ménélas triompha à main armée de la résistance des Juifs indignés, chassa Jason et prit sa place. Puis il vendit les vases du temple pour payer sa tiare et, comme Osias lui adressait de loin les plus vifs reproches, il obtint d'un lieutenant du roi le meurtre de son frère aîné.

Ces actes abominables soulevèrent le peuple. Nous n'essayerons pas de décrire ici les luttes qui s'engagèrent alors entre

le fameux graveur Raimondi et d'autres personnages connus. L'Eglise de Rome a soin de rappeler souvent, dans l'intérêt de l'inviolabilité de son trésor sacré, les mésaventures surnaturelles de ce guerrier sacrilége. Mais Héliodore est entièrement oublié dans les pays protestants. Les Eglises de la Réforme n'ont plus de trésors, ou s'il en est encore qui soient trop riches, personne ne croit plus qu'une intervention céleste viendrait au besoin protéger leur opulence.

Ménélas et Jason et que vinrent compliquer les querelles non assoupies des fils de Joseph, l'ancien fermier général; spoliations et carnages ne cessèrent d'un côté que pour recommencer de l'autre, surtout quand le faux bruit de la mort d'Antiochus en Égypte se fut répandu. Il accourut aussitôt et voulut laisser après lui une rude leçon d'obéissance; il fit pendant trois jours à Jérusalem un massacre épouvantable et emporta lui-même, aidé par Ménélas, les trésors du temple. Quand, plus tard, ce despote se vit arrêté au nom du sénat romain, dans une de ses expéditions contre l'Égypte, par Popilius, qui traça un cercle autour de lui avec son bâton et le somma de répondre avant de faire un pas, il se soumit; mais, revenu en Judée, il crut sauver son pouvoir en rétablissant dans ses États l'unité nationale. Pour atteindre ce but, il sentit la nécessité d'anéantir le culte israélite, qui était le lien de la nationalité juive. Sans aucune provocation, il fit égorger une multitude de Juifs, éleva une citadelle à Jérusalem, dans la basse ville (ou *Akra*), afin que de là ses agents pussent observer l'enceinte du temple et ce qui s'y passait; il interdit la circoncision et tout acte de piété juive. Des processions en l'honneur de Dionysos ou Bacchus eurent lieu dans la ville sainte, et chacun fut contraint de s'y rendre, couronné de lierre; un autel de Jupiter fut élevé sur l'autel même des holocaustes et le culte de ce dieu fut installé dans le sanctuaire. Des femmes qui avaient circoncis leurs jeunes fils furent précipitées du haut des murs avec leurs enfants pendus à leur cou. Antiochus crut avoir anéanti ainsi d'un seul coup le culte de Jéhovah et la nationalité des fils d'Abraham. Mais à ce moment commença un magnifique mouvement de résistance; ce fut la résurrection d'un peuple par sa foi. Ici, après tant de faits odieux, qui ne peuvent que soulever le dégoût et l'horreur, s'ouvre une des plus nobles pages de l'histoire du genre humain.

3. — Période nationale.

Ce qui constitue la patrie pour l'Israélite, ce n'est pas son pays : il peut vivre sous un autre ciel sans cesser d'être lui-même ; ce n'est pas l'indépendance politique : il s'accommode de tous les régimes. C'est sa foi. Antiochus avait pu opprimer les Juifs de mille manières, les massacrer à son gré, changer leurs grands prêtres, vendre leur tiare, ou la donner et la reprendre, dépouiller même leur sanctuaire. Mais quand il voulut en faire des idolâtres et les confondre avec ses sujets païens, le vieux sang israélite se révolta en eux et ce fut ce qui les sauva.

Une famille de prêtres appelés, d'après un de leurs aïeux, Asmonéens ou fils d'Hasmon, mérita la gloire d'affranchir son pays. Le chef de la maison, le vieux Mattathias, avait cinq fils, dont les plus célèbres furent le troisième, Judah, et le deuxième, Simon. Judah, pour l'énergie avec laquelle il sut combattre les étrangers, reçut le premier un surnom analogue à celui de notre Charles Martel ; il fut appelé Marteau, ou *Maccabée*, et ce nom honorifique devint pour toute la race de Hasmon une désignation commune, un nom de famille (1). Un officier d'Antiochus voulait contraindre les Juifs d'un bourg nommé Modéin à sacrifier aux faux dieux. C'était là que demeurait Mattathias. Dès qu'il vit un de ses coreligionnaires commettre l'acte idolâtre qui lui était commandé, Mattathias le tua en présence de l'officier syrien, souleva les assistants, extermina avec leur aide la troupe syrienne et son chef, et renversa leur autel. Il se retira ensuite dans la montagne, où de tous côtés, les Juifs fidèles, appelés *Hasidim* (pieux), vinrent

(1) Un bon juge des mérites militaires a dit des Maccabées : « Les actions de ces grands hommes sont en nombre et toutes remplies d'une instruction profonde et admirable... Tout ce que la science des armes a de plus grand et de plus sublime s'y trouve rassemblé. » Le chevalier de Folard : *Comm. sur Polybe*, t. I, et *Dissertation sur la tactique des Hébreux*.

s'assembler sous ses ordres. De là il fit de fréquentes excursions dans les plaines, attaquant les étrangers, punissant de mort les idolâtres, conformément à la loi, et rétablissant partout le régime national. Il mourut quelques mois après cette levée de boucliers, et désigna son fils Judah pour le remplacer. Celui-ci, à la tête de six mille hommes, fit d'abord une guerre de partisans, mais ses forces ne cessèrent de grossir, et il se trouva bientôt le chef de tout son peuple, insurgé contre l'oppression étrangère. Un des moments les plus décisifs dans cette noble lutte fut la victoire remportée à Bethsour, au midi de Jérusalem, par Judah sur le général syrien Lysias. Le vainqueur délivra Jérusalem, à l'exception de la citadelle syrienne d'Akra, purifia le temple et y rétablit le culte de Jéhovah, trois ans, jour pour jour, après la consécration de ce même temple à Jupiter Olympien. La fête de la dédicace fut célébrée pendant huit jours avec des transports de joie; et il fut ordonné que l'anniversaire en serait célébré à perpétuité. En effet, nous voyons dans l'Évangile Jésus prendre part à cette solennité (Jean, 10, 22), et les Israélites, aujourd'hui encore, illuminent chaque année leurs maisons et leurs synagogues pour remercier Dieu d'avoir purifié leur temple par les mains de Judah Maccabée, quoique ce temple ait cessé d'exister depuis dix-huit siècles. — Ne pouvant déloger les Syriens de leur forteresse d'Akra, le héros éleva entre elle et les lieux saints une haute muraille munie de tours.

Nous n'entreprendrons point de raconter les vicissitudes de cette guerre d'indépendance si brillamment commencée. Judah et ses frères firent de nombreuses campagnes sur tout le territoire de la Palestine et même au delà de ses frontières; souvent ils attaquèrent, mais en vain, la citadelle syrienne, qui était pour la ville sainte un péril et une souillure.

A la suite d'une défaite, ils furent obligés de traiter avec Antiochus Eupator, fils et successeur de leur cruel ennemi; leur religion et leurs lois furent solennellement reconnues et

le nouveau souverain fit périr dans les tourments l'abominable Ménélas. La souveraine sacrificature revenait par droit de naissance au jeune Onias, fils d'Onias III, dépossédé par ses frères. Cependant le roi de Syrie donna la tiare à un simple prêtre, Joïakim, qui se faisait appeler Alcime; mais les Juifs refusèrent de le reconnaître. Quant à l'héritier frustré de ses droits, il alla fonder en Égypte, à Léontopolis, un temple rival de celui de Jérusalem, où il célébra, entouré d'autres fils d'Aaron, le culte de Jéhovah.

Le dernier acte très-grave de la vie de Judah fut un traité avec le sénat de Rome. A sa demande, ce corps tout-puissant défendit aux Syriens d'attaquer les Juifs, première et adroite intervention de cette politique romaine qui finit par écraser Israël.

Sans prévoir quels malheurs futurs il attirait ainsi sur son peuple, le libérateur périt sur un champ de bataille où ses troupes étaient trop inégales en nombre à celles de Syrie pour qu'il pût espérer de vaincre. Sa mort resserra les liens entre sa famille et son pays; Siméon et Jonathan, ses frères, lui succédèrent.

Le trône de Syrie fut longtemps disputé et l'odieuse politique de Rome ne cessa de favoriser, à son gré, tel ou tel des prétendants pour se faire acheter sa protection, pour affaiblir les peuples étrangers et grandir sa propre influence. Tantôt la nationalité juive, à demi rétablie, souffrit de ces discordes, tantôt elle en profita. Alexandre Bala, prétendu fils d'Antiochus Épiphane, mais protégé par Rome, fit à Jonathan Maccabée des offres plus brillantes que celles de son rival Démétrius Soter et lui conféra la souveraine sacrificature. Dès lors (153) les fonctions et l'autorité de grand prêtre demeurèrent dans la famille de Hasmon. Jonathan porta la tiare onze ans, obligé souvent de prendre les armes et plus souvent encore de négocier avec le sénat ou avec les divers compétiteurs au trône de Syrie. Tryphon, l'un de ces derniers, l'ayant attiré dans un

piége à Ptolémaïde (Acre), le garda longtemps prisonnier et le fit mettre à mort. Pendant sa captivité, Siméon son frère, le dernier survivant des cinq fils de Matathias, fut reconnu chef d'Israël; il s'allia avec l'antagoniste de Tryphon, Démétrius Nicator, qui le reconnut grand prêtre et prince (*Nasi*) des Juifs, en exemptant le pays de tout tribut. Siméon Maccabée se trouva ainsi le chef d'un pays libre, et la suzeraineté des rois de Syrie sur Jérusalem fut abolie, sinon tout à fait en droit, au moins de fait. De l'an 142 avant Jésus-Christ date l'ère nouvelle des Juifs. Les monnaies frappées alors portent les noms et les titres de Siméon et sont datées de l'*an 1er de la délivrance d'Israël* (1).

Le premier acte du nouveau prince fut la destruction, si longtemps désirée, de la citadelle d'Akra; il fit plus, il rasa la colline qui dominait le temple et où s'élevait ce château fort, l'opprobre de Jérusalem; on travailla trois ans à ce nivellement. Depuis ce moment on fortifia le lieu saint au moyen d'une nouvelle citadelle attenante au temple du côté du nord et qui, reconstruite par les successeurs de Siméon sous le nom de *Baris*, le fut plus tard par les Romains sous le nom d'*Antonia*.

La Judée était lasse de guerres et de désordres; trois ans après l'avénement de Siméon, une assemblée solennelle du peuple, représenté par les chefs de famille, les anciens et les prêtres, attribua à Siméon et à sa postérité les pouvoirs les plus étendus avec les titres de grand prêtre et de prince. Siméon était avancé en âge lorsqu'il périt de la même manière que son frère Jonathan : le traître qui lui tendit un guet-apens était son propre gendre, nommé Ptolémée, fils d'Aboub, qui voulait usurper le pouvoir. Il n'y réussit pas. Le fils aîné de Siméon, Jean Hyrcan, qui déjà avait remporté une victoire importante sur les Syriens, du vivant de son père, lui succéda comme souverain sacrificateur et comme prince, et acheva

(1) Il en existe quelques-unes à la Bibliothèque de la rue de Richelieu.

l'œuvre de l'affranchissement de la Judée, devenue enfin entièrement indépendante de la Syrie.

S'étant emparé de Sichem, il détruisit le temple des Samaritains, qui ne fut jamais rebâti, et dont les ruines existent encore sur le mont Garizim. Il conquit également l'Idumée, et les habitants, à qui il laissa le choix d'émigrer ou de se faire israélites, préférèrent ce dernier parti; ils furent circoncis et incorporés à la nation juive. Joppé, Jamnia, la plus grande partie de la Samarie et de la Galilée, plusieurs villes conquises sur les Syriens au delà du Jourdain, obéissaient à Jean Hyrcan, et jamais, depuis Salomon, l'empire des fils d'Abraham n'avait été si étendu. Protégé par le sénat romain, auquel il envoyait des ambassadeurs et des présents, ce prince régna près de trente ans. Il était aimé de ses sujets; le peuple lui attribuait même des révélations et des prophéties. Mais la fin de son règne fut agitée par la rivalité des deux grandes sectes juives, celles des Pharisiens et des Sadducéens. Jean Hyrcan appartenait au parti national et rigide des Pharisiens, mais quelques-uns d'entre ces sectaires voyaient de mauvais œil la réunion des fonctions sacerdotales et du pouvoir civil entre les mêmes mains. Un d'entre eux essaya de soulever des doutes sur la légitimité de la naissance du prince, ce qui, d'après la loi, suffisait à le rendre impropre à la souveraine sacrificature. Profondément blessé de ces attaques, irrité de ne les voir pas repousser avec assez d'énergie par les autres Pharisiens, Jean Hyrcan s'éloigna d'eux, se joignit à leurs adversaires, les Sadducéens, et interdit, comme indûment ajoutées à la loi de Moïse, les nombreuses pratiques établies par les Pharisiens d'après la loi orale.

Ces actes du souverain le rendirent impopulaire et eurent des conséquences funestes pour la famille asmonéenne.

Jean Hyrcan fut mal remplacé; en mourant il avait légué la tiare à son fils aîné, Aristobule, et le pouvoir politique à sa veuve. Cependant Aristobule, loin de se contenter du sacer-

doce, fit périr de faim sa propre mère et prit le titre, non plus de prince, mais de roi. La conquête de l'Iturée, dont les habitants acceptèrent le mosaïsme, fut le seul succès de son règne. Malade, faible, dévoré de remords et d'inquiétudes, il se laissa arracher l'arrêt de mort d'un frère qu'il aimait, et mourut lui-même après un an de règne, de crimes et d'affreuses angoisses.

Son frère, Alexandre Jannée, régna vingt-sept ans; dur et cruel, il fut haï du peuple, surtout parce qu'il se montra ennemi des Pharisiens. Insulté un jour par eux au moment où il offrait le sacrifice de la Fête du Tabernacle, il fit massacrer six mille hommes par les soldats étrangers qui composaient sa garde. Il chercha en vain par des guerres étrangères à distraire ses sujets de l'oppression qu'il leur faisait subir; des discussions civiles ensanglantèrent le pays. Ayant pris Béthôme, forteresse occupée par les rebelles, il fit conduire les prisonniers à Jérusalem, où huit cents d'entre eux virent égorger leurs femmes et leurs enfants et furent ensuite crucifiés tous à la fois. Jannée réussit par ces atrocités à se maintenir sur le trône, mais avant de mourir il engagea sa femme Alexandra à se réconcilier avec les Pharisiens.

Elle était la sœur d'un des plus puissants d'entre eux, Siméon, fils de Chatach, qui restaura dans toute sa vigueur leur doctrine et leur tradition. Alexandra suivit les inspirations des Pharisiens. Aussi, d'après leurs préceptes, les deux pouvoirs furent séparés. Le fils aîné de Jannée, Hyrcan, devint grand prêtre, et le second, Aristobule, chef de l'armée. Les Sadducéens furent persécutés et leurs chefs mis à mort. Mais bientôt Aristobule se fit de cette secte un appui pour essayer de détrôner son frère, qui, à la mort de leur mère, s'était déclaré roi. Une longue lutte commença entre les deux fils d'Alexandre Jannée. Aristobule, belliqueux, adroit, riche, appuyé par les Sadducéens; Hyrcan, plus faible et dominé par son astucieux ministre, l'Iduméen Antipater (ou Antipas),

mais soutenu par le prestige affaibli du sacerdoce et la popularité des Pharisiens. Après une réconciliation de peu de durée, l'antagonisme des deux frères changea de forme. Pompée revenait victorieux d'Arménie et de Damas : les deux compétiteurs furent réduits à solliciter, et mendièrent le diadème d'abord auprès de son lieutenant Scaurus, puis de l'illustre général. Il ne décida rien, garda Aristobule prisonnier et assiégea trois mois Jérusalem. Il prit enfin la ville sainte ; le carnage y fut horrible : douze mille Juifs périrent massacrés par les Romains ou par leurs compatriotes du parti contraire. Les prêtres n'interrompirent pas leur service à l'autel (c'était un jour de solennité religieuse) et furent égorgés au milieu du sacrifice. Pompée pénétra jusque dans le lieu très-saint. Il voulut connaître par lui-même ce culte juif, inintelligible pour les païens, parce qu'il était sans idoles. — « Par droit de conquête, dit Tacite, il entra dans le temple. Dès lors le monde a su qu'il ne s'y trouvait aucune effigie des dieux ; mais un sanctuaire vide et des mystères qui n'ont pas de sens. » (*Hist.*, l. V, 4.) — Il ne pilla point le temple et y rétablit le culte. Aristobule fut emmené à Rome, avec ses fils et ses filles, pour décorer le triomphe du grand Pompée. Le vainqueur rendit à Hyrcan la souveraine sacrificature, mais il remplaça son titre de roi par celui d'*ethnarque*, ou chef de la nation, lui imposa un tribut, sépara de ses États les villes syriennes conquises par ses prédécesseurs, lui commanda de détruire les murs de Jérusalem et de rebâtir Gaza, Gadara et autres villes qui avaient été démantelées dans les guerres antérieures ; enfin Scaurus fut nommé le premier *præses* ou gouverneur de Syrie, et Marcus Philippus lui succéda peu de mois après.

4. — Période romaine (1).

Le grand nom de Pompée ouvre, comme on vient de le voir, la dernière période de l'histoire de la Judée.

L'ethnarque et grand prêtre Hyrcan, sous le nom duquel gouvernait Antipater, fut sans cesse obligé d'appeler les Romains à son secours contre ses neveux. Ce fut d'abord un fils d'Aristobule, Alexandre, qui s'échappa de Rome et voulut détrôner son oncle; il fut vaincu, et Gabinius, gouverneur de Syrie, aidé par Marc-Antoine, chef de sa cavalerie, délivra Jérusalem de l'armée qui allait l'envahir. Mais le général romain (57 ans avant J.-C.) changea la forme du gouvernement; il établit cinq grands conseils qui durent gouverner les cinq districts de Jérusalem, Jéricho, Gadara, Amathonte et Séphoris; il crut ainsi organiser l'aristocratie juive et délivrer le pays des discordes intestines sans cesse provoquées par les princes de la race d'Hasmon. Ce but ne fut pas atteint. Aristobule et ses deux fils Alexandre et Antigonus renouvelèrent la guerre civile et furent vaincus successivement par Gabinius et Cassius. Dans l'intervalle, Gabinius avait été rappelé à Rome pour cause de concussions, et Crassus, plus cupide que lui, envoyé à sa place. Le riche Crassus, malgré les serments qu'on lui fit prêter, dépouilla le temple et périt vaincu par les Parthes à Carres, c'est-à-dire à Haran, en Mésopotamie, l'antique ville où mourut le père d'Abraham (*Gen.*, XI, 32) et où Jacob vécut quatorze ans chez Laban (*Gen.*, XXVII, 43).

Quand César, à force de génie, d'astuce et de violence, devint maître de Rome et du monde, il ne manqua pas de faire tout le contraire de ce qu'avait fait Pompée, son rival; il envoya en Judée Aristobule avec deux légions, et Hyrcan

(1) SALVADOR, *Histoire de la domination romaine en Judée*, ouvrage intéressant à quelques égards, mais où manque une critique saine et solide.

fut attaqué pour la troisième fois. Mais le parti de Pompée empoisonna Aristobule et décapita son fils Alexandre. Ce fut alors qu'Antipater, le ministre iduméen d'Hyrcan, rendit à César un éminent service en venant avec trois mille Israélites à son aide en Égypte dans un moment de péril, et en procurant des vivres à l'armée par le moyen des Juifs qui demeuraient auprès de Léontopolis. Arrivé en Syrie, César paya les services d'Antipater par les titres de citoyen romain et de procurateur de Judée, maintint Hyrcan dans ses fonctions d'ethnarque et de souverain sacrificateur, l'autorisa à rebâtir les murs de Jérusalem et abolit l'organisation aristocratique créée par Gabinius.

Antipater fit profiter ses fils de sa haute fortune; l'aîné, Phazael, fut gouverneur de Jérusalem; le cadet, Hérode, de Galilée, où il mit fin au brigandage par des exécutions sommaires. Le Sanhédrin cita Hérode devant lui pour ces actes de justice arbitraire; Hérode comparut, en robe de pourpre, entouré de gardes, et fort de l'appui du gouverneur de Syrie, Sextus, parent de César, qui, en effet, le nomma bientôt gouverneur de la Cœlésyrie. Après avoir été l'ami de César, Hérode eut l'art d'être également l'ami de ses meurtriers. Immédiatement après la mort du dictateur, Cassius revint en Syrie et se mit à la tête d'une armée nombreuse; Hérode sut lui plaire en payant, le premier entre tous les gouverneurs de province, les cent talents que Cassius avait exigés de chacun d'eux, tandis que celui de Judée, ne pouvant trouver cette somme, dut céder à Cassius les villes de Gophna, Emmaüs, Lydda et Themna, dont il vendit les habitants comme esclaves. Hyrcan ne put sauver un de ses favoris, nommé Malich, qu'en payant pour le district qu'il gouvernait. Ce Malich était un rival d'Antipater et le fit empoisonner à la table même d'Hyrcan.

Hérode vengea son père; il donna à Hyrcan un festin pendant lequel il fit assassiner Malich sous les yeux du prince par

les soldats romains que Cassius avait laissés sous ses ordres; Hyrcan épouvanté s'évanouit. On ne sait si, humilié de l'ascendant énorme d'Antipater et de son fils Hérode, il n'avait pas consenti à l'empoisonnement de son ministre. Quoi qu'il en soit, Hérode l'ayant emporté sur les ennemis de son père et les siens, le faible Hyrcan lui promit de l'élever plus haut encore en lui donnant en mariage la princesse Mariamne, qui était à la fois sa petite-fille et sa nièce. Avant que cette union pût s'accomplir, le second fils d'Aristobule, Antigonus tenta une quatrième expédition pour détrôner Hyrcan, mais Hérode le vainquit et rentra à Jérusalem en triomphateur, comblé d'honneurs par le prince et par le peuple.

De même qu'ils avaient gagné tour à tour César et Cassius, les habiles ministres d'Hyrcan surent gagner Antoine, lorsque, après la bataille de Philippes, il revint en maître dans l'Asie que le triumvirat lui avait donnée. Il rendit la liberté aux habitants des quatre villes qui avaient été livrées à Cassius, il maintint Hyrcan dans ses pouvoirs et nomma Phazael et Hérode tétrarques de Palestine.

Le triumvir passa l'hiver en Égypte auprès de Cléopâtre; les Syriens profitèrent de ce répit et appelèrent à leur aide les plus redoutables de tous les adversaires de Rome, les Parthes; ils avaient pour alliés quelques Romains ennemis des triumvirs et Antigonus, le neveu d'Hyrcan. Ce prétendant, mieux appuyé dans cette cinquième agression contre son oncle, qu'il ne l'avait jamais été, surprit Jérusalem et s'empara du temple. Hérode tint bon dans la forteresse Baris. Nouvelle guerre civile dans les rues mêmes de Jérusalem, avec cette complication affreuse que les Juifs qui arrivaient de tous pays pour la Pentecôte, prenaient parti volontairement ou non et se massacraient les uns les autres. Ils finirent par se mettre entre les mains des Parthes; Antigonus proposa de les accepter pour arbitres, Hyrcan et Phazael eurent l'insigne folie d'aller se livrer au général parthe Barzapharne. Hérode s'en défia,

sortit de la ville en secret, et s'en alla directement à Rome. Pendant ce temps, Barzapharne livra Hyrcan à son neveu Antigonus qui lui fit couper les oreilles, mutilation après laquelle le vieillard ne pouvait plus, d'après la loi, rester grand prêtre. Phazael, au désespoir, se brisa la tête contre le mur de sa prison.

Ce fut au moment même du désastre de tous les siens, que changea la fortune d'Hérode. Il passa huit jours seulement à Rome, achetant à beaux deniers comptants, Antoine, Octave et le sénat. Il n'était venu que pour demander la royauté en faveur du jeune Aristobule, fils d'Alexandre et frère de Mariamne, mais il se laissa facilement persuader de la demander pour lui-même, à condition de la payer plus cher; il fut couronné au Capitole et revint en Judée roi des Juifs.

Il eut d'abord à conquérir son royaume avec l'aide des Romains, et n'y parvint pas sans peine. Il épousa ensuite Mariamne et reprit Jérusalem après un siége affreux. Les généraux romains, étonnés et irrités de l'âpre résistance des Juifs, en massacrèrent tant, qu'Hérode dut leur demander grâce pour ses sujets vaincus, et les pria de lui dire si c'était d'un désert que le sénat l'avait nommé roi. Antigonus fut envoyé captif à Antoine, qui, sur la demande d'Hérode, le fit décapiter.

Devenu enfin tout-puissant en Judée, Hérode ne songea plus qu'à anéantir tout ce qui pouvait lui porter ombrage. Sa qualité d'Iduméen rendait sa royauté illégale et contraire à la religion du pays. Aussi les pharisiens le haïssaient: il leur opposa l'influence romaine. Il mit à mort tout le Sanhédrin, sauf deux membres qu'il considéra comme lui étant favorables. Il fit venir ensuite de Babylone un descendant ignoré d'Aaron, le prêtre Hananiel, et il lui donna la tiare.

La fameuse Cléopâtre, qu'Hérode détestait en secret, aussi mercenaire que corrompue, s'était fait donner par Antoine une partie de la Judée, de la Phénicie et de l'Arabie; elle

passa à Jérusalem, où elle tenta de séduire Hérode; il la reçut avec pompe et lui paya les tributs qu'Antoine exigeait pour elle, mais ne se laissa point gagner par ses artifices et sa beauté.

Après la bataille d'Actium, Antoine étant vaincu, et Octave maître du monde, Hérode craignit que le dernier des princes asmonéens, celui même dont il occupait le trône, ne devînt entre les mains de ses ennemis une arme terrible contre lui. Il avait appelé de Babylone, où il résidait, le prisonnier des Parthes, le vieux Hyrcan, dont son père et lui-même avaient été ministres; il l'avait comblé d'abord de marques de respect, mais il le fit mettre à mort à quatre-vingts ans, sous un prétexte futile. Il se débarrassa ensuite de son beau-frère, le jeune Aristobule, le même pour lequel il avait demandé d'abord la royauté; il le fit noyer comme par accident. Antoine voulut l'en punir; il acheta ses bonnes grâces par d'énormes présents. Après la défaite d'Antoine, Hérode alla trouver Octave, parut devant lui sans diadème, lui avoua la fidélité qu'il avait toujours gardée à son rival, et promit de lui être aussi fidèle, s'il lui laissait ses pouvoirs. Octave lui rendit son diadème et fut ensuite accueilli par lui en Judée avec les plus grands honneurs et la magnificence la plus éclatante. Plus tard, Auguste lui donna tout ce que Cléopâtre avait possédé en Palestine et y ajouta la Trachonitide, la Batanée et l'Auranitide.

Lorsque Agrippa, dont Auguste venait d'adopter les deux fils, vint en Orient pour la guerre du Bosphore, Hérode lui fit un accueil splendide, l'accompagna avec ses troupes et obtint de lui la confirmation de tous les priviléges accordés aux Juifs.

Mais ces grandeurs croissantes ne pouvaient donner la sécurité à Hérode; justement détesté de ses sujets, il voyait partout des motifs de crainte et des êtres dangereux à faire disparaître. Parmi les victimes de ses terreurs, la plus célèbre

est sa femme Mariamne, belle et accomplie, qu'il aimait avec passion et qu'il ne cessa de regretter. Sa belle-mère Alexandra ne fut pas plus épargnée, mais elle méritait son sort. Plus tard les deux fils qu'il avait eus de Mariamne furent condamnés quoique innocents, et leur frère aîné, Antipater, qui avait réellement conspiré contre les jours de son père, fut exécuté cinq jours avant la mort de ce dernier. Des intrigues de cour et des querelles de famille où Auguste intervint souvent pour les pacifier, empoisonnèrent tout le règne de ce tyran, toujours plein d'effroi pour son pouvoir et pour sa vie. Il mourut d'une affreuse et longue maladie, bourrelé de remords, en proie à d'horribles accès de désespoir et de colère. Il avait soixante-dix ans et il en avait régné trente-quatre. La mort d'Hérode eut lieu en l'an 4 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire deux ans environ après la naissance de Jésus-Christ, qu'une erreur du moine Denys le Petit a placée après sa date probable.

La faveur d'Auguste et des Romains avait été le but de tous les désirs d'Hérode. Tous ses goûts le portaient vers l'imitation des mœurs de Rome. Il bâtit un théâtre dans Jérusalem et hors des murs un amphithéâtre; tous les cinq ans il y fit célébrer des jeux en l'honneur d'Auguste, malgré l'horreur profonde avec laquelle les Juifs et surtout les pharisiens voyaient ces profanations de la ville sacrée.

Il rebâtit Samarie, mais l'appela *Sébaste* (du nom d'Auguste en grec) et y éleva un temple à l'empereur. Il dépensa des sommes immenses en châteaux forts, en palais, en constructions splendides, non-seulement à Jérusalem, à *Hérodion*, à Césarée, mais à Damas, à Tyr, à Sidon, à Tripolis, etc., c'est-à-dire non-seulement dans son royaume mais même en pays étrangers.

Deux de ses actes lui avaient valu une ombre de popularité. Dans une famine, il donna l'argenterie et l'or de ses trésors afin d'acheter en Égypte du blé pour le peuple. Mais ce qui

fut plus doux encore à l'orgueil national et à la piété des Juifs, ce fut la reconstruction du temple. Il fallut deux ans pour amasser les matériaux nécessaires et huit pour la construction proprement dite ; on travailla beaucoup plus longtemps encore aux bâtiments extérieurs du temple. La dédicace eut lieu huit années avant l'ère chrétienne.

Par une décision d'Auguste, après la mort d'Hérode, son fils Archélaüs eut la Judée, la Samarie et l'Idumée avec le titre d'ethnarque; Hérode Antipas, son frère, fut tétrarque de Galilée et de Pérée, Philippe, de Batanée, de Trachonitide, d'Auranitide et de Damas.

Mais ce partage n'eut lieu qu'après une cruelle anarchie. Sabinus, chargé par Auguste d'administrer provisoirement les États d'Hérode, occupa les forteresses et le palais de Jérusalem et mit la main sur le trésor. Le peuple se révolta, et la fête de la Pentecôte servit de prétexte à une multitude de Juifs pour se réunir contre l'oppresseur païen ; plusieurs chefs de partisans s'insurgèrent, entre autres un berger nommé Athronge, qui se déclara roi, se fit une armée et combattit à la fois les soldats d'Hérode et ceux de Rome. Alors Varus, tristement célèbre pour avoir été vaincu plus tard en Germanie par Hermann, vint avec deux légions combattre les révoltés. Il les vainquit et fit crucifier par petits nombres, dans une foule d'endroits, afin de semer partout la terreur romaine, deux mille prisonniers.

Le règne d'Archélaüs dura dix ans. Il avait mal commencé, trois mille Juifs de Jérusalem ayant péri dans une émeute ; il finit par une sentence d'Auguste, qui envoya en exil à Vienne dans la Gaule ce prince incapable, détesté par son peuple qu'il opprimait avec cruauté, et dont il outrageait insolemment toutes les lois et les croyances.

La Judée fut annexée à la Syrie et gouvernée par son procurateur Coponius, sous l'autorité du *præses* ou proconsul de Syrie, qui était alors P. Sulpicius Quirinus. C'est ce dernier

qui fit faire un recensement des habitants de la nouvelle province romaine, comme il est dit dans l'Évangile selon saint Luc, II, 2; seulement il y a une erreur incontestable dans l'Évangile, quant à la date de ce dénombrement qui froissa le sentiment national des Juifs et fut l'occasion d'un soulèvement dirigé par Judah, surnommé le Gaulanite et le Galiléen (Act. v, 37). Cette révolte fut réprimée, mais le parti qu'avait constitué ce Judah lui survécut. Il se composait des pharisiens les plus exaltés dans leur foi et leur patriotisme israélite, et ses membres prirent le nom de *Zélateurs* ou *Zélotes*. Ce parti fanatique, qui est mentionné dans les Évangiles, s'exaspéra de plus en plus sous le joug romain.

Les *præsides* de Syrie, les procurateurs de Judée et les grands prêtres changeaient sans cesse à cette époque. Ce fut Quirinus qui donna la tiare à Hanan ou Anne, beau-père de Caïphe (Luc., II, etc.), et plus tard, Valerius Gratus, nommé gouverneur de Judée par Tibère, appela à la souveraine sacrificature Caïphe lui-même, dont le nom juif était Joseph. Le successeur de Gratus fut Pontius Pilatus.

Quant à celui des Hérodes qui se fit le complice de Caïphe et de Pilate dans le meurtre juridique de Jésus, c'était le tétrarque de Galilée, Hérode Antipas. Il résidait dans la ville de Tibériade, qu'il avait bâtie en l'honneur de Tibère sur la rive du lac de Génésareth. Dans un de ses voyages de Rome, il vit sa nièce et belle-sœur Hérodias, qui, fatiguée d'être l'épouse d'un simple particulier, Philippe Boethus, se fit épouser par le faible Antipas, quoiqu'il fût marié lui-même à la fille du roi arabe Hareth ou Arétas. Ce fut ce mariage, doublement adultère, et même selon les idées juives, incestueux, que Jean-Baptiste reprocha en face aux deux coupables, avec la rude franchise et l'intrépidité d'un second Élie. Hérodias se crut perdue si le prophète restait libre de censurer Antipas et d'éveiller ses remords. Tout le monde se rappelle comment elle obtint d'abord son incarcération dans

les cachots de la forteresse de Machéronte, où le roi s'était rendu pour résister à Hareth, qui venait, à la tête d'une armée, venger sa fille répudiée. On sait aussi au moyen de quel artifice Hérodias fit demander par Salomé (sa fille et celle de Boethus) la tête de Jean et se la fit apporter à table, sur un plat, pour s'assurer que son ennemi était mort et que le bourreau n'avait pas laissé au tétrarque le temps de dissiper les fumées du vin et de révoquer la sentence. Lorsque plus tard Hérode Antipas fut détrôné par l'empereur et exilé à Lyon, cette même Hérodias lui demeura fidèle, refusa le pardon de Caligula et suivit volontairement son mari dans l'exil. (An 39.)

Pilate s'attira le même sort par ses exactions éhontées et par d'atroces violences; il avait été cause de plusieurs séditions graves; tantôt il avait eu l'imprudence d'introduire dans la ville sainte, au grand scandale des Juifs, les enseignes romaines qui, d'ordinaire, étaient gardées à Césarée et qui étaient l'objet d'honneurs idolâtres; tantôt il avait dépensé pour la construction d'un aqueduc l'argent recueilli dans le trésor du temple. Il étouffait dans le sang les rébellions qu'avait fait naître son impolitique rigueur et eut même un jour la perfidie de mêler au peuple des soldats déguisés en Juifs et porteurs d'armes cachées dont ils se servirent pour égorger les rebelles sans défense. Accusé d'autres cruautés par les Samaritains, devant son supérieur, le gouverneur de Syrie, Vitellius (père de l'empereur de ce nom), Pilate fut envoyé à Rome pour se justifier. On assure que Caligula, qui venait de succéder à Tibère, exila l'ancien procurateur en Gaule, à Vienne, et que là, désespéré, Pilate se tua.

Le règne de Caligula eut pour le peuple juif des conséquences graves et de diverse nature. Il se trouva que le nouveau maître du monde avait eu à Rome pour ami, ou à vrai dire pour flatteur et pour compagnon de débauche, Hérode Agrippa, frère d'Hérodias et fils d'Aristobule; ce prince avait

été quelque temps captif, pour avoir dit imprudemment que Tibère était moins digne de l'empire que Caligula. La captivité d'Agrippa, comme plus tard celle de saint Paul à Rome, consistait à être non pas emprisonné, mais lié par le poignet à une chaîne de fer dont l'autre extrémité était attachée au bras d'un soldat, qui répondait de son prisonnier sur sa tête. Devenu empereur, Caligula mit en liberté son partisan et lui donna une chaîne d'or du même poids que celle de fer qu'il avait portée; Agrippa, plus tard, la fit suspendre dans le temple de Jérusalem. Le titre de roi de Judée fut rétabli et le pays fut donné au favori par degrés, province à province. Claude continuant les bienfaits de Caligula, la Palestine finit par être tout entière accordée au nouveau roi.

L'affection de Caligula pour Agrippa sauva les Juifs dans un moment de terrible péril, lorsque le fou couronné voulut être dieu de son vivant et fit placer son image dans tous les temples de tout culte et de tout pays. Les Juifs d'Égypte envoyèrent à l'empereur une célèbre députation dont le récit nous a été laissé de la main même de son chef, l'illustre philosophe Philon; à peine l'insensé daigna-t-il entendre les envoyés, et le sang juif allait couler à flots, quand Agrippa et le gouverneur de Syrie, Pétrone, réussirent à lui ôter la pensée de se faire adorer dans le temple de Jérusalem. Mais déjà son premier caprice lui était revenu, il allait sévir avec fureur, quand il fut assassiné.

Des services si essentiels rendus par Agrippa Ier à son peuple l'avaient fait aimer; son influence sur Caligula, et plus tard le bruit répandu qu'il avait contribué à porter Claude au trône du monde, lui donnèrent dans tout l'Orient un crédit et une popularité dont il n'abusa pas. Après tant de princes cruels et pervertis, son règne de sept ans parut aux Juifs d'autant plus doux qu'il rechercha leur affection, soit en observant leurs lois et en prenant part aux exercices pieux des synagogues, soit en entourant de murs Jérusalem agrandie, soit

enfin en persécutant les chrétiens; ce fut lui qui mit à mort saint Jacques, fils de Zébédée, et qui fit emprisonner saint Pierre. (Act. xii, 1-3.)

Sa mort parut aux chrétiens un châtiment de Dieu. Elle eut lieu à Césarée; il donnait dans l'amphithéâtre une fête à des envoyés de Tyr et de Sidon qui venaient lui adresser une supplique parce qu'il avait affamé leur pays en accaparant le blé. Vêtu de pourpre, il prononça un discours qui fut couvert d'applaudissements; on le déclarait un dieu et non un homme, comme on le faisait pour les empereurs. Tout à coup, il se trouva mal : une terrible maladie l'avait saisi; quatre jours après, il était mort, et les chrétiens de Judée pensaient qu'un ange invisible l'avait frappé au milieu de ce triomphe impie. (Act. xii, 20-24.)

Il laissa un fils, Hérode Agrippa II, et trois filles, dont deux ont un nom dans l'histoire; l'aînée était la fameuse Bérénice, aimée de l'empereur Titus, qui, au moment de la faire impératrice, *la renvoya malgré lui et malgré elle*, parce que Rome s'indignait à l'idée de voir monter au trône des Césars une reine, et surtout une Juive. La plus jeune était Drusille, qui se sépara de son mari Azziz, roi d'Émèse (Homs), pour épouser un ancien esclave, Félix, gouverneur de Judée, frère de cet affranchi Pallas qui fit Néron empereur et qui pendant quelques années régna sous son nom.

Agrippa II ne succéda pas immédiatement à son père, soit parce qu'il était trop jeune, soit parce que la politique romaine avait pour principe de ne pas fonder de dynasties durables, et de remanier sans cesse à son gré ce qu'on appellerait aujourd'hui la carte de Syrie. La Palestine redevint province romaine, de nom comme de fait, sous le procurateur Cuspius Fadus, qui céda à Hérode, roi ou prince de Chalcis et frère d'Agrippa Ier, la garde du temple avec le pouvoir de nommer et déposer les grands prêtres. Ce fut sous Fadus qu'eut lieu la révolte du faux Messie Theudas, bientôt vaincu et décapité,

événement que saint Luc rapporte par erreur à une autre époque. (Act. v, 36.)

Une reine étrangère et son fils, tous deux convertis au judaïsme, rendirent à cette époque d'immenses services à la Judée et à sa capitale, pendant une affreuse famine. Les *tombes royales*, situées au nord de Jérusalem, paraissent être celles d'Hélène et d'Izate, reine et roi de l'Adiabène, petite province qui aujourd'hui fait partie du Kurdistan.

Après un Juif renégat, Tibère Alexandre, neveu du savant Philon, la Judée eut pour gouverneur, en 48, Ventidius Cumanus ; ses sanglantes rigueurs soulevèrent des révoltes continuelles, qui aboutirent à la ruine de Jérusalem. Cumanus eut Félix pour successeur, tandis qu'Agrippa II, d'abord roi de Chalcis après son oncle, recevait pour royaume l'ancienne tétrarchie de Philippe, l'Abilène.

Félix, justement stigmatisé par Tacite, « exerçait, au milieu de toutes les cruautés et de toutes les débauches, les pouvoirs d'un roi avec une âme d'esclave. » Ce fut devant lui que saint Paul, alors captif à Césarée, comparut, envoyé par le tribun militaire Claude Lysias, et accusé par le grand prêtre Ananias de semer la discorde et d'avoir manqué de respect au temple. Paul avait apporté les aumônes abondantes des Églises d'Asie et de Grèce à celle de Jérusalem, et Félix essaya de se faire acheter la liberté de ce chétif personnage qui seul, sans force armée et sans autorité extérieure, avait un si étrange pouvoir pour se procurer de l'argent. (Act. xxiv, 24-27.)

Au moment où saint Paul avait été arrêté à Jérusalem, le commandant romain de la garde du temple l'avait pris pour l'un de ces faux messies qui sans cesse soulevaient le peuple contre les Romains ; c'était un Juif d'Égypte qui avait amené sur le mont des Oliviers une foule abusée, pour voir tomber miraculeusement à sa parole les murs de Jérusalem et pour chasser ensuite les Romains de la capitale démantelée. Les

adhérents de ce fanatique avaient été massacrés, mais leur chef avait disparu. Ces perpétuelles échauffourées, suscitées par de prétendus messies, à demi insensés, recommençaient sans cesse au milieu d'une population fanatisée et poussée au désespoir par l'oppression des Romains, que Félix sut rendre plus intolérable que jamais. Des énergumènes qu'on appela *sicaires* cachaient des poignards sous leurs robes et commettaient des assassinats jusque dans le temple. La discorde pénétra partout, même parmi les sacrificateurs; leurs chefs les dépouillaient et vivaient dans le luxe en les réduisant à souffrir de la faim. La désorganisation était générale.

A Césarée, ville en partie païenne et en partie juive, de longues discussions eurent lieu. Les païens, ou comme on les appelait, les Grecs, achetèrent Burrhus, l'ancien gouverneur de Néron, et, par lui, firent ôter le droit de bourgeoisie aux Juifs de la ville; ce décret inique contribua pour une large part au soulèvement général qui devenait de plus en plus imminent.

Félix, destitué et accusé devant Néron, échappa au châtiment et fut remplacé par Porcius Festus, qui à son tour fit comparaître saint Paul devant lui,en présence du roi Agrippa et de sa sœur Bérénice, non pour être jugé par eux, mais pour leur faire connaître la religion nouvelle, dont ils étaient curieux. Ils l'envoyèrent à Rome, comme ayant usé de ses droits de citoyen romain par un appel à l'empereur. (Act. 25 et 26.)

Un grand prêtre nommé Hanan ou Anne, sadducéen rigide et cruel, fit lapider comme blasphémateurs quelques personnes accusées d'avoir transgressé la loi, entre autres saint Jacques, frère de Jésus-Christ, premier pasteur de Jérusalem, et très-probablement l'auteur de l'austère et spirituelle épître qui porte son nom dans le Nouveau Testament (1). Il était connu

(1) Il règne quelque confusion sur les trois Jacques dont il est question dans les Livres saints. Nous croyons que le frère de Jésus, l'évêque de Jérusalem, l'auteur de

sous le nom de Jacques le Juste, et n'avait pas cessé d'observer la loi de Moïse avec une extrême sévérité; il était populaire et vénéré, même des pharisiens. Aussi les exécutions sommaires du grand prêtre sadducéen furent dénoncées à la fois au roi Agrippa et au nouveau gouverneur Albinus, à qui seul appartenait le *droit du glaive*. Anne fut dépouillé de la tiare après trois mois de souveraine sacrificature.

Du reste, Albinus vendait au plus fort enchérisseur ou la justice ou l'impunité, et Agrippa en faisait autant du sacerdoce suprême. Il fit surgir de nouveaux troubles en ôtant la tiare à Jésus, fils de Domnée, pour la donner à un autre Jésus fils de Gamala, dont la femme Marthe, fille de Boéthus, avait acheté à deniers comptants, pour son mari, la souveraine sacrificature; le fils de Domnée résista, et de là résultèrent des désordres violents.

Jusqu'en 64, les travaux extérieurs du temple occupaient une foule d'ouvriers; ils furent alors terminés et plus de dix mille hommes se trouvèrent, à Jérusalem, sans emploi et sans pain. Albinus, qui se vit près d'être révoqué, ajouta à la confusion en relâchant pour de l'argent, avant son départ, un grand nombre de malfaiteurs. Gessius Florus le remplaça et le fit regretter.

Marié à une intime amie de l'impératrice Poppée, il se crut sûr de l'impunité et ne respecta rien. Compromis cependant à force de crimes, il prit le parti, pour se sauver, de provoquer lui-même une insurrection générale. Entre autres insolences préméditées, il fit prendre avec ostentation de l'argent pour le service de l'empereur, dans le trésor du temple. Le peuple se vengea de lui par des insultes; on mendia dans la ville pour le *pauvre Florus*. Il chercha en vain à se faire livrer ceux qui l'avaient bafoué; furieux, il fit massacrer et piller les habitants; trois mille six cents personnes de tout âge et de

l'épître, le martyr d'Anne est un même personnage, distinct des deux apôtres, l'un fils d'Alphée, l'autre de Zébédée.

tout sexe furent tuées dans les rues et dans les maisons en un seul jour; il fit même battre de verges et crucifier des Juifs qui avaient le titre et les droits de chevalier romain. Ce ne fut que le début de ses infâmes sévices. Agrippa essaya en vain de calmer Jérusalem exaspérée et se retira dans son royaume. Les habitants se divisèrent; le parti de la soumission, soutenu par 3000 cavaliers qu'envoya Agrippa, occupa la ville haute tandis que les révoltés ou zélateurs se fortifiaient dans la basse ville et le temple. Le commandant du temple, Éléazar, fit cesser les sacrifices qu'on offrait à Dieu pour la personne de l'empereur et pour la prospérité de l'empire.

La guerre civile se trouva alors organisée. Non-seulement les zélateurs brûlèrent les palais d'Agrippa et de Bérénice, ainsi que les archives, afin de détruire les titres de tous les créanciers, mais ils prirent la forteresse Antonia et passèrent au fil de l'épée la garnison romaine qui s'était réfugiée dans trois tours de l'ancienne muraille; et cependant la vie avait été promise aux soldats.

En même temps que les zélateurs commettaient cette trahison sanglante à Jérusalem, les païens de Césarée (la capitale romaine du pays) faisaient un horrible carnage des Juifs, au nombre de vingt mille.

Le gouverneur de Syrie, Cestius, après avoir assiégé vainement Jérusalem pendant six jours, battit en retraite et fut défait près de Beth-Horon par les insurgés toujours plus nombreux, qui s'emparèrent de ses bagages et de ses machines de guerre. Les païens de Damas se vengèrent de ce désastre en assassinant à la fois dans le Gymnase dix mille Juifs, qu'on avait réunis sans armes sous un prétexte spécieux. Le massacre des sectateurs d'une religion par ceux d'une autre, était alors, en Syrie, fréquent comme de nos jours, tout accommodement devenait impossible. Une guerre d'extermination entre Rome et la Judée commençait; elle ne pouvait finir que par l'anéantissement du peuple israélite; les deux races, les deux

religions étaient arrivées l'une contre l'autre au paroxysme de la haine et de la fureur.

Ce fut alors que le petit groupe des chrétiens de Judée, étrangers à ce débordement de cruautés, se réfugia au delà du Jourdain, dans la petite ville de Pella, et y attendit des temps meilleurs, suivant le conseil même que Jésus leur avait laissé. (Math. xxiv, 16.)

Nous ne raconterons pas ici les sanglantes péripéties de cette guerre implacable, où l'admiration qu'inspire la résistance héroïque des Juifs est à chaque instant troublée par l'horreur que causent leur férocité, leur perfidie et leurs hideuses discordes, tandis que les Romains, sans en excepter ni Vespasien ni Titus, se rendent exécrables par leur inhumanité.

Après un des siéges les plus effroyables dont l'histoire fasse mention, rendu horriblement meurtrier, moins par la guerre elle-même que par la famine et les combats fratricides que se livraient entre eux les assiégés, Jérusalem fut prise, le temple brûlé par accident et la ville rasée. Nulle part, même à Carthage, Rome n'avait rencontré une résistance aussi persévérante et aussi indomptable que chez ce petit peuple juif, si méprisé et si souvent vaincu.

Titus rentra en triomphe à Rome, traînant après son char les deux derniers champions de l'indépendance juive, Jean et Simon, dont l'un finit sa triste vie dans un cachot, tandis que l'autre fut flagellé et décapité au Forum, où l'arc de triomphe érigé à Titus est encore debout, et porte sur ses bas-reliefs l'image du chandelier à sept branches, de la table de proposition et des trompettes sacrées, suprêmes dépouilles de la nationalité et de la religion des Juifs (1).

Trois forteresses restaient encore à prendre, Hérodion, Machéronte et Masada; les deux premières ne purent tenir

(1) Vespasien avait également détruit le temple juif d'Égypte, à Léontopolis.

longtemps contre les Romains. La dernière, sur les bords de la mer Morte, était commandée par un descendant de Judah le Galiléen, nommé Éléazar; il se défendit aussi longtemps qu'il le put. Quand le moment de céder fut venu, il persuada aux derniers des Juifs réunis avec lui, de mourir avec leurs familles plutôt que de se rendre. Les enfants et les femmes furent égorgés; puis dix hommes tirés au sort égorgèrent leurs camarades et finirent par se tuer eux-mêmes; enfin Masada fut incendiée. C'était le jour de la Pâque juive, l'an 73. Quand les Romains entrèrent dans la place, un silence solennel y régnait et neuf cent soixante cadavres brûlaient au milieu des débris. Seules, deux femmes sortirent des aqueducs où elles s'étaient cachées, avec leurs petits enfants.

Ainsi périt la Judée. Mais telle était son indestructible vitalité qu'elle essaya encore de renaître des cendres de Jérusalem et de Masada.

Le Sanhédrin avait été transféré avant le siége à Jamnia ou Yebnah; une célèbre école de rabbins s'y forma et le président de cette assemblée reprit le titre de Nasi ou de prince, qu'avaient illustré Siméon Maccabée et ses premiers successeurs.

Il fallut une garnison de huit cents hommes sur le mont de Sion pour empêcher les murs de Jérusalem de sortir de leurs ruines et de se relever. Domitien persécuta les Juifs, rechercha et fit périr, à l'exemple de Vespasien, tout ce qui restait du sang de David pour mettre fin aux apparitions séditieuses de prétendus messies. Trajan fut obligé de sévir contre les débris du peuple juif, sans cesse révoltés; en Cyrénaïque, en Égypte, on les accusa d'avoir massacré dans une seule révolte deux cent vingt mille Grecs ou Romains.

Enfin, sous Adrien, un messie nommé Bar-Coziba, mais qui se faisait appeler Bar-Cochéba, fils de l'Étoile (Nombres, XXIV, 17), souleva une dernière fois ses compatriotes, et réussit à occuper Jérusalem, cinquante forteresses ainsi qu'un

grand nombre de villes et de villages. Il se proclama roi, il battit monnaie et fut déclaré roi et messie par un rabbin célèbre nommé Akiba.

Adrien d'abord n'avait pu croire cette révolte sérieuse; forcé d'en reconnaitre la gravité après plusieurs défaites du gouverneur Tinnius Rufus, il envoya en Judée Jules Sévère. Bar-Cochéba s'enferma dans une ville ou forteresse peu connue, nommée Béthar et s'y maintint, dit-on, plus de trois ans. Là se renouvelèrent toutes les horreurs des précédentes guerres. Dion Cassius prétend que dans cette insurrection finale, cinq cent quatre-vingt mille Juifs furent tués; les rabbins en comptent beaucoup plus. Bar-Cochéba périt les armes à la main. Akiba, entre autres martyrs, fut écorché vif et mourut avec une constance inébranlable en répétant la dernière parole de tout Israélite fidèle : *Écoute, Israël, Jéhovah est notre Dieu, Jéhovah est un !* (Deut. VI, 4.)

Adrien fit vendre comme esclaves, mais au prix qu'on payait les chevaux, ce qui restait des insurgés. La Judée devint un désert. Une ville nouvelle fut bâtie sur les ruines de Jérusalem, dont le nom même fut aboli. La cité romaine s'appela Ælia Capitolina, des noms d'Ælius Hadrianus, son fondateur, et de Jupiter Capitolin qui eut un temple sur l'emplacement du lieu saint. L'entrée d'Ælia fut interdite sous peine de mort aux Juifs, et même aux chrétiens de race israélite; un pourceau de marbre, placé au-dessus de la porte qui conduisait vers Bethléem, rappelait, par un insultant emblème, aux fils d'Israël, que leur cité sainte était pour eux à jamais perdue et profanée.

La petite ville d'Ilia, dont parlent dans leurs relations quelques voyageurs arabes, n'est autre que Jérusalem. Longtemps on vendit à prix d'argent aux Juifs la permission de venir une fois par an sur l'emplacement de leur ville sacrée pleurer le passé et rêver un chimérique avenir.

DEUXIÈME PARTIE

LES IDÉES (1).

A divers traits, on a pu déjà reconnaître en partie quelle fut, pendant la période qui s'étendit de Cyrus à Adrien, la marche des opinions dans la nation juive; il nous reste à préciser le peu que nous en avons dit.

Ce qui développa chez ce peuple une incomparable force de résistance, ce qui lui donna le pouvoir de durer jusqu'à nos jours et de survivre aux grands empires qui tour à tour l'avaient subjugué, l'Égypte et l'Assyrie, la Grèce et Rome, ce qui lui valut l'inconcevable privilége de se survivre à lui-même tant de siècles et de subsister depuis 1800 ans sans patrie, c'est une idée, une vérité, c'est le monothéisme, c'est cette foi au seul vrai Dieu, que le vieil Akiba attestait d'une voix mourante au milieu des tortures dernières. Qui oserait prétendre que cette mission du peuple juif soit finie, soit devenue inutile, quand la chrétienté presque entière est trinitaire et quand, de plus, le catholicisme ne cesse d'ajouter, sous nos yeux, à la divinité de Marie et au nombre des saints? Le monde, même chrétien, a encore intérêt à entendre chaque Israélite affirmer en mourant cette suprême vérité, sans cesse méconnue : *l'Éternel est un.* Si les chrétiens étaient sérieusement monothéistes, le judaïsme n'aurait plus de sens que dans le passé. Autour de cette doctrine première, les Juifs avaient construit tout un système de croyances; notre aperçu de leur histoire, depuis la restauration jusqu'à l'extermination, présenterait une lacune des plus graves si nous ne résu-

(1) Voyez *Doctrines religieuses des Juifs* pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne, par M. Michel Nicolas.

mions rapidement ici, après la marche des faits, le développement des idées.

Avant la captivité du peuple juif dans les États du roi de Babylone, le jéhovisme ou le pur monothéisme n'avait jamais été accepté de tous, ni peut-être même de la majorité, et avait dû lutter sans cesse, soit contre l'élohisme, forme moins pure et plus ancienne de la croyance nationale, soit contre le culte des faux dieux de l'Égypte et de la Syrie (1). Après la captivité, il en fut autrement; ceux qui revinrent d'Assyrie en Judée étaient, à ce point de vue au moins, l'élite de la race israélite; seuls, en effet, les hommes fortement attachés à leur patrie et à leur foi, convaincus que Jéhovah avait justement puni l'idolâtrie et la désobéissance de leurs pères, vinrent se créer une demeure parmi les ruines désolées de Jérusalem. Aussi, dès ce moment, cet entraînement vers l'idolâtrie, qui s'était sans cesse renouvelé chez les Israélites, cessa entièrement et pour toujours.

L'explication, la conservation, la défense de la vérité révélée, devint pour eux un intérêt de premier ordre.

Les Juifs eurent les premiers une science et une littérature théologiques. Dès avant les Maccabées, bien des livres avaient été écrits, bien des idées discutées parmi eux. C'est de cette époque antérieure à la restauration que paraît dater la *Sagesse* de Jésus, fils de Sirac (*l'Ecclésiastique*), recueil fort remarquable de maximes, où le vieil esprit juif vit encore, mais où déjà l'on voit poindre de nouvelles tendances plus spiritualistes.

Cependant de grands changements avaient eu lieu. Les prophètes ou prédicateurs, formés en grand nombre, mais non exclusivement, dans les écoles organisées par Samuel, ces éloquents et hardis orateurs, ces poëtes sublimes, qui avaient reproché avec tant d'héroïsme et d'éclat, *à Israël ses*

(1) Michel Nicolas : *Études critiques sur la Bible.* — Ancien Testament : Des principes généraux du mosaïsme.

forfaits, à Jacob ses iniquités, et soutenu les religieuses espérances du peuple de Dieu, restèrent sans successeurs pendant cinq cents ans, depuis Malachie jusqu'à Jean-Baptiste. Ils furent très-faiblement remplacés par les scribes ou docteurs de la loi, dont l'origine paraît remonter à la captivité même; c'étaient des érudits, des légistes, des archéologues succédant à des tribuns populaires, à des champions passionnés de la vérité et de Dieu, aux représentants intrépides et redoutés de la conscience publique. L'enseignement minutieux, juridique, des scribes, ne pouvait être chez tous le même; des sectes se formèrent, interprétant de diverses façons les textes sacrés et les traditions nationales.

En outre, diverses notions assyriennes et surtout persanes se trouvèrent mêlées depuis la captivité aux anciennes croyances d'Israël (1). Non-seulement, plusieurs des livres postérieurs à la captivité, Ezéchiel, Daniel, sont peuplés de figures bizarres, colossales, et de représentations fantastiques où se combinent de diverses manières les formes de l'homme et du lion, de l'aigle et du taureau, comme dans les monuments de Ninive et de Persépolis; mais des doctrines nouvelles s'étaient insinuées dans l'esprit juif. C'était là un résultat naturel de l'espèce de mélange des deux peuples, mais les Perses furent pour les Juifs des libérateurs et des amis. D'ailleurs, entre toutes les religions antiques, celle de Zoroastre était celle qui différait le moins de celle des Juifs. L'immortalité de l'âme et sa nature spirituelle, à peine indiquées jusque-là dans quelques livres sacrés des Israélites, prirent

(1) Nous n'ignorons pas que l'influence du séjour d'Israël en Assyrie a été fortement exagérée, ni que les Juifs de Babylone ont pu communiquer plus tard leurs opinions nouvelles à leurs frères établis en Palestine. Mais quand on voit des livres comme celui d'Ézéchiel, tout remplis d'images nouvelles fournies par les mœurs et même par le culte de l'Assyrie, on ne peut guère se dissimuler qu'Israël, se trouvant plongé dans un milieu si différent de celui où il avait vécu, en avait reçu des impressions vives et profondes. Un grand nombre des images qui ont fait le fonds de la littérature apocalyptique, étaient entrées, pendant la captivité, dans l'esprit des Hébreux; ces images n'y ont pas pénétré seules; bien des symboles ont pu changer de sens, mais tout un courant d'idées avait été introduit avec eux dans la pensée juive.

désormais une place considérable dans leur vie religieuse, et, sous ce point de vue, leurs relations avec l'Orient païen leur furent très-profitables.

D'un autre côté, la plupart des Juifs adoptèrent sur les bons et mauvais esprits, sur Satan et sur les sept princes des anges, les rêveries des peuples asiatiques. Ils corrigèrent le mazdéisme (religion persane) en ce sens que le Satan des Juifs, tel qu'il apparaît dans les livres de Job, des Chroniques, de Zacharie et de Jésus, fils de Sirac, fut toujours bien autrement inférieur à Jéhovah, seul vrai Dieu, qu'Ahriman ne l'était à Ormuzd chez les Perses. Mais l'analogie subsiste, et il n'est pas douteux que les apparitions perpétuelles d'anges (1) et les possessions démoniaques plus fréquentes encore, auxquelles croyaient les contemporains du Sauveur, ne fussent des dérivations directes des religions de l'Assyrie et de la Perse. Le livre apocryphe de Tobie est celui où les emprunts les plus considérables ont été faits à la démonologie assyrienne. C'est à la même source que les Juifs puisèrent l'idée première d'une lutte entre les puissances du bien et du mal, suivie d'un long règne de prospérité (millénium), idée qui devint le germe de toute une littérature dite apocalyptique, à laquelle appartiennent le livre de Daniel dans la Bible israélite et l'Apocalypse dans le Nouveau Testament des chrétiens. (Nicolas, *Doctrines religieuses des Juifs*, pages 254-310.)

Ce furent surtout les pharisiens qui, tout en se déclarant plus fidèles que personne à l'antique mosaïsme, donnèrent de l'extension à la nouvelle doctrine des esprits. Leur nom paraît signifier qu'ils voulaient être *séparés*, non pas d'Israël, mais du reste du monde et des Israélites infidèles; ils ne formaient, à proprement parler, ni une secte, ni un parti : ils constituaient la masse de la nation et ils étaient populaires au plus haut degré. Ils admettaient, outre l'Écriture et avec au-

(1) Avant la captivité, les *Messagers* de Jéhovah ne sont pas identiques avec les anges, tels que la religion juive les conçut plus tard.

tant d'autorité au moins, une *tradition orale* qui, disaient-ils, remontait à Moïse.

Les principaux dogmes qu'ils fondaient sur cette tradition étaient, outre leur croyance aux anges, une sorte de destin ou de providence qui se rapprochait assez de la fatalité païenne, quoique la liberté humaine ne fût point niée par eux; puis, l'immortalité des âmes et le retour des bons sur la terre pour y régner dans la gloire, après la *consommation des siècles*, c'est-à-dire après l'achèvement des destinées terrestres, tandis que les méchants seraient éternellement punis sous la terre, dans le Chéol, ou séjour des morts. Ils rattachaient à ces espérances celle de la venue et du triomphe du Messie.

De plus, une foule de traditions de détail imposaient aux pharisiens des observances minutieuses et strictes qui formaient comme une *haie autour de la loi*. Le principe généralement adopté était celui-ci : Pour être sûr de ne point passer au delà de ce qui est permis, il faut rester en deçà, faire toujours quelque chose de plus que ce qui est commandé, et s'assurer ainsi un mérite, un droit devant Dieu. Un puéril formalisme, l'orgueil spirituel le plus outré, un fanatisme insensé, et souvent enfin l'hypocrisie, furent les résultats inévitables de cette tendance portée à l'excès. Les meilleurs d'entre les Juifs le reconnaissaient; aussi le Thalmud distingue-t-il sept classes de Pharisiens, dont six qu'il couvre de ridicule, auxquelles il reproche leur orgueil et leur hypocrisie, tandis qu'une seule est reconnue sincère et pieuse.

Les pharisiens de ce dernier ordre étaient certainement ce que la Judée avait de plus élevé et de plus pur. En général, malgré ses défauts, cette secte se recommandait par un patriotisme chaleureux et dévoué.

Les sadducéens étaient la contre-partie à peu près exacte de leurs rivaux. Leur origine est mal connue, mais paraît remonter au parti grec qui, au temps de la domination des Séleucides, acceptait le joug et la civilisation supérieure de

l'étranger. Pour le peuple, c'était là une sorte de trahison, et les docteurs de la loi, les chefs de la synagogue avaient lancé une solennelle malédiction contre tout Israélite coupable d'enseigner le grec à son fils.

Les sadducéens constituaient dans le judaïsme un parti et non une secte. Ils rejetaient la tradition et les espérances messianiques de leur peuple, niaient la résurrection, les anges, l'âme elle-même. (Act. XXIII, 8.) Ils limitaient ou contestaient l'action de la Providence, mais insistaient beaucoup sur la liberté ou plutôt sur la responsabilité humaine et montraient une extrême dureté à l'égard de ceux qui transgressaient les lois ou troublaient l'ordre. Selon eux, jouir de la vie actuelle était tout, et l'amour de la patrie, l'indépendance nationale n'étaient que des chimères coupables dès qu'elles portaient atteinte à la sécurité ou aux jouissances des grands et des riches. C'est en effet dans les classes opulentes que se recrutaient les sadducéens, ces épicuriens du judaïsme, tandis que les masses étaient pharisiennes.

On a lieu de penser que les *Hérodiens* dont l'Évangile fait mention étaient des sadducéens extrêmes, plus étroitement liés que les autres avec la maison régnante, complices déclarés de ses attentats contre le génie juif ou la loi, et de ses préférences pour les usages païens.

D'un autre côté, le rigorisme de la secte dominante n'avait pas encore paru assez ascétique à une partie de ses membres. Peut-être, à l'imitation d'une association qui s'était formée parmi les Juifs d'Égypte sous le nom de *Thérapeutes* ou guérisseurs (des âmes), un certain nombre de pharisiens prit le nom d'*Esséniens* qui a le même sens, et s'organisa en petits groupes de cénobites. Ils pratiquaient la communauté des biens, le travail, le silence, l'obéissance aux supérieurs, et si ce n'est le célibat pour tous, des observances qui s'en rapprochaient le plus possible, en un mot une véritable règle monacale. Ils avaient des enseignements secrets qui n'étaient point

communiqués aux profanes et que les initiés eux-mêmes ne connaissaient que par degrés et selon leur grade. Les rangs y étaient strictement observés; comme certains ordres du moyen âge, l'essénisme était une secte organisée. Il paraît qu'une piété ardente, peu satisfaite des sécheresses du formalisme pharisien, fut l'origine de ces communautés. Quant aux doctrines, ils exagéraient et compliquaient celles des Pharisiens sur le destin et sur les esprits; les spéculations kabbalistiques tinrent chez eux une grande place.

C'est tout à fait à tort qu'on a prétendu expliquer la naissance du christianisme en le faisant dériver de l'essénisme (1). Du reste, l'ascétisme ne se produisit pas seulement chez les Juifs sous la forme de la communauté. La vie des solitaires était déjà pratiquée. L'historien Josèphe avait passé trois ans au désert, comme disciple d'un ermite juif nommé Bane, qui ne vivait que de fruits et ne se revêtait que de l'écorce des arbres, se purifiant plusieurs fois le jour et la nuit dans l'eau froide.

Il nous reste à indiquer une prétendue science cultivée avec grand zèle parmi les docteurs juifs, et qui, peu développée encore au sortir de l'exil où elle était née, prit par degrés une énorme extension; on l'appelait la Kabbale (2). A première vue, on pourrait la définir l'art de lire dans l'Écriture tout ce qu'on veut y trouver. Par des permutations de lettres, d'après certaines règles, on arrive à faire dire à une parole scripturaire tout autre chose que ce qu'a pensé l'auteur. Il paraît démontré cependant qu'on doit recourir à cette puérile méthode pour comprendre un très-petit nombre de mots de la Bible où la Kabbale s'est glissée (3). Mais ces divers

(1) Voyez Reuss, *Histoire de la théologie au siècle apostolique*, t. I, p. 130, et Nicolas, *Doctrine religieuse des Juifs*, p. 91.

(2) M. Franck (de l'Institut), *la Kabbale*.

(3) Jérémie parle à deux reprises (25, 26; 51, 41) du peuple de Chechah, qui n'a jamais existé. Mais tout s'explique si, d'après la méthode appelée Ath-Bach, on remplace chaque lettre de ce mot inconnu par une autre, la première de l'alphabet étant représentée par la dernière, la deuxième par l'avant-dernière, etc., ce qui donne au lieu de Chechah, Babel, et en effet, c'est de Babylone que Jérémie veut parler.

systèmes où l'on joue laborieusement sur les lettres du texte sacré ne sont que l'écorce de la Kabbale. Le fruit, c'est une interminable série de spéculations où, à propos du récit de la création dans la Genèse et de la vision d'Ezéchiel (1), toute une mythologie orientale, incohérente et confuse, se construit à grand'peine. En vertu du principe que rien n'est fait de rien, on imagina un Dieu néant, un Dieu chaos, toute une série d'émanations divines et successives dont la matière est le dernier degré; c'est un panthéisme oriental qui, formulé de diverses manières, surtout à Alexandrie, par les Juifs d'Égypte et par Philon, fut mêlé à la théorie des *Idées* de Platon. On sait l'immense abus que firent plus tard, de ces rêveries, les innombrables sectes gnostiques. A cet ordre de notions appartiennent, chez les Juifs alexandrins et chez ceux de Palestine, la *Parole* créatrice qui est, selon plusieurs, la première des Émanations divines, tandis que la *Sagesse*, la *Vie*, la *Gloire*, la *Lumière*, la *Plénitude*, l'*Unique engendré*, sont d'autres manifestations de Dieu. On se souvient que déjà dans le livre des *Proverbes* paraît la personnification ou hypostase de la *Sagesse*, « qui était avec Dieu avant qu'il fît le monde ». (Prov. VIII et IX.) Le livre de Jésus, fils de Sirac, représente cette Sagesse, non plus comme assistant à la création, mais comme l'opérant elle-même. On n'ignore pas que ce nom de Sagesse, devenu bien plus tard *sainte Sophie*, et les autres noms cités par nous, sont tous appliqués à Jésus dans l'Évangile selon saint Jean et quelques passages de l'Épître aux Colossiens.

Ces titres, en effet, étaient habituellement attribués par les Juifs à celui qu'ils appelaient l'*Espérance* ou la *Consolation d'Israël*, l'*Oint* de Dieu (en hébreu *Messie*, *Christ* en grec), le mystérieux prophète et roi, fils de David, qu'Israël attendait. Il devait chasser l'étranger, le païen de la Terre sainte, réta-

(1) *Maassé Beréchit* (Genèse, I). — *Maassé Merkaba* (Ezéchiel, X).

blir le trône de David et de Salomon, conquérir le monde et y régner mille ans avec les Juifs fidèles, soit ceux qui vivraient alors, soit les justes ressuscités. Ces idées, longtemps vagues, prirent, sous la domination des Romains, une intensité passionnée ; on se réfugiait, loin des opprobres et des douleurs du présent, dans les rêves d'une éclatante vengeance, d'une orgueilleuse domination et d'une existence de délices. Il ne s'agissait que de transférer l'empire de Rome à Jérusalem, et le Messie devint de plus un Auguste juif. On se persuada que les livres saints ne parlaient que de lui, et par toutes sortes d'artifices, en cherchant à lire l'avenir dans le passé, on trouva dans la Bible, au sujet du Messie, toute espèce de révélations grandioses et splendides. On rattacha les espérances messianiques aux rêveries apocalyptiques, à l'histoire des empires, aux révolutions des États, et c'est sous cette forme bizarre que la philosophie de l'histoire naquit en Judée et se fit jour dans le livre de Daniel, les prétendus oracles sibyllins et le quatrième livre d'Esdras.

Il faut rendre aux Juifs cet hommage d'avouer que la culture intellectuelle, l'art d'interpréter la loi, la lecture, l'écriture étaient enseignés avec zèle dans les écoles et très-activement exercés dans les synagogues. A cet égard, la privation du culte cérémoniel, quoique vivement déplorée par les fils de Judah, leur fut d'une haute utilité. Elle les obligea à se passer de sacrifices matériels, et à les remplacer par la prière, la lecture des livres saints et l'enseignement oral. La prédication régulière, l'enseignement public et périodique des choses de Dieu est sorti des synagogues ou assemblées juives. C'est là d'abord que Jésus l'a pratiqué ; c'est ce culte des synagogues, adopté plus tard par la Réforme, composé du chant des psaumes, de prières, de lecture et d'explications de l'Écriture sainte, que Jésus et les apôtres ont célébré. Il fut pour l'Évangile le moyen le plus fréquent de propagation : il sert puissamment, depuis bien des siècles, à la culture intellectuelle

de toutes les nations chrétiennes, et si les Chrysostome, les Bossuet ou les Saurin ont jeté sur la chaire chrétienne un grand éclat, il ne faut pas méconnaître en outre que, pour le plus grand nombre des hommes, l'humble chaire du village a été longtemps le principal ou même le seul moyen de culture.

De plus en plus, on le voit, les esprits mûrissaient pour s'assimiler la vérité plus haute et plus pure offerte au monde par Jésus. A force de chercher, on peut retrouver çà et là, dans les enseignements des rabbins, quelques-unes des idées que le Christ annonça avec le plus d'autorité. Il paraît certain que l'idée de faire de l'amour de Dieu et des hommes l'essentiel de la loi avait été plus ou moins entrevue par quelques docteurs de la loi, et il faut remarquer que l'Évangile même de saint Luc place cette belle pensée dans la bouche d'un scribe qui interroge Jésus (x, 27). On cite cette noble réponse du célèbre pharisien Hillel, contemporain d'Hérode, auquel on demandait de résumer la loi en peu de mots: «Ce que tu n'aimes pas pour toi, ne le fais pas à ton prochain; c'est là toute la loi; le reste n'en est que le commentaire.» Mais Jésus ne se borne pas à défendre de faire du mal à son prochain, ni même à ordonner de lui faire du bien, il s'élève plus haut que les actes extérieurs; il pénètre plus profondément dans l'âme; il parle à la conscience, il agit sur le cœur; il exige, il inspire l'amour.

Il paraît d'ailleurs que Hillel était trop spiritualiste pour son temps et que Chammaï, son antagoniste et son rival, maintenait contre lui la nécessité des observances pharisaïques et l'antique étroitesse de l'esprit judaïque; mais Hillel eut des successeurs.

La même largeur de vues paraît avoir rendu presque également éminent son descendant Gamaliel, *docteur de la loi honoré de tout le peuple*, dont saint Paul fut le disciple (Act., XXII, 3), et qui, dit-on, présidait le Sanhédrin quand les

apôtres furent appelés devant ce tribunal suprême. Saint Luc nous le montre disant alors à ses collègues : « Laissez-les aller; car, si cette entreprise ou cette œuvre vient des hommes, elle périra ; mais si elle vient de Dieu, vous ne pouvez la détruire ; et craignez alors qu'il ne se trouve que vous fassiez la guerre à Dieu » ! (Act., v, 33-40.)

Nous ferions injure à la vérité si nous refusions de voir, soit chez les scribes juifs, soit chez les philosophes grecs ou autres, telle ou telle pensée que Jésus a lui-même émise. D'ailleurs, dans le monde moral, il ne peut y avoir, il n'y a rien de vrai qui soit absolument nouveau et qui n'ait été pressenti de tout temps avec plus ou moins de force et d'intensité. Réjouissons-nous de tout ce que l'humanité a pensé ou senti de grand et de vrai, et reconnaissons que si, avant Jésus, le niveau des esprit commence à s'élever, notre Maître cependant domine de bien haut non-seulement son siècle, mais ceux qui ont suivi et le nôtre, non-seulement par la pureté de sa doctrine toute de spiritualisme, d'amour et de régénération morale, mais par la sainteté de sa personne, par la sublimité de sa mission, de sa vie et de sa mort, par la conscience qu'il avait de cette union avec Dieu, qui est le but unique de la vie religieuse et de la vie morale.

Si nous n'avons pas craint de replacer ici dans son véritable cadre historique cette figure incomparable et vénérée, il faut reconnaître qu'elle ne cesse de grandir, de devenir plus vivante et plus souveraine à mesure qu'on la voit de plus près, au milieu des réalités de l'histoire et du cœur humain, au lieu de la contempler à travers les mystiques brouillards d'une orthodoxie de convention.

BUNSEN.

I

BIOGRAPHIE (1).

> *Les formules dogmatiques sont des tombeaux où l'on enferme les idées toutes vives.*
>
> (BUNSEN).

C'est à Corbach, ancienne capitale de la petite principauté de Waldeck, à quelques lieues de Cassel, que naquit, le 25 août 1791, Christian Karl Josias Bunsen. Ses études de théologie, commencées à Marbourg, furent continuées, pendant cinq années (1808-1813), à Gœttingue, où il eut pour maîtres Heyne et Heeren, et où il se lia d'amitié avec des condisciples qui plus tard devinrent d'éminents théologiens, comme Lachmann et Lücke. Son père était un ancien militaire très-peu aisé; il ne put lui donner que cent thalers en l'envoyant à Marbourg. L'étudiant n'en possédait plus que dix quand, au bout d'un an, il s'établit à Gœttingue. Une vive aptitude pour l'étude des langues et un goût passionné pour les voyages, entraînèrent ensuite le jeune homme de contrée en contrée, et partout il fit mentir le proverbe des gens trop casaniers : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.* S'il ne s'agit que d'argent, cela peut être vrai; mais notre jeune philologue amassa, en voyageant, des connaissances étendues et variées, étudia sous les meilleurs maîtres et trouva partout, pour sa puissante organisation intellectuelle,

(1) *Le Lien*, 1861, nº 1.

des aliments précieux, d'énergiques moyens de développement. Il voyagea en Hollande, puis en Danemark, où il apprit, de Finn Magnussen, l'islandais.

En 1815, il passa quelques mois à Berlin, où Niebuhr, déjà célèbre par ses travaux sur l'histoire romaine, occupait une chaire de professeur. Avant de le connaître personnellement, Bunsen s'était épris d'un vif enthousiasme pour le caractère politique de Niebuhr et pour sa science, passionnée, mais sévèrement critique. Tandis que d'autres se désolaient de voir les récits de Tite-Live battus en brèche par le scepticisme lumineux de Niebuhr, notre jeune penseur était saisi d'admiration, en voyant la profonde sagacité du critique dégager la vérité de l'amas de fables sous lequel on l'avait à peu près ensevelie.

Bunsen vint, l'année suivante, à Paris, et y étudia l'arabe et le persan sous Sylvestre de Sacy. Rome l'attira ensuite, et d'autant plus que Niebuhr y résidait comme ambassadeur de Prusse. Sous les yeux de ce maître bien-aimé, Bunsen se livra avec une extrême activité à l'étude de l'histoire, de l'art antique, et poursuivit celle des langues. C'est à Rome, et à cette époque même, qu'il se maria. En 1818, Niebuhr le fit nommer secrétaire d'ambassade, et dès lors commença pour Bunsen cette double vie de diplomate et de savant qui l'a occupé jusqu'à ses dernières années.

Ses recherches avaient aussi, dès cette époque, un caractère religieux et même théologique; car, en étudiant les antiquités romaines, il s'attacha de préférence aux premiers siècles de l'Église de Rome, sur lesquels ses travaux ont jeté de vives lumières.

En 1822, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, vint à Rome. On sait combien ce roi s'est occupé de questions d'Église, de liturgie, d'administration ecclésiastique; ce fut lui qui *unit* l'Église réformée et l'Église luthérienne de ses États, œuvre excellente en elle-même, mais dont le malheur

et le tort furent d'émaner du gouvernement et non des gouvernés, de l'autorité civile et non des membres de l'Église. Nous ne savons à propos de quelle question ce prince exposait un jour ses théories sur l'administration de l'Église, lorsque son jeune secrétaire d'ambassade, avec cette liberté et cette inflexible droiture qui l'ont toujours distingué, s'avisa de contredire le souverain et de le réfuter. Franche et courageuse, l'objection fut, sans doute aussi, présentée avec tact et avec déférence, car le roi n'en fut nullement choqué, et même engagea son savant contradicteur à demeurer au service de la légation prussienne à Rome, en lui promettant de ne pas l'oublier. Ce fut entre le roi et le savant l'origine d'une amitié rare entre un souverain et un particulier, amitié qui dura autant qu'eux et qui suscita contre Bunsen bien des jalousies. Lorsque, en 1824, Niebuhr quitta Rome et devint professeur à Bonn, Bunsen le remplaça, par intérim d'abord, et fut nommé, en 1827, à la place vacante.

Jusqu'en 1838, il resta, avec le titre de ministre de Prusse, dans cette ville de Rome, qu'il connaissait depuis 1815. Ces vingt-deux années furent admirablement remplies par de brillants travaux et d'utiles fondations.

L'*Institut archéologique* de Rome lui doit infiniment, et l'impulsion aussi intelligente qu'active donnée par lui aux recherches de l'archéologie romaine survécut à son départ et ne demeurera pas stérile. L'esprit scientifique allemand coordonnant et surtout élargissant l'érudition minutieuse des antiquaires de Rome, un ambassadeur protestant présidant à des études respectueuses, mais libres, sur les premiers temps de l'Église romaine, c'était là un fait nouveau et qui ne pouvait être que très-heureux pour la science. Sous ce point de vue, Bunsen a fait bien plus que Niebuhr.

Ambassadeur, il a représenté dignement dans le centre du catholicisme et de la papauté, une grande puissance protestante. L'hôpital protestant fondé par lui près du Capitole est

un immense bienfait pour nos coreligionnaires pauvres qui se trouvaient livrés sans défense aux obsessions des prêtres, des moines et des religieuses. L'ambassade prussienne fut la seule des légations protestantes qui possédât dans l'enceinte même de la Ville éternelle un temple protestant, situé sur le Capitole, dans le palais Caffarelli. Nous y avons assisté nous-même au culte allemand avec une joie et une émotion profondes. M. le pasteur Heintz, qui portait le titre d'attaché d'ambassade, sans lequel sa position à Rome n'eût pas été assurée et convenable, nous a longuement entretenu de l'influence exercée par Bunsen et du bien qu'il a fait à Rome. On nous a montré le bureau sur lequel il a écrit tant de savants ouvrages ou de notes diplomatiques fermes et dignes; nous ne désirons pas que l'on conserve ce meuble comme une relique, mais Rome en contient par milliers qui sont moins respectables, et nous devons une vraie gratitude à l'homme de foi, de science et de noble caractère qui a su porter si haut et si dignement, en face des cardinaux, de Léon XII et de Grégoire XVI, le nom protestant. Bunsen a doté l'Église protestante de Rome d'une *Liturgie* et d'un *Choix de cantiques* dont il est l'auteur.

Fort occupé des affaires difficiles et délicates que son ambassade l'obligeait à suivre, la question des mariages mixtes le ramena accidentellement à Berlin en 1827, et il obtint en 1832, de Léon XII, sur ce grave sujet, un *bref* plus favorable qu'on n'avait pu l'espérer.

Malgré d'aussi importantes préoccupations, les langues anciennes, l'histoire, l'archéologie, la philosophie platonicienne, l'Église, ses antiquités, ses liturgies, les monuments de Rome, la Bible enfin et l'exégèse étaient l'objet des investigations infatigables de l'ambassadeur.

La *Topographie de la ville de Rome*, qu'il publia avec Plattner, son livre sur les *Basiliques de l'ancienne Rome* (Munich, 1843), et plus tard son *Hippolyte*, prouvèrent l'étendue et la prodigieuse activité de ses études romaines.

Mais de plus, en 1826, ses goûts d'archéologue avaient été très-vivement excités par les découvertes et l'arrivée à Rome de Champollion. Les hiéroglyphes et l'étude de l'Égypte d'après les monuments, comparée à ce qu'on en savait déjà par les anciens et par la Bible, prirent dès lors une large place dans les travaux de Bunsen, comme l'ont révélé ses *Études sur l'Égypte* et surtout son grand ouvrage, publié plus tard sous ce titre : *Le rôle de l'Égypte dans l'histoire universelle.* Ingénieux à éveiller partout le zèle scientifique, et empressé de rendre à d'autres ce que Niebuhr avait fait pour lui, il engagea de toutes ses forces M. Lepsius à se livrer à ses recherches d'égyptologie, et, pour l'y aider, lui fit allouer des fonds par l'Académie de Berlin pendant plusieurs années. On sait quels services M. Lepsius a rendus à cette branche de la science.

On pouvait croire que rien n'amènerait Bunsen à quitter Rome, où il semblait se trouver chez lui autant que personne, tant il connaissait et aimait les souvenirs et les monuments de la vieille capitale du monde. Mais à la suite des violentes querelles auxquelles donna lieu, en 1836, l'archevêque de Cologne, Droste de Vischering, Bunsen ayant tenté d'amener le pape à une réconciliation, et n'ayant pu y parvenir, crut devoir demander son rappel et l'obtint.

Il fut ensuite (en 1839) chargé de représenter la Prusse auprès de la Confédération suisse, et passa deux ans à Berne, où il publia (en 1841), son livre sur la *Passion et la Semaine sainte.* De Berne, il fut, à plusieurs reprises, envoyé à Londres en mission temporaire, et il réussit si bien à la cour d'Angleterre qu'il ne tarda pas à y rester définitivement comme ambassadeur. Là, sa piété profonde et expansive, son caractère libéral et hardi, la notoriété des services qu'il avait rendus au protestantisme dans la capitale du monde catholique, les recherches bibliques auxquelles il se consacrait de plus en plus, lui gagnèrent bientôt la sympathie générale. Ce théolo-

gien protestant semblait un lien naturel entre les deux plus grands États protestants d'Europe. En outre, le prince Albert, allemand de naissance, élève de l'Université de Bonn, témoignait au savant ambassadeur une affection et une considération toutes particulières. Bunsen se trouva entouré d'une grande bienveillance à la cour et dans le pays. Agréable aux classes moyennes par son zèle pour le protestantisme, fort recherché par l'aristocratie que sa célébrité, la haute distinction de son esprit et l'amitié de l'époux de la reine attiraient à lui, le chevalier Bunsen, comme on l'appelait à Londres, exerça une influence considérable et excellente sur l'esprit religieux en Angleterre. L'étroit bigotisme et l'ignorance profonde du parti dit *ultra évangélique*, s'efforçaient d'élever et de maintenir une barrière de préjugés entre l'orthodoxe Angleterre et la terre classique du libre examen, l'Allemagne, mère de tant d'hérésies, l'Allemagne, terre natale de l'*infidélité* dogmatique et de l'impiété sceptique. Ces préventions aveugles furent sans cesse combattues par l'influence de Bunsen, influence très-pieuse, très-chrétienne et très-indépendante. Il est pour beaucoup dans le mouvement théologique actuel de l'Angleterre; si les Stanley, les Jowett, les Maurice, et bien d'autres, au sein de l'Église anglicane, ont la liberté de penser et de savoir, malgré un concert de malédictions et de calomnies, l'action du *chevalier* sur les esprits y a fortement contribué. Ni sa piété personnelle et pratique, ni son ardeur protestante n'étant contestables, beaucoup de choses lui furent permises, qui auraient été impossibles à tout autre. Sa vaste connaissance des langues le mit bientôt à même d'écrire et de publier de grands ouvrages en anglais, et ce fut encore un acte dont l'Angleterre lui sut gré.

On se souvient qu'un grec, M. Mynoïde-Mynas, envoyé par M. Villemain pour explorer les bibliothèques des moines du Mont-Athos, en rapporta, entre autres découvertes, un manu-

scrit anonyme du XIV[e] siècle, intitulé : *Réfutation de toutes les hérésies*. Attribué à Origène par un savant français, M. Miller, et publié sur sa demande par l'Université d'Oxford, ce traité fut étudié avec une avide curiosité par M. Bunsen, qui prouva que le livre n'est point d'Origène et l'attribua, avec une assez grande probabilité, à Hippolyte, évêque de Portus (près de Rome), célèbre entre autres par sa statue mutilée qui se trouve au musée de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, et dont le siége porte les chiffres d'un cycle pascal qui a été souvent cité. Nous dirons comment, après diverses publications en allemand et en anglais, cette hypothèse, fort vraisemblable, finit par donner lieu à un ouvrage de Bunsen, en sept volumes in-8°, où Hippolyte et le manuscrit de M. Mynas servirent de point de départ à de vastes études sur l'histoire et l'archéologie de l'Église de Rome, sur les anciennes liturgies, et bien d'autres choses encore.

Pendant cette même ambassade à Londres, notre coreligionnaire travailla très-efficacement à unir la nation qu'il représentait avec celle au milieu de laquelle il résidait. Le mariage de l'héritier du trône de Prusse avec la fille aînée de la reine d'Angleterre a consacré plus tard et réalisé l'alliance qu'il avait longtemps travaillé à resserrer.

Il contribua aussi à l'établissement d'un évêché protestant à Jérusalem, évêché auquel les deux puissances pourvoient alternativement ; on voulut par cette union des deux peuples et des deux Églises constituer en Orient une force protestante qui pût subsister à côté des influences latines et grecques.

Sérieux admirateur de la constitution anglaise, Bunsen fit, en 1848, plus d'un voyage à Berlin pour conseiller à Frédéric-Guillaume IV d'organiser le gouvernement et la représentation nationale de la Prusse, sur le plan du parlement et du ministère anglais. Cette propagande parlementaire ajouta encore aux vives sympathies qu'on lui témoignait des deux

côtés, et si ses vues politiques n'ont pas été accueillies, son zèle pour la science chrétienne, dégagée d'entraves traditionnelles, eut d'autant plus de succès qu'il y avait, entre lui et les Anglais, communauté de foi politique aussi bien que religieuse.

A Londres comme à Rome, Bunsen s'était parfaitement associé au génie particulier du pays près duquel il était accrédité, et cela, dans un cas comme dans l'autre, sans rien sacrifier de son individualité et de son indépendance. Cette fois encore, il pouvait sembler douteux que le *chevalier* quittât jamais cette capitale protestante, dont il était devenu un des habitants les plus influents et les plus populaires. Ce fut encore lui, cependant, qui rompit cette seconde union comme la première. Au moment où la guerre de Crimée se préparait, n'ayant pu obtenir du gouvernement de son pays une résolution qu'il croyait juste, il donna sa démission et cette honorable retraite mit le comble à la haute estime qu'il avait su mériter. L'Angleterre, dont il avait, en cette occasion, préféré l'opinion à celle de son propre gouvernement, l'aurait vu avec faveur s'établir dans son sein et s'y fixer pour le reste de ses jours. Mais ce fut dans sa propre patrie que le diplomate démissionnaire voulut aller vivre, au sein d'une laborieuse obscurité. Il fut accueilli avec l'estime qui lui était due par le roi Frédéric-Guillaume IV, qui lui conféra le titre de baron, en témoignage de reconnaissance pour sa belle et active carrière diplomatique.

Il se retira à Heidelberg, ville toute universitaire et toute allemande, pleine du repos favorable aux études et parée des beautés les plus pittoresques par la double poésie de la nature et de l'art. Là, au milieu des collines couvertes de bois épais, à l'ombre du merveilleux château à demi ruiné des électeurs palatins, l'ex-ministre sexagénaire reprit avec une ardeur toute juvénile ses études chéries de théologie et d'histoire. Il entreprit en 1857 le vaste monument qui avait été le rêve de

toute sa vie : l'*Œuvre biblique*, traduction, commentaire, introduction. Il intitula cet ouvrage immense : *Bibelwerk für die Gemeinde*, ce qu'on a rendu assez exactement en ces mots : *la Bible expliquée aux fidèles*. Voici un passage très-remarquable de cet ouvrage et qui en donne la clef : « La connaissance des Écritures (dit-il dans son explication du chapitre Ier de la Genèse) préserve seule des erreurs anciennes et modernes; la Bible, en effet, rejette le polythéisme et le dualisme; elle condamne de même le fatalisme et le matérialisme; elle repousse enfin l'erreur *la plus dangereuse parce qu'elle est le plus près de la vérité, le panthéisme.* »

Il publiait en même temps que ce colossal travail un autre ouvrage dont le plan est aussi d'une effrayante étendue, et dont le titre indique assez l'immense sujet : *Dieu dans l'histoire* (trois volumes in-8).

Mais la passion de l'érudit était bien loin d'étouffer en ce généreux esprit les aspirations vers l'avenir. Le passé n'était pour lui que l'école du présent, la mine dont l'avenir utilisera les produits variés. Déjà, en 1845, Bunsen avait écrit en anglais et en allemand sur la *Constitution de l'Église de l'avenir*. Dix ans après, parurent les *Signes du temps*, ouvrage resté célèbre par sa propre valeur et par la polémique très-animée à laquelle il donna lieu. Ce manifeste éminemment libéral souleva la plus véhémente opposition dans le vieux parti exclusif et ultra-conservateur de l'Église prussienne. M. Stahl, professeur à Berlin, membre de la chambre haute, chef d'un parti traditionaliste à peine supérieur à ce que le puséisme anglais a de plus outré, répondit aux *Signes du temps* dans un pamphlet intitulé *Wider Bunsen* (contre Bunsen), et qui eut autant de retentissement que l'ouvrage qu'il réfutait. En quelques mois, les *Signes du temps* eurent trois éditions, et la brochure *contre Bunsen* dut être réimprimée presque immédiatement après sa publication. Un troisième écrit, celui du professeur Schenkel, parut sous ce titre : *Pour*

Bunsen contre Stahl et eut, après les deux premiers, la plus active circulation. Ce débat occupa l'Allemagne entière (1).

Suivant l'habitude de toute sa vie, l'actif et énergique vieillard fit quelques voyages pendant sa studieuse retraite à Heidelberg. C'est ainsi que nous le vîmes à Paris, il y a à peine plus d'un an. Nous n'avions jamais rencontré une figure plus noble, et où la supériorité intellectuelle rayonnât d'un éclat plus aimable et plus bienveillant. Parfaitement droit encore sous sa magnifique couronne de longs cheveux blancs, causant avec l'urbanité la plus animée et la plus accueillante, et presque avec la même facilité dans les principales langues de l'Europe, M. de Bunsen semblait, par la vigoureuse verdeur de sa vieillesse, destiné encore à une longue activité.

Ce qui le frappa vivement et l'affligea dans son court séjour à Paris, il nous l'a dit lui-même, à deux reprises différentes et avec une singulière autorité, ce fut de voir les études bibliques et les progrès religieux entravés comme ils le sont parmi nous, par une fausse idée de l'inspiration. Un respect pour l'Écriture si mal entendu, qu'il la rend impossible à comprendre et impossible à défendre, choquait ce large esprit accoutumé à des allures plus libres et lui paraissait, à juste titre, un outrage à ce qu'on prétend honorer ainsi. C'était plus qu'un conseil, c'était de sa part, après des entretiens sérieux avec les hommes les plus distingués de l'orthodoxie protestante à Paris, c'était de sa part presque une prophétie, et comme un ordre, que ce mot que nous avons cité ailleurs et par lequel il résuma toutes ses paroles : *C'est sur ce point qu'il vous faut porter tous vos efforts.* Ardent propagateur de la liberté religieuse, ce vieillard illustre, qui avait rendu tant de nobles services à cette grande cause, nous signalait, à bon droit, comme l'obstacle radical au progrès chrétien parmi

(1) On n'a pas oublié les intéressants articles publiés par M. Laboulaye dans le *Journal des Débats*, et recueillis, ainsi que son compte rendu de l'*Hippolyte*, dans le recueil qu'il a intitulé : *la Liberté religieuse* (Charpentier, 1858). Voyez *le Lien*, 1856, p. 44, 66, 91.

nous, l'empire du littéralisme orthodoxe. Il en était surpris et attristé, et sa forte nature se révoltait contre ce joug.

Depuis longtemps nous avions appris à l'honorer et à l'aimer; mais nous n'avions eu que des rapports rares et indirects avec lui, par quelques amis communs. C'était assez cependant pour que ses exhortations nous fussent adressées en connaissance de cause, et nous trouvassent tout disposés à les recevoir.

Dans les derniers temps de sa vie, il s'était établi à Bonn et c'est là que la mort l'a frappé. Elle ne l'a pas surpris, malgré la puissance de son organisation physique et sa santé jusque-là vigoureuse. Il désirait vivre cependant, pour achever ses travaux commencés, et surtout son *Œuvre biblique.* Il le désirait, dans sa tendre affection pour sa nombreuse famille; il laisse, outre sa veuve, cinq fils et cinq filles.

« Une nuit, cependant, il sentit tout à coup que sa fin était proche, il se leva de son fauteuil et s'écria : *O Dieu, je remets mon esprit entre tes mains.* Aussitôt il fit venir tous ceux des membres de sa famille qui se trouvaient à Bonn, èt leur dit : « Un grand changement s'est opéré dans mes pensées, non pas sur mon âme immortelle, ni sur Christ, mon unique Sauveur, mais à l'égard de mon corps. Je sens que je vais mourir. » — Après avoir béni ses enfants et exprimé sa reconnaissante affection pour la fidèle compagne de sa vie, dans les termes les plus touchants, lui disant qu'il avait aimé en elle ce qui est éternel (*In dir liebte ich das Ewige*) : « Dieu, s'écriait-il, veuille bénir mes amis ! Bénies soient ma patrie et l'Italie et sa liberté ! Bénis soient la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, le monde entier ! Je souhaite toute bénédiction au prince et à la princesse de Prusse ! — Reconnaissance pour Niebuhr. » Après avoir remercié son domestique de ses soins avec la plus réelle affection, il reprit avec une expression céleste sur le visage : « Malgré toutes mes faiblesses et mes misères, j'ai voulu, j'ai cherché ce qui est noble ici-bas ! Mais

ma plus belle expérience est d'avoir connu Jésus-Christ. Je quitte ce monde sans haïr personne. — Non, point de haine; la haine est maudite. Oh! qu'il fait bon considérer la vie de cette élévation. On reconnaît maintenant quelle existence obscure nous avons menée sur la terre. En haut! en haut, cela ne devient pas plus sombre, mais toujours plus lumineux, plus lumineux! Je suis maintenant dans le royaume de Dieu. Jusqu'ici, ce n'était qu'un pressentiment. O mon Dieu, que tes tabernacles sont beaux! » Plus tard, il dit encore : « Je vais mourir et je souhaite de mourir. Je me rappelle au souvenir de tout homme de bien, et je le prie de se souvenir de moi avec bienveillance. J'offre ma bénédiction, la bénédiction d'un vieillard, à quiconque la désire. Je meurs en paix avec tout le monde. Ceux qui *vivent en Christ*, qui vivent en l'aimant, ceux-là sont siens. Ceux qui ne vivent pas de sa vie ne lui appartiennent pas, quels que soient le nom dont ils s'appellent et la confession de foi qu'ils signent. Appartenir à une Église ou à une dénomination n'est rien. Je vois clairement que nous sommes tous pécheurs. Nous n'avons que Christ et Dieu. Nous n'existons que dans la mesure où nous sommes en Dieu et nous avons la vie éternelle dans la proportion où nous avons vécu en Dieu. Tout le reste n'est rien. Christ est le Fils de Dieu et nous ne sommes ses enfants que quand l'esprit d'amour qui était en Christ est en nous. »

Ces paroles sont caractéristiques à bien des égards. On y retrouve sa foi vive, chaleureuse, et fortement empreinte d'un mysticisme qui ne coûtait rien à la liberté de sa pensée. On a cru pouvoir inférer de quelques-unes de ses dernières paroles que Bunsen serait mort plus orthodoxe qu'il n'a vécu (1); il n'en est rien; ces élans de ferveur très-ardente,

(1) Cette erreur semble percer, sinon dans les pages de la *Revue chrétienne*, au moins dans quelques lignes consacrées à M. de Bunsen par l'*Espérance*; mais elle est devenue une affirmation, parfaitement téméraire et inexacte, dans les *Archives du christianisme* du 30 décembre dernier : « Ses écrits religieux ont souvent affligé

un peu diffuse, abondaient dans sa conversation et sa vie. Bunsen était un de ces chrétiens qu'il serait ridicule d'appeler *rationalistes*, et qui le sont beaucoup moins que les partisans d'une orthodoxie de tête, soit qu'elle se donne pour philosophique, soit qu'elle demeure dogmatique. Le cœur et l'imagination de Bunsen étaient aussi ardemment chrétiens que son infatigable et hardie intelligence. Sûr de ses intentions désintéressées et de sa piété fervente, il savait oser, ou plutôt il osait avec une pieuse naïveté, et, dans la simplicité de sa ferme conviction, il posait des questions dont l'audace ferait frémir d'épouvante tous les orthodoxes de France. Dieu lui était témoin qu'il ne cherchait que le vrai, le beau et le bien, et il eût cru blasphémer contre Dieu et contre la vérité s'il n'avait pas librement cherché, prié et enseigné. Il était de ceux qui croient que toute servitude déshonore ce qu'elle est censée protéger; entraver la libre recherche, en religion, c'eût été pour lui le même crime qu'arrêter l'essor de la prière et de l'adoration.

Ce disciple du sceptique historien de Rome, cet audacieux interprète de l'Écriture, mort au milieu de ses hardis commentaires inachevés, était un grand croyant et un grand chrétien.

Ses funérailles, qui eurent lieu le 1er décembre, ont eu un caractère très-touchant et solennel. Le cercueil, en bois de chêne et en forme de sarcophage antique, placé au milieu de la bibliothèque du défunt, était couvert de fleurs et de guirlandes de feuillage, suivant l'usage de la contrée. Ces fleurs avaient été presque toutes données par des amis du mort;

» les amis de l'Évangile. Mais ceux qui l'ont vu de près rendent ce témoignage que » son cœur démentait ses théories. Quoi qu'il en soit, quand il s'est vu en face de » la mort, le vide s'en est révélé à lui. »

Rendons cependant aux *Archives* la justice de reconnaître qu'elles le nomment : « Cet homme excellent, si aimé de tous ceux qui le connaissaient, qui pendant une » longue série d'années s'est distingué comme diplomate, comme ami et comme dé- » fenseur de la liberté religieuse et comme écrivain théologique. »

quelques-unes avaient été tout récemment envoyées à Bunsen encore vivant, par la princesse de Prusse (aujourd'hui reine). L'hymne de prédilection de Bunsen fut chanté autour du cercueil, avec accompagnement d'orgue; puis ses trois fils, présents à Bonn, son gendre, le baron d'Ungern Sternberg, et ses deux secrétaires, portèrent le corps jusque sur la place où l'attendaient les corporations d'étudiants, avec leurs bannières respectives. Ils avaient sollicité l'honneur de porter le corps à sa dernière demeure. Pendant le trajet, un corps de musique jouait le même hymne qui avait été chanté avant la levée du corps.

Une plateforme était élevée sur la tombe, voisine de celle de Niebuhr; le cercueil y fut déposé, toujours orné de fleurs et de guirlandes vertes. Les porte-bannières des divers corps d'étudiants formèrent le cercle à l'entour. La foule était immense, profondément recueillie et silencieuse. Un autre hymne fut chanté, une oraison funèbre et une prière furent prononcées par le pasteur qui avait assisté Bunsen peu de jours avant sa mort. Puis le pasteur, les parents et les amis du défunt jetèrent la première terre sur sa bière. L'oraison dominicale et un dernier chant terminèrent la cérémonie. On a fait un grand éloge de cette solennité funèbre, en disant que tout s'y passa dans un esprit de piété et de simplicité que Bunsen aurait approuvé; il ne faut pas oublier que ce qui nous paraît insolite dans les formes de cet acte de deuil est conforme aux habitudes nationales.

II

OPINION DE BUNSEN SUR LE CANON DU NOUVEAU TESTAMENT ; — SUR L'ANCIEN TESTAMENT ; — SUR LES PROPHÈTES DE TOUS LES TEMPS ; — SUR CHANNING (1).

Malheur à tous ceux qui empêchent que la vérité de la parole de Dieu soit librement étudiée, prêchée et écoutée (2).

(BUNSEN, *Bibelwerk*, I, CXCIX.)

L'énergique parole que nous avons inscrite en tête de cette étude sur les opinions religieuses et les travaux critiques de Bunsen, a peut-être besoin d'explication. L'auteur, selon nous, l'a parfaitement motivée. Elle nous fournira l'occasion de citer un hommage rendu par un des hommes les plus éminents de l'Allemagne luthérienne à l'Église réformée ; hommage glorieux et mérité, auquel il serait coupable et honteux pour cette Église de perdre ses droits.

Dans l'introduction de son grand ouvrage sur la Bible, Bunsen, pour prouver la nécessité d'une révision des versions ordinaires des livres saints, choisit et cita, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, trente passages mal traduits. Dans ce nombre figurent les deux fameux textes falsifiés ou interpolés : *Dieu manifesté en chair* (I, *Tim.*, III, 14, 16), et *Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit* (I, Jean, 5, 7). Ces dernières paroles n'ont jamais existé dans l'original grec, et n'y ont été insérées qu'au XVI[e] siècle (fait généralement reconnu) ; mais ce passage est éminemment cher aux orthodoxes, parce que c'est, dans le Nouveau Testament, le *seul* qui dépose directement en faveur de la trinité.

(1) *Le Lien*, 1861, n° 12.

(2) *Wehe über Alle, welche da hindern, dass die Wahrheit des Wortes Gottes frei gelehrt, gepredigt und gehœrt werde !*

Un autre, indiqué par l'auteur, n'a pas le même caractère d'interpolation, ni la même importance dans la polémique des sectes chrétiennes. Mais il est difficile et obscur. C'est le passage *Hebr.*, II, 3, sur la création. Ni Luther ni Calvin ne l'ont bien traduit. Ils ne s'en sont tirés que par deux contresens; et Calvin a été abusé, dit M. de Bunsen, par une faute d'impression de la polyglotte d'Alcala. A ce sujet, Bunsen fit observer que l'erreur commise par Luther subsiste encore dans les bibles officielles de toutes les Églises luthériennes du monde, tandis que le texte correspondant de Calvin a disparu, depuis longtemps, des bibles françaises, anglaises, hollandaises, etc. Ce fait n'est pas unique, tant s'en faut.

« Cet exemple, ajoutait Bunsen, est particulièrement instructif, en ce qu'on y touche du doigt l'avantage, la bénédiction, qui résulte de la liberté dans l'organisation d'une Église.

» Les erreurs de Luther ont été maintenues, et même mainte expression, jetée par lui comme en passant et incidemment, ou employée dans un sens scolastique, a été érigée en parole d'autorité par les pasteurs, et cela souvent contrairement aux déclarations incontestées et aux explications solennelles de Luther lui-même. Et pourquoi? parce que, dans l'Église de la confession d'Augsbourg, le troupeau et la conscience du troupeau n'étaient comptés pour rien.

» Dans les églises réformées, au contraire, il a été fait justice d'erreurs commises par Calvin, et même de maintes formules dogmatiques promulguées par lui avec une incisive et dure précision. D'où cela vient-il? de ce que, dans les pays réformés, le peuple chrétien n'a pas été livré sans défense à son clergé. Aussi les communautés réformées se sont-elles senti la mission et le droit de rejeter les décisions, même personnelles, de leurs grands et vénérés Réformateurs, dès que l'exigeait la vérité de la parole de Dieu. Ce grand mot de saint Paul : *Que Dieu soit reconnu véritable, et tout homme menteur*, doit être invoqué, à propos de la parole de Dieu surtout,

contre toutes les autorités humaines, toutes les infaillibilités prétendues, qui ne sont en réalité que des idolâtries.

» Malheur donc à celui qui répondrait comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité? Malheur à tous ceux qui empêchent que la vérité de la parole de Dieu soit librement étudiée, prêchée et écoutée ! »

Cette éloquente protestation fait bien voir à quel point de vue se placent ceux qui, comme Bunsen, résistent à l'obscurantisme, soit protestant, soit catholique, et aux usurpations de l'autorité humaine en matière de foi. Si l'on accuse les chrétiens libéraux d'être négatifs, c'est par un étrange abus de termes. Les théologiens négatifs sont ceux qui disent tour à tour à l'esprit de Dieu et à la conscience de l'homme : Voilà où l'orthodoxie s'arrête ; tu n'iras pas plus loin. Les théologiens négatifs sont ceux qui tiennent la vérité captive sous les verrous de leur prétendue infaillibilité dogmatique. Les théologiens négatifs sont ceux qui empêchent la multitude des croyants de voir les choses comme elles sont. Catholiques, ils défendent la Bible au peuple ; protestants, ils ne la lui donnent que sous la condition expresse d'y trouver ce qu'ils y trouvent eux-mêmes.

Bunsen, qui croyait à la liberté, à la vie, à la lumière, s'indignait en voyant les consciences asservies ; sa généreuse sympathie, sa foi positive et charitable le poussait à initier au vrai les âmes que l'orthodoxie tenait esclaves. Il ne voulait pas seulement nier l'erreur ; il avait besoin d'affirmer le vrai dans toute sa gloire. L'amour de la vérité et des âmes, tel fut le principe positif et fécond de ses libres études, de sa courageuse et chrétienne hérésie.

Si nul n'a le droit de fermer pour son compte l'accès de son esprit à la vérité, ou de refuser d'ouvrir les yeux, bien moins encore a-t-on le droit de refuser la vérité à l'Église, et de persécuter ceux qui l'enseignent, ou de les contraindre au silence.

§ 1

Un écrivain à qui Bunsen avait pour ainsi dire confié son testament littéraire et théologique en lui disant : *Quand je ne serai plus, vous parlerez*, M. Gelzer, a résumé les principales idées de Bunsen dans les lignes suivantes (1) : « En cherchant à ramener la vie et les travaux si variés de Bunsen à quelques chefs principaux, on trouve les questions dont la solution préoccupe les représentants les plus éclairés et les meilleurs de notre temps, et agite instinctivement les masses. Ce sont les questions renfermées dans ces trois mots : Rome, la Bible, l'Europe centrale. Chacun de ces mots est devenu le cri de guerre de quelque parti puissant ; de l'issue de la lutte dépend jusqu'à un certain point le sort de l'Europe en politique et en civilisation. » Voici en quels termes M. Gelzer résume ce qui se rapporte à la Bible :

« Ce que Rome est pour le monde catholique, la Bible l'est pour le monde protestant, — le point de départ des discussions les plus fécondes en conséquences. Et qu'on ne songe pas exclusivement aux discussions qui s'élèvent dans l'arène étroite de l'école théologique ; la civilisation protestante en général, nos intérêts moraux, sociaux et religieux les plus élevés y sont en jeu. C'est l'explication et l'application des Écritures qui divisent les grandes Églises et les innombrables sectes de la chrétienté ; dans l'intérieur de ces Églises et de ces sectes, les tendances et les partis se séparent encore par la manière de traiter la Bible d'après une méthode dogmatique ou historique, soit en vue de tel ou tel système théologique arrêté, soit d'après les besoins de la conscience religieuse avide de vérité. C'est sur la Bible et sur l'esprit d'examen que le protestantisme fut fondé à Worms, dans une heure solennelle;

(1) *Revue de théologie de Strasbourg*, 1860, p. 183.

et jusqu'à nos jours, c'est une question brûlante de savoir si la conscience et la science pourront accomplir, sur le terrain des Écritures, la tâche la plus importante du siècle, la réconciliation de la religion et de la civilisation et, par suite, apporter la paix au monde européen profondément déchiré.

» Cette question de l'avenir du monde protestant, de ses destinées religieuses, morales et scientifiques, préoccupait Bunsen avant toutes les autres. C'est à cette question que ces études primitives et ses derniers travaux furent consacrés.»

Parmi les problèmes que Bunsen avait étudiés avec le plus de zèle et de foi (1), nous choisirons d'abord l'origine et l'authenticité des écrits qui composent le Nouveau Testament, ou la formation du canon (c'est-à-dire le choix et la réunion des livres sacrés du christianisme). Voici ce qu'il pensait sur ce grave sujet (2).

« Pendant trente-quatre ans, c'est-à-dire depuis la Pentecôte jusqu'à la destruction de Jérusalem et du temple, les apôtres et les premières communautés chrétiennes, par suite d'interprétations trop précipitées de quelques paroles de Jésus, attendaient chaque jour le retour du Sauveur sur la terre, le jugement dernier et la fin du monde, événements qu'on rattachait à la ruine de Jérusalem, prédite et facile à prévoir. L'idée d'un long avenir ici-bas leur était étrangère. Aussi n'avait-on pas songé à fixer par écrit la tradition orale de l'histoire de Jésus-Christ et de ses enseignements. Jusque-là, c'est uniquement de bouche et de mémoire que la vie et la doctrine du Sauveur avaient été racontées et prêchées. Mais quand Jérusalem eut été détruite et le temple anéanti, cette

(1) Nous ne prétendons point exposer seulement ici les opinions particulières à Bunsen, les idées nouvelles qu'il a émises. Pour ceux qui connaissent l'état actuel de la science, la distinction est inutile à faire ici ; pour le plus grand nombre, ce qui est avant tout intéressant, c'est de connaître les idées (originales ou non), d'un homme si éminent, insulté, depuis sa mort, comme hérétique, par quelques-uns de ses coreligionnaires, mais aimé et admiré généralement pour sa piété ardente et communicative, comme pour ses vastes connaissances.

(2) *Bibelwerk*, 1. *Passim.*

ferme attente d'un retour immédiat du Christ fut violemment ébranlée, et perdit peu à peu l'influence qu'elle avait eue; chaque jour, s'accrédita davantage l'idée nouvelle que c'était par son esprit que Jésus devait revenir et régner parmi les hommes; dès lors, le culte mosaïque cessant, le culte purement chrétien s'établit, et l'on prit soin d'écrire la tradition orale sur la vie de Jésus.

» Nos trois premiers évangiles, qu'on peut appeler les Évangiles catéchétiques, nous apprennent eux-mêmes que cette tradition parlée avait pris peu à peu une forme habituelle et régulière. Les paroles du Sauveur, sa mort et sa résurrection en formaient les parties essentielles. Autour des paroles du Christ, on groupait les circonstances qui y avaient donné lieu. Trois grandes divisions étaient généralement observées dans cet enseignement. On racontait : 1° comment Jésus, après son baptême, s'entoura des douze disciples, et enseigna en parcourant la Galilée ; 2° ce qu'il fit et dit pendant son voyage (ou plutôt ses voyages) à Jérusalem ; 3° son entrée dans la ville sainte, ses derniers discours, son dernier repas avec les Douze, son arrestation, sa mort, sa résurrection, ses nouveaux entretiens avec les disciples, et la mission qu'il leur donna d'instruire toutes les nations.

» Ce plan (qui nous est attesté par la tradition des IIe et IIIe siècles, et par les Évangiles eux-mêmes) est suivi de la manière la plus simple dans l'Évangile selon saint Marc, écrit peut-être à Rome, quelques années après la mort de saint Pierre qui, très-probablement (selon M. de Bunsen), aurait subi le martyre dans cette ville en l'an 65 ou 66. Cet Évangile donne la tradition originelle sous une forme très-nette et précise, et plusieurs indices prouvent qu'il a été écrit pour des chrétiens de Rome et d'Italie. L'élément romain se montre chez Marc de diverses manières.

» L'Évangile de saint Luc, dédié à un Grec (Théophile), plus complet et plus systématique, suit la même méthode, mais

en la développant. L'élément grec, très-important encore à cette époque, surtout parmi les Juifs dispersés en Asie et au nord de l'Afrique, domine dans ce récit beaucoup plus littéraire, et où l'on trouve la trace des recherches et de l'ordre que Luc (I, 1-2), dès l'entrée, avait annoncés, en déclarant qu'il connaissait beaucoup de relations de la vie de Jésus, et qu'il voulait en rédiger une plus parfaite. Non-seulement, il remplit le cadre primitif de la tradition, mais il le complète, et son récit s'étend de la naissance de Jésus à son ascension.

» Marc et Luc ont écrit probablement entre l'an 70 et l'an 80.

» L'évangile qui porte le nom de Mathieu nous donne, sous une forme pure, palestinienne, la même tradition. Traduit de l'hébreu en grec, il occupe le premier rang, non qu'il soit le plus ancien (dans son état actuel), mais parce qu'il émane de la source originelle de toute la tradition chrétienne, c'est-à-dire de la Judée, et non de Rome ou de l'Orient. C'est en Palestine que la tradition orale devait être naturellement plus abondante et plus variée que partout ailleurs. Aussi le texte de cet évangile ne fut définitivement arrêté qu'après l'an 150, peu avant l'an 200, ce qu'on voit clairement par ce qu'en rapporte Justin-Martyr; cependant le nom de Mathieu, comme auteur de cet évangile, est historique. La réunion des discours du Sauveur que ce livre contient est une œuvre entièrement individuelle, et d'une inappréciable valeur; mais l'auteur du recueil n'est pas un apôtre ou un témoin oculaire, et ne se donne pas pour tel.

» Ces trois évangiles, ou ces trois formes écrites et diverses d'une même tradition orale, étaient lues dans les Églises, à la fin du premier siècle. Vers ce temps, dans les dernières années de sa vie et de ce siècle, saint Jean (d'après une antique tradition, contre laquelle des doutes assez nombreux et récents n'ont pu prévaloir) crut devoir faire ce que jusque-là les apôtres n'avaient pas jugé nécessaire. Il écrivit une courte

notice, qui rappelle l'histoire de Jésus pendant les années où il enseigna, et qui partout le représente, non pas seulement comme le Messie des Juifs, mais comme le Sauveur de tous les hommes, comme la manifestation vivante, l'incarnation de la Parole éternelle et créatrice. Les amis de l'apôtre répandirent après sa mort cet écrit, augmenté d'un dernier chapitre.

» Palestine, Orient helléniste et Rome, tels étaient les trois grands centres de la vie et de la pensée chrétienne.

» Il n'y eut, dès l'origine, qu'une rédaction de l'évangile romain (Marc), de l'évangile hellénique (Luc), et de l'évangile apostolique et personnel de Jean ; mais il y en eut plusieurs de l'évangile hébreu, ou judéo-chrétien (Mathieu). Saint Jérôme en découvrit une rédaction en langue araméenne (le dialecte parlé par Jésus et les apôtres) ; il la traduisit, mais sa version est perdue. Après sa mort, pour conserver une admirable parole du Sauveur, on détacha de cet évangile (alors en usage parmi les Ébionites), l'épisode de la femme adultère, qui manquait dans les quatre autres évangiles, et on l'intercala entre le VIIe et le VIIIe chapitre de saint Jean.

» En résumé, dit Bunsen, rien ne s'est formé d'une façon plus naturelle, plus respectable et plus organique, que le recueil des quatre évangiles.

» Selon notre auteur, l'évangile de saint Luc et le livre des Actes, première et seconde parties d'un même ouvrage, devaient être suivis d'une troisième partie qui n'a point été écrite, et où l'histoire apostolique aurait été terminée. L'auteur attendait peut-être, soit le retour de Jésus-Christ, soit quelque événement important, la mort de saint Jean, par exemple ; mais il est mort lui-même sans avoir achevé son œuvre.

» La formation du recueil des livres saints est, aux yeux de Bunsen, la preuve du sentiment très-pur et très-vif qu'avaient les Églises de la valeur de ces anciens documents chrétiens.

Il n'en excepte pas la seconde épître de saint Pierre ; il reconnaît dans les huit premiers versets et dans le dernier, une courte lettre que Pierre dit lui-même avoir fait porter par Silas(I, Pierre, v, 12). Le corps de l'épître actuelle, intercalé entre ces huit versets et la salutation authentique, ne serait guère qu'une longue interpolation, destinée à réfuter, en développant l'épître de Jude, les doutes que souleva, dans bien des âmes, vers la fin du siècle, l'attente trompée de ceux qui avaient cru la fin du monde arrivée. Il y aurait donc dans cette épître, telle que nous la possédons, neuf versets authentiques sur soixante et un, et les cinquante-deux autres ne seraient point sans intérêt, au point de vue historique et religieux. »

La critique de Bunsen, on le voit, est bien loin de n'offrir, comme on l'a tant prétendu, qu'un tissu de négations. Les orthodoxes qui affirment que le recueil du Nouveau Testament a été formé par une autorité infaillible, n'ont jamais pu dire quelle est cette autorité, ni en quel temps ou en quel lieu elle a existé, ni comment elle procéda, ni par quel motif admissible et sérieux elle accepta la deuxième épître de saint Pierre, et rejeta celle de Barnabas, ou la première épître de Clément Romain. Croire que le recueil du Nouveau Testament a été de tout temps admis par tous, c'est prouver simplement qu'on n'a jamais rien lu sur ce sujet, et qu'on imagine à plaisir une histoire fabuleuse des premiers temps de l'Église. Bunsen, au moins, savait ce qu'il croyait et pourquoi il le croyait. Sur mille orthodoxes, prétendus ou réels, y en a-t-il dix dont on puisse en dire autant, à propos du canon du Nouveau Testament?

§ 2

L'Ancien Testament, étudié avec la même sévérité et la même foi, a donné lieu, pour Bunsen, à des conclusions plus éloignées de l'opinion commune (1).

Pour lui, le Pentateuque est une œuvre mosaïque, non en ce sens que Moïse l'aurait écrit tout entier, et tel que nous le possédons, mais en ce sens que ce recueil sacré est le développement de la pensée et des institutions de Moïse. Bunsen dépeint, avec une profonde et respectueuse admiration, la grandiose figure du législateur prophète, plus spiritualiste, plus doux, plus pur que son peuple, contraint sans cesse par la dureté d'intelligence et de cœur qu'il trouva chez les Israélites, à des concessions symboliques, légales, matérielles, qui répugnaient à sa foi, à son génie, et qu'il leur reprocha souvent avec une mélancolique et majestueuse éloquence. Le Moïse que Bunsen admire n'est pas le Moïse des orthodoxes, un scribe à qui Dieu dicte des lois ; mais un des plus augustes et des plus magnanimes héros de l'histoire, un prophète sublime, un fidèle et saint serviteur de l'Éternel et de l'humanité, plus noble et plus grand que son œuvre, toute immense et toute durable qu'elle ait été.

Cette œuvre, poursuivie, après lui, dans l'achèvement du Pentateuque, porte la marque incontestable de son esprit et de sa foi ; mais elle a reçu des additions et des remaniements considérables, entre les règnes de Salomon et d'Ézéchias.

Aux yeux de Bunsen, jusqu'à Abraham, les temps historiques, dans le sens véritable de ce mot, n'ont pas commencé encore ; le moment où le nombre des années des patriarches

(1) Bunsen a traité les questions qui touchent aux livres de l'Ancienne Alliance dans trois de ses grands ouvrages :

1° *Ægypten's Stelle in der Weltgeschichte ;* — 2° *Bibelwerk, passim ;* — 3° *Gott in der Geschichte.*

rentre dans les conditions de notre vie actuelle coïncide avec l'époque où les faits prennent le caractère d'événements proprement dits. Dès lors ils perdent de plus en plus le caractère du mythe, de la légende ou du symbole qui les avait revêtus jusque-là d'une couleur poétique plutôt qu'historique.

Au reste, nous ne prétendons nullement donner comme démontrées toutes les théories de Bunsen sur l'Ancien Testament; mais nous indiquerons brièvement quelques-unes de ses explications. Il y donnait carrière à sa vive imagination, surexcitée par une érudition prodigieuse dont auraient été accablés d'autres esprits. Que *la Genèse*, *Josué*, peut-être *Job*, *Jonas* et *Daniel* soient des livres refaits sur d'autres moins complexes et plus courts, c'est ce qui n'est nullement prouvé. Nous n'admettons pas que les trois premiers versets de la Genèse soient des phrases incidentes, destinées à amener cette première déclaration : *Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut.* Les phrases courtes et peu liées sont bien plus dans le style des premiers fragments de la Genèse que l'ample et pompeuse période qui résulterait de ces changements. L'ange exterminateur, qui tue en une nuit les premiers-nés de l'Égypte, représente, selon Bunsen, une invasion d'ennemis, une razzia d'Arabes. L'ange qui empêche le sacrifice d'Isaac immolé par son père serait l'intervention de l'esprit de la véritable religion, interdisant les sacrifices humains de la Syrie et de la Phénicie.

Bunsen, comme La Fontaine, mais par d'autres motifs, fait à Baruc une large place dans ses préoccupations; il lui attribue la dernière partie d'*Ésaïe*, la révision de *Job*, et divers fragments d'autres livres. Selon lui, Jonas est un personnage réel et un prophète, mais son livre est légendaire. Le serviteur de Dieu dont il est parlé dans le fameux chapitre LXVI d'*Ésaïe* serait Jérémie, le type populaire et religieux du petit nombre d'Israélites restés fidèles, même au comble des souffrances et de l'opprobre.

Malgré des erreurs, nombreuses peut-être, d'attribution ou d'interprétation, Bunsen a bien compris et dignement admiré les prophètes. En général, les poésies qui abondent dans l'Ancien Testament ont trouvé en lui un interprète sympathique, servi par une imagination forte et brillante, par une fervente piété et par une science pleine de vie, souvent précise et colorée. Il faut signaler ses traductions du chant de Débora, de l'oracle de Balaam surtout, et de la bénédiction des douze tribus (1). (*Gen.*, XLIX.)

Pour Bunsen, les prophètes sont des hommes inspirés, non par un procédé mécanique et littéral, mais par une foi profonde au Dieu qui gouverne le monde, et au triomphe des bonnes causes dans l'histoire de l'humanité. Cette foi, infaillible quant au fond, est devenue une sorte de clairvoyance dans l'âme de ces grands croyants. Ils sont, à vrai dire, les tribuns de Dieu, témoins pour lui des actes de l'histoire, censeurs de l'humanité, organes autorisés de la Providence, représentants austères du devoir et de l'avenir.

Dieu *qui agit jusqu'à présent*, qui agit sans cesse dans l'histoire du monde, n'a-t-il pas, en tout temps, ses prophètes? Il y a toujours des âmes d'élite, qui ont, plus que d'autres, conscience de l'action de Dieu; qui, à chaque époque, dans la théologie, l'art, la poésie, la politique même, ont le sentiment de ce qu'il y a à faire pour l'humanité en un moment donné, et de ce que Dieu attend d'elles. La table des matières du dernier volume de l'ouvrage que Bunsen a intitulé : *Dieu dans l'histoire*, offre une singulière mais glorieuse liste des hommes qu'il considérait comme les principaux prophètes de tous les siècles. La seule énumération en paraîtrait bizarre et fantastique ; mais au fond, l'idée en est vraie. Dieu parle en tout temps par les hommes de conscience et de foi; Dieu

(1) Où une préoccupation messianique injustifiable veut prendre pour un nom inconnu et unique du Messie, le nom très-connu d'une ville que rendit célèbre le séjour du tabernacle et de l'arche, Silo.

n'est jamais absent ni de l'histoire, ni du monde. Les hommes qui adressent à la foule, en son nom, de sévères et religieux appels sont ses agents, ses ministres, infidèles par moments peut-être, imparfaits toujours, et cependant inspirés souvent par l'Esprit qui agite leur conscience, et la rend capable des grands efforts et des grands dévouements. Cet esprit ou plutôt cette conscience remue l'Église tout entière (*die Gemeinde*), la communauté chrétienne, mais se manifeste avec une puissance extraordinaire en quelques-uns. Ces prophètes chrétiens ont pu être tour à tour les théologiens et les organisateurs de l'Église-clergé, comme saint Augustin ou saint Benoît, et plus tard Bossuet, ou les solitaires de Port-Royal ; — des philosophes ou des mystiques, comme Scot-Érigène, l'abbé Joachim et Abeilard ; — des poëtes religieux et des prédicateurs comme Dante, Pétrarque ou Savonarole ; — des réformateurs comme Luther et Calvin ; — des contemplateurs comme Boëhme ; — les continuateurs de la Réforme, comme ces deux grands chrétiens, nos contemporains Schleiermacher et Channing.

Le témoignage rendu par Bunsen à Channing est un éloge solennel, où respire une profonde vénération et une émotion chaleureuse. Sans vouloir le faire passer pour un théologien, ce qu'il n'était point, Bunsen rappelle ses principes si profondément pieux et si largement libéraux. Puis il ajoute (1) :

« Infatigable, intrépide et populaire, Channing appuya ses principes auprès de ses compatriotes par ses paroles et ses écrits, et l'on ne peut évaluer trop haut l'influence de sa personnalité parmi les chrétiens de langue anglaise. Cet homme, que tenait pour suspect l'ancienne école unitaire d'Angleterre et des États-Unis ; que les Calvinistes et les Méthodistes avaient en aversion ; que les partisans de l'esclavage redoutaient et haïssaient, tout autant pour sa modération et

(1) *Gott in der Geschichte*, III, p. 235.

son calme que pour son éloquence accomplie, qui rappelle les modèles les plus parfaits; cet homme est honoré aujourd'hui dans sa vaste patrie, peu d'années après sa mort, comme un grand caractère chrétien, comme un homme de Dieu, comme un prophète de la conscience chrétienne dans l'avenir. Cet homme est destiné à exercer une influence croissante sur les États-Unis; on voudra lui emprunter sa manière *spiritualiste* de comprendre le christianisme, ainsi que sa manière positive et austère de le pratiquer.

» Channing est un personnage antique, avec le cœur d'un disciple du Christ; il a su être homme comme un Grec, citoyen comme un Romain, chrétien comme un Apôtre.

» Si un tel homme, dont la conduite, selon le témoignage de tous ses concitoyens, répondait à la sévérité chrétienne de sa parole et demeura sans reproches, n'est pas un prophète chrétien, un témoin de la présence de Dieu dans l'humanité, qui le fut jamais? Théologiquement, sa pensée fondamentale et prophétique, c'est que la communauté chrétienne a pour seul fondement Jésus et son Évangile, compris et senti par la conscience individuelle; que les théories métaphysiques et dogmatiques ne peuvent être ni l'unique symbole de l'Église, ni même son symbole le plus élevé; mais, bien plutôt, que le christianisme est destiné à sanctifier et épurer toutes les relations de la vie réelle; qu'enfin toutes les formes religieuses ou les règlements ecclésiastiques doivent aboutir à ce but divin, soit en vue de l'individu, soit pour l'ensemble des croyants ».

Si nous nous sommes arrêté sur cette juste et belle appréciation de Channing, ce n'est pas seulement parce que Channing est un de nos pères dans la foi, une des lumières les plus pures de notre temps, une grande âme chrétienne, vraiment libre, humble et pleine d'amour; c'est aussi parce que Channing étant aujourd'hui mieux connu parmi nous que Bunsen, le jugement que ce dernier a porté sur lui peut servir à les

faire comprendre et apprécier tous les deux ; ils s'expliquent l'un par l'autre.

Qui donc ose prétendre que notre siècle soit stérile en grands serviteurs de Dieu, ou qu'en notre temps les meilleurs, les plus pieux, les plus grands soient les partisans d'une orthodoxie usée? Il n'en est rien ; les grands noms de Schleiermacher, de Channing, de Bunsen, sont là pour confondre de si mensongères illusions. La postérité écoutera avec respect et admiration ces voix encore puissantes et jeunes, longtemps après qu'on aura oublié tous ceux qui s'enrouent aujourd'hui à les insulter.

AUGUSTIN DU FOSSÉ (1)

En olros siglos pudo ser pecado
Severo estudio y la verdad desnuda,
Y romper el silencio el bien hablado.
Pues, sepa quien lo niega y quien lo duda
Que es lengua; la verdad, de Dios severo
Y la lengua de Dios nunca fue muda.

(QUEVEDO.)

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE.

1. — Traditions Jansénistes.

Peut-être n'a-t-on pas assez signalé entre le jansénisme et le calvinisme français une affinité doublement démontrée dans la doctrine et dans l'histoire. L'illustre et nombreuse famille des Arnauld, qui fournit à la petite Église de Jansénius son plus fameux docteur, ses religieuses les plus vénérées, et à la France des hommes de guerre et des écrivains, des évêques et des ministres d'État, avait commencé par être protestante, et elle n'est pas la seule dans ce cas (2). Pour bien des esprits, le jansénisme a été une étape sur le chemin de la Réforme, ou une revanche et une consolation quand ce chemin parut fermé. Il faut se garder de prendre à la lettre les dénégations très-vives, sincères sans doute, mais mal fondées, de ceux qui, en restant jansénistes, se déclaraient exempts de toute ressemblance avec les hérétiques calvinistes. Ce n'était là qu'une illusion, malgré les cruelles paroles écrites contre les Réformés par les chefs du parti janséniste, et sur ce point

(1) *Nouvelle revue de théologie*, t. VIII (Strasbourg, juillet 1861).
(2) Il en est de même des Le Maîtré.

les Jésuites avaient raison contre eux. C'est toujours à ces derniers qu'on peut le plus sûrement s'en rapporter sur la question de savoir qui est ou n'est pas vraiment catholique. L'Église de l'autorité et des formes extérieures eut raison de voir des rebelles dans ces disciples de saint Augustin et de l'évêque d'Ypres, qui donnaient trop à la grâce et trop peu aux actes matériels, et qui, austères par goût et par conviction, refoulaient dans les consciences cette vie religieuse que le catholicisme disperse au dehors. L'erreur et le côté mesquin du jansénisme fut de s'obstiner à rester catholique malgré le pape et la bulle. Aussi cette révolte à demi avouée ne pouvait durer. On n'osait entrer contre Rome en rébellion ouverte; l'habitude, un vieux respect, une consciencieuse hésitation maintinrent dans le jansénisme ces demi-protestants; et bientôt persécutés, ils reçurent de la brutale oppression qui les frappa une auréole de sainteté et des titres réels au respect de leurs contemporains. Hérétiques malgré eux, ils appelèrent vainement du pape à un futur concile et aimèrent à se donner entre eux le nom d'*Appelants*, qui malgré eux rappelait celui de *Protestants*.

Une famille, dont la branche aînée est éteinte aujourd'hui, mais qui sous Louis XIV joua un rôle honorable dans cette tragédie de Port-Royal, et depuis ne cessa d'être fière des souffrances et de la foi de ses pères, nous offre en son dernier représentant un curieux exemple de la logique des idées. Né, comme il le disait lui-même, *appelant et fils d'appelants*, il se fit protestant, fut un membre zélé et généreux du consistoire voisin de son habitation, mais ne s'en tint pas là et devint un ardent adversaire du dogme de la Trinité, qu'il regardait comme un reste de catholicisme et qu'il ne cessa de combattre par le triple témoignage de l'Écriture, de l'histoire ecclésiastique et de la raison.

Des circonstances très-singulières lui donnèrent l'occasion d'étudier longuement l'histoire de l'Église dans la prison d'un

couvent, et le forcèrent plus tard à résider en proscrit dans des pays protestants, tels que la Suisse et l'Angleterre ; sa vie violemment agitée ressemble à un roman et, ce qui est plus singulier avec un pareil caractère, à un roman d'amour. Il est indispensable, pour le faire connaître, de parcourir d'abord le long enchaînement de ses malheurs. Son caractère consciencieux et indomptable, dès qu'il était convaincu, se montra dans sa fidélité inébranlable à la femme qu'il aimait et à son devoir d'époux et de père, comme, plus tard, dans l'âpreté de controverse avec laquelle il soutint ce qu'il croyait être la vérité. Cette vie, du reste, n'est ni sans enseignement ni sans grandeur, et jamais homme n'a moins sacrifié, ni dans la plus extrême détresse, ni plus tard dans l'opulence, sa conscience ou son cœur à ses intérêts.

Nous verrons chez son père, avec une intensité exceptionnelle sans doute et exagérée, mais d'autant plus significative, l'altière austérité des anciennes maisons de noblesse de robe, dans une province où le jansénisme avait gardé toute sa rigueur. Les familles parlementaires, beaucoup moins rapprochées de la cour et moins mêlées au monde que la noblesse d'épée, conservaient une hauteur, des habitudes tyranniques, un esprit de résistance et une sombre vigueur de caractère qui n'existaient plus ailleurs.

Le héros de cette étrange histoire s'appelait *Augustin-François Thomas du Fossé*. Thomas était le nom de sa famille, originaire du Blésois et devenue depuis longtemps en Normandie une des maisons considérables de la noblesse de robe. Le Fossé est un château de médiocre grandeur, à six lieues de Rouen ; le chef de la famille était appelé tantôt le conseiller, tantôt le baron du Fossé, quoique en réalité il dût ce titre à une autre terre, dont aucun membre de la famille ne porta le nom. Le Fossé n'était qu'une simple seigneurie ; mais les Thomas tenaient avec un orgueil héréditaire à ce nom, en mémoire de Pierre Thomas, sieur du Fossé, qui fut sous

Louis XIV un des *solitaires* de Port-Royal les plus zélés et les plus laborieux.

2. — M. du Fossé, de Port-Royal.

Élevé, avec deux de ses frères, dès 1643 à Port-Royal, par les soins de M. Bascle et de M. Lancelot, relégué plus tard dans une petite école de la rue Saint-Dominique à Paris, Pierre du Fossé travailla successivement avec Lenain de Tillemont, avec Le Maître de Saint-Elme et Le Maître de Sacy, demeura pendant la persécution à Paris chez Singlin, fut enfermé à la Bastille avec Sacy et enfin exilé en Normandie. Les fameux *Mémoires de* ***Port-Royal*** sont de lui, ainsi que maints autres ouvrages, et il eut part à plusieurs des grands travaux de MM. de Port-Royal, les *Vies des saints* et surtout les *Explications tirées des saints Pères sur les livres de l'Écriture sainte.* Il savait l'hébreu, le grec, le latin et l'espagnol.

Il mourut à Paris en 1698, fut enterré à Saint-Étienne du Mont et son cœur porté à Port-Royal.

Il avait assisté en 1671 au mariage de son frère cadet Henri, avec Mlle Le Maître, fille de M. de Saint-Elme, nièce de M. de Sacy et petite-nièce du grand Arnauld.

Ces souvenirs étaient demeurés très-précieux à la famille du Fossé. Ils reviennent à plus d'une reprise dans la correspondance d'Augustin avec son frère et dans le volumineux dossier d'un procès que nous ferons connaître. « Vous désirez avoir ma profession de foi, lui écrit un de ses frères; je vous la ferai avec plaisir, et je crois que les Arnauld et les Le Maître, auxquels toute ma gloire est d'appartenir, n'en rougiront point. » Il termine cette même profession en disant : « Je désire que vous en soyez content et que les ombres des Pascal, des Arnauld, des Nicole, des Sacy, des Le Maître, toujours présentes à ma mémoire, ne la trouvent point indigne de celui qui veut suivre leur exemple, comme il admire leur vertu. »

Plus tard on écrira à Augustin : « Faites en sorte qu'il ne soit pas dit du célèbre M. du Fossé du Port-Royal, qui édifia dans le dernier siècle toute la France par sa religion, sa piété, la pureté de ses mœurs, sa probité, qu'il a eu dans celui-ci un petit-neveu qui a été un objet d'horreur et de scandale à toute sa nation. »

Dans une autre occasion, son frère lui dira ironiquement : « Votre conduite, à vos yeux, est sans reproche ; vous êtes persécuté comme nos ancêtres. »

On voit que les souffrances endurées par MM. de Port-Royal, pour leur conscience et leur foi, étaient souvent invoquées dans cette famille comme un exemple glorieux ; et il est évident que la trempe énergique du caractère d'Augustin et la longue persévérance, dont nous verrons plus d'une preuve dans sa vie, avaient été développées en lui par la haute idée qu'il s'était faite, dès l'enfance, du devoir de souffrir plutôt que de renoncer à ce que l'on croit bien et vrai.

Les noms mêmes que portaient les membres de la famille du Fossé rappelaient leurs opinions. Le père d'Augustin, conseiller de grand'chambre au parlement de Rouen, âme de fer, cœur de marbre, comme cette histoire ne le montrera que trop, s'appelait *Antoine* comme le grand Arnauld et *Augustin* comme le docteur de la Grâce, le saint de prédilection de tous les jansénistes. Il avait donné ce même nom d'*Augustin* à deux de ses fils, l'aîné dont nous entreprenons de raconter la vie, et le troisième, *Pierre-Augustin*, connu sous le nom de chevalier du Fossé ; le deuxième était toujours désigné par le nom de la principale terre de la famille, le *Bosmelet*. Le chevalier fut tour à tour chevau-léger de la garde du roi et écuyer de main de Monsieur (le comte de Provence). Bosmelet fut nommé, très-jeune, conseiller au parlement de Rouen.

Outre ses trois fils, M. du Fossé avait deux filles ; l'aînée mourut dès 1776, mariée au comte de Cluzel ; la seconde

épousa M. de Fumechon. Toutes deux ont été accusées d'une extrême hauteur de caractère et de langage.

La magistrature était la profession que le conseiller destinait à son fils aîné, et ce fut le sujet d'une première et longue lutte entre ces deux caractères également inflexibles. Élevé pendant neuf ans sous les yeux de son père par un pieux précepteur, M. Boon, Augustin était, dans la maison paternelle, le seul à ne point trembler devant la volonté despotique et les emportements terribles du baron. Dans une plaidoirie écrite avec le style ampoulé du XVIIIe siècle, l'avocat Thiessé disait de lui : « M. du Fossé portait jusque dans ses dieux domestiques le front sévère d'un ministre des lois. »

Cette sombre rigueur avait donné au fils une aversion extrême pour la robe, que son père voulait lui faire revêtir. Il résolut, comme on disait alors, de se faire d'épée. Chacun des deux s'obstinant, Augustin ne prit ni l'une ni l'autre carrière et vécut mécontent et oisif chez son père, tantôt à Rouen, tantôt dans ses châteaux du Fossé, de Bosmelet et de Chamacour.

A l'âge de vingt-deux ans, fatigué de cette existence, il résolut de voyager « pour son repos et son instruction » ; il s'enfuit de la maison paternelle en empruntant 9000 fr. aux fermiers de sa famille, qui soutenaient volontiers l'héritier du nom contre un maître plus redouté qu'aimé. Mais le baron envoya à sa poursuite; on l'arrêta en Hollande, entre Utrecht et Amersfoort. A Utrecht, il attacha pendant la nuit les draps de son lit et s'évada par la fenêtre; mais il fut découvert et ramené en France. Près de Cambrai, il s'échappa encore et fit dans une nuit huit lieues à pied. On le reprit à Reims et on le conduisit chez son père.

Là il rongeait son frein depuis longtemps, lorsqu'un jour à table, devant la famille réunie, le baron lui dit avec la solennelle raideur et le ton qui lui étaient habituels : « Si le Sei-

gneur vous appelle à l'état de mariage, je vous souhaite une personne aussi sensée et aussi raisonnable que Mlle Paviot. »

C'était la fille d'un président au Parlement fort estimé et fort riche ; elle était son enfant préféré et il comptait non-seulement la doter largement, mais lui assurer une part privilégiée dans sa fortune. Ce mérite éminent rehaussait fort tous les autres aux yeux de M. du Fossé. Quant au fils, la jeune fille lui plut ; l'idée de sortir de la tutelle accablante de son père contribua peut-être à la lui faire aimer ; quoi qu'il en soit, il en fut bientôt et vivement épris. Pour une fois M. du Fossé et son fils étaient d'accord, mais tout à coup le président Paviot meurt sans testament, sa fille n'est plus qu'une héritière fort médiocre, et le baron aussitôt défend à Augustin de songer à elle.

Il en fut amèrement blessé et resta fidèle, malgré son père, à cette espérance jusqu'au moment où, en 1771, Mlle Paviot se maria. Il lui fallut encore près d'un an pour se résigner à cette déception. Au bout de ce temps, désirant toujours se marier et sortir de tutelle, il pria son père de demander pour lui la main d'une fille de très-ancienne noblesse, mais pauvre, et cette fois il fut repoussé rudement. Désolé de se voir rebuter sans cesse, le malheureux jeune homme trouva enfin tout près de lui une confidente de ses chagrins et, avec le temps, un nouvel objet d'affection. Cet amour fut le dernier ; cette passion cruellement traversée remplit longtemps sa vie de souffrances, de périls et des plus bizarres aventures, sans que rien au monde pût l'y faire renoncer.

3. — Monique.

Mme du Fossé avait pris pour lectrice et demoiselle de compagnie une jeune fille dont le nom de baptême était celui de la pieuse mère de saint Augustin. Monique Coquerel était le huitième et dernier enfant d'un jardinier-fleuriste de Rouen, qui

mourut trois mois avant la naissance de sa fille. Sa mère, restée veuve à vingt-huit ans, était fille d'un pauvre gentillâtre nommé Bachelet; on affirmait aussi que les parents de son mari, quoique jardiniers de père en fils, étaient une branche cadette d'une famille noble et ancienne dans le pays, qui portait même nom patronymique et mêmes armes, celle des marquis d'Iclon. Il est certain au moins que la veuve du jardinier était souvent reçue comme une amie dans l'intimité et à la table même des Du Fossé. Après sa mort, Monique, qui vivait retirée chez une de ses tantes, fut recueillie en 1766 par la baronne. Souvent Mme du Fossé l'appelait sa fille et lui témoignait une tendre affection qui ne cessa jamais entièrement. Monique n'était pas belle, mais elle était douée d'un caractère énergique et sa conversation était animée par l'esprit le plus vif et le plus piquant.

Augustin était le fils de prédilection de sa mère, qui le plaignait des rigueurs injustes du conseiller, mais qui n'osait ou ne savait le défendre contre son mari. Autant le baron était opiniâtre et dur, autant Berthe du Fossé, sa femme, était aimante et faible. A force de chercher des consolations auprès de sa mère et de la favorite de sa mère, plus âgée que lui de huit ans, Augustin en vint à aimer Monique et à se faire aimer d'elle.

Une longue absence du baron mit les deux jeunes gens à l'abri de ses soupçons. Il avait joué un rôle dans cette fameuse querelle des Parlements qui remplit les dernières années du règne de Louis XV. On le croyait l'auteur d'un pamphlet contre les princes du sang. Une lettre de cachet fut obtenue contre lui; averti à temps, il s'enfuit en Hollande et y resta deux ans; mais on le punit, suivant l'usage barbare d'alors, en la personne d'un de ses enfants; sa fille aînée, Mme de Cluzel, s'étant rendue à Paris pour y voir sa grand'mère, fut arrêtée et mise à la Bastille avec sa femme de chambre. Ce sont là les premiers exemples que nous rencontrons dans

cette histoire de l'abus des lettres de cachet, mais bien d'autres vont s'offrir à nous.

Un écrivain qui a raconté les étranges aventures des Du Fossé et en a fait un épisode d'une série de lettres sur la France avant et pendant la Révolution, Miss Williams, affirme qu'un mariage secret célébré à minuit par un prêtre catholique, unit dès cette époque Monique et Augustin. Une des mauvaises gravures qui ornent fort mal une édition de son récit publiée à part (1), représente cette bénédiction nuptiale, et, selon une tradition de famille, ce fut le chapelain du baron qui, dans la propre demeure du père absent, maria secrètement l'héritier du Fossé à la fille orpheline du jardinier de Rouen. Cependant il n'est fait aucune mention de ce mariage dans le procès, et les deux époux y avouent, non pas une légitime union, mais une faute. C'est, dit-on, parce que, d'après la coutume de Normandie, tout mariage clandestin était nul s'il était contracté avant vingt-cinq ans. Or, Augustin n'avait que vingt-trois ans. Comme Monique était plus âgée que lui, ce premier mariage, dit-on, était dangereux à avouer, parce que l'arme du père pour faire annuler cette union était une accusation de séduction contre sa belle-fille. Aussi verrons-nous ce mariage renouvelé avec les plus strictes précautions de légalité dès que le jeune homme aura atteint l'âge de vingt-cinq ans. Il est certain que sans la terreur que lui inspirait son mari, Mme du Fossé, qui était à la fois très-tendrement attachée à son premier-né, déjà si durement contrarié dans toutes ses affections, et très-bienveillante pour sa jeune compagne, aurait consenti à ce mariage; elle ne combattit que faiblement le choix de son fils. Elle fut accusée plus tard auprès de son mari, par un certain Goret de la Grande-Rivière (dont le rôle souterrain dans toute cette affaire est impossible à bien préciser), d'avoir donné son con-

(1) *The unfortunate young nobleman, a tale of sympathy.*

sentement écrit au mariage. Son mari l'abreuva d'amertume et de reproches à ce sujet.

Sur ces entrefaites Louis XV vient à mourir, et tout à coup on apprend que les parlements sont rappelés, que le conseiller de la grand'chambre a fait sa paix avec le ministère et qu'il revient armé de lettres de cachet pour enfermer dans deux prisons séparées Augustin pour longtemps et Monique pour la vie.

Déjà celle-ci s'était retirée à Caen et y avait donné le jour à un fils dont la destinée, restée obscure, n'est pas le trait le moins singulier de toute cette histoire. A la nouvelle de l'arrivée prochaine du baron et de ses intentions hostiles, un des frères de Monique la conduisit en Suisse. Augustin n'attendit pas son père, il s'enfuit à son tour, après avoir confié leur enfant à une paysanne des environs de Caen, et alla rejoindre la mère à Genève.

4. — Fuite en Suisse et en Angleterre.

De ce moment date pour tous deux une longue suite de voyages, de périls, de misères.

Ils se trouvaient à Lausanne depuis quelque temps, lorsque, le 30 janvier 1775, Monique apprit de la femme du bailli qui gouvernait cette ville pour les Bernois, qu'ils étaient découverts et allaient être arrêtés. En effet, le baron avait obtenu de M. de Vergennes un ordre contre eux. Ils devaient être arrêtés à la réquisition de M. de Bauteville, ambassadeur en Suisse, et du comte de Lillebonne, pour être enfermés, Augustin au fort Saint-André de Salins, Monique à la maison de refuge de Besançon.

Les deux fugitifs n'eurent que le temps de disparaître. Ils se trouvèrent à peu près sans argent et n'avaient de vêtements que ce qui les couvrait. Ils vécurent quelque temps dans une grande misère, se cachant et changeant sans cesse de retraite.

Augustin, qui fut toujours très-généreux, quoique dans sa vieillesse une étrange manie d'avarice mesquine s'unît chez lui, de la manière la plus originale, à sa munificence naturelle, avait prêté à un ami en Suisse trente louis. Dans sa détresse, il réussit avec beaucoup de peine et grande perte de temps à réclamer cette somme et à se la faire restituer sans se trahir. Avec cet argent tous deux partirent pour l'Angleterre, le seul pays du monde où les lettres de cachet n'étaient point à craindre. Pour éviter le sol français, ils traversèrent l'Allemagne, une partie de la Hollande et arrivèrent à Rotterdam. Là, tremblant sans cesse d'être reconnus, ils attendirent pendant huit jours le départ d'un bâtiment pour l'Angleterre. Ils s'embarquent enfin; mais le vent leur est contraire et ils sont retenus dans le port. Les provisions les plus indispensables leur manquent; Augustin se fait ramener à terre pour acheter des vivres; le vent se lève pendant son absence et le navire part sans lui. Il crut sa femme enlevée par quelque machination de son père; mais, sans perdre un instant, il prit un canot, fit force de rames et réussit à rejoindre en mer le vaisseau qui emportait Monique.

Arrivés à Londres, ils se logèrent dans un galetas que leur avait indiqué un compagnon de voyage. Leur premier souci fut de mettre hors de toute atteinte leur union. Dès qu'ils eurent été domiciliés à Londres un temps suffisant (et la loi anglaise n'est pas exigeante sur ce point), le surlendemain du jour où Augustin du Fossé acheva sa vingt-cinquième année, le 17 juillet 1775, ils furent mariés d'abord dans l'église anglicane de Sainte-Anne, Westminster, où leurs bans avaient été publiés, puis immédiatement après, par un prêtre catholique, dans la chapelle de l'ambassade de France. Aussitôt les actes dûment légalisés qui constataient cette double célébration furent envoyés par Augustin à son père.

La position des deux époux à Londres fut longtemps cruelle.

Ils manquaient de tout et cherchaient en vain quelque moyen de gagner leur vie.

Quand naquit (25 octobre 1775) leur fille, le seul de leurs enfants qui ait vécu, ils ne purent se procurer ni les soins d'un médecin ni ceux d'une sage-femme. M. du Fossé seul assista la mère et l'enfant. Ils n'avaient pas même de berceau pour leur fille, et lui firent place sur le grabat qui leur servait de lit à eux-mêmes.

On raconte que, peu de temps après, ils furent chassés de leur affreux logement faute de pouvoir le payer. C'était en hiver, la neige couvrait les toits et le pavé. Augustin fit asseoir sur une borne sa malheureuse femme qui portait son enfant dans ses bras, et lui dit de l'attendre là. Il l'y laissa longtemps; mais, quand il revint, il avait la joie dans le cœur et dix guinées dans la main. Il avait découvert un Genevois qui le cherchait pour lui remettre cette somme de la part d'un pasteur de Genève qui l'avait vu dans sa détresse et qui avait eu l'idée de lui envoyer un secours.

Ce fut le point de départ d'un sort moins mauvais. Ils finirent par trouver l'un et l'autre de l'emploi dans des établissements d'éducation, où ils donnèrent des leçons de français. Ils avaient mis leur fille en nourrice à la campagne. Eux-mêmes étaient séparés et n'avaient qu'une fois tous les quinze jours la liberté de se voir. Ils avaient traduit leur nom en anglais assez singulièrement et s'appelaient M. et Mme *Thomas Ditch*.

Avant la naissance de leur fille, ils reçurent de Caen l'extrait mortuaire de leur fils, mais ils ont toujours soupçonné cet acte de fausseté. Le baron, qui poursuivait avec acharnement la dissolution de leur union, pouvait en effet avoir supposé la mort de leur enfant, ce prétendant à ses titres et à ses richesses. Ils n'ont jamais su si leur fils était mort en effet, ou si son aïeul l'avait fait disparaître.

5. — Le monastère de Saint-Yon.

Le calme relatif dont ils jouissaient ne devait pas durer. Leurs dettes étaient payées, et leurs vies laborieuses, dépendantes, séparées, étaient heureuses en comparaison de ce qu'elles avaient été, lorsqu'un accident imprévu les jeta dans de nouveaux malheurs plus cruels que les précédents.

Un joaillier normand, appelé Tubeuf, venu à Londres pour les affaires de son commerce, se présenta à eux et leur donna de tristes nouvelles. La sœur aînée d'Augustin, la comtesse de Cluzel, venait de mourir, et le baron, désolé de sa perte, était tombé gravement malade. C'était, disait Tubeuf, le moment où son fils devait venir se jeter à ses pieds, obtenir son pardon et réconcilier tous les membres de la famille, frappés par un même deuil, inquiets pour la santé et peut-être pour la vie de leur père.

Augustin, ému, se décida à tenter l'aventure et à se remettre au pouvoir de son père, espérant le fléchir. Il déclara cependant qu'il ne partirait pas sans laisser à sa femme et à sa fille de quoi remplacer ce qu'il gagnait. L'objection était prévue, et Tubeuf était muni d'une somme de 16 800 livres qu'il laissa à M[me] du Fossé en trois traites sur un négociant connu. Monique eut des doutes sur la sincérité du baron et de son agent; elle en fit part à son mari. Pour lui, le combat fut terrible entre des craintes trop justifiées et l'ardent désir d'obtenir une réconciliation et de faire reconnaître son mariage.

Il alla à pied chercher sa fille à six milles de Londres, la rapporta dans ses bras, la montra à Tubeuf et lui dit d'embrasser cette malheureuse enfant s'il n'était pas un traître et s'il n'attirait pas son père dans quelque horrible piége. Tubeuf fit ce qu'on voulut et emmena Augustin. Sa femme a dit plus tard avec quelle mortelle angoisse elle le vit s'éloigner et sui-

vit longtemps de l'œil la diligence de Brigthelmstone qui l'emportait.

Quand le fils proscrit entra seul et inattendu au château de Bosmelet (c'était le lundi de Pentecôte), son père était à vêpres; sa mère, en le voyant tout à coup devant elle, se troubla et manqua s'évanouir de joie et de crainte. Le conseiller rentra; Augustin se jeta à ses genoux, implora son pardon et le pria de ne plus attenter à sa liberté. Ce que le conseiller répondit à son fils, il l'a rapporté lui-même dans un *Mémoire* publié depuis. « Je lui dis... que je ne voulais pas qu'il continuât à donner scène au public par une troisième évasion de ma maison; qu'ainsi je ne le recevrais pas; qu'il pouvait se retirer chez le curé de Vassonville, un des curés de ma terre, etc. »

Repoussé de la maison paternelle, Augustin alla habiter chez le curé de Vassonville, et là reçut communication d'un arrêt du Parlement obtenu par son père le 4 juin 1776, cassant son mariage, lui défendant d'épouser Monique, de *la fréquenter et hanter*, et prononçant un blâme sévère contre elle pour avoir écrit certaine lettre adjointe à la procédure (1), et contre lui pour avoir fait graver sur une pièce d'argenterie les armoiries des du Fossé, accolées à celles de sa femme.

Cet acte bouleversait toutes les espérances du fils et ajoutait à ses maux un tourment de plus; son mariage, quoique parfaitement valide en Angleterre, comme l'avait attesté au baron l'ambassadeur de France (le comte de Guynes), était nul dans sa patrie; et il n'avait plus seulement à triompher de l'aversion de son père, il avait contre lui la chose jugée. Il protesta hautement contre cet arrêt et il essaya de fuir; mais les gens du curé le ramenèrent de force. Il ne vit son père à

(1) Il fut prouvé que cette lettre était fausse ou tout au moins antidatée. Aussi le baron lui-même la fit retirer du dossier. Monique y était censée parler à Augustin de leurs amours, et il n'aurait eu que dix-neuf ans à cette époque; mais à ce moment Augustin était, au su de tous, ardemment épris de Mlle Paviot, et d'autres contradictions matérielles réduisent à néant cette fourberie maladroite.

Vassonville qu'une fois, et leur entretien ne fut qu'une discussion agitée et violente.

Enfin, la nuit du 17 au 18 juillet 1778, il fut saisi chez le curé, en présence de son père, qui s'empara du peu d'argent qu'il avait et de ses papiers. Deux cavaliers de la maréchaussée le conduisirent au couvent de Saint-Yon, dans un faubourg de Rouen.

Ce monastère appartenait aux *Frères de la Sainte-Charité.* Dans deux corps de bâtiments différents, on entretenait deux sortes de pensionnaires, les uns libres, les autres prisonniers. Ces derniers, enfermés séparément, ne se voyaient qu'à l'heure des repas, et la loi d'un silence absolu leur était imposée. Ils portaient de faux noms.

Augustin du Fossé n'y était connu que sous la désignation de *Saint-Louis.* Comme tant d'autres captifs, il trouva moyen de communiquer en secret avec les habitants des cellules contiguës à la sienne. Mais ses amis, les parents de sa femme, Monique elle-même ignoraient absolument ce qu'on avait fait de lui. On eut soin seulement qu'elle le sût prisonnier par lettre de cachet, sans un mot de plus.

Cependant son père vint bientôt lui demander, dans sa prison, une signature qu'il refusa. Le joaillier Tubeuf ou un agent intermédiaire avait trompé le père et le fils. Le négociant qui devait payer les traites avait failli, et il s'agissait de rentrer en possession des 16 000 francs remis par le conseiller à Tubeuf. Un procès se préparait, mais il fallait qu'Augustin donnât sa procuration au baron. Il fut impossible de l'y contraindre ; il connaissait trop son père ; l'argent restitué par Tubeuf n'aurait jamais été payé à Monique du Fossé. « Je serais un misérable, répondit son mari, si je dépouillais moi-même ma femme et mon enfant d'un droit qui leur coûte si cher. Voulez-vous m'employer à poursuivre Tubeuf, rendez-moi la liberté. »

On essaya de le réduire par des rigueurs nouvelles, telles

que la privation de ses livres. Seul, un vieux moine eut pitié de lui et le consola quelquefois par de bonnes paroles.

Enfin, le 10 octobre 1780, eut lieu une dernière et funeste entrevue. Le baron fit appeler le prisonnier au parloir et lui déclara que, malgré sa résistance, il avait gagné le procès et recouvré les 16000 livres remises à Tubeuf. C'était un mensonge, destiné à lui faire croire que Monique et sa fille étaient sans ressources, afin qu'il consentît à les abandonner, moyennant une pension qui les mettrait à l'abri du besoin. Cette espèce de torture morale qu'on lui faisait subir révolta Augustin. Il déclara que jamais il ne renierait sa fille et sa femme. Le père furieux répondit en insultant Monique et son enfant. Dès ce moment tous deux s'emportèrent l'un contre l'autre. Augustin, hors de lui, accusa en face son père d'être le calomniateur de Monique, un faussaire (allusion à la lettre forgée ou antidatée), et enfin d'avoir manqué à sa parole, en le faisant venir de Londres pour l'enfermer par trahison. Le conseiller, ne se possédant plus, frappa son fils; aussitôt celui-ci sortit du parloir, et pendant que son père exaspéré se plaignait de lui au frère chargé de le garder, il s'échappa. Mais il chercha vainement une issue; ce monastère qu'il habitait lui était inconnu. Tout à coup il entend la voix de son père appelant à grands cris ses gardiens. Il se trouve au pied d'un escalier, monte en courant jusqu'au plus haut étage, et se sentant toujours poursuivi de plus près, passe par une lucarne sur le toit. Là, il ne trouve aucun moyen de fuir; il se cramponne des deux mains sur la pente roide de la toiture. Mais les voix et les pas des Frères qui le poursuivent approchent de plus en plus; il se décide à lâcher prise et se précipite d'une hauteur de cinquante pieds sur la route de Rouen à Caen.

Il y resta étendu sans connaissance, brisé et tout sanglant. Des passants l'entourèrent, et l'un d'eux, ayant essuyé son visage que le sang rendait méconnaissable, s'écria : « C'est le fils du baron du Fossé ! » Les moines vinrent ramasser la vic-

time, et l'on eut bientôt constaté qu'il s'était fracturé un pied, une cuisse, un bras, et qu'il avait de fortes contusions à la tête et sur le corps.

Ce qui est à peine croyable, mais avéré, c'est que son père ne le revit jamais, ne permit ni à sa mère ni à sa sœur de le visiter, et se contenta de lui envoyer de loin en loin, pendant sa longue convalescence, son frère Bosmelet, toujours chargé de messages impitoyables. Voici la seule réflexion qu'ajoute ce détestable père dans son *Mémoire*, au moment où il vient lui-même d'y raconter les faits qui précèdent : « Que je sais mauvais gré à mon fils de m'avoir forcé à entrer dans un détail si désagréable pour lui, si accablant pour moi et si ennuyeux pour ceux qui le liront ou l'entendront ! »

D'un autre côté, le fils se désespérait : « Quand j'aurais mérité le supplice, écrivait-il plus tard, ne l'ai-je donc pas souffert ? Est-il des tourments comparables aux miens ? Mes membres brisés, mon corps froissé, mon sang répandu, mes chagrins, mon désespoir auraient fléchi la plus inexorable haine ; et mon père, l'auteur de mon désastre, le voyait avec indifférence ; il me faisait annoncer que ma guérison serait suivie d'une prison éternelle. Mourir dans les souffrances ou vivre renfermé, tel était l'arrêt d'un père. »

Cette catastrophe eut cependant quelques bons effets. Le vieux moine, toujours compatissant, se chargea de faire passer à Monique une lettre où son mari l'assurait que rien au monde ne le porterait jamais à renier sa femme et son enfant. Il ajouta qu'on l'avait reconnu tout ensanglanté sur la grande route, qu'il savait que l'opinion publique, à Rouen, s'émouvait en sa faveur, et que le Parlement même s'indignait des cruautés de son père.

Il obtint du chirurgien qui le soignait de faire passer au premier président Montholon une requête, écrite sur son lit de douleur, pour être lue devant les Chambres assemblées. Cette lecture eut lieu. Un magistrat du nom de Grécourt parla

pour le prisonnier blessé, et un murmure d'indignation éclata contre le conseiller du Fossé. Les lettres du fils furent même envoyées au garde des sceaux et à M. de Vergennes, celui des ministres qui avait dans ses attributions tout ce qui concernait la Normandie.

Peu à peu on constata un excès d'arbitraire qui paraît à peine possible et qui était réel cependant. La lettre de cachet en vertu de laquelle Augustin du Fossé passa plus de deux ans en prison à Saint-Yon n'a jamais existé. Le père prétendit avoir fait part de la détention de son fils au garde des sceaux, à M. Bertin, au premier président de Montholon ; mais son ami, le procureur général Godart de Belbeuf, avait consenti, pour lui être agréable, à supposer l'existence d'une lettre de cachet, qui n'eut jamais de réalité. C'était un de ces petits services qu'on ne se refusait pas entre représentants de la justice.

Cette découverte aurait dû, sans doute, faire cesser immédiatement et sans condition la dure captivité d'Augustin. Il n'en fut rien. Cependant le cri public et une lettre officielle du premier président au conseiller ne lui laissaient plus de repos. Bosmelet alla coup sur coup porter à son frère des propositions insidieuses, et à force de le circonvenir, il obligea le blessé à signer et même à copier en entier de sa main des lettres au Parlement et à son père, lettres qu'on lui apportait toutes faites et dans lesquelles il renonçait à sa femme et rétractait tout ce qu'il avait écrit au Parlement. Mais à peine cet acte de faiblesse était-il commis, qu'Augustin, revenu à lui-même, déclara nul et non avenu tout ce qu'on lui avait arraché, et renouvela, soit ses requêtes à la justice, soit son refus absolu de consentir à la dissolution de son mariage. Il ne cessa de dire qu'on lui demandait un lâche abandon, un parjure, un sacrilége, et il signa une de ses requêtes au Parlement : *Thomas du Fossé, martyr de la probité.*

Le père était chaque jour plus sérieusement embarrassé de

la détention de son fils à Rouen, dans une ville où il était connu de tous, où les parents de Monique, sans être riches ni haut placés, étaient nombreux et actifs, où d'ailleurs le caractère dur et altier du baron ne l'avait point fait aimer (1). Il voulut que son fils demandât lui-même à être transporté ailleurs, le menaçant, s'il refusait, de le faire enfermer pour la vie. Il pouvait réaliser sa menace, car il s'était procuré une véritable lettre de cachet qui aurait incarcéré Augustin pour le reste de ses jours à la citadelle de Dourlens.

Après de longues complications, Augustin écrivit, comme on le lui demandait, au garde des sceaux Miroménil, et sortit enfin de Saint-Yon, en avril 1781, par ordre du roi, après y avoir passé deux ans et neuf mois. Il n'était point libéré, mais interné dans la ville de Beauvais, avec défense d'en sortir. Son frère et un domestique de ce dernier l'y conduisirent et l'y laissèrent.

6. — Nouvelle fuite en Angleterre.

Mais à peine y était-il depuis quelques semaines, persistant toujours à refuser de rompre son mariage, qu'il reçut avis de nouveau que son père, mécontent et inquiet de cette captivité trop peu sévère qui n'aboutissait à rien (2), voulait le faire enfermer dans quelque forteresse du Midi, en un lieu où il n'eût été connu de personne. Mieux valait fuir. Un des beaux-

(1) A cette époque, le secrétaire du premier président, M. Parent, et bien d'autres personnes, même des prêtres, prenaient chaleureusement parti pour le fils. On lui signala à diverses reprises un M. Sainte-Croix, une sorte de Tartufe obscur, un ennemi très-actif et perfide, dont le vrai nom était Goret de la Grande-Rivière, qui avait feint de l'amitié pour Augustin. « Il n'est plus à Saint-Yon; on croirait qu'il vous remplace maintenant dans votre maison paternelle, car il n'en sort pas. » M. Parent le décrit ainsi : « le plus mauvais homme, le plus faux et le plus plat que je connaisse ».

(2) Le curé du *Mont-aux-Malades* écrivit plus tard à Augustin qu'on avait voulu, en l'internant à Beauvais, lui tendre un piége : on espérait qu'il y ferait venir sa femme, et l'on comptait, dit-il, « claquemurer pour toujours les deux oiseaux ». Le curé savait le fait d'un avocat nommé Tocqueville, à qui l'on avait eu l'imprudence d'avouer ce projet.

frères de Monique, marchand-tailleur à Rouen, nommé Homo, et connu sous le nom de *la Jambe-de-Bois*, réussit fort habilement, mais non sans s'exposer à des poursuites judiciaires fort redoutables, à dépister les espions et la police, et vint de Rouen prendre Augustin avec une voiture de louage qui le transporta à Ostende où il s'embarqua. Il demeura deux jours caché à bord avant le départ du navire.

Dès qu'il toucha terre à Margate, bien avant dans la nuit, il s'informa en hâte des moyens les plus rapides d'aller rejoindre à Londres les deux êtres pour lesquels il avait tant souffert et qu'une si longue et si cruelle séparation lui rendait plus chers que jamais. On lui répondit qu'il ne pourrait partir que le lendemain, parce qu'il avait une valise que la douane devait inspecter ; les préposés venaient de se coucher et on ne pouvait les déranger. Augustin, impatienté, saisit sa valise, et, pour se débarrasser, tout pauvre qu'il était, de cet obstacle à une réunion trop ardemment souhaitée, il jetait son bagage à la mer, lorsque l'on consentit, moyennant une gratification, à le laisser partir sans ses effets qui durent lui être envoyés plus tard.

Le voilà enfin à la demeure où il avait laissé Monique. Mais elle n'y est plus ; elle s'est placée comme institutrice à six milles de Londres. Il s'y rend aussitôt à pied avec une impatience infatigable. Quand il arriva, la maîtresse de la maison redouta pour Mme du Fossé le saisissement que lui causerait une joie si subite. Elle cacha le mari, fit venir sa femme et la prépara par degré à cette grande nouvelle. Bientôt il n'y tint plus, se montra, et tous deux se réjouirent ardemment de se retrouver.

L'occupation où il trouvait sa femme leur était trop nécessaire pour qu'elle pût songer à la quitter. Elle avait suffi à ses propres besoins, à ceux de sa fille et économisé dix guinées. Mais c'était peu pour l'avenir. Il loua un misérable taudis à Londres et se mit à chercher du travail. Quand il rentrait

dans son triste logis, fatigué de ses vaines recherches, il enveloppait de paille ses jambes endolories, qui ne furent jamais bien solides depuis sa chute du toit de Saint-Yon; il se passait ainsi de feu. Une mince chandelle l'éclairait, et il poursuivait ses études de controverse et théologie historique. Mais libre, et réuni à sa femme, à ses enfants, il se trouvait, au milieu de sa pauvreté, profondément heureux. « J'étais, dit-il lui-même, au comble de la félicité et dans la plus grande misère. »

Ce bonheur fut bientôt troublé par un nouveau péril où le jeta son cœur dévoué. Apprenant que l'enfant d'un de ses amis se mourait de la petite vérole, il alla le voir et prit lui-même ce mal terrible. Il fut longtemps malade, et plus tard sa longue convalescence fut entravée par l'indigence où il était. Dans son délire, il se croyait sans cesse poursuivi par les émissaires du baron, prenait pour des espions tous ceux qui parlaient sa propre langue et criait souvent: « Faites sortir tous les Français! » Quelques secours envoyés par des parents de Monique ou par des amis les firent subsister, eux et leur fille, mais dans un dénûment affreux.

La nouvelle de cette situation intolérable arriva de divers côtés à Rouen, et, de tous côtés, on se récriait contre le conseiller. Six mois après son retour, Augustin reçut de son père une pension insuffisante, mais qui fut augmentée plus tard. Mme du Fossé était venue habiter sa petite chambre avec lui et leur fille, et tous deux, en donnant des leçons dans la ville, complétèrent par leur travail des ressources encore trop bornées.

7. — Changement de fortune.

Cette situation, la meilleure qu'ils eussent connue ensemble, dura plusieurs années.

Le 17 octobre 1787, le tyran de ces malheureux proscrits, le père d'Augustin, mourut. Ses frères l'en informèrent, le re-

connaissant baron du Fossé et chef de la famille, et le pressant de revenir. Leur père, il est vrai, avait fait un testament qui déshéritait son fils aîné; mais cet acte était notoirement caduc, et toute tentative pour le faire valider était illusoire (1). Ses frères avaient besoin de lui pour recueillir leur part de la succession. Le conseiller laissait 100 000 livres de rentes en terres, ce qui était, surtout alors, une grande fortune. Les scellés étaient mis, et l'on ne pouvait les ôter qu'en présence de l'héritier universel ou de son fondé de pouvoirs.

Malgré les instances de Bosmelet et du chevalier, Augustin refusa de venir en France tant que la lettre de cachet obtenue contre lui n'était pas révoquée. Elle le fut et il voulut recevoir la notification officielle de cette révocation. La situation dès lors était changée du tout au tout. Le nouveau baron était de fait et par droit d'aînesse le maître de la fortune de ses frères, et, sauf leurs droits très-inférieurs au sien, suivant la loi alors régnante, tout était à lui. Il agit avec une générosité magnanime et partagea avec eux. A M. de Bosmelet il donna le château et la terre dont il portait le nom, quoique beaucoup plus considérables que le Fossé. Il fit donation au chevalier du château de Chamacour avec ses dépendances, et se réserva seulement la terre dont Port-Royal avait illustré le nom.

Ses frères ne se montrèrent pas longtemps reconnaissants; du moins ils refusèrent de l'aider à faire révoquer l'arrêt du Parlement qui annulait son mariage. Tandis que la douairière du Fossé, leur mère, témoignait de nouveau à son fils et surtout à l'enfant de Monique, à sa petite-fille, une bonté affectueuse, MM. de Bosmelet et de Chamacour se tinrent éloi-

(1) Si les informations un peu vagues que nous avons sur ce point sont exactes, la coutume de Normandie permettait à un père de déshériter son fils pour cause de mariage désapprouvé par lui; mais, si le père punissait son fils autrement, il perdait ce droit et annulait d'office l'exhérédation. Or, la détention à Saint-Yon était de notoriété publique, et les longues souffrances de M. du Fossé ne pouvaient être révoquées en doute ni attribuées à d'autres motifs que le véritable.

gnés. Leurs lettres de cette époque témoignent qu'ils devaient beaucoup à leur frère, mais qu'ils persistaient, quant à son mariage, dans les errements du conseiller.

Il résulta de là que, pendant plusieurs années encore, Augustin ne cessa de redouter les lettres de cachet et habita le plus souvent Londres, avec sa femme et sa fille, jusqu'à ce que la Révolution vint enfin dissiper ses angoisses. Il rentra définitivement en France avec sa femme et sa fille le lendemain de la prise de la Bastille (15 juillet 1789). Dès lors il intenta un procès à ses frères, au nom de Madeleine-Sophie du Fossé, sa fille, pour faire révoquer l'arrêt du 4 juin 1776, d'après lequel Mlle du Fossé n'avait point d'état civil en France. Bosmelet et Chamacour s'abstinrent de plaider contre leur bienfaiteur, ils firent défaut; tous les priviléges des nobles avaient été abolis, et le 3 juin 1791 le tribunal du district de Rouen, siégeant pour la première fois avec le nouveau costume récemment décrété, déclara *qu'il n'y avait abus* dans le mariage célébré à Londres, maintenant la demoiselle Thomas en l'état et possession de fille légitime du sieur Thomas, ci-devant baron du Fossé, et de la demoiselle son épouse.

Dès lors Augustin et Monique continuèrent d'habiter leur château du Fossé, où ils moururent l'un et l'autre, ainsi que leur fille et leur gendre après eux. Le nom du Fossé fut légalement attribué aux deux enfants de leur fille; mais tous deux moururent à l'âge de vingt ans environ, et avec eux ce nom si cher à ceux qui le portaient s'est éteint.

Le dernier baron du Fossé employa activement son temps et ses efforts à récompenser avec largesse tous ceux qui lui avaient été utiles pendant ses longues infortunes. Il fut le bienfaiteur des anciens vassaux de ses pères, devint administrateur du département, maire de la commune du Fossé, membre du Consistoire de Rouen. Il érigea une chapelle protestante dans les dépendances du Fossé et il y montait en chaire pour lire le liturgie et un sermon devant sa famille réunie, tous les

dimanches où aucun pasteur des environs ne pouvait venir y prêcher. Il ne manquait jamais d'en inviter un à venir les jours de grandes fêtes, célébrer la Sainte Cène dans ce petit temple, dont les murs étaient couverts de textes de l'Écriture, tous destinés à rappeler le dogme le plus essentiel à ses yeux, celui de l'*Unité divine*.

Comment donc M. du Fossé était-il devenu de catholique *appelant* un protestant réformé ? Et pourquoi attachait-il tant de prix à combattre le dogme de la Trinité? C'est ce que nous verrons en étudiant sa vie religieuse et la longue suite de ses publications de controverse, qu'il commença dans son galetas de Londres et qu'il continua activement dans sa belle retraite de Normandie.

Cette seconde partie de son histoire, moins dramatique sans doute que la première, n'est peut-être pas la moins originale, et c'est certainement la plus instructive des deux.

DEUXIÈME PARTIE.

OPINIONS ET ÉCRITS.

1. — La théologie dans la vie privée.

Nous avons vu qu'une des violences morales exercées contre Augustin du Fossé, pendant sa longue détention au couvent de Saint-Yon, consista à le priver de ses livres, et qu'une de ses consolations dans son grenier de Londres fut la joie d'y reprendre ses études. Nourri comme ses ancêtres d'une lecture assidue de l'Écriture sainte et de quelques-uns des Pères de l'Église, ainsi que des ouvrages des jansénistes, il y puisait des arguments énergiques contre l'oppression qu'il subissait en frémissant. Les livres saints en particulier sont perpétuellement cités par lui, souvent avec des notes tirées des *Explications* de Sacy et de Pierre du Fossé ; fréquemment aussi

la vulgate y est contrôlée par la version grecque des Septante qu'il indique, pour abréger, par les chiffres romains LXX; et la fameuse version janséniste de Mons, que le conseiller lisait de préférence, y est invoquée contre lui par son fils.

Voici un fragment d'une lettre écrite par lui, de Saint-Yon à son père en 1780, et qui donnera une idée de son tour d'esprit et des arguments qu'employaient entre eux ces descendants des solitaires de Port-Royal :

« Qu'un athée, un déiste, m'engage à abandonner mon mariage, mon épouse et ma fille; qu'il me conseille d'être parjure, sacrilége, pour conserver vos biens, je n'en suis point surpris: il ne connaît de bonheur que dans cette vie. Mais vous, mon père, qui croyez en notre sainte religion ou qui, du moins, faites semblant d'y croire (car votre manière d'agir me force à dire cela), que vous me forciez à réparer mes fautes par des crimes aussi exécrables que le parjure et le sacrilége, c'est ce que je ne puis comprendre ; c'est ce qui me donnerait lieu de croire que vous ne regardez la religion que comme un jeu propre à en imposer à la populace crédule, et que les grands peuvent l'arranger à leur idée et la faire servir à leurs vues d'ambition et d'intérêt. Hélas! ce n'était pas là le sentiment de nos respectables ancêtres MM. de Port-Royal. Assis auprès du trône de Dieu, ils y condamnent votre conduite à mon égard, et même ils l'avaient déjà condamnée de leur vivant par leurs écrits. Voyez les explications de la Genèse par M. de Sacy, p. 319, 320, 321, 322, etc., et quantité d'autres endroits de leurs écrits, vous y trouverez la preuve de ce que je vous dis. Ces saints personnages, réunis avec la mère de mon épouse, seront mes avocats auprès de ce souverain juge, lorsque ce jour terrible arrivera, qui sera un jour de joie et de consolation pour ceux qui, foulant aux pieds les préjugés du monde, ont pris pour règle de leur conduite les saintes Écritures. C'est pourquoi je ne cesserai de les méditer et de me remettre devant les yeux entre autres le psaume XIV:

Qui sera digne, Seigneur, d'habiter vos tabernacles?... C'est celui qui ne cherche point à éluder le serment qu'il a fait à son prochain, etc. Et cet autre endroit du prophète Malachie : le Seigneur reprochant aux Juifs leur conduite (II, 14)... *Et pourquoi, me dites-vous, nous traitez-vous de la sorte? — Parce que le Seigneur a été le témoin de l'union que vous avez contractée avec la femme que vous avez épousée dans votre jeunesse, et qu'après cela vous l'avez méprisée, quoiqu'elle fût votre compagne et votre épouse par le contrat que vous avez fait avec elle* (v. 15). *N'est-elle pas l'ouvrage du même Dieu?* (LXX : Et n'est-elle pas une partie de votre âme?) *Et n'est-ce pas son souffle qui l'a animée comme vous?.. Conservez donc votre esprit pur et ne méprisez pas la femme que vous avez prise dans votre jeunesse* (LXX : Si vous quittez votre femme, dit le Seigneur d'Israël, vos pensées seront souillées d'iniquités. Conservez-la donc dans votre affection). *Gardez votre esprit* (Explication : Gardez votre femme qui ne doit être qu'un cœur et qu'une âme avec vous et que vous devez regarder comme une partie de vous-même. LXX : Conservez à votre femme l'affection que vous lui devez et ne l'abandonnez pas). »

Cette citation a pu paraître longue; mais nous avons voulu bien faire connaître le ton et l'esprit de ce singulier débat. N'est-ce pas une étrange chose, en France et en plein XVIIIe siècle, que tout ce luxe d'exégèse, de variantes empruntées aux Septante et d'explications de la Genèse et de Malachie, dans une querelle entre un père et un fils, au sujet d'un mariage d'amour?

2. — Correspondance entre deux frères.

Le premier et le plus curieux peut-être parmi les ouvrages d'Augustin du Fossé est la *Correspondance entre deux frères sur matière de religion; qui contient l'histoire des progrès de l'Impiété, Idolâtrie et autres superstitions qui se sont introduites dans ce qu'on nomme l'Église, et en démontre évidemment*

l'origine, les dates et les divers accroissements.— En engageant tout vrai Chrétien à se mettre sur ses gardes, pour éviter de tomber dans de pareils crimes et de si énormes erreurs, afin de rendre à notre Créateur le véritable culte qui seul peut lui être agréable et qu'il exige de nous. C'est un échange réel de lettres entre du Fossé, sous la désignation d'*un Solitaire* (encore un souvenir de Port-Royal), et son frère le conseiller de Bosmelet, sous le nom d'*un Magistrat*. Publiées à Londres en 1787, ces lettres ont été écrites avant la mort du baron, pendant le temps où son fils recevait de lui une pension à peu près convenable et donnait seulement quelques leçons en ville pour achever de payer ses dettes et se faire une existence plus aisée. Il jouissait alors de quelque loisir et d'un repos d'esprit qui lui avait manqué depuis longtemps. Il en profitait pour répandre ses convictions et s'adressait d'abord à sa famille.

Les réformes de Joseph II, annoncées à grand bruit par les journaux de l'époque et communiquées avec enthousiasme à Bosmelet par Augustin, donnèrent lieu à cette correspondance. Son esprit hardi et chercheur avait saisi avec avidité, c'est ici le lieu de le dire, un aliment précieux dans la lecture de l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, qu'il avait longuement étudiée pendant trente-trois mois de captivité à Saint-Yon. N'est-ce pas un fait très-digne de remarque, que le séjour d'un couvent et l'étude d'une histoire toute catholique aient développé en lui des germes indestructibles de foi protestante? Il n'avait lu encore aucun livre hérétique, il en avait horreur. Mais il se souvint plus tard que ses divers voyages à Lausanne, à Genève, en Hollande, en Angleterre surtout, lui avaient montré, dans les pays les plus libres du monde, un christianisme édifiant et austère; il y trouvait la religion établie tout entière sur la base que son jansénisme lui avait appris à préférer et à consulter sans cesse, l'Écriture sainte; il y avait vu la Bible opposée plus directement, plus hardiment par les réformés que par Jansénius ou par Arnauld, à ces abus

de pouvoir des papes et des jésuites contre lesquels ses pères avaient invoqué en vain un concile chimérique.

Dans la *Correspondance*, il insista avant tout sur une découverte qu'il avait faite et qui l'avait vivement préoccupé, c'est que le culte des images était inconnu à l'Église primitive, qu'il n'y avait là qu'un emprunt fait à l'idolâtrie, et que le second des dix commandements avait été adroitement dissimulé par l'Église romaine pour favoriser les honneurs sacrés qu'elle rend aux images. Ce fut là, en tout temps, un des griefs qui révoltèrent contre cette Église son âme droite et franche. Plus loin, il fait part à son frère de ses vastes lectures, souvent assez mal digérées, lui raconte le concile de Trente, lui fait connaître la *Noble Leçon* des Vaudois, ou compare une à une les propositions pour lesquelles Jean Huss fut brûlé et celles du Père Quesnel, si vivement discutées en son temps.

Les lettres de Bosmelet sont affectueuses, mais courtes et peu nombreuses; il fait profession d'être bon catholique, il a horreur des sectes protestantes, tout en protestant lui-même contre les excès de pouvoir de la cour de Rome et des papes, tout en réduisant à une simple vénération le culte des images, dont il blâme l'exagération trop commune. Mais il invoque l'autorité *de l'immortel Arnauld, du profond Nicolle, du célèbre Père Quesnel*. Il s'appuie particulièrement sur les miracles opérés à Port-Royal et sur ceux du bienheureux diacre Pâris. Du reste, ses travaux au Parlement ne lui laissent point de loisir pour la controverse, et il exhorte son frère à demeurer un enfant docile de l'Église.

A la suite de ces lettres s'en trouvent deux autres où le *Solitaire* répond à une tierce personne. Il y revendique hautement, bien moins le droit d'examen que le devoir urgent et rigoureux d'examiner par soi-même la vérité. C'est une obligation qu'il sent vivement et pour laquelle il lutte contre ses amis et contre son père :

« Demandez-lui, s'écrie-t-il, ce qu'il entend par ces paroles

qu'il dit tous les dimanches dans le deuxième Psaume des Vêpres : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; son nom est saint et redoutable.* Pense-t-il que cette *crainte* consiste dans une nonchalance qui nous fait rester, tranquillement et sans la moindre inquiétude pour notre salut, sans la moindre frayeur de ce Dieu *saint et redoutable*, dans la secte ou religion dans laquelle on est né, sous prétexte que nos parents, nos amis, nos docteurs, tous ceux qui nous entourent sont trop habiles pour se tromper eux-mêmes et incapables de nous avoir trompés ; ou qu'on n'a pas assez d'esprit pour juger après eux et pour pénétrer les mystères de cet Évangile qui est voilé selon eux, et qu'il n'appartient qu'aux sages et aux docteurs de dévoiler par les explications qu'il leur plaît d'y donner ? C'est ainsi qu'on s'aveugle et qu'on se laisse entraîner au torrent, sous prétexte que par humilité on ne veut point regarder après des docteurs qui ont la réputation d'être si habiles ; et, sans examiner, on dit : *Je suis de l'avis de M. un tel.* Mais on se fait illusion, ce n'est point par humilité qu'on en agit ainsi. C'est par une crainte opposée à celle de Dieu, c'est par une crainte mondaine, c'est par paresse ou par crainte d'offenser ses parents, ses amis, ces docteurs puissants qui nous environnent, nous entourent, nous dominent et nous gouvernent. C'est par la crainte de les irriter, par la crainte de se déshonorer dans leur esprit et d'attirer leur mépris et même souvent des punitions corporelles ou pécuniaires. Hélas ! si de pareilles craintes eussent arrêté les premiers chrétiens lorsqu'ils étaient encore païens, entourés pareillement de leurs parents, de leurs prêtres, docteurs et savants idolâtres, combien peu le christianisme aurait-il fait de progrès ! Mais non, ils ont craint Dieu plus que leurs parents, leurs amis, leurs docteurs, les savants de leur religion. »

Ailleurs il s'indigne de ce qu'un prêtre, ami de sa famille, « lui a fait dire en secret qu'il fallait qu'il changeât de langage dans ses lettres, de peur de préjudicier à ses intérêts ».

— « Eh bien ! dites-lui hautement de ma part qu'il sait bien peu ce qu'est un vrai chrétien ; car quand il s'agit de son salut et du culte qui est dû à son Créateur, alors le vrai chrétien regarde tous les biens de ce monde avec tout le mépris et le dédain qui convient à des choses si fragiles. Oui, je regarde ces biens et ces misérables intérêts humains comme de la boue, lorsqu'il s'agit de ma conscience, du salut de mon âme et du culte que je dois au Seigneur mon Dieu. »

Ces paroles ont une grande éloquence dans la bouche d'un proscrit qui avait tant souffert, à qui des lettres de cachet fermaient encore sa patrie, et qui, dans son exil, vivait, lui et les siens, d'une pauvre pension octroyée à grand' peine par un père cruel et dévot.

Les derniers mots que nous venons de lui emprunter renferment, au sens où il les prenait, toute sa théologie, et ce seul mot explique à la fois sa rupture avec l'Église romaine, et plus tard ses démêlés avec le Consistoire orthodoxe de Rouen. Par *le culte qu'il doit au Seigneur son Dieu*, il entend une adoration profondément humble et fervente, due strictement à Dieu seul. Il se sert déjà, contre le culte des images, d'une expression biblique qu'il opposera plus tard au culte de la Vierge et enfin à celui du Christ : *adorer Dieu uniquement*. Le monothéisme conséquent, absolu, était le fond de la religion de ce grave et ardent esprit, et l'unité de Dieu fut dès lors chez lui une conviction aussi profondément sentie, défendue avec autant de pieuse ardeur et de logique passionnée que chez un fils d'Abraham ou un Sémite des déserts.

Ce n'est pas cependant qu'il soit plutôt théiste que chrétien. Dans une lettre où il réfute les inquiétudes et les questions de son frère sur la secte à laquelle il se rattache, il fait sa profession de foi, longue et diffuse selon son usage ; il y déclare, en réponse aux observations dédaigneuses de Bosmelet, qu'il n'est « ni luthérien, ni calviniste, ni anabaptiste, ni hussite, ni wicléfite, ni arnauldiste, ni nicoliste, ni colber-

tiste (1), ni bossuetiste, ni quesneliste, etc., mais, dit-il, je suis chrétien (disciple de Christ) et me fais gloire de l'être et ne changerais point ce nom pour aucun autre. Oui, je le répète et ne puis assez le dire ; ce à quoi je me tiens fermement attaché, c'est à l'Évangile éternel, c'est à la sainte Écriture, cette parole sacrée, divinement inspirée et seule infaillible. Quand des hommes de la plus sainte vie, quand un ange du ciel même m'annoncerait un autre Évangile, un autre culte que celui établi par ce livre divin (sans lui dire anathème) je le renverrais aux v. 7, 8 et 9 du chap. Ier de l'Épître aux Galates. »

Si nous devions définir la dogmatique de du Fossé, il nous faudrait avouer que la lettre de l'Écriture y tient plus de place que la personne du Christ, et que le littéralisme judaïque et oriental y empiète sur les droits de l'esprit évangélique. Il est beau de voir cependant combien, au milieu de la vie moderne, même la plus aventureuse et la plus traversée, cette majestueuse vérité de l'unité divine peut s'emparer d'une âme ferme et droite, l'occuper tout entière et donner à toute une vie un rare caractère de fidélité et de ce que les Anglais appellent, avec une acception qui manque à notre langue, la consistance.

Comme style et comme enchaînement d'idées, il n'y a guère à louer dans ce livre qui, à vrai dire, n'en est point un et n'a pas la prétention d'être autre chose qu'une suite de lettres familières. L'ouvrage fut imprimé à Londres, en petit caractère fort serré, par des compositeurs anglais qui n'en comprenaient pas un mot. Aussi est-il d'une incorrection insupportable. M. du Fossé, non content d'y joindre dix pages à deux colonnes d'*errata*, prit plus d'une fois la peine d'en corriger à la main des exemplaires entiers ; et ces chefs-d'œuvre de patience sont les seuls exemplaires lisibles.

(1) Allusion à un fameux évêque *appelant*,

Personne du reste n'a moins su l'art de faire un livre qu'Augustin du Fossé. La plupart de ses écrits sont suivis d'*errata*, de notes, d'un supplément, de *nouveaux développements* imprimés après coup, et qui ont quelquefois autant d'étendue que l'ouvrage primitif. Il s'inquiétait peu des questions de forme et de littérature ; pour son ardente conviction il ne s'agissait que de prouver et de persuader. Son style abondant, médiocrement correct et chargé de synonymes, s'anime souvent, mais ne s'élève guère ; il a du mouvement plutôt que de la couleur et finit par rebuter bien des lecteurs.

3. — Autres controverses.

Sous le régime de la République, du Fossé publia un *Avis au peuple chrétien, à ceux qui croient en Dieu et qui le craignent.* En voici les premiers mots : « Comme l'on distribue des avertissements pour faire connaître la manière de ne se pas laisser tromper par de faux assignats et qu'on donne les marques où l'on reconnaîtra ceux qui sont bons de ceux faux et falsifiés, il est à propos aussi d'en distribuer pour faire connaître la vraie monnaie avec laquelle on peut acquérir le salut éternel, l'héritage céleste, et pour la pouvoir distinguer de la fausse que des hypocrites et des gens trompés eux-mêmes nous ont distribuée et nous distribuent encore tous les jours pour être la vraie et orthodoxe monnaie. » Il explique ensuite que cette monnaie, ce sont les commandements de Dieu, et il montre, entre autres par un tableau synoptique où il cite divers ouvrages catholiques et en particulier le livre d'Heures de Port-Royal, que l'Église romaine supprime le deuxième commandement, par lequel le culte des images est interdit. Il termine par une formule imitée de celles qui alors étaient en usage : *Respect à la loi divine et humaine*, et signe : *le citoyen Thomas, administrateur du département.*

L'an III de la République, il fit imprimer à Caen une autre

brochure qui suscita plus tard une vive opposition contre lui. Il l'intitula : *Catéchisme des catholiques romains*, et la commença ainsi :

D. *Quelle est la croyance des catholiques romains?*

R. *Ils croient en Dieu* LA MÈRE, *Dieu* LE PÈRE, *Dieu* LE FILS, *Dieu* LE SAINT-ESPRIT.

D. *Pourquoi dites-vous Dieu* LA MÈRE *premièrement?*

R. *Parce qu'ils ont beaucoup plus de respect, plus de confiance, de vénération, de dévotion en la prétendue mère de Dieu que dans les trois personnes de la sainte Trinité*, etc.

D. *Comment appelle-t-on cette croyance dans les quatre personnes susdites?*

R. *La croyance en la quaternité divine.*

D. *Sont-ce là les seuls Dieux que les catholiques romains adorent?*

R. *Non. Ils adorent encore un grand nombre de demi-Dieux qu'ils nomment Saints pour cacher une partie de leur impiété sous ce nom de Saint, prétendant qu'il ne faut que les invoquer*, etc.

D. *N'adorent-ils pas aussi des créatures vivantes?*

R. *Oui, ils adorent leur chef qu'ils nomment le Pape, qu'ils mettent sur l'autel, dans le temple de Dieu même, et devant lequel ils se prosternent, le qualifiant de Dieu en terre, accomplissant ainsi ce que saint Paul a prédit* (II Thess., II, 4).

D. *N'y a-t-il pas encore d'autres choses qu'ils adorent?*

R. *Ils adorent encore les simulacres de tous ces Dieux ou demi-Dieux, contre l'exprès commandement du souverain Créateur de l'Univers.*

Tout ceci est justifié ensuite par des citations des Catéchismes de Tournay, Nantes, Angers, La Rochelle et Luçon, du *Psautier de Marie* et d'une foule d'auteurs catholiques. Il termine en citant le Symbole des apôtres et en disant : « *Nous*

autres protestants, adressons-nous à Dieu directement et disons-lui ces versets du Ps. XCVII :

Loin de nous à jamais
Tous ces Dieux contrefaits, etc. »

Je n'ai pu découvrir à quelle époque du Fossé s'était définitivement et ouvertement rattaché à l'Église réformée. Il nomme quelque part un pasteur Roustan, en déclarant que ce pasteur était unitaire, et il ajoute : « J'ai fait abjuration de l'idolâtrie catholique romaine entre ses mains. »

4. — Discussion avec le consistoire de Rouen.

Il fit réimprimer plus tard, avec des additions considérables, son *Catéchisme des catholiques romains*, sous le titre de. *Traité des Symboles, ou de l'invariable et perpétuelle foi et croyance des catholiques romains*, par A. F. T. D. F., et il ajouta à la fin de ce pamphlet : *Imprimé à Genève, sur les cendres de Michel Servet, l'an* 1086.

Il était alors membre et trésorier du Consistoire de Rouen. Ce corps s'émut d'une déclaration d'unitarisme hautement avoué, publiée par un de ses membres. L'ouvrage n'était point en vente et trois exemplaires seulement avaient été donnés par l'auteur. Mais on en connaissait l'existence. Le Consistoire décida, le 30 juillet 1806, qu'une séance extraordinaire aurait lieu le 17 août suivant, pour savoir si l'un de ses membres était l'auteur de l'ouvrage qui, disait-on, circulait contre la divinité de Jésus-Christ. Le président, le pasteur Pierre Mordant, en informa du Fossé.

Il lui répondit par deux lettres, l'une officielle, l'autre privée. Dans la première il disait : « Je serai très-curieux de savoir quelle sera la décision du vénérable Consistoire à cet égard, et si la tolérance du XIXe siècle est plus grande que celle du XVIe. » Il ajoute plus bas : « Si le Consistoire prend le

parti de sévir avec vigueur contre cet individu, j'observe que par là ces messieurs donneront beaucoup plus de publicité à cette croyance. Mais en cela, peut-être, sont-ils les instruments de la divine Providence ; c'est pourquoi je me tais.»

Dans la lettre particulière, il se déclare l'auteur de la brochure incriminée :

« Peut-être, dit-il, elle va m'attirer l'excommunication et l'anathème. Alors, avec soumission à cette sentence, je me retirerai et je donne même dès à présent ma démission de ma charge d'ancien de l'Église et désire qu'elle soit remplie par un membre qui soit (sans me flatter) aussi zélé que je le suis pour la pureté du christianisme. Mais si vous m'excluez de votre sein et de vos saintes assemblées, permettez-moi au moins que, comme un catéchumème et comme le publicain de l'Évangile, je vienne à la porte de votre Temple y entendre vos instructions et me joindre à vos prières, lorsque vous n'y chanterez pas la pause du Cantique XVIII : le *Créateur devenir créature*, ce qui me semble un blasphème et une absurdité. Excusez si j'ai ces sentiments ; mais cette *Histoire ecclésiastique* de Mosheim que vous m'avez prêtée et conseillé de lire a contribué à me les procurer. Au surplus, comme je suis né *Appelant* et d'un père *Appelant*, je vous déclare que j'appellerai, comme fit saint Jérôme, dans le silence de ma conscience, de toute sentence d'excommunication, non à un concile, mais au tribunal de Jésus-Christ (I Cor., IV, 4). C'est lui que je reconnais pour mon souverain Juge, mon Sauveur, mon Médiateur ; j'attends avec ardeur son règne, son second avénement, et j'irai vers lui avec confiance ; il connaîtra l'intérieur de mon âme par la puissance que Dieu lui a donnée et il saura que j'ai désiré la plus grande gloire de Dieu, que mon but est de me conformer à l'Église primitive. »

Il demanda plus tard que lecture fût faite de cette lettre particulière en séance du Consistoire et donna officiellement sa démission d'ancien et de trésorier, «déclarant, dit-il, que

je veux professer la religion chrétienne dans *une pleine et entière réforme* et dans toute sa pureté primitive, telle qu'elle était dans les deux premiers siècles de l'Église, et rejeter même les erreurs qui semblent être autorisées et affermies par un grand nombre de siècles.»

Le pasteur Pierre Mordant publia une réfutation de l'écrit du baron avec la suscription suivante : *A Genève, de l'imprimerie de la Vérité, et se trouve chez tous les Conservateurs de la Foi*. Du Fossé la réimprima tout entière dans le recueil des pièces de ce débat avec cette note : *Cette lettre doit être du dimanche 24 août, jour de la Saint-Barthélemy*. La lettre n'avait point de date et paraît avoir été écrite en effet vers les derniers jours d'août.

M. du Fossé, en se défendant, donna de justes éloges à «la douceur avec laquelle on agit, quant à présent, contre une personne que l'on regarde comme hérétique (Jean, XIII, 35). Cette douceur étant le sceau distinctif du chrétien, augmente la vénération que j'avais déjà pour vous, monsieur le Président, et pour le vénérable Consistoire.» Les réponses de du Fossé sont fort longues, et il cite à l'appui de sa doctrine M. Mestrezat, alors pasteur à Paris, M. Martin, doyen des pasteurs de France, M. Mallet, M. Jacob Vernes (dans les premières éditions de son Catéchisme) et M. Roustan. Il écrit aussi deux longues lettres au Consistoire, refusant de faire des promesses qu'il ne pourrait pas tenir.

Il dit avec modération dans la dernière de ces lettres, à propos de sa brochure : «L'opinion que j'y manifeste sur Jésus-Christ n'a peut-être pas été exactement appréciée. Je le regarde comme infiniment au-dessus des humains, comme un envoyé céleste qui les a réconciliés avec Dieu par son sacrifice et par sa médiation... Je me suis toujours glorifié du beau nom de chrétien et désire le conserver toute ma vie.»

Le Consistoire répondit par une lettre qui termina le débat et que nous reproduisons tout entière. Elle n'est pas d'un style

bien relevé ; elle contient quelques reproches assez mal fondés ; mais la décision qu'elle renferme et les motifs qu'elle énonce auraient pu être consultés avec fruit en diverses circonstances depuis 1806 jusqu'à nos jours.

Réponse du Consistoire de l'Église de Rouen à M. du Fossé, l'un de ses membres, sous la date du 23 *novembre* 1806.

« Monsieur,

» En réponse aux lettres que vous nous avez écrites sous les dates des 10 et 22 de ce mois, nous vous dirons, avec la franchise que nous vous devons et que nous devons à nous-mêmes, qu'ayant eu connaissance au mois d'août dernier d'un imprimé de 76 pages, ayant pour titre : *Catéchisme des catholiques romains*, qu'un bruit sourd vous attribuait, nous vîmes avec douleur que l'on jetait ainsi au milieu de notre Église des semences de division par la manifestation imprimée d'hérésies condamnées toutes les fois qu'elles avaient été présentées, que le corps des ministres de Genève a hautement désavouées toutes les fois qu'il en a été accusé, même sous la forme perfide d'Éloge historique (art. *Genève* de l'*Encyclopédie* par D'Alembert et *Déclaration des ministres de Genève* en réponse) ; que non-seulement dans cette brochure l'auteur mettait en problème la divinité de Jésus-Christ, mais qu'il s'établissait le docteur et le champion de ces hérésiarques qui lui refusent toute participation et unité dans l'essence divine ; que pour faire cause commune avec les ennemis de la Réformation et ceux qui ont essayé de la diffamer par les fautes graves de ses premiers auteurs (qui, pour être de grands hommes, n'en étaient pas moins quelquefois subjugués par leurs passions et entraînés par les fureurs de l'esprit de parti), l'ouvrage était annoncé comme *imprimé à Genève*, ce qui est fort douteux, *sur les cendres de Michel Servet*, ce qui est ma-

nifestement faux. Nous vîmes encore avec douleur que l'auteur de cet imprimé, en attaquant des dogmes et des pratiques particulières à l'Église romaine, s'était presque toujours éloigné de ce ton de raison et de doctrine qui doit présider à toute discussion en matière grave; qu'il y substituait des ironies indécentes; qu'il s'écartait sans cesse du respect dû à la chose en matière religieuse, et à la grande majorité des citoyens qui professent ce culte, et qu'enfin ce genre pourrait déplaire au gouvernement qui nous protége, qui a proclamé la liberté des cultes et qui, sans contredit, préfère le mutuel support aux controverses qui aigrissent, et la charité aux injures qui indignent ceux qui en sont l'objet.

» Ces divers motifs portèrent le Consistoire à déclarer le 17 août dernier, dans une délibération, *qu'il désavouait et qu'il improuvait cet imprimé comme contenant les hérésies d'Arius et de Socin sur la divinité de Jésus-Christ; qu'il improuvait pareillement le ton général de cet ouvrage, même dans ses parties conformes à la foi protestante, à cause de l'ironie et de la plaisanterie indécentes qui caractérisent la réfutation qu'il prétend faire de quelques dogmes de la foi de l'Église romaine.*

» Quand vous fûtes informé de cette délibération, vous crûtes, monsieur, que vous alliez être appelé à de hautes destinées; que le Consistoire, qui avait usé de son droit et fait son devoir en improuvant l'ouvrage attribué par l'opinion à un de ses membres, usurperait un droit qu'il n'avait pas et outre-passerait son devoir, en vous rendant le confesseur de votre doctrine; que, dans l'heureuse impuissance de vous traiter comme Michel Servet, sur les cendres duquel vous aviez écrit en idée, il vous excommunierait tout au moins, etc., etc. C'est ce qui résulte de quelques lettres plaisantes que vous avez écrites à Rouen ainsi qu'à Paris, dont nous n'avons pas une connaissance officielle, mais dont nous n'ignorons pas le contenu. Tout cela se réduit, monsieur, à une gaieté que vous

vous êtes procurée. Nous n'avons ni le droit ni l'intention de vous demander le compte de votre doctrine ni la raison de votre foi; nous ne répondrons rien aux professions contenues dans vos lettres des 10 et 22 de ce mois; nous persistons dans notre délibération du 17 août dernier; nous faisons des vœux sincères pour que vous, monsieur, qui donnez avec votre famille l'exemple extérieur de la piété et de votre zèle pour le service administratif de l'Église, soyez uni par une même profession de foi, celle des Églises réformées en France, avec nous et les fidèles de notre communion; que l'étude particulière que vous faites des saintes Écritures vous attache à cette profession de foi commune et vous y ramène dans les points essentiels où vous en éloignez; et pour revenir au seul point qui soit à fixer dans votre lettre du 10 de ce mois, savoir votre démission que vous offrez si nous persistons à vouloir vous obliger de ne plus parler ou écrire sur cette matière, comme en improuvant l'ouvrage pour notre regard, nous n'avons jamais entendu porter atteinte à la liberté de l'auteur, au droit qu'il peut avoir de parler ou d'écrire à ses périls et risques, ni usurper le pouvoir légal du Magistrat, nous ne pouvons accepter cette démission conditionnelle, d'autant plus que vous ne la réitérez aucunement dans votre lettre du 21 (1); et nous vous invitons à prendre séance au milieu de collègues qui désirent vivement que vous les aidiez par votre discrétion à faire tomber tout cela dans l'oubli.

» Nous avons l'honneur d'être, avec le plus fraternel attachement, Monsieur, vos très-humbles et obéissants serviteurs,

» P. Mordant, T. Couturier, Bertin, Lemaignen, Brière. »

Ce dénoûment fait honneur au Consistoire de Rouen. M. du Fossé resta membre actif et trésorier de ce corps, quoiqu'il ne cessât pas ses publications unitaires.

(1) Il y a ici un subterfuge, car la démission avait été donnée et réitérée sans conditions dans les lettres du 2 et du 23 août.

Il eut encore, à plus d'une reprise, des discussions théologiques avec les successeurs de M. Mordant, les pasteurs Alègre et Paumier. Il publia cinq lettres à M. Alègre (1810-1816) et une à M. Paumier (1821); dans toutes il défendit la même doctrine. En traduisant de l'anglais un traité intitulé : *Why are you not a Trinitarian?* il ajouta à sa traduction quelques pages qu'il termina par la déclaration suivante : « Tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, je combattrai les traditions humaines (Matth., xv, 9; Marc, vii, 9), les pieuses impostures, inventions des iiie et ive siècles, et je défendrai *l'Éternel mon Dieu*, qui est *un*, et non trois ni quatre, etc., mais qui est *le seul vrai Dieu*, et même le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ aussi bien que le mien (Jean, xx, 17; I Pierre, i, 3; Éphés., i, 3 et 17). »

5. — Écrits divers.

En même temps, il continuait sa guerre contre le catholicisme. En 1810, il publia un travail analogue à l'excellent *Traité des anciennes cérémonies* de Jonas Porrée, sous ce titre : *Époque des diverses innovations arrivées dans l'Église catholique, apostolique, romaine, soi-disant sainte, toujours Une, toujours infaillible, toujours la même.* Il y montre par quels changements graduels l'Église primitive est devenue catholique et romaine.

Il avait déjà traité le même sujet sous une autre forme dans son *Paganisme renouvelé par le catholicisme, ou le catholicisme capitulant avec le paganisme en changeant seulement les noms des choses.*

Jusqu'après l'âge de soixante-dix ans, il fut ainsi toujours sur la brèche, prêt à défendre ses convictions à toute occasion et contre tout venant.

Lorsqu'en 1804 l'archevêque de Besançon, Lecoz, crut le moment venu pour réunir tous les protestants à l'Église ro-

maine et adressa en ce sens une lettre assez étrange aux trois pasteurs de Paris, M. du Fossé publia une *Lettre à M. Lecoz, suivie d'observations essentielles sur cette question : La réunion est-elle possible avec une Église qui a retranché un des commandements de Dieu et ordonné le contraire? — Par un laïque.* Il y reproduisit le tableau synoptique des commandements de Dieu *arrangés à la mode romaine*, et fit paraître une suite à ses *Observations* sous ce titre : *Le christianisme renversé par le catholicisme.* Ces brochures sont violentes et injurieuses, mais il a reproduit, dans la première, la lettre de l'archevêque, la réponse du pasteur Marron, celle de ses deux collègues Mestrezat et Rabaut Pommier, et l'ensemble de cette correspondance ne manque pas d'intérêt.

Plus tard, la publication du livre de Prudhomme : *Les crimes des papes*, le prospectus du *Nouveau Dictionnaire historique*, l'apparition du *Génie du christianisme*, lui donnèrent l'occasion de tonner contre tout ce qui portait atteinte à l'unité absolue de Dieu. Quand Chateaubriand célèbre avec emphase *ce dogme enchanteur de la médiation de la sainte Vierge qui sacrifie son fils, cette mère céleste, cette chaste reine des anges, entourée de la foule de ses adorateurs, servie par les plus beaux anges*, etc., il soulève en du Fossé les saintes colères de Port-Royal, fortifiées de toute l'indignation d'un prosélyte huguenot. Le romantique champion du catholicisme est réfuté par un torrent de textes sacrés.

6. — Résumé.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire connaître le point de vue où s'était placé dès le début cet infatigable controversiste. On a pu voir que sa carrière religieuse est empreinte d'un caractère inflexible d'unité et de logique.

Mis en défiance contre Rome, dès le berceau, par sa rigide éducation d'*Appelant*, accoutumé de bonne heure à chercher

lui-même, avec une profonde vénération, dans l'Écriture, des directions et des arguments, pénétré d'une piété ardente, d'une respectueuse crainte pour le Dieu redoutable d'Israël, pour le Dieu sévère des jansénistes, il n'a pas assez compris et senti cette paternité pleine d'amour qui est celle du Dieu de l'Évangile; mais il a combattu, selon ses lumières, énergiquement, avec une constance inflexible, pour ce Dieu jaloux et unique en qui il avait foi, et il a consciencieusement appliqué à sa propre vie les règles qu'il avait reconnues bonnes et chrétiennes. Entièrement étranger à l'esprit scientifique, il trouva cependant dans l'histoire de la religion un foyer de vives lumières.

Le même sentiment qui, lorsqu'il était à demi catholique encore, l'avait soulevé contre le culte des images et des saints le porta, devenu protestant, à condamner toute notion de la divinité du Fils qui pût porter atteinte à l'unité absolue de l'Être divin. Avec plus de vivacité et bien moins d'onction, plus d'âpreté théologique et bien moins de largeur d'âme, il pensait au fond comme Channing.

Une remarque, qui peut-être se sera présentée d'elle-même au lecteur, c'est que pour ce fils d'une famille de magistrats jansénistes, comme au reste pour tous les siens, le siècle de Voltaire et de Rousseau semble non avenu. Né sous Louis XV et mort sous Louis-Philippe, à l'âge de quatre-vingt-un ans, il semble, ainsi que son père et ses frères, être demeuré absolument étranger à l'esprit soi-disant philosophique, léger, railleur et licencieux de Voltaire et de l'*Encyclopédie*. Sa déclamation passionnée est trop sèche pour rappeler en rien celle de Rousseau; c'était d'ailleurs sous Louis XVI le ton général. Du Fossé n'a rien des grâces légères ni des doutes moqueurs du siècle où il est né et où il a vécu.

Par sa mâle éducation janséniste, il procède directement, lui et les siens, du père Quesnel et de Port-Royal. C'est ce qui constitue en grande partie l'originalité de son caractère et de sa polémique. Il ne se doute pas même des profanes rail-

leries ou des objections dédaigneuses des Voltairiens. L'autorité de l'Écriture, le sérieux profond des choses de Dieu, leur grandeur, leur sainteté, le zèle du croyant, remplissent cet énergique esprit et n'y laissent aucune place au scepticisme ou à la frivolité. Il n'était ni moins dogmatiseur à sa façon ni meilleur exégète que les trinitaires qu'il réfutait. Mais la probité qu'il invoquait contre son père, lorsqu'il était sommé d'abandonner sa femme et de renier sa fille, cette probité antique et sans tache se retrouve dans l'unité de sa doctrine et dans son dévouement à ses convictions.

Il était de son siècle, au contraire, par le sentiment indestructible du droit, par son mépris pour les distinctions de caste qui l'avaient rendu si longtemps et si cruellement malheureux, par sa haine invétérée et implacable pour l'arbitraire. Aussi cette victime des lettres de cachet salua avec joie la Révolution libératrice de 89. Il se réjouit de la chute de l'Empire, qu'il trouvait oppressif; de celle des Bourbons, qui n'avaient pas tenu les légitimes espérances qu'il en avait conçues; et la Révolution de juillet lui inspira de nouvelles espérances.

A travers mille vicissitudes personnelles et publiques, religieuses et extérieures, Augustin du Fossé, sans être ni un caractère aimable et sympathique, ni un bon écrivain, ni un grand esprit, fut quelque chose d'aussi rare et de plus instructif pour la postérité : une âme inébranlable dans ses affections et ses principes, un cœur droit et courageux, convaincu et dévoué, que rien n'a fait dévier de ce qu'il croyait vrai et bien. Aucune adversité ne put le vaincre ni aucune prospérité l'amollir.

LISTE DES ÉCRITS D'AUGUSTIN DU FOSSÉ.

1. *Correspondance entre deux frères sur matière de religion, etc.* Londres, 1787, in-8, 169 pages avec 10 pages d'errata et 14 pages d'un *Tableau des papes, empereurs et rois depuis Jésus-Christ.*
2. *Avis au peuple chrétien, à ceux qui croient en Dieu et le craignent*, avec un *Tableau synoptique des dix commandements*, 26 pages in-8, signé : le citoyen Thomas, administrateur du département.
3. *Supplément à l'avis au peuple chrétien*, 8 pages in-8 (signé : Thomas du Fossé).
4. *Catéchisme des Catholiques romains*, 32 pages in-8 ; imprimé à Caen, l'an III de la République française.
5. *Observations sur le livre intitulé : Crimes des papes.* Au Fossé, ce 6 brumaire an VIII (1800).
6. *Extrait du Répertoire commercial, maritime et littéraire, du mardi 23 frimaire an XI* (1803). Le citoyen A. F. Thomas Dufossé aux citoyens rédacteurs du *Nouveau Dictionnaire historique.*
7. *Lettre de Aug. Fr. Thomas Dufossé à Mme ^***, à l'occasion de l'ouvrage de M. Chateaubriand intitulé : *Génie du Christianisme, etc.*, qu'elle lui avait envoyé. Au Fossé, ce 15 frimaire, an XI. Suivi de *Nouveaux Développements* ; en tout 24 pages in-8.
8. *Traité des Symboles ou de l'invariable et perpétuelle croyance des Catholiques romains*, par A. F. T. D. F., 76 pages in-8. Imprimé à Genève sur les cendres de Michel Servet, l'an 1806.
9. *Correspondance entre M. D. F. et M. P(ierre) M(ordant)*, ministre de l'*Église de R(ouen)*, relativement à un opuscule intitulé : *Catéchisme des Catholiques romains*, 116 pages in-8.
10. *Lettre à M. Lecoz, archevêque de Besançon, etc.*, par un laïque. Paris, chez Gautier et Bretin, à la librairie protestante, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 30 ; 1807, 36 pages in-8.
11. *Le christianisme renversé par le catholicisme, ou Suite aux observations sur cette question : La réunion est-elle possible?* etc., 271 pages in-8.
12. *Le paganisme renouvelé par le catholicisme, ou le catholicisme capitulant avec le paganisme, en changeant seulement le nom des choses.* Rouen, 1810 ; 8 pages in-8.
13. *A. F. Thomas du Fossé à M. A....* (Alègre), *ministre du Saint-Évangile* Rouen, ce 27 janvier 1810 ; 31 pages in-8.
14. *Seconde lettre de M. D. à M. A.* (Alègre) ; ce 15 juillet 1813.
    Troisième lettre. F., le 15 janvier 1815. — *Passages de la Sainte-Écriture gravés dans la chapelle du château Duf..., en face de la chaire à prêcher.*
    Quatrième lettre. Au F., ce 20 mai 1816.
    Cinquième lettre. Au F., ce 23 décembre 1816. — En tout 64 pages in-8. Rouen 1816.
15. *Lettre de M. D. à M. P.* (Paumier) ; ce 29 janvier 1821.
16. *Why are you not a Trinitarian, ou Réponse à la question : Pourquoi n'êtes-vous pas trinitaire?* Traduit de l'anglais, avec un supplément original ; 18 pages in-8. Rouen.
17. *Manière d'entendre et d'expliquer la sainte Écriture selon le sens qu'y donne la Très-Sainte Église Catholique Romaine, toujours infaillible ;* 8 pages in-8.
18. *Époque des diverses innovations arrivées dans l'Église, etc.*, se terminant par une dédicace à l'un des pasteurs de Rouen, datée de Rouen, 20 septembre 1819 ; 80 pages in-8.

19. *Notes ou Extraits de quelques auteurs cités dans l'Époque des innovations, etc.*, pour servir d'appui et de preuves audit ouvrage.
20. *Réflexions sur l'unité de Dieu.*
21. *Passages pour l'unité de Dieu.*
22. *Le Quicumque vult.*
23. *Projet de réponse à un Ultramontain.*
24. *Errata du Citateur.*

OUVRAGES A CONSULTER :

1. *Recueil de plaidoyers, mémoires et pièces justificatives pour le sieur Augustin-Francois Th. du Fossé et la demoiselle Coquerel son épouse*; suivi du Jugement rendu en leur faveur au Tribunal du district de Rouen. A Rouen, de l'imprimerie de veuve L. Dumesnil et Moutier, imprimeurs-libraires, rue Neuve-Saint-Louis, 6; 1792, 244 pages in-8.
2. *The unfortunate young nobleman, a tale of sympathy founded on fact, in which are depicted the unprecedented sufferings of an affectionate husband and the forlorn state of an amiable mother and her infant child.* Lond., 67 pages in-18, avec six gravures.
3. *Lettre à M. A. F. T. du F., membre du Consistoire et trésorier de l'Église protestante de Rouen;* signée Photinus (Stone). Paris, 1806, 55 pages in-8.
4. *Entretien de deux membres de l'Église réformée de ***, à l'occasion de la brochure de Photinus.* Paris, 1807, 18 pages in-8.

LES MORALISTES FRANÇAIS

ET M. PRÉVOST-PARADOL (1).

I

MONTAIGNE ET LA BÉOTIE.

Le brillant volume consacré par M. Prévost-Paradol aux moralistes français a été placé par lui sous l'invocation d'un grand nom littéraire, philosophique et pyrrhonien, le nom de Montaigne ; c'est lui qui ouvre la marche ou qui donne le ton à la symphonie. M. Prévost-Paradol a multiplié, pour peindre cette figure de prédilection, les tours les plus heureux et les plus délicates nuances. Mais, avec beaucoup de savoir et de goût, au fond, il n'a écrit qu'un panégyrique. Pour lui, Montaigne est le saint de la paroisse ; et, comme il est d'usage en pareil cas, les mérites du héros sont mis dans tout leur jour, et au besoin quelque peu exagérés ; quant à ses torts, il n'en est point question. Aussi l'étude sur Montaigne restera comme un modèle en l'art d'écrire, mais non comme un jugement définitif et complet.

Autant peut-être que Montaigne et son critique trop bienveillant, je déteste les esprits dogmatiseurs, qui font la loi à la pensée humaine, tranchent toutes les questions et « mettent leurs conjectures à si haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif ». Mais j'ai contre eux un motif d'aversion de plus

(1) *Études sur les moralistes français*, suivies de quelques réflexions sur divers sujets, par M. Prévost-Paradol. Hachette, 1865, VII et 303 pages in-12 (*Le Lien*).

que M. Prévost-Paradol ou que Montaigne : ce sont eux qui font les sceptiques, ce sont eux qui, par leurs âpres querelles et leurs violences, inspirent le goût du doute et le font considérer comme un repos; ce sont eux qui donnent une apparence de raison et de courage à cette froide impuissance de tant de bons esprits, qui, trop courtois pour répondre à leurs orgueilleux contradicteurs : Qu'en savez-vous? leur répètent avec une tranquille ironie : Que sais-je?

En quelques traits pénétrants et vifs, le jeune académicien décrit admirablement l'état d'esprit des sceptiques : « cette allure naturelle et involontaire d'une intelligence dans laquelle il suffit qu'une idée se lève pour y susciter aussitôt une idée contraire; chaque pensée, dans cet esprit né pour le doute, est comme une voix à laquelle l'écho répond sur-le-champ, non pour la répéter, mais pour la démentir. » Croyez-vous, demanderai-je à celui qui a si bien dépeint cette situation d'une âme humaine, croyez-vous que ce soit là pour elle la plénitude de la santé morale et l'équilibre véritable des forces? N'y a-t-il pas quelque chose de maladif et de malsain dans cette recherche incessante des contraires, dans ce perpétuel besoin de nier ce qu'on vient d'affirmer, et de démolir d'une main tout ce que l'autre main a construit? La pensée n'est-elle libre que quand elle demeure en suspens, et l'homme n'a-t-il ici-bas d'autre destinée et d'autre devoir que d'hésiter? Est-ce là que vous mettez vous-même sa mission et sa gloire?

Qu'on écrive sur sa porte : *A la liberté, à la tranquillité et au repos*, c'est bien, si l'on est un épicurien d'esprit, s'aimant avant tout soi-même et désireux de jouir de soi. On ne croit pas alors comme Pascal que le *moi* soit haïssable, et l'on se laisse aller à toutes les curiosités et à tous les caprices de sa pensée, jugeant, critiquant, doutant, et, si l'on a l'esprit de Montaigne, léguant à la postérité un chef-d'œuvre de laisser-aller, de finesse et de grâce. Mais on tient école de scepticisme dans un monde où l'homme a besoin de croire, d'aimer,

d'agir, et l'on énerve les âmes en voulant les élargir et les émanciper.

J'en ai voulu, plus d'une fois, sans le connaître, à ce frère huguenot de Montaigne, M. de Beauregard, dont il parle dans sa lettre sur la mort de son ami, et que la Béotie, mourant, exhortait à modérer son zèle trop ardent et trop âpre. J'ai pensé souvent qu'entre les excès d'autorité du catholicisme et la révolte trop emportée des protestants, leur dogmatisme trop absolu dont il voyait l'exemple en son frère, Montaigne n'eut que de trop justes prétextes pour blâmer tout le monde et douter de tout.

Indifférent à la religion, il le fut en mainte occasion à la morale elle-même. Un point qu'il nous semble étrange de voir passer sous silence par un moraliste qui en juge un autre, c'est le goût très-vif de Montaigne pour des sujets de recherches et de dissertation fort indécents. Nous savons bien que c'est là une des maladies de l'esprit français. Montaigne et Rabelais ont eu d'illustres successeurs en la Fontaine, en Bayle, en Voltaire, en Molière, le plus grand et le plus excusable d'entre eux. Il est impossible de nier que l'attrait d'une sensualité grivoise a été un de leurs moyens de popularité et l'est encore. Pourquoi M. Prévost-Paradol, dont la plume plus digne n'a nullement les mêmes reproches à se faire, est-il muet sur ce sujet? N'aurait-il pas dû exprimer quelque blâme, quelque regret, à moins que pour lui la forme toujours spirituelle et nonchalante chez Montaigne ne doive à ses yeux absoudre le fond ? Décidément le genre du panégyrique est un mauvais genre, même quand il devient aussi attrayant que sait le rendre notre auteur. L'engouement est un tort envers la postérité et le temps devrait être venu de juger les morts illustres des siècles qui nous ont précédés, en étudiant l'homme et l'écrivain avec toute l'équité, mais toute la sévérité qui conviennent à la philosophie et à l'histoire.

On crie bien haut que les tyrannies n'ont pas de meilleures

armes pour dompter les âmes que la licence des mœurs et les plaisirs des sens. Mais alors pourquoi savourer avec tant de complaisance et faire savourer à ses lecteurs tout ce qu'on trouve de voluptueux dans sa propre imagination ou chez les Romains de la décadence?

J'avouerai à M. Prévost-Paradol que je n'ai jamais hésité entre les deux illustres amis auxquels il a consacré les premières pages de son volume, si pleines de verve et d'esprit. Montaigne est le plus amusant, mais la Béotie le plus digne d'être aimé. Celui-là ne dit pas toujours : *Que sais-je?* Il a des convictions, du courage, du cœur, des accents généreux, et M. Prévost-Paradol, qui me semblait perdre quelque chose de sa vigueur morale en s'attardant trop dans la molle causerie de Montaigne, redevient à la fois plus viril et plus vrai quand il analyse et continue le *Traité de la servitude*. Il y a donc quelque chose de certain au monde! Il est donc dangereux d'enseigner à notre monde que rien n'est sûr! La première chose, hélas! que l'homme renonce à affirmer, c'est sa propre dignité, c'est sa capacité et son droit de penser ou de vouloir.

Montaigne réfutait toutes les religions, sauf une seule « qu'il laissait de côté, dit spirituellement M. Prévost-Paradol, plutôt qu'il ne la mettait à l'écart ». Aussi, toute sa vie, ce grand douteur feignit d'être catholique. Il a fortement contribué à cette honteuse corruption de l'esprit français, qui fait que dans le monde et parmi les gens sans religion on considère comme de bon goût d'être catholique en apparence. Pitoyable comédie! Jamais les impiétés de Voltaire ne m'ont autant indigné que ses communions; ce sont les plus mauvaises et les plus plates de toutes ses plaisanteries. On passe sa vie à douter comme Montaigne, à nier comme Voltaire; mais on communie et l'on se confesse sur son lit de mort; et cette piètre palinodie est préméditée, convenue d'avance, agréée par l'opinion générale et reconnue comme un acte de sagesse pra-

tique. Après tout, le sceptique a toujours une porte de sortie ouverte toute large derrière lui. — Vous me dites, mon révérend Père, que cette hostie est Jésus-Christ, son corps, son sang, son âme et sa divinité ; vous ajoutez que Jésus est mon créateur, le Dieu de l'univers, et qu'en conséquence je dois manger cette hostie, qui est Jésus-Christ et Dieu. Vous avez peut-être raison : tout cela est peut-être vrai ; que sais-je? — Cela dit, Voltaire ou Montaigne communie. O lâcheté !

Je viens d'écrire un mot bien fort; il ne l'est pas trop. On sait comment Montaigne, maire de Bordeaux, s'est déshonoré en fuyant une épidémie que les devoirs les plus urgents de sa charge l'obligeaient à braver. Pourquoi ce fait, hélas! trop constaté, est-il passé sous silence par son panégyriste? Je ne crois pas que son frère le huguenot, ni que son stoïque ami, Étienne de la Béotie, eussent agi de même. Mais, quand on a consacré sa vie à ses propres aises et au doute, on perd, et l'on mérite de perdre, le ressort qui fait les braves et les martyrs. Voilà comment le scepticisme, qui amollit tout, a fait d'une des plus vives intelligences, d'un des plus aimables esprits qui furent jamais, un égoïste poltron (1),

On se plaît à ravaler l'homme au rang de la brute, on s'écrie comme le sceptique juif : *Qui sait si le souffle du fils de l'homme monte en haut et si le souffle de la bête descend dans la terre* (2)? Puis, quand sonnera l'heure du danger, on trahira tous ses devoirs pour mettre sa vie à l'abri, et cela après avoir éloquemment admiré Brutus et cherché patiemment, dans toute l'antiquité, un éloge de Caton qui fût digne de lui.

(1) « N'oublions pas, dit très-bien M. Henri Martin, n'oublions pas que Montaigne, s'il est un des pères de la philosophie, a aussi engendré, ou du moins personnifié le système de l'homme double, du divorce entre la pensée et les actes, entre l'opinion réelle et les conventions extérieures, qui a exercé et qui exerce une si malheureuse influence sur la moralité de la France. » (Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 400.)

(2) *Ecclésiaste*, III, 21.

II

PASCAL, LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE ET VAUVENARGUES.

L'étude qu'a faite de Pascal M. Prévost-Paradol est courte, mais lumineuse. Il a bien compris tout ce qu'eut de réel, de tragique, la lutte que s'est livrée à lui-même ce grand et admirable génie. Il montre au doigt les erreurs de raisonnement qui vicient la démonstration chrétienne de Pascal : le dogme de la chute expliquant toutes choses en l'homme, mais déclaré lui-même un mystère inexplicable ; et l'énorme pétition de principes qui se trouve au fond du fameux pari proposé au pécheur : Dieu est-il ou n'est-il pas? L'esprit humain, selon Pascal, est incapable de répondre avec certitude oui ou non ; mais, d'après lui, vous vous trouvez dans cette alternative : pariez que Dieu n'est pas, et, si vous vous trompez, l'éternité de l'enfer est votre partage ; pariez qu'il est, si vous vous trompez, vous aurez renoncé pour cette courte vie au monde, mais vous n'aurez été en réalité que plus heureux, et vous posséderez la béatitude éternelle. Raisonnement absurde et nul pour quiconque ne fait pas du nom de Dieu le symbole du catholicisme tout entier, y compris le dogme hideux et inique des peines irrémissibles et d'un enfer éternel destiné aux incrédules.

Toute cette apologétique pèche par la base. Ce qui restera de l'édifice inachevé de Pascal, c'est ce sentiment si profond de la grandeur de l'homme et de ses misères, que le puissant penseur trouvait en lui-même. Ce n'est pas assez de dire à son sujet, comme M. Prévost-Paradol : « Nous ne pouvons détourner nos yeux de la flamme qui le consume, comme les Romains admiraient toutes les nuances qu'une mort lente

faisait passer sur la murène (1). » Non, Pascal mérite une curiosité d'un tout autre ordre, mêlée d'admiration, de vive sympathie et de pitié.

Le conseil qu'il donne à ceux qu'il n'a pu convertir et que n'a pas touchés la grâce, le conseil de *s'abêtir*, de faire plier leur raison sous le fardeau des pratiques et de l'habitude, ou de la noyer dans l'eau bénite, ce conseil est un exemple odieux, repoussant, du grand empire que peut prendre sur les consciences les plus élevées une religion d'autorité. Pascal fut le défenseur et la victime d'une foi imposée, d'une forme de christianisme qui a besoin d'obéissance passive, qui, pour sauver l'homme, l'asservit, et, pour l'asservir, l'abêtit.

Nous parlions plus haut du scepticisme avec aversion ; nous reprochions aux esprits dogmatiques d'enfanter le doute. Nous avons le même droit d'accuser les douteurs d'abdiquer trop facilement entre les mains du despotisme clérical. — Ni si haut, ni si bas. La santé et l'équilibre de l'âme sont dans la libre recherche et la libre foi, également loin du sourire indifférent de Montaigne, et de l'indigne abêtissement de Pascal.

Quand ce grand génie et ce grand cœur parvient à un tel degré de mysticisme malsain qu'il se reproche d'être reconnaissant envers sa sœur, Marguerite Périer, qui le comble des soins les plus tendres, sur son lit de maladie et de mort ; quand, pour s'exercer à n'aimer que Dieu, il rudoie cette garde-malade si tendre et si dévouée, il est abêti. C'est alors, qu'avec une commisération douloureuse, nous nous éloignons de lui en condamnant, non sans dégoût, son inhumaine doctrine, comme directement contraire à l'esprit de l'Évangile et à tout ce que le cœur humain a de plus noble.

(1) L'erreur ne mérite guère d'être relevée; mais c'était un autre poisson que les Romains s'amusaient à torturer sur leurs tables, le rouget ou surmulet. (Sénèque, *Nat. Quæst.* III-17 et 18. — Pline, IX-17.) Quand le *mullus* fut devenu trop commun, le *scarus* le remplaça. (Pétron. *Satyricon.*)

Entre Montaigne, qui s'enfuit en laissant ses administrés exposés à la peste, et Pascal, qui abdique sa haute raison et son propre cœur, en blessant, de propos délibéré, ceux qu'il aime ; entre le scepticisme égoïste et le fanatisme cruel, il y a l'amour chrétien, la charité, le dévouement qui s'immole pour sauver les autres.

Le vrai malheur de Pascal n'était pas de voir un abîme à son côté ; c'était de n'en voir qu'un. Pour ne pas tomber dans l'abîme du doute, il s'est jeté dans celui de la soumission aveugle, et il y a péri. S'il eût conçu l'idée qu'il est aussi faux de tout affirmer que de tout mettre en doute, il n'eût proposé à personne de jouer, à croix ou à pile, le catholicisme tout entier, y compris Dieu et l'enfer; il eût appris à choisir; il eût trouvé beaucoup à prendre et beaucoup à laisser. La foi, chez lui, n'eût pas ressemblé de si près au désespoir. Ceux qui aiment à voir la victime de leur curiosité mourir en changeant de couleur, y eussent perdu ce plaisir; mais Pascal y eût beaucoup gagné; il eût vécu plus longtemps peut-être, et, au lieu des tronçons épars d'une impossible apologie (*disjecti membra poetæ*), il eût peut-être laissé au monde quelque monument aussi parfait que les *Provinciales*, et plus utile encore, où l'esprit de recherche et le besoin de croire eussent trouvé leur légitime satisfaction.

A propos de Pascal et surtout de Montaigne, notre opinion a différé sur quelques points graves de celle de notre auteur. Il n'en sera pas de même pour les trois autres moralistes qu'il a critiqués avec une haute justesse de sens et cette vivacité de pénétration qui rend sa parole si attrayante.

Il analyse avec équité la *mordante hyperbole* de la Rochefoucauld, et montre ce qu'il y a de faux dans sa perpétuelle négation de la vertu et du sacrifice. En vain la Fontaine compare le lecteur des *Maximes* à un homme qui, mécontent de sa propre image et fuyant les miroirs, est retenu par le

charme d'un site délicieux au bord d'un canal où il se voit cependant tel qu'il est :

> Mais quoi ! le canal est si beau
> Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
>
> (L. I, fable x.)

Ce livre désespérant nous montre les hommes si laids, si méchants, que nous l'avons souvent jeté loin de nous avec une juste indignation. Non, s'écrie le lecteur, ceux que j'aime et que je vénère, les amis de mon choix, l'enfant en qui je vois avec tant d'espérance naître et grandir d'heureuses inclinations, la compagne qui a ma plus entière confiance et ma plus haute estime, l'impétueux jeune homme, plein de défauts, mais plein, aussi, de cœur et de générosité, ne ressemblent pas à ces monstres d'égoïsme. Si c'était là, monsieur le duc, votre société ordinaire de l'Œil-de-Bœuf, vos amis et vos rivaux avaient moins de droit que personne au titre d'*honnêtes gens*, dont ils s'arrogeaient le monopole. Ne jugez pas tous les hommes d'après M. de Dangeau, le plus plat des courtisans, ou M. de Louvois, le plus tyrannique des ministres, ni toutes les femmes d'après les duchesses de Chevreuse et de Longueville. Tandis que la cour étale orgueilleusement ces impérissables exemples de corruption, il existe d'honnêtes cœurs et de belles âmes ; il y en a partout, dans tous les rangs. Et, à votre insu, parmi ces religionnaires, dont les biens vendus presque pour rien enrichissent M. d'Aubigné et tant d'autres, il y a de nobles vies pleines d'austères vertus et de sacrifices ignorés, des saints qui ne croient pas l'être, et des martyrs qui, dans la torture ou sur la roue, pensent ne faire que leur devoir.

Il n'est pas vrai que le calcul soit au fond de tous nos actes ; et, au fond, Talleyrand a réfuté La Rochefoucauld, s'il a dit, comme on le prétend : *Défiez-vous du premier mouvement, c'est le bon!* Ajoutons que ce n'est pas toujours le second qui

l'emporte, et fermons ce triste recueil des *Maximes* où le cœur humain, si mauvais et si corrompu, est calomnié à plaisir. C'est là un vilain plaisir assurément, et bien inutile.

La Bruyère, aussi, nous retiendra peu. Nous l'avons goûté très-vivement autrefois; il est le premier des maîtres quand il s'agit d'enseigner à varier les formes un peu roides de notre langue et à peindre d'une touche libre et variée. Mais ses tableaux sont..., nous cherchons en vain un mot plus poli que le terme d'atelier que nous avons au bout de la plume ; rien d'aussi juste ne nous vient ; le dirons-nous? Ses tableaux sont *léchés*. La distance entre le livre et le théâtre, entre le récit et le drame, n'est pas toujours assez observée ; la limite est franchie quelquefois, l'exagération de la scène se glisse dans l'écrit où elle n'a pas d'excuse, et l'épigramme finit par tomber dans l'hyperbole quand, par exemple, Diphile, l'amateur d'oiseaux, *perche et mue*.

En revanche, il faut en convenir, La Bruyère a flagellé les folies humaines avec un bras de fer et un fléau d'acier. Ce sera toujours pour lui une gloire que d'avoir dépeint, avec tant de cœur et une si effrayante éloquence, la misère des paysans ruinés par les guerres, les bâtiments et les fêtes de Louis XIV. On admirera, de plus en plus, à mesure que le monde marchera, cette virulente satire de la guerre, où il fait combattre quarante mille chats dans une vaste plaine. « Quel peut être le motif de ce bizarre massacre? *s'ils vous répondaient qu'ils aiment la gloire, ne ririez-vous pas de l'ingénuité de ces pauvres bêtes?* »

Heureusement, il y a des esprits qui, même sous l'uniforme, conçoivent une gloire plus réelle et plus haute que la sanglante gloriole des gens de guerre. Le jeune et malheureux officier qui a trouvé, en s'étudiant lui-même, que *du cœur viennent les grandes pensées*, a été compris par M. Prévost-Paradol avec sa sagacité ordinaire. Ses opinions, généreuses et humaines, étaient une réaction contre les moralistes, ou fanatiques

comme Pascal, ou froids et durement systématiques, qui voudraient dépouiller l'homme de toutes ses affections, pour faire de lui une machine bien réglée, l'enchaîner dans un réseau de pratiques soi-disant pieuses ou de raisonnements prétendus logiques. *Aimez les passions nobles!* crie Vauvenargues à son siècle, dans un langage trop peu précis, mais chaleureusement convaincu, et, au fond, vrai. Oui, rien de noble, de beau, de vrai, n'est à dédaigner; j'ai vu un homme excellent, mais trop sage, aimer les sculptures, mais couper les ailes aux anges de plâtre ou de marbre. Ne mutilons en rien l'âme humaine. Elle a besoin, pour s'élever au bien et au vrai, de toutes les ailes que Dieu lui a données, même de celles de l'ambition, de la poésie et des arts.

L'ambition, voilà la maladie dont a le plus souffert Vauvenargues et, peut-être, celle dont il est mort. Ne lui en faisons pas un crime. Il se croyait fait pour l'action politique. Il sollicita en vain un poste de diplomate. M. Prévost-Paradol s'afflige de ce qu'il n'a pu l'obtenir et de ce qu'il est mort à trente et un ans, et il emprunte à un païen ce cri touchant :

Quare mors immatura vagatur?

Mais, pour le chrétien, il n'y a pas de mort prématurée, et jamais les coups ne tombent au hasard. Qui sait si M. le marquis de Vauvenargues, devenu secrétaire d'ambassade, n'eût aimé que les *passions nobles*, n'eût nourri que des ambitions généreuses, et si, un jour, gâté par la fortune, flétri par le contact des hommes et l'habitude des cours, il n'eût pas jeté au feu, comme un enfantillage sentimental, l'éloge funèbre de son jeune ami Hippolyte, et ses *Caractères*, ses *Pensées*, comme des rêveries inutiles et imprudentes? J'aime mieux croire que cette âme noble et ardente est allée se développer dans un monde plus beau et plus élevé, et que toutes ses ambitions épurées y ont trouvé un champ d'activité digne d'elles.

Il est permis, sans doute, d'emprunter au poëte romain une plainte douloureuse, un éloquent soupir, mais les vraies réponses, mais les consolations efficaces ne se trouvent que dans les promesses de l'Évangile.

III

M. PRÉVOST-PARADOL.

Nous avons épuisé la glorieuse liste des moralistes français, analysés et jugés par M. Prévost-Paradol; il ne nous reste qu'un maître à étudier, lui-même. Car ces mots du titre : *Études..., suivies de quelques réflexions sur divers sujets*, ne sont qu'un détour modeste et de bon goût. En réalité, cela signifie : *Anch' io son pittore!* et mon tour est venu de moraliser. — Ce sont de bien graves sujets que ceux qu'a traités pour son compte l'éloquent critique de tant de grands hommes : la *chaire chrétienne*, l'*ambition*, la *tristesse*, la *maladie* et la *mort*.

Quand Pindare ou ses émules entreprenaient une Isthmique ou une Néméenne en l'honneur d'un vainqueur peu intéressant, on sait qu'ils mêlaient adroitement à son éloge celui de ses ancêtres, s'il en avait, ou des Dioscures, ou des dieux de l'Olympe. M. Prévost-Paradol nous pardonnera cette réminiscence classique que nous ont inspirée ses pages spirituelles intitulées : *De la Chaire à propos de La Bruyère.* Voilà un titre que Pindare eût pu envier. Il ne s'agissait d'abord ni de La Bruyère ni même de la chaire. L'habile écrivain se proposait, par quelque caprice littéraire ou quelque coquetterie de plume, de louer un Anglais nommé Redcliffe, ou plutôt Radcliffe, qui s'est donné, imprudemment peut-être, la mission, très-honorable, mais assez aventureuse, de convertisseur. Le sujet était pauvre, et M. Prévost-Paradol l'a enrichi de son propre fonds et aux dépens de La Bruyère; aussi l'ar-

ticle mérite-t-il beaucoup plus d'être lu que le sujet ne semblait le promettre.

Il arrive assez souvent en Angleterre que, sous l'influence d'une piété ardente, un homme du peuple, sans aucune culture, s'exalte tout à coup, se convertit et se met à courir le monde pour convertir les autres. Bien loin de blâmer cet usage hardi et loyal de la liberté de parole, bien loin de dire dédaigneusement d'un prédicateur qui n'a rien étudié : Que peut-il venir de bon de Nazareth? nous comprenons parfaitement qu'un zèle et une parole laïques, évidemment sincères et sérieux, peuvent remuer plus facilement certaines âmes que le ministère beaucoup trop sacerdotal de bien des ecclésiastiques. Aussi sommes-nous partisans décidés d'une entière liberté pour ces ministres improvisés, et nous croyons que le seul remède aux abus qui peuvent résulter de cette liberté est dans une pleine publicité et une solide critique. La haute Église en Angleterre reproche à ce genre de missionnaires leur vulgarité; elle a tort; elle éloigne bien des âmes par l'excès d'élégance et de distinction qu'elle s'impose, et, pour n'être pas des gentlemen, les ouvriers ou les matelots de Birmingham et de Liverpool n'ont pas moins une âme à éclairer et à conduire vers Dieu.

Mais M. Radcliffe, comme la plupart de ses pareils, est un fanatique dénué du tact le plus élémentaire. Nous l'avons entendu déclarer à plusieurs milliers d'enfants réunis dans le cirque Napoléon, que peut-être leurs pasteurs, leurs instituteurs, leur père, leur mère, sont *inconvertis*, et leur inspirer, pour tout ce que ce mot représente, un mélange de profonde pitié et d'horreur. A nos yeux, mettre des enfants en défiance contre ceux qui les élèvent et contre leurs propres parents, c'est un crime, ou, pour parler avec la plus grande modération possible, une ineptie odieuse. Si quelques-uns de ces enfants, fanatisés par ce discours insensé, se sont permis de juger leur père ou leur mère, et de les croire damnés, parce

qu'ils ne parlent pas, comme M. Radcliffe, le patois de Canaan, les conséquences peut-être graves et prolongées de cette révolte devront peser sur la conscience de l'énergumène.

Profondément choqué d'une si dangereuse absurdité, nous avons dès lors refusé d'entendre M. Radcliffe dans les salons et les temples, où il s'est permis mainte autre excentricité, tout aussi peu tolérable, que nous ne voulons pas rappeler.

On conçoit que pour traiter un pareil sujet, la chaire, en général, et La Bruyère en particulier, offrissent à l'écrivain des ressources désirables. Il a cru aussi devoir appeler à son aide une distinction qui nous semble périlleuse. Le genre de M. Radcliffe ne lui paraît pas convenir à la France, mais il déclare sa méthode *très-féconde de l'autre côté de l'eau.*

Tu quoque!... Ignorez-vous qu'avec cette distinction commode entre les mêmes choses, excellentes au nord du Pas de Calais, mais pernicieuses de notre côté de la Manche, on a souvent établi des doctrines que vous seriez le premier à nier? De toutes les armes que j'ai vues hors du fourreau, c'est la dernière que je m'attendisse à voir entre vos mains. Oui, sans doute, il y a de grandes différences entre les tempéraments des deux peuples, et l'un supporte en religion comme en toutes choses plus que l'autre n'accepterait; mais ce qui est violent, effréné, ce qui froisse gratuitement les plus nobles et les meilleurs sentiments du cœur est mauvais partout. Pour ma part, je me refuse à rendre à nos voisins britanniques l'espèce d'injure qu'ils nous font, en disant dédaigneusement de tel ou tel usage : *cela est bon pour des Français*, et je maintiens, par exemple, que le fanatisme est condamnable partout (1).

(1) Je n'oublierai jamais le jour où deux hommes éminents, deux des chefs du parti le plus avancé dans la chambre des Communes, ont soutenu devant moi la nécessité et la légitimité, pour la France, d'un ensemble d'institutions qui leur eussent paru, au plus haut degré, déshonorantes pour des Anglais. L'exquise politesse de leur langage et le choix habile des mots cachaient mal tout ce que l'idée avait de révoltant pour l'honneur français et de blessant, malgré eux, pour leurs auditeurs.

Revenons à La Bruyère, et rendons grâce à M. Prévost-Paradol d'avoir loué, dans ce chapitre de son livre, autre chose que M. Radcliffe. Oui, La Bruyère a parlé de la chaire avec une sévérité éclairée, et notre nouveau moraliste, en flétrissant justement de modernes palinodies, aussi indécentes dans l'éloge que dans l'injure, trace une magnifique peinture de la beauté et de la grandeur de la tâche dont est chargé le prédicateur.

« Son texte est toujours le même, et l'on ne peut en imaginer de plus sublime. Il s'agit toujours, dans ses discours, de Dieu, de l'homme, du monde, du bien et du mal, des misères de notre nature, de la grandeur de notre destinée et de la miséricorde mystérieuse qui peut seule combler l'intervalle. Ce thème universel et éternel est si grand, qu'il élève le plus humble esprit et la plus faible parole; il n'est point de médiocre prédicateur qui ne soit amené par la tradition, par ses souvenirs, par l'involontaire imitation des grands modèles, à laisser échapper quelques mots plus éloquents, plus profonds, plus salutaires, mieux faits pour le cœur de l'homme que les axiomes les moins incertains de la philosophie la plus fière. Qu'est-ce donc quand le génie s'en mêle et tire de ce thème éternel quelque nouvel accord, quelque variation originale et saisissante? Il semble alors que le ciel s'ouvre, et la tradition nous a conservé certains effets produits par la chaire chrétienne qui restent sans analogie dans les fastes de l'éloquence. »

Ailleurs, M. Prévost-Paradol trace rapidement une juste esquisse de ce que pourrait et devrait être de nos jours et parmi nous la prédication :

« Quiconque saurait parler comme il convient à notre race sensible et légère de ses vains plaisirs, de ses fréquents dégoûts, du vide de la vie, du néant du monde et du besoin d'élever plus haut notre âme se ferait écouter, comprendre, presque applaudir, et laisserait peut-être un souvenir bienfaisant de

sa parole. Qu'il semble encore aisé de nous prendre par la générosité de notre nature, en nous montrant la bassesse, la sottise, les contradictions du mal, en nous piquant d'honneur pour nous entraîner au bien! Quel texte inépuisable et touchant que le tableau de nos lâchetés, de notre mollesse, de notre indifférence! Et quel orateur chrétien nous laisserait froids s'il nous disait, avec le droit de nous reprendre de si haut, tout ce que nous voyons et tout ce que nous pensons de nous-mêmes! Mais des hommes élevés loin du monde, malheureusement étrangers, par leur éducation comme par leur vie, à nos joies, à nos douleurs, à nos fautes mêmes, qu'ils sont censés connaître, portent trop souvent sur ces sujets délicats une main malhabile ou grossière. »

Rien n'est plus juste, et si ce n'est pas là encore tout ce que doit être le prédicateur de l'Évangile, c'est au moins une partie très-essentielle et considérable de sa mission. Seulement, sans le vouloir et sans y songer, M. Prévost-Paradol a décrit la prédication protestante, celle d'un ministre de Dieu mêlé à la société humaine, marié, père de famille, et dans un sens restreint sans doute, mais nécessaire, homme du monde. Jamais la vraie prédication ne sortira des séminaires ou des cloîtres; elle est incompatible avec le système des deux saintetés, des deux morales : l'une pour le prêtre, et celle-là de premier ordre; l'autre, au rabais, pour le peuple. Que le prédicateur soit mêlé à son troupeau, qu'il vive dans ses rangs, et qu'il monte en chaire non comme un ermite échappé du désert ou un stylite descendu de sa colonne, mais comme un membre actif de la société, qu'il peut juger parce qu'il la comprend, et qui elle-même lui reconnaît le droit de la condamner, parce qu'il la condamne dans sa propre langue.

La Bruyère a comparé le prédicateur à l'avocat, et M. Prévost-Paradol le suit un instant sur ce terrain un peu stérile. Il est cependant une remarque, utile peut-être, que ni l'un ni l'autre n'ont faite. Pour l'avocat, l'identification momen-

tanée de sa personne avec sa cause est une sorte de fiction légale, de drame, si l'on veut. Mais pour le ministre de la parole chrétienne, le grand danger, si grand que celui-là seul peut suffire à rendre toute éloquence nulle et impuissante, c'est que l'on confondra sans cesse sa personnalité, petite et pécheresse, avec la grande cause dont il est chargé : celle de la vérité et de la régénération morale. Si sa conviction est révoquée en doute, ou si son caractère individuel n'est pas assez estimé ou aimé, il est paralysé d'avance. En ce sens, La Bruyère a raison de dire que *le métier de la parole ressemble à celui de la guerre*. On vous demande toute votre personne, votre foi, votre cœur, votre vie intérieure, votre charité; on vous demande de verser tout cela à flots ardents sur la foule, sur les premiers venus, amis ou ennemis, croyants ou sceptiques, pieux ou railleurs ; on vous demande de vous dépenser vous-même, et sans y songer ; de vous oublier en vous donnant. Vous n'êtes rien que le porte-voix; mais, pendant un instant, la voix d'en haut n'arrive aux oreilles que par votre organe : prenez garde qu'il ne sonne faux ! Vous n'êtes rien que le prisme; mais, pour le moment, pas un rayon n'arrive aux yeux qu'après avoir traversé votre âme tout entière; prenez garde que la pureté ou l'éclat de la lumière céleste ne s'y ternisse !

Responsabilité cruelle ! lutte périlleuse ! mais pour quiconque l'a prise au sérieux, la plus grandiose du monde et la plus nécessaire ; car les misères morales sont criantes. Le fardeau est écrasant ; mais celui qui essaye de le soulever doit sentir que l'invincible vérité, la charité infinie de Dieu, le charme austère de la vertu et la toute-puissance de la foi soutiennent ses bras vacillants, remplissent de leur force tout son être et lui grandissent le cœur.

L'auteur de ce remarquable écrit sur la chaire s'est trouvé plus à l'aise dans un autre ordre d'idées. L'éloge de l'*Ambition* est une thèse féconde en vérités et en paradoxes, qui a

pu tenter la plume de M. Prévost-Paradol; mais la définition de son sujet nous semble digne de critique : *L'ambition n'est pas autre chose que le désir du commandement ou de la gloire et le plus souvent de ces deux biens ensemble.*

J'aimerais mieux voir dans l'ambition, prise en bonne part, comme le fait l'auteur, le noble désir de se développer soi-même, de mériter la gloire, ce qui est la vertu, bien plus que de l'obtenir, ce qui est un accident heureux ; d'être digne du pouvoir, plutôt que de l'exercer, ce qui peut être l'effet d'un hasard ou le fruit d'un crime. *Esse potius quam haberi*, c'est la fière devise gravée, à Prague, sur la tombe de Tycho-Brahé. *N'est pas ambitieux qui veut!* s'écrie dédaigneusement M. Prévost Paradol; il a raison, mais ce serait plus vrai encore avec notre définition qu'avec la sienne.

« Désirer la gloire, dit-il encore, c'est entreprendre sur l'imagination des hommes; désirer le commandement, c'est entreprendre sur leur volonté. » Aussi, pour ceux qui croient que dans sa juste sphère, toute volonté humaine est sacrée et doit être libre, cette ambition-là est rarement innocente, et l'ambitieux est justement suspect. Je ne dirais donc pas seulement que « le libre assentiment des volontés donne au commandement toute sa douceur et à l'ambition toute sa noblesse ». Je dirais que seul il rend le commandement légitime et l'ambition de commander honnête. Nul ne doit attenter à la volonté d'autrui; persuader est un droit, contraindre ne serait qu'une usurpation.

Le morceau se termine par une éloquente péroraison sur la fragilité des grandeurs humaines et de toutes choses ici-bas, où pas un mot n'est banal, quoique le thème le soit beaucoup. M. Prévost-Paradol déclare en finissant qu'*il faudrait que l'ambition fût accompagnée de peu d'esprit, pour n'être pas à jamais tempérée par de tels souvenirs*..., et que *donner à nos troubles leur vraie mesure équivaut à s'en consoler*. Ceci paraît bon à dire, mais n'est pas réel; le cœur humain est si

fécond en contradictions, qu'une foule d'ambitieux de tout âge et de tout degré d'intelligence, y compris le génie d'un Bacon, ont pensé de tout temps au fond de leur cœur, de la puissance, ce que pense un amant très-passionné et peu délicat d'une femme indigne de lui : Je la méprise, mais je l'adore! je sais le peu qu'elle vaut, mais je ne puis vivre sans elle.

Y a-t-il des exceptions? c'est possible. Il est possible aussi qu'elles confirment la règle.

Après l'Ambition, la *Tristesse*, et le rapprochement de ces deux sujets de méditation, qui peut-être n'est point fortuit, n'est pas non plus sans à-propos. La tristesse a fourni à M. Prévost-Paradol la matière d'analyses fines et brillantes comme il sait les écrire, et de frappantes remarques. Quoi de plus juste que celle-ci : Pourquoi le ciel sombre et une pluie lourde et incessante nous attristent-ils si profondément? c'est que « la lenteur et l'obscurité sont pour nous les promoteurs de la tristesse ; c'est que la nature humaine a soif de mouvement et de lumière, et éprouve un indéfinissable malaise lorsque ces signes de la vie lui font défaut. » M. Prévost-Paradol croit avoir observé que le chrétien, le croyant, n'est pas moins triste et ne l'est pas moins souvent que le philosophe ou l'homme sans conviction. Le fait peut être vrai, non-seulement parce que la religion n'a jamais eu pour but de nous rendre insensibles, mais, au contraire, parce que le croyant peut avoir des motifs de tristesse élevée, éprouver de nobles douleurs, traverser des crises très-pénibles, qui, tout amères qu'elles soient pour lui, n'ont pas d'existence ni de nom pour les âmes sans Dieu. Si, cependant, notre moraliste allait jusqu'à nier l'efficacité, la puissance de la foi pour relever l'âme, il y aurait exagération et erreur. Nous ne pensons pas que telle soit son idée, puisqu'il reconnaît, en termes magnifiques, l'action de la religion chrétienne pour élever le mourant au-dessus de lui-même, et lui faire accepter la mort avec

triomphe. C'est là, d'ailleurs, un fait trop fréquent pour qu'il soit possible de le nier, et comme le dit M. Prévost-Paradol, en son langage excellent : « Cette certitude bienfaisante est à la portée des plus humbles esprits comme des plus grands, s'ils ont pris le même chemin... et la vue exercée du chrétien n'a pas besoin d'être perçante pour contempler à la place de la mort les cieux tout ouverts. »

Il pense cependant que La Rochefoucauld a eu raison de dire de la mort qu'elle *ressemble au soleil en ce qu'elle ne se peut regarder fixement.* Il lui semble que le seul avantage du chrétien, c'est qu'il évite de la voir en regardant au delà. En ceci, non-seulement le chrétien est dans son droit, mais il est dans le vrai de la situation. Montaigne, qui a trop montré qu'il la craignait, n'a-t-il pas écrit : *La mort est moins à craindre que rien. Elle ne vous concerne ni mort ni vif; vif, parce que vous estes; mort, parce que vous n'estes plus.* En d'autres termes, la mort, physiquement, n'est qu'un spasme, moins encore, un soupir; pour l'âme, c'est la naissance à une vie plus réelle et plus intense, c'est l'épanouissement, c'est l'entrée en possession de soi-même et de Dieu. N'est-il pas juste de songer bien moins au voyage qu'à l'arrivée, puisque ce voyage est instantané et que l'éternité en est le but ?

BÉRANGER (1).

Les protestants de France n'ont jamais voulu être une nation dans la nation, et surtout de nos jours, ils sont en toutes choses, excepté celles de la foi, entièrement identifiés avec le reste du peuple; aussi ne peuvent-ils voir, sans y prendre un sérieux intérêt, la fin d'un homme qui sera toujours, malgré ses torts, une des gloires de la patrie, un des plus grands poëtes que la France ait eus. Il nous semble d'ailleurs qu'il y a un mot utile, un mot chrétien et protestant à dire sur ces poésies si diverses et quelquefois si admirables, qui exercent, en bien et en mal, une si puissante action sur les esprits (2).

Il aimait la France d'un amour à la fois filial et passionné; il a profondément ressenti toutes ses douleurs et ses joies, ses hontes et ses gloires; personne n'a eu à la fois l'esprit et le cœur plus français. Aussi la France l'a aimé, en retour, plus peut-être qu'elle n'aima jamais aucun de ses poëtes ou de ses écrivains. Il a profondément joui de cet amour, ému et heureux de cette popularité qui était plus que la gloire.

Malheureusement, il s'en faut de beaucoup que tout fût également digne et pur dans les sources de cette renommée, si grande, qu'aujourd'hui en France, après celui de Napo-

(1) *Le Lien*, 1857, n° 31, et 1862, n° 31.
(2) Nous aimons à rappeler ici la belle étude de Vinet sur Béranger, publiée en deux articles dans le *Semeur* et recueillie dans le deuxième volume de ses *Études sur la littérature française au* XIX[e] *siècle*.

léon, aucun nom peut-être n'est aussi universellement répandu que le sien.

S'il fut le poëte français par excellence, s'il en eut tous les mérites, il en eut aussi tous les défauts. Il fut l'un des complices les plus coupables de cette immoralité voluptueuse qui a contribué à rendre populaires des rois débauchés comme François Ier et Henri IV, des écrivains sans scrupule, prosateurs comme Rabelais et Montaigne, poëtes comme La Fontaine et Voltaire. Personne ne peut dire quelle honteuse part dans la popularité du grand poëte est due à cette sensualité abandonnée, et en même temps à cette merveilleuse pureté de langage, à cette élégance corruptrice dont il savait orner d'impures pensées. Nous voudrions croire qu'il a regretté, comme on l'assure, avant de mourir, le mal incalculable que sa muse effrontée a fait à la jeunesse contemporaine et fera longtemps encore à la jeunesse de l'avenir. Quel irréparable malheur que de si magnifiques talents, des dons si riches de poésie et d'imagination aient été souillés comme à plaisir et mis au service des passions qui dégradent !

Je sais ce qu'on peut répondre : ces passions, aux yeux de Béranger, n'étaient pas, à beaucoup près, les plus dangereuses. Il eut, lui aussi, sa conscience ; la fière indépendance de son caractère et de sa vie, si noblement soutenue jusqu'au bout, son mépris sincère, presque unique en ce temps-ci, pour la richesse, le pouvoir et les titres, sa bonté profonde et infatigable, sa franchise, sa vraie et touchante sensibilité, prouvent qu'il fut un homme de cœur et d'honneur, un homme de bien, pour autant qu'il connut et comprit le bien. Tout ce qu'il avait de conscience était honnête et loyalement obéi. Mais, comme la nation dont il fut le chantre, et, à vrai dire, une des meilleures personnifications, il eut une conscience incomplète, un sentiment du devoir insuffisant. Il a noblement accompli les devoirs qu'il comprenait ; il en a méconnu d'autres tout aussi graves, et c'est ainsi qu'il est devenu le propa-

gateur le plus écouté des mauvaises mœurs. Rien n'est si malfaisant en ce sens que de telles chansons, parce que chacun les sait par cœur, parce qu'elles reviennent sans cesse à la mémoire, où les ramènent tour à tour l'admirable perfection de la strophe, la beauté du vers, l'esprit étincelant de la saillie, le faux bon sens d'une indulgence trop attrayante. Que Dieu lui pardonne tant de jeunes âmes troublées, tant de mémoires souillées, tant de consciences corrompues, tant d'existences égarées, tant de familles plongées dans la douleur et la honte : on pourra toujours nier que ses vers aient été l'occasion de ces malheurs affreux : on ne niera jamais qu'ils n'y aient puissamment contribué.

Ce qui a manqué complétement à Béranger, c'est ce sens moral que le christianisme seul développe pleinement, cette austère aspiration à la vertu, cet amour de la sainteté, ce désir de pardon et de relèvement qui sont la base de toute vraie religion. La muse du poëte national est païenne; trop souvent le Dieu qu'elle chante et qui l'inspire, c'est la nature, la nature sans honte et sans remords, la nature libertine, cynique, parfois brutale.

Tout cela dit, la part du blâme n'est pas faite. Il reste à signaler l'impiété de quelques chansons. Il en est telle dont la forme est impie au delà de toute idée, jusqu'à rendre Dieu complice des désordres et des vices de l'humanité. Il faut le remarquer cependant; presque partout c'est la forme qui est irréligieuse plutôt que le fond. La pensée générale de telle chanson que nous ne voulons pas citer est immorale et impie à la fois, mais ce que le poëte a l'intention d'attaquer, ce n'est jamais Celui dont il a dit :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline ;

c'est l'abus qu'ont fait trop souvent de son nom ses créatures et surtout les ministres même de sa religion. Dans plusieurs des odes sérieuses de Béranger intervient dignement la pensée

de Dieu. Il aime à en appeler des hommes et surtout des prêtres à leur Créateur et à leur juge :

Quelle menace un prêtre fait entendre !

s'écrie-t-il ; et, sous la Restauration surtout, il ne tarit pas contre le clergé :

L'intolérance, front levé
Reprendra son allure :
Les protestants n'ont pas trouvé
D'onguent pour la brûlure.

Tout le monde se rappelle sa *Complainte sur la mort de Trestaillon :*

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,
Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche ;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Les *Révérends Pères Jésuites*, le *Retour des Capucins*, les *Reliques*, les *Papes*, etc., etc., lui ont fourni le thème de chansons nombreuses, quelquefois immondes et ordurières, moins souvent impies, quelquefois excellentes, où le fond de l'idée peut être vrai et l'intention bonne, même lorsque la forme est inexcusable.

Ceci tient à un trait remarquable du caractère national. La France, jusqu'ici, a toujours refusé d'être protestante. François Ier y songea ; mais il redoutait l'austérité de notre foi, et caressa le vain espoir d'obtenir le Milanais en mariant son héritier à la nièce du pape régnant, Catherine de Médicis. Henri IV trouvait au moins indiscrets ces ministres du saint Évangile qui, sur un champ de bataille, au moment de la prière avant le combat, l'obligèrent à demander publiquement pardon à Dieu de ses adultères publics. Le fameux curé de Meudon osa tout, excepté dire du protestantisme ce qu'il en

pensait, et Montaigne fut un sceptique trop égoïste pour ne pas préférer de beaucoup le catholicisme officiel aux dangers de la foi huguenote.

Bien des esprits demandent, en France, qu'on soit catholique, mais le moins possible ; qu'on se moque dans l'occasion des prétentions et même des dogmes de l'Église, mais qu'on ne se déclare pas protestant ; ceci deviendrait trop sérieux. Béranger n'y a jamais pensé ; mais il a hérité de ce mélange tout français de l'esprit gaulois, d'autres disent voltairien, avec une éducation catholique, d'où résulte que sans être bon catholique, on n'est pas plus disposé pour cela à devenir protestant. S'il était né au sein de la Réforme, Béranger, tout au moins, n'aurait pas confondu, à l'exemple de Voltaire, le Missel avec la Bible, les observances ecclésiastiques avec les préceptes chrétiens, le rituel avec la foi.

Sachons-lui gré d'avoir toujours si nettement, si vigoureusement distingué Dieu de ses prêtres. C'est une de ses idées favorites, dominantes ; il y revient sans cesse et parfois sous des formes qu'on ne peut trop condamner. C'est bien lui qui apostrophe une béate canonisée pour lui dire

Ton Dieu, Marie Alacoque,
Ah !
N'est pas plus mon Dieu que Jupin.

Ailleurs, il s'écrie spirituellement, en un temps de recrudescence ultramontaine :

Que de miracles on verra,
Si le ciel ne s'en mêle !

Une de ses dernières chansons nous introduit *dans une basilique près de la chaire :*

Des sermonneurs ferai-je la critique
Et de la foi de messieurs du clergé ?
. . . .
Tous, en bâillant, de Dieu chantaient la gloire,
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux ;
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.

Ce dernier vers est très-digne d'attention ; ce n'est pas leur foi qu'il reproche aux orateurs catholiques, tout au contraire. Voilà une *critique* des prédicateurs qui n'est nullement d'un incrédule. L'orgue éveille un écho religieux dans l'âme du poëte. Il croit en un Dieu plein d'amour, qui protége les petits, qui vengera les opprimés, qui bénit l'humanité et le monde. Ce qu'il ne voit pas assez en Dieu, c'est cet attribut auguste que déjà Israël avait si hautement proclamé et adorait avec vénération et avec crainte : la sainteté.

Son Dieu est le *Dieu des bonnes gens*, et cette idée du vrai Dieu est fausse, moins en elle-même que par tout ce qui lui manque. Ce Dieu incomplet, le poëte l'aime. Il ne le prie guère pour lui-même, mais il espère en lui ; il recommande à sa bonté ceux qui souffrent, et il attend de lui, avec une ferme espérance, l'immortalité. Cet épicurien n'était nullement un matérialiste.

On connaît ces vers de la *Bonne vieille* :

A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs ;
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunirons.

Voilà une pensée toute spiritualiste, ou plutôt une certitude empruntée à la foi chrétienne.

Voici d'autres prévisions de la vie à venir :

Je reviendrai, dit la Mort, et ton âme
Ira franchir tous ces mondes flottants,
Tout cet azur, tous ces globes de flamme
Que Dieu sema sur la route du temps.

Et l'on se rappelle comment le poëte s'adresse à son âme, dans un de ces nombreux moments de douce mélancolie où il aime à prévoir sa propre mort et à en parler :

Vous prendrez la forme d'un ange,
De l'air vous parcourrez les champs ;
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.

L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux !

Non-seulement il croyait, il voulait croire en Dieu, sans croire au catholicisme; mais il a éloquemment exprimé, dans un de ses chants les plus sérieux, le désir, le besoin d'une religion plus pure, plus élevée que la menace de l'enfer et la domination du prêtre : c'est l'ode pleine de tristesse qu'il écrivit sur le suicide de deux jeunes poëtes. Il n'a pas craint de rendre l'Église elle-même responsable, pour sa part, de ce double malheur, de ce double crime :

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits;
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres :
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
« Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme ;
» N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
» Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
» Soit lettre à lettre effacé de notre âme. »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence !
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez la loi :
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer c'est être utile aux autres.

Tout cela est évidemment sincère; il n'y a pas, dans les œuvres du chansonnier, un mot, une ligne, où il ait payé un tribut hypocrite à des idées reçues et de convention; nous pouvons donc avec sécurité y surprendre la vie intérieure du poëte et celle même du peuple dont il est l'organe et le représentant.

Nous y trouvons des sentiments religieux naturels qui, loin de réussir à se développer, ont été froissés et refoulés par le catholicisme. Il y a dans les vers que nous avons cités, non de la piété sans doute, mais une sensibilité religieuse profondément vraie.

La sensibilité, en effet, est avec l'imagination, et même avant elle, le grand charme, la grande puissance de Béranger. Il était heureux de se sentir aimé, de consoler le pauvre et l'opprimé, de penser qu'une douce lumière et des images souriantes pénétraient avec sa poésie jusqu'au fond des plus sombres galetas et des plus tristes prisons.

A lui-même, aussi bien qu'à son ami Wilhem, est dû ce touchant éloge :

> Des classes qu'à peine on éclaire
> Relevant les mœurs et les goûts,
> Par toi, devenu populaire,
> L'art va lui faire un sort plus doux.
> Les notes, sylphides puissantes,
> Rendront moins lourds soc et marteau ;
> Et feront, des mains menaçantes,
> Tomber l'homicide couteau.

Nulle part il n'est si près du sentiment chrétien que dans cette sympathie large, vraie, douloureuse pour tous ceux qui souffrent. Il a des *notes puissantes*, en effet, tragiques, désolées et, souvent aussi, riches de consolations, pleines d'une harmonie noble et suave, pour chanter les douleurs du pauvre.

Il avait le droit de parler ainsi, lui, si bienfaisant, lui, charitable au point, je ne dis pas de donner seulement, mais de solliciter les grands pour les petits. C'est à ses sentiments de bienveillance universelle, c'est à son humilité toute naturelle, pleine de grâce et de malicieuse bonhomie, c'est à la dignité de sa carrière publique qu'il dut en grande partie l'amour et l'admiration qu'on lui témoigna quarante ans et qu'il méritait comme poëte.

Il est à nos yeux un des plus grands poëtes de ce siècle, qui, cependant, en a possédé de très-grands. Gœthe et Schiller, Byron et Walter Scott, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, ont été ses contemporains. Aucun d'eux n'eut autant que lui la perfection exquise dans un genre spécial, la plénitude de la forme, la précision et la pureté irréprochable du style; il est le plus classique de tous, le plus achevé, et par là il restera un poëte universel, en même temps qu'il est le plus Français entre les Français, et, après La Fontaine, le plus impossible à traduire entre tous nos écrivains. Vinet a eu raison de dire : « Béranger sera dans la postérité » un des trois ou quatre écrivains qui, pour la grandeur du » langage, ont laissé derrière eux tous les autres. » Le même critique a signalé la concision profonde de la pensée et du style de Béranger, en l'appelant le Tacite de la chanson. Mais il eut en partage une autre grandeur que celle du style, celle qui réside dans l'imagination, dans la puissance de ce don créateur qui est la poésie elle-même, et qui crée en deux coups de pinceau, qui évoque en deux paroles tout un ensemble d'images grandioses et saisissantes.

C'est un trait de poésie épique, c'est un tableau sublime que cette strophe du *Cosaque :*

> J'ai, d'un géant, vu le fantôme immense
> Sur nos bivouacs fixer un œil ardent :
> Il s'écriait : Mon règne recommence !
> Et de sa hache il montrait l'Occident.
> Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle.
> Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
> Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
> Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Cette strophe si grandiose, ce tableau si vaste en quelques vers, sont l'œuvre d'un vrai génie, au même titre que cette petite toile de la *Vision d'Ézéchiel*, où le pinceau de Raphaël a fait apparaître une image humaine et vivante de l'immensité et de la toute-puissance divines.

Béranger, comme tout vrai poëte, a enrichi l'imagination de l'humanité d'une multitude de métaphores vives, éloquentes, concises, nées de son sujet et de son âme, et souvent toutes modernes :

Et de ses pieds l'on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin

Lui faut-il une image pour peindre d'un trait la carrière de Napoléon, il l'appellera hardiment :

...... ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois!

Voici en trois vers la peinture complète et terrible d'une épidémie :

L'affreux vautour de l'Orient,
La peste, a déployé ses ailes
Sur l'homme qui tombe en fuyant.

Quelle peinture navrante des suites de la guerre :

Le soc languit sous les bras mutilés....
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain...
Des potentats, dans nos cités en flammes,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.

Sous des formes antiques, cet admirable chant de la *Sainte alliance des peuples* est empreint d'un sentiment de charité fraternelle inspiré par l'Évangile. Chez Béranger, comme chez tant d'autres qui sont étrangers au christianisme, ce qu'il y a de meilleur vient du christianisme même. Il ne faut point s'en étonner. Les jugements de Béranger sur les hommes et les choses ont été observés de près et rapportés avec une consciencieuse fidélité, d'après des notes journalières, par une

personne qui l'a beaucoup aime et fréquenté, l'auteur d'un volume curieux et trop peu connu (1). Parmi les opinions du poëte qu'il est intéressant de constater dans ce livre, nous relèverons ce que Béranger a dit de Jésus-Christ. Mais l'auteur anonyme et trop orthodoxe que nous citons nous paraît plus que sévère quand il en conclut que le Christ pour Béranger *n'était qu'une espèce de Socrate de Pont-Neuf*. Ne dédaignons pas imprudemment des paroles comme celles que nous allons rapporter. C'est un signe des temps où nous vivons et de ceux qui se préparent, que le respect populaire et universel pour la figure à demi entrevue du Sauveur. Voltaire et les encyclopédistes, avec leurs ignobles railleries contre la personne et la parole de Jésus, seraient radicalement impopulaires aujourd'hui; ils froisseraient à la fois le sens commun et tout ce que les masses ont de sens moral et religieux. En cela, comme en bien d'autres choses, Béranger est un type exact de l'état des esprits au XIX[e] siècle dans la bourgeoisie et dans le peuple. « Quelle sagesse (dit-il en parlant du Christ)! quelle raison pratique! quel bon sens populaire! Comme il met les choses les plus sublimes à la portée du peuple! Pour mieux inculquer ses préceptes dans le cœur de la multitude, il les revêt de paraboles. Il met en action dans un petit drame les brebis, l'oiseau du ciel, le lis des vallons. J'en parlais dernièrement à Eugène Sue. — Et d'où tirez-vous ces admirables choses? me demanda l'auteur du *Juif errant*. — De l'Évangile, mon cher. Vous êtes un chrétien qui n'a jamais lu l'Évangile. Lisez donc l'Évangile et opposez-le aux jésuites, dans vos romans. N'inventez pas de fictions. L'antidote du jésuitisme, c'est l'Évangile. L'antidote d'Escobar, c'est Jésus. Jésus n'est ni le moine ni le prêtre, c'est l'homme. Le moine se place au-dessus de la nature; le prêtre se tient en dehors de la société; le Christ reste dans la nature, dans la société, dans l'humanité.

(1) Béranger et Lamennais. Correspondances, entretiens et souvenirs (1862).

Il tient aux entrailles mêmes du genre humain, et c'est pour cela même qu'il est réellement divin. Il faudrait donc apprendre au peuple à bien distinguer : autre le prêtre, autre la religion ; autre le christianisme de Rome, autre le christianisme du Christ. »

Béranger se montra fin observateur et devança l'opinion générale sur une question fort secondaire, sans doute, après celle qui concerne le Rédempteur, mais intéressante à nos yeux.

« Le protestantisme (disait-il à M. Peyrat, après une visite au salon de peinture), le protestantisme se distingue dans les arts. Léopold Robert, Scheffer, Pradier, voilà trois artistes éminents; ils se signalent même par la grâce ou le sentiment et la profondeur mélancolique de l'âme. Scheffer, notamment, est un peintre élégiaque et germanique. Chose étonnante ! Genève, aujourd'hui, a plus de peintres que Rome. »

Ici, Béranger, qui, au rapport de son biographe, s'entendait en peinture et avait beaucoup écrit dans sa jeunesse sur l'art italien, avait raison. On le reconnaîtra, on reviendra peu à peu d'un préjugé qui refuse le sentiment de l'art aux nations protestantes.

Un des résultats imprévus de l'exposition universelle de Londres, c'est que la presse artistique française a constaté avec surprise le mérite jusqu'ici trop contesté de l'école anglaise. Sans doute Reynolds et Lawrence, Gainsborough et Turner, Hogarth enfin, représentent un art très-différent du grand art italien, et, nous en convenons volontiers, un art inférieur, mais un art véritablement élevé. On s'aperçoit aujourd'hui que ce sont là des maîtres. Et si les incomparables chefs des écoles d'Italie leur restent très-supérieurs, ils dépassent de beaucoup par l'originalité, par la sincérité d'un talent individuel, le *servum pecus* des Italiens médiocres.

L'art protestant se fait place dans l'estime et le goût des connaisseurs. Très-haut placé déjà, grâce aux trois maîtres

allemands, Cranach, Dürer et Holbein, et surtout à Rembrandt et aux Hollandais, l'art protestant grandit encore. Béranger, l'artiste au goût exquis et correct, au sentiment très-fin, a entrevu l'avénement d'un art entièrement indépendant de Rome. Il a senti que la beauté, la grâce de la race italienne est infiniment mieux appréciée et rendue par le protestant Léopold Robert, que par aucun Italien moderne. Il a senti combien la morbidesse trop voluptueuse et quelquefois mélancolique de Pradier était supérieure à la nullité des sculptures *catholiques* du jour. Il a vu en Scheffer le peintre, ou si l'on veut le poëte de l'idéal et du sentiment, l'artiste le plus vraiment religieux du siècle. C'est que, désormais, les sources de l'art hiératique et ultramontain ont tari; ni Overbeck ni Flandrin n'ont réussi à les renouveler; il n'y a plus d'inspiration que celle de l'individualité, de l'âme indépendante et capable de sentir par elle-même.

En résumé, Béranger demeurera un des premiers poëtes de ce monde, le plus grand des lyriques profanes, plus humain et plus vrai que Pindare, plus complet et plus puissant qu'Anacréon, plus élevé et plus sincèrement ému qu'Horace, sans être moins grand artiste que ces anciens.

En France, il restera le poëte national par excellence, et, en outre, un des plus redoutables continuateurs de la grande guerre de l'esprit français contre le catholicisme, qui a été commencée dès le moyen âge par les auteurs des Fabliaux et continuée en tout temps par Rabelais, par Molière, par Voltaire, guerre toujours applaudie et jamais victorieuse; spirituelle, mais après tout triste et inféconde revanche de l'esprit gaulois. Ces grands lutteurs ont tous été vaincus et ils méritaient de l'être, parce que leurs voix n'étaient pas assez graves pour prévaloir contre une Église chrétienne, même erronée; parce que la prière, fût-elle superstitieuse, est plus puissante que le sarcasme libertin; parce que le catholicisme, avec tous ses abus, vaut mieux que l'incrédulité et même que la reli-

glion naturelle; parce que, enfin, on ne vaincra jamais un christianisme dégénéré qu'au nom du christianisme véritable. Il n'y a qu'une force au monde plus grande que celle de l'Église romaine, de l'autorité et de la servilité crédule et paresseuse, c'est la puissance de la foi chrétienne, la puissance de la vérité (1).

(1) Nous ne poserons pas la plume sans exprimer le vœu qu'il soit enfin publié un *Choix* de chansons de Béranger que l'on puisse mettre entre toutes les mains, sans ce mélange inacceptable de la plus haute poésie avec les refrains éhontés de la débauche.

MICHEL-ANGE

PENSEUR ET POËTE (1).

I

Les génies créateurs, dans le riche domaine de l'art, sont au nombre des plus puissants et des meilleurs parmi les éducateurs permanents du genre humain. A étudier un marbre de Phidias ou de Michel-Ange, une toile de Raphaël ou de Rembrandt, une partition de Mozart ou de Beethoven, on apprend autre chose que la sculpture, la peinture ou la musique; on pénètre la manière de sentir, de penser, d'être, de ces grands hommes. C'est à bon droit qu'ils sont appelés des *maîtres;* ils le sont, non-seulement pour les adeptes du pinceau ou de l'ébauchoir, mais pour toute âme humaine qui veut se développer et s'étendre. Indispensable aux artistes, comme révélation des méthodes que le génie a adoptées, la contemplation des chefs-d'œuvre est utile à tous, parce qu'elle élargit l'horizon de la pensée, parce qu'elle élève l'idéal de notre esprit, et, pour tout dire, dans certains cas exceptionnels, parce qu'elle retrempe le caractère.

Deux des maîtres les plus prodigieux et, à cet égard, les plus

(1) *Le Lien*, 1866. II, 18 août et 1er septembre :

I. *Rime e lettere di Michelangelo Buonarroti*, precedute dalla vita dell' autore scritta da Ascanio Condivi. Firenze, 1860. — II. *Michel Angelo Buonarroti als Dichter*, von Dr Wilhelm Lang. Stuttgart, 1861, 108 p. in-8. — III. *Die echten Gedichte Michelangelos*, par le même. — *Grenzboten* III. 1866, p. 28-68. — IV. *Leben Michel-Angelo's*, von Hermann Grimm. Hannover, 1860-1863, 2 vol. in-8.

utiles furent ce Rembrandt et ce Michel-Ange, si différents l'un de l'autre et qui pourtant se ressemblaient par le dédain des ressources vulgaires, par le mépris pour tout ce qui est mesquin ou conventionnel, par l'impatience de tout frein, par une originalité pleine de largeur, par une saine et mâle hardiesse, une fougue créatrice; par l'union de la plus rare profondeur de conception à une exécution passionnée et souveraine. On s'est moqué à juste titre des parallèles artificiellement puérils où Plutarque compare les deux vies et les deux caractères d'un héros grec et d'un héros romain; parallèles souvent faux, prétextes d'antithèses plus ingénieuses que solides. Mais, dans la sphère de l'art, comparer c'est apprendre, c'est s'ouvrir l'esprit à des lumières différentes et peut-être ignorées; aussi aimerions-nous voir essayer une étude comparée et approfondie du génie, des œuvres et du caractère de ces deux héros si divers. L'esprit humain gagnerait infiniment plus à de semblables comparaisons qu'au parallèle classique de deux oppresseurs des peuples ou de deux massacreurs d'armées. Un Alexandre ou un César ne sont pas plus les égaux d'un Homère ou d'un Phidias que détruire n'équivaut à créer. Jusqu'à quand durera cette abnégation stupide avec laquelle le genre humain préfère ceux qui l'écrasent à ceux qui l'ennoblissent et l'élèvent?

Une des ressemblances qu'on remarquerait sans doute entre le maître de Leyde et celui de Florence, c'est que tous deux, au premier abord, étonnent plus qu'ils ne charment. Les fières beautés de leurs œuvres ne séduisent pas tous les yeux; il faut de l'éducation au regard, pour qu'il se plaise à les contempler. Bien des esprits sont déroutés par une originalité si étrangement audacieuse; entre ces génies abrupts et l'observateur à qui pour la première fois ils se révèlent dans leurs ouvrages, il n'existe pas une longue série d'intermédiaires, une suite de transitions, une tradition graduelle. De plein pied, on se trouve au milieu d'un sanctuaire inconnu, où l'on

est tenté de ne voir que du monstrueux et de l'énorme, où la vie exubérante semble se tordre péniblement dans des membres trop musculeux ou grimacer avec effort sur des figures trop expressives. La *Descente de croix* de Rembrandt, au musée de Dresde, choque d'abord par la vulgarité des formes et des visages; mais quelle mélancolie mystérieuse et profonde, quelle tragique douleur, quel drame poignant dans cette scène de désolation et de mort, dans la lumière livide, sinistre, vengeresse, qui éclaire le cadavre du Christ, le deuil des disciples ou des saintes femmes, l'angoisse effrayante de la nature qui se trouble et se voile! La *Nuit* de Buonarotti jette d'abord dans une surprise extrême celui qui n'en avait aucune idée; cette femme puissante et robuste dort dans une pose trop tourmentée; on semble lui avoir donné à plaisir une attitude invraisemblable, extraordinaire; et, cependant, qu'elle est belle dans sa sévère nudité, qu'elle est grandiose et sombre sous sa majesté rude et presque farouche! Malgré sa bizarre attitude, comme elle dort! Elle ne ressemble en rien aux œuvres incorrectes et molles des romantiques modernes; ressemble-t-elle beaucoup plus aux calmes et pures inventions du ciseau antique? Non; elle ne ressemble qu'à celui qui l'a enfantée et qui seul, entre tous les artistes de tous les temps, a pu la concevoir, à l'énergique et puissant Florentin.

Il paraît impossible de vivre en communauté de pensées et d'émotions avec Michel-Ange, et de ne pas grandir en force de caractère, en largeur d'idées, en indépendance d'esprit, en profondeur de sentiment, en énergie de résolution.

Qu'était-il donc, ce superbe génie, le sculpteur de l'inculte et gigantesque *Moïse*, le peintre effrayant du *Jugement dernier*, l'architecte sublime du dôme de Saint-Pierre? Il était si grand, que la personne qui l'a le mieux connu et le plus aimé, une femme digne de lui par la pensée comme par le cœur, lui écrivait un jour : « Vos amis mettent votre caractère bien

au-dessus de vos ouvrages, et ceux qui n'ont pas appris à vous connaître en personne n'apprécient que ce que vous avez de moins admirable, vos œuvres. » Elle avait raison quand elle parlait ainsi ; n'est-il pas naturel, d'ailleurs, que l'ouvrier soit plus grand que son ouvrage ? Et la reproduction, même la plus heureuse, des beaux rêves de l'artiste a-t-elle jamais égalé ceux qu'il a entrevus ?

Ce qui a fait Michel-Ange, ce n'est pas la vigueur de son bras, quoique le marbre volât en éclats, sous son ciseau, quand il avait atteint l'âge de quatre-vingts ans ; c'est la puissance de son esprit, c'est la rare noblesse de son âme. Austère et chaste dans sa vie, au milieu des débauches de son temps ; aimant et tendre, quoique souvent rude et brusque ; indépendant jusqu'à la hauteur, à la table des princes ou dans les palais des papes ; profondément religieux, mais à sa manière, il a laissé, dans ses lettres et dans ses poésies, le secret de sa grandeur intellectuelle et de sa valeur morale.

C'est surtout de sa philosophie platonicienne et de sa religion peu orthodoxe que nous voudrions nous rendre ici un compte exact. Il fut un trop grave et trop noble fils de la Renaissance pour n'être pas un précurseur de la Réforme. Amant platonique et passionné de la pieuse marquise de Pescaire, qui était beaucoup plus qu'à demi protestante, lecteur assidu des écrits réformateurs de Savonarole et surtout de la Bible, il avait une piété à lui, qui, pendant sa rigoureuse et studieuse vieillesse, prit un caractère de plus en plus intense et original. C'est sous ce point de vue que nous voudrions l'étudier, à l'aide de ses œuvres de poésie et d'art, et des travaux récents dont il a été l'objet en Allemagne.

Nous ne voulons rien exagérer. Il y a peu de sentiment chrétien dans la plupart de ses œuvres religieuses, telles que son tableau de la *Sainte famille* à la tribune de Florence, son groupe inachevé de la Madone à Saint-Laurent, sa statue du *Christ* apparaissant à saint Pierre, la croix à la main, et

allant se faire crucifier à Rome une seconde fois (1), et enfin la *Pietà*, de Saint-Pierre de Rome.

Son Christ du *Jugement dernier* est un Jupiter irrité et vengeur qui n'a rien d'évangélique. Évidemment les formes traditionnelles du catholicisme n'avaient pas le pouvoir d'ébranler puissamment cette grande âme. Il ne les acceptait guère que comme des types populaires ou de commande, et il y cherchait l'occasion de mettre à l'épreuve sa science anatomique et d'étaler capricieusement ses études de musculature. Mais quelle profondeur de pensée quand il pouvait être lui-même en toute liberté!

Dans la fameuse sacristie de Saint-Laurent à Florence, ce qui m'a saisi le plus, chaque fois que j'y suis retourné, ce ne sont pas ses statues si énergiques et si étonnantes de la Nuit et du Jour, de l'Aurore et du Crépuscule, ni celle de Julien de Médicis ou la Vierge ébauchée; c'est cette figure admirable de Laurent des Médicis (1), qu'on a si bien appelée *Il Penseroso*. J'aime, en levant les yeux du pupitre où j'écris, retrouver de vant moi une réduction en bronze de cette grave et mâle image.

Ce *penseur* est un prince, un guerrier, un homme jeune, qui touche à la maturité de l'âge viril, mais, avant tout, c'est un penseur. Le costume pseudo-classique et romain, le casque bizarre, le singulier coffret, posé sur le genou pour élever le coude, portent bien le cachet de la renaissance florentine. Mais ce qui est essentiellement humain, c'est la pose recueillie, la tête inclinée sur la main, le bras appuyé sur le genou, le corps assis dans un parfait repos, l'être tout entier, quoique plein de vigueur et de virilité, quoique revêtu des attributs de la puissance et de la guerre, concentré pour

(1) Voyez, sur cette belle légende du *Domine quò vadis?* — *Des beaux-arts en Italie*, page 207.

(2) Duc d'Urbin, petit-fils de Laurentr le Magnifique, neveu de Léon X, père de la détestable Catherine, grand-père des ois de France François II, Charles IX et Henri III. Il mourut à vingt-sept ans.

ainsi dire et courbé sous l'effort immobile de la pensée (1). Tu es prince et soldat, ô Laurent, tu es jeune, robuste et beau; mais tu es, avant tout, un être pensant, un mortel assis sur sa propre tombe, un vivant qui médite, sans faiblesse ni peur, mais sans distraction, sur la mort et sur l'éternité. Tu planes immobile entre les figures mystérieuses du Crépuscule et de l'Aurore, et tu les domines de haut; mais ton regard fixe, vivant, dit de plus grandes, de meilleures choses que l'œil morne et glacé des vieux sphinx de granit qui veillent à l'entrée des temples ou des nécropoles de l'Égypte. Laisse-toi interroger, ô penseur! Avais-tu, vivant, autant de force d'esprit que, mort, tu parais en posséder? Que se passe-t-il dans ton âme? Quelles idées austères, quelles imposantes images s'élèvent devant toi? Quels doutes te possèdent? Quelles perspectives sans terme l'avenir ouvre-t-il à ta foi? Ou, si ton regard perçant poursuit dans l'avenir les destinées de ta postérité, t'effrayes-tu de l'horreur que causeront aux siècles futurs le nom de ta perfide et cruelle fille et ceux des trois rois de France, les derniers des Valois, tes tristes petits-fils? Nous demanderons ce secret à l'homme incomparable qui a imprimé sur ton front les marques d'un si profond recueillement; car, si un Médicis t'a légué son nom et ses traits, celui qui t'a prêté son âme, celui qui parle dans ton éternel silence, c'est Michel-Ange.

II

Pour se rendre compte de l'inappréciable service que la renaissance des lettres et la réforme de l'Église rendirent au

(1) He meditates, his head upon his hand.
What from beneath his helm-like bonnet scowls?
Is it a face, or but an eyeless skull?
T'is lost in shade; yet, like the basilisk,
It fascinates and is intolerable.
(Samuel Rogers.)

monde, il suffit de voir ce que le catholicisme et la scolastique ont fait des pays où ils sont restés les maîtres. La civilisation chrétienne allait subir partout le même sort ; elle était près de périr endormie, étouffée par l'obscurantisme monacal. Alors eut lieu une lutte gigantesque ; la victime, déjà terrassée, se révolta contre ses oppresseurs, les secoua loin d'elle, respira enfin à pleine poitrine et fut sauvée. Mais un seul effort ne suffit pas; il en fallut deux. Le premier est ce qu'on nomme la Renaissance ; l'esprit humain, pour échapper à ses maîtres, se jeta avec passion dans l'étude de l'antiquité, des lettres et des arts païens ; on s'enrôla sous la bannière de Platon sorti de ses cendres, et l'on échappa ainsi au joug écrasant de la scolastique et des disciples dégénérés d'Aristote. Il ne s'agissait d'abord que de littérature et de philosophie ; mais bientôt ce fut trop peu. Quand les âmes eurent goûté à la liberté de penser, elles voulurent en faire un usage plus viril. Des choses de la terre, l'esprit d'examen s'éleva à celles de Dieu. Comme ces plantes aquatiques dont la tige s'élève en spirale et qui sortent de leur élément pour fleurir au grand jour, la Renaissance s'élança jusque dans les régions sublimes de l'idéal et de la foi, et donna au monde une fleur qui s'épanouit et fut appelée la Réforme.

Il ne faut pas confondre la floraison avec la naissance de la plante, il ne faut pas regarder la Renaissance et la Réformation comme identiques; mais l'une était en germe dans l'autre, bien plus qu'on ne pense. Michel-Ange fut un des héros de la Renaissance, à la cour des Médicis, par son éducation, par l'indépendance hardie et ombrageuse de son caractère, par l'austère moralité de sa vie et de ses œuvres, par son dédain et sa haine pour tout ce qui entravait l'essor de son génie, par ses opinions platoniciennes et par la piété, fort peu orthodoxe, qui consola sa vigoureuse et féconde vieillesse. Parce qu'il fut un des représentants les plus énergiques et les plus dignes de ce que la Renaissance eut de grandiose et

de sévère, il fut un précurseur de la Réforme. On a représenté souvent les hommes de transition comme effacés et à demi virils; mais jamais plus mâle génie, jamais âme plus puissamment trempée ne ferma une ère désormais achevée et n'en ouvrit plus audacieusement une nouvelle. Il n'en fut pas moins, nous allons le prouver, un des grands esprits qui passèrent, par un développement régulier et non interrompu, du paganisme platonique de Politien et de Marsile Ficin à la foi de la Réforme. Son bon sens élevé et sa conscience exigeante le préservèrent de ces mœurs païennes où tombèrent les cours de Florence et de Rome sous Laurent le Magnifique et sous son fils Léon X; ils le préservèrent également de l'extravagance où donnèrent les admirateurs peu éclairés de Platon, qui confondaient son système avec les rêveries de ses moins dignes disciples, les néo-platoniciens d'Alexandrie et de l'Orient.

D'un autre côté, ce grand homme, qui vénéra toujours le réformateur Savonarole, qui, souvent dans sa jeunesse, l'entendit prêcher et qui, devenu vieux, relisait sans cesse ses écrits et la Bible, était trop véritablement artiste pour se laisser gagner par le puritanisme de ce fougueux ennemi des arts. On a dit avec raison de Michel-Ange, qu'il n'apprit jamais rien sans se l'approprier, et n'accepta aucune idée sans lui donner une forme nouvelle, comme il n'imita le beau antique qu'en le pénétrant des sentiments et des pensées du monde moderne.

Le catholicisme, ses dogmes, ses rites, ses observances lui demeurèrent étrangers; ses poésies religieuses, pleines des idées du repentir, de la foi, du Christ et de sa mort, ne contiennent pas une allusion à l'Église, aux papes, aux saints, à la Vierge; le purgatoire, seul de tous les dogmes particuliers au catholicisme, y est peut-être indiqué en passant. On sait que le Maître ne permit jamais aux plus superbes ni aux plus irascibles des papes, à un Léon X ou à un Jules II, de man-

quer à ce qu'il savait lui être dû. Un pareil homme avait le droit de traiter d'égal à égal, au nom de son caractère et de son génie, avec la couronne et la tiare.

Solitaire, laborieux, concentré, il étudia toujours, non-seulement l'anatomie et la partie technique de tous les arts du dessin, peinture, sculpture, architecture, mais la philosophie même de l'art, la théorie du beau. Il aimait à penser avec Platon que le beau est la splendeur du vrai, le trait d'union entre le fini et l'infini, et que notre âme, ayant vu dans un monde antérieur la beauté absolue, doit en chercher, en retrouver les éléments épars dans la nature, comparer et compléter une beauté avec une autre, et remonter des détails à l'ensemble, du particulier au général, de ce qui est relativement pur et parfait à ce qui l'est au degré suprême. Produire, au moyen de tout ce qui existe d'admirable, des beautés supérieures, telle était selon lui la mission de l'artiste; et par l'échelle du beau l'homme devait monter, d'échelon en échelon, vers Dieu. Aussi, pour lui, le beau était inséparable du bien.

Come dal fuoco il caldo, esser diviso
Non può l' bello dall' eterno.

« Comme on ne peut séparer le feu de la chaleur, on ne peut séparer ce qui est beau de ce qui est éternel. »

(*Son.* VI.)

Cet homme, sans reproche dans ses mœurs, fut, dit-on, le premier à introduire, non sans quelque exagération, le nu dans les tableaux religieux; il abusa même de cette habitude, et de petits esprits, papes et autres, ont plus tard mutilé ses plus grandes œuvres pour remédier à ce défaut. Mais la beauté humaine était à ses yeux une œuvre de Dieu si pure, si noble, qu'il n'admettait pas même à ce sujet l'idée d'un sentiment profane et bas. Après avoir dit, dans une de ses poésies, qu'à sa naissance la beauté lui fut

donnée pour modèle, comme lumière et miroir des deux arts (peinture et sculpture), il ajoute que « c'est sottise et témérité de rabaisser au domaine des sens le beau, qui émeut et porte au ciel toute saine intelligence. Les yeux ne sauraient s'élever du mortel au divin; ils sont trop faibles et ne peuvent atteindre où l'on prétendrait en vain monter sans l'aide de la grâce. »

Sono i giudizi temerari e sciocchi
Ch' al senso tiran la beltà, che muove
E porta al ciel ogni intelletto sano.
Dal mortale al divin non vanno gli occhi,
Che sono infermi, e non ascendon dove
Ascender senza grazia è pensier vano.
(*Madrig.* VII.)

A mesure qu'il vieillit, ces austères principes prirent une teinte plus douce et plus religieuse.

Plein d'un amour profond pour Florence sa patrie, il la voulait libre et vraiment digne; quand elle fut asservie, il en éprouva une profonde, une inconsolable douleur qu'il a exprimée éloquemment dans les beaux vers, si connus, par lesquels il répondit au nom de la statue de la Nuit aux louanges de J.-B. Strozzi :

Grato m'è 'l sonno, e più l'esser di sasso;
Mentre che 'l danno et la vergogna dura,
Non veder, non sentir, m'è gran ventura.
Però non mi destar! Deh! parla basso.

« Il m'est doux de dormir, plus doux d'être de pierre. Tant que durent le malheur et l'opprobre de ma patrie, c'est un grand bonheur pour moi de ne rien voir et de ne rien entendre. Ne m'éveillez donc point; par pitié, parlez bas. »

Dès qu'il désespéra de la liberté de son pays, il le crut déshonoré et le quitta, le deuil dans l'âme, pour n'y revenir jamais. Ainsi, dans cette chapelle mortuaire des Médicis où le *Penseur* et son frère sont assis sur leurs tombes entre le Crépuscule et l'Aurore, la Nuit et le Jour, ce qui reste in-

complet dans ces monuments grandioses, comme la figure à peine ébauchée du Jour et une Madone inachevée, rappelle éloquemment les fières et patriotiques douleurs de ce grand citoyen. Son exil volontaire le rapproche de cet autre grand homme dont le génie ressemblait au sien et qu'il a tant admiré : Dante. Par là fut presque exaucé ce vœu digne de tous deux :

Pur fuss' io tal! ch'a simil sorte nato,
Per l'aspro esilio suo, con la virtute,
Darei del mondo il più felice stato!

« Que ne suis-je son égal! né pour un sort semblable, je donnerais le plus parfait bonheur de ce monde pour son âpre exil et sa vertu! »

Quel malheur que la légèreté étourdie de Léon X ait privé l'Italie et le monde d'un chef-d'œuvre doublement précieux, le monument que Michel-Ange rêvait d'ériger au Dante! Quelle pitié qu'entre les grands de l'humanité viennent se placer presque toujours les princes, si petits souvent à côté d'eux! Léon X, à côté de ces géants de la pensée, était un nain, quoiqu'il eût de l'esprit et protégeât les arts à sa manière.

III

On sait qu'à l'âge de soixante-trois ans Michel-Ange s'éprit d'une tendresse passionnée pour une des plus nobles et plus illustres dames de son temps, Vittoria Colonna, veuve du marquis de Pescaire, âgée elle-même alors de quarante-huit ans. Il l'aima avec une passion profonde, jusqu'au moment terrible où elle mourut, et où, pour la première fois, il baisa sa main glacée. Profondément pieuse, Vittoria était, de cœur, une adepte de la Réforme; et sous l'influence de ce rare et brillant esprit, de cette chaste et religieuse affection, le vieux sculpteur grandit en piété. Ce n'était nullement une piété ca-

tholique et officielle que la leur ; elle était trop prime-sautière et trop personnelle, trop indépendante et trop sévère. Vittoria était intimément liée avec cette cour protestante de Ferrare, où la fille huguenote de Louis XII reçut tour à tour Calvin et Clément Marot, et s'entoura des esprits les plus émancipés et les plus pieux de l'Italie. La marquise était aussi en relations suivies avec les chefs de la réforme napolitaine, Valdez, Flaminio, Ochin, Pierre-Martyr Vermigli et l'évêque Vergerio, plus tard pasteur au pays des Grisons.

Un artiste contemporain, maître François de Hollande, envoyé en Italie par le gouvernement portugais, mit par écrit une conversation sur les arts religieux, dont il fut témoin et où la marquise et le sculpteur prirent la plus grande part. C'était dans les premiers temps de leur intimité (1). Voici en quels termes il parle de Vittoria :

« Madame Vittoria Colonna, marquise de Pescara, sœur du seigneur Ascanio Colonna, est une des plus illustres et des plus célèbres dames qu'il y ait en Italie et en Europe, c'est-à-dire dans le monde. Chaste et belle, instruite en latinité et spirituelle, elle possède toutes les qualités qu'on peut louer chez une femme. Depuis la mort de son illustre mari, elle mène une vie modeste et retirée ; rassasiée de l'éclat et de la grandeur de son état passé, elle ne chérit maintenant que Jésus-Christ et les bonnes études, faisant beaucoup de bien à des femmes pauvres et donnant l'exemple d'une véritable piété *catholique.* »

Seul, dans tout cet éloge, ce dernier mot est de trop, car les écrits de Vittoria, comme ceux de Michel-Ange, sont entièrement exempts d'allusions catholiques, tandis que les dogmes de la Réformation et ses tendances essentielles y apparaissent de tous côtés.

(1) *Les Arts en Portugal*, par le comte Raczynski.— *Michel-Ange, d'après de nouveaux documents*, par M. Ch. Clément. — (*Revue des Deux Mondes*, 1859, tome XXII, page 60.)

Pendant dix ans ils se virent souvent et s'écrivirent en prose et en vers. Il lui envoyait des dessins, des sculptures, presque toujours sur des sujets religieux.

Il serait inexact de dire que Vittoria ait fait naître en lui le sérieux chrétien ou la piété, car il y était enclin avant de la connaître ; ce fut par leurs côtés les plus élevés que ces deux nobles caractères se convinrent ; mais elle développa encore ce qui déjà existait en lui. Il aimait à lui en rendre grâce ; c'est ainsi qu'il lui demandait de le consei ler, de l'instruire :

Voi, che l' viver mio
Volgeste al ciel per le più belle strade.

« Vous, qui avez dirigé ma vie vers le ciel par les chemins les plus beaux. »
(*Madr.* LVII.)

Dans les poésies de Buonarroti, l'imitation de Pétrarque se fait trop souvent sentir ; on y trouve partout l'amour idéal, la femme aimée devenue le type de toute vérité, comme Laure pour Pétrarque et Béatrix pour Dante. Une foule d'images de convention y décrivent la beauté de la femme, de l'homme même, de la nature sous tous ses aspects et non-seulement pour le compte du poëte, mais pour celui de ses amis (comme dans les vers qu'il fit pour Riccio). Cependant le génie du grand artiste éclate souvent à travers tous les nuages. On n'avait jamais célébré si dignement l'idéal du beau.

. . . Non potea, se non somma bellezza
Accender me, che da lei sola tolgo
A far mie opre eterne, lo splendore.
Vidi, umil, nel tuo volto ogni mia altezza ;
Rara ti scelsi, e me tolsi dal volgo ;
E fia, con l'opre, eterno anco il mio amore.

« Aucune beauté, sinon la beauté suprême, n'a pu m'enflammer ; c'est d'elle que j'ai pris cet éclat qui doit rendre éternelles mes œuvres. Dans mon humilité, j'ai vu sur ton visage toute mon élévation ; je t'ai choisie sans égale et me suis élevé au-dessus du vulgaire ; j'ai rendu, avec mes œuvres, mon amour même éternel. »

Original par la puissance de sa pensée et la grandeur de son

individualité, Michel-Ange a imprimé à son recueil de sonnets et de madrigaux un cachet unique par des allusions fréquentes à ses deux arts favoris. En voici un admirable exemple. Devenu un chrétien fervent, il décrit la régénération morale d'une façon qui, pour n'être pas fort orthodoxe, n'en est que plus neuve et plus vivante. C'est à Vittoria qu'il s'adresse :

Poscia ch'appreso ha l'arte intera o diva
D'alcun la forma e gli atti, indi di quollo,
D'umil materia, in semplice modello,
Fa il primo parto e 'l suo concetto avviva.
Ma nel secondo, in dura pietra viva
S'adempion le promesse del martello ;
Ond' ei rinasce, e fatto illustre e bello,
Segno non è che sua gloria prescriva.
Simil di me model nacqu' io da prima
Di me model, per opra più perfetta
Da voi rinascer poi, donna alta e degna.
Se il men riempe e 'l mio superchio lima
Vostra pietà, qual penitenza aspetta
Mio cieco e van pensier, se la disdegna ?

« Quand l'art accompli et divin s'est rendu compte des contours et de l'attitude d'une figure, aussitôt, avec des matériaux grossiers, il crée un simple modèle ; ce n'est qu'un premier enfantement, qui donne la vie à ce que l'art a conçu. Pour le second, c'est dans la pierre dure et vive que doivent se réaliser les promesses du marteau ; ainsi renaît la figure, devenue alors si resplendissante et si belle, que rien ne limite plus la durée de sa gloire. — Je suis né d'abord, comme un modèle de moi-même, pour renaître comme une œuvre achevée par vous, haute et digne dame. Si votre charité ajoute ce qui me manque et lime ce que j'ai de trop, quel châtiment mériterait mon aveugle et vain esprit, s'il dédaignait vos soins ? »

D'après cette image de la nouvelle naissance, l'âme devenue chrétienne développe le bien qui est en elle et se dépouille du mal. C'est la marche normale qu'avait suivie Michel-Ange dans sa propre expérience, et c'est la vraie; quoique la théologie orthodoxe nous parle d'une sorte de revirement brusque et absolu, où tout ce qui est bon viendrait du dehors.

Sur d'autres points le poëte se rapproche encore de la

doctrine protestante de son temps; c'est d'abord la justification par la foi.

Porgimi, alto signor, quella catena
Che seco annoda ogni celeste dono,
La fede, dico.

« Tends-moi, Dieu très-haut, cette chaîne qui porte dans ses nœuds tout don céleste, la foi, dis-je. »

(*Sonnet* LIV.)

Le sentiment de l'impuissance de l'homme et le besoin du secours de Dieu sont exprimés avec force dans le beau sonnet LIII :

Ben sarian dolci le preghiere mie
Se virtù mi prestassi da pregarte :
Nel mio terreno infertil, non è parte
Da produr' frutto di virtù natie.

« Oh ! que mes prières seraient douces, si tu me prêtais la force de te prier ; dans mon sol stérile il n'y a pas un lieu qui puisse produire des vertus naturelles. »

A mesure qu'il avance en âge, l'idéal du beau ne lui suffit plus; le sentiment amer, écrasant, tragique du péché le trouble profondément. Il déclare (sonnet LII) que *sa liberté, par qui il florissait, s'est faite esclave*. Ailleurs, il ne peut plus changer et il appelle Dieu à son aide (madr. XLIII).

Cangiar non posso il mio tristo antic' uso
Che, più invecchiando più mi sferza e preme.
Deh ! tu, nell' ore estreme,
Stendi vêr me le tue pietose braccia,
A me mi togli, e fammi un che ti piaccia.

« Je n'ai pas le pouvoir de changer mes anciennes et coupables coutumes qui, à mesure que je vieillis, m'aiguillonnent et me pressent davantage. Hélas ! Seigneur, dans cette extrémité, étends vers moi tes bras compatissants, ôte-moi à moi-même, et fais de moi un être qui te plaise. »

Le repentir, la crainte de la mort, la peur même de l'enfer et de la damnation sont traduits en ce même langage énergique et personnel (sonnet XLVII, madrigal LIII, etc.).

L'unique recours de Michel-Ange, c'est Jésus-Christ, et il

s'exprime à cet égard exactement comme aurait fait un calviniste :

La tua carne, il tuo sangue e quella estrema
Doglia che ti diè morte, il mio peccato
Purghè, in ch' io nacqui e nacque il padre mio.
Tu solo il puoi ; la tua pietà suprema
Soccorra al mio dolente, iniquo, stato :
Si presso a morte e si lontan di Dio !

« Que ta chair et ton sang, que cette souffrance extrême qui te donna la mort, lavent le péché dans lequel je naquis et où naquit mon père. Seul, tu le peux. Que ta suprême pitié vienne à mon secours dans cet état coupable et douloureux où je suis, si près de la mort et si loin de Dieu ! »

(*Sonnet* XLVIII.)

Les sonnets XLIX et L donnent aux mêmes pensées une forme non moins éloquente, et l'idée orthodoxe de l'expiation sanglante y tient une grande place.

En lisant ces poésies, si colorées, et qui s'élèvent du fond d'un cœur si ardent, nous nous demandions comment les auteurs de chants religieux ne s'en sont pas davantage inspirés. Les titres de *sonnets* et de *madrigaux* ont sans doute trompé et détourné leur attention ; mais il y a des moments où les angoisses morales du vieux sculpteur rappellent les psaumes hébreux les plus beaux.

Enfin, le sonnet qu'il adressa, âgé de quatre-vingt-trois ans, à son disciple Vasari, et que l'on croit le dernier, semble un adieu suprême à son art.

Nè pinger nè sculpir fia più che queti
L'anima volta a quell' amor divino
Ch' aperse a prender noi in croce le braccia.

« Ni peindre ni sculpter ne donne la paix à l'âme tournée vers cette divine charité qui, sur la croix, ouvrit les bras pour nous recevoir. »

(*Sonnet* LVI.)

Michel-Ange était devenu mystique, ou plutôt ce fier et mâle génie l'avait toujours été.

Mais il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ses adieux à

l'art. Il envoya ce sonnet à son élève Georges en lui disant qu'il ne pouvait venir à Florence parce qu'il ne devait pas laisser à d'autres l'achèvement du dôme de Saint-Pierre, dont il se considérait (il l'a écrit ailleurs) comme chargé par la Providence.

Il n'y a pas d'épisode plus touchant dans l'histoire du XVIe siècle que la maladie et la mort d'Urbino, qui avait été serviteur et élève du maître pendant vingt-six années. Tout le monde sait comment Michel-Ange le soigna, le veilla, l'assista à ses derniers moments et le pleura ensuite. On a cité cent fois la belle lettre où il raconte son malheur à Vasari, et le sonnet LXI, où il adresse à l'archevêque de Raguse l'expression de son deuil profond et de ses fermes espérances. La grandeur du génie et la puissance du caractère donnent plus de valeur encore à ses regrets si tendres et si vifs; ils ajoutent à cette noble image un trait profondément aimable sans lequel elle serait moins humaine.

Quand Vittoria mourut, son ami fut presque fou de douleur, et dès lors sa vie désolée et décolorée n'eut de consolation que dans cette foi qui leur était commune et qui prit sur lui un empire toujours plus grand.

Du reste, l'idée du progrès, le devoir de grandir fut chez lui à tout âge une préoccupation si dominante, qu'on l'a exprimée dans une anecdote douteuse peut-être, mais caractéristique. Il neigeait, chose rare à Rome; un cardinal, qui passait dans son carrosse de pourpre, vit dans la rue l'illustre octogénaire, à pied, un large portefeuille sous le bras : « Où allez-vous par un pareil temps? lui cria-t-il. — *A l'école, Eminence, pour apprendre quelque chose !* » répondit le vieillard. Presque aveugle, il se faisait conduire auprès du fameux *Torse* antique et en étudiait le merveilleux modelé en palpant, de ses mains affaiblies, ce qu'il ne pouvait plus voir.

Platonicien dans les premiers jours de sa vie intellectuelle, toujours épris du beau moral, toujours austère et pur, ce

rude génie s'attendrit avec l'âge et devint de plus en plus chrétien. Pour catholique, il ne le fut jamais. Auditeur enthousiaste de Savonarole dans sa jeunesse, disciple et ardent ami de Vittoria dans les premières années de sa vieillesse, il devint pieux et croyant, sans faire un pas vers l'autorité, vers les rites ou les doctrines de Rome.

Nous n'avons nullement écrit ces quelques pages pour revendiquer le Maître comme appartenant à telle ou telle église particulière, à telle ou telle secte. Il ne fut ni de Luther, ni de Calvin, mais comme eux et après eux, il se fit son christianisme par lui-même ; il fut un chrétien individualiste, un protestant de fait. Les doctrines chrétiennes, sans se formuler scientifiquement, revêtirent dans ce sévère esprit les sombres couleurs que saint Augustin et la Réforme leur avaient données, et il exprima ses convictions et ses luttes intérieures dans un langage d'une rare énergie.

Rappelons que son jeune et sublime émule Raphaël, chargé à cette même époque de représenter la théologie chrétienne dans les *chambres* du Vatican, osa placer parmi les représentants de la *science divine*, Savonarole qui avait péri, brûlé comme hérétique à la demande d'un pape ; et reconnaissons que la réforme religieuse a eu en Italie d'illustres et hardis précurseurs. Pourvu que, de nos jours, la réforme religieuse, dans ce magnifique pays, sache être italienne, individualiste, libre, un immense avenir lui appartient. Mais qu'elle se garde de l'esprit sectaire et des influences du dehors !

Quoi qu'il en soit de nos espérances pour la belle et noble patrie de Michel-Ange et de Vittoria, il sera toujours utile et sain de contempler dans le passé ces grandes natures, ces nobles vies, ne fût-ce qu'afin d'y puiser une énergie nouvelle pour les pénibles devoirs qu'impose sans cesse aux hommes d'aujourd'hui la lutte contre les étroitesses et les misères du présent.

L'ŒUVRE DE PAUL DELAROCHE (1).

C'est une idée à la fois heureuse et triste que de réunir et d'exposer, le lendemain de la mort d'un artiste aimé, toutes ses œuvres, depuis les premières, où il n'était pas encore lui-même, jusqu'à celles qu'il laisse inachevées.

La première impression dont on est saisi en présence de l'œuvre de Paul Delaroche, c'est celle de la haute estime, du respect, qui sont dus à ce travail consciencieux, à ce continuel progrès de toute une vie. Dieu avait donné à cet homme, non pas le génie, mais les éléments d'un beau talent ; il ne les a pas laissés se perdre dans l'oisiveté ; il ne les a pas dissipés par vanité, ou exploités honteusement comme le font tant d'autres. Il a laborieusement cultivé toute sa vie le champ qui lui était confié et la mort l'a trouvé à son poste ; c'est bien ainsi que doit finir le penseur, le travailleur, l'artiste digne de l'être.

Une autre observation qui se présente d'elle-même au milieu de ces ouvrages nécessairement inégaux, c'est que le pinceau de Paul Delaroche s'y conserve chaste. Nous ne méconnaissons pas les exigences légitimes, inévitables de l'art, mais nous savons aussi combien d'artistes tirent parti des nécessités de l'étude, pour mettre leur talent au service des imaginations déréglées. Tout le monde peut sans danger étudier et admirer l'œuvre entière de Delaroche ; il est bien peu de peintres dont on ait le droit d'en dire autant. Jamais il n'a fait de son pinceau le complice des passions basses.

L'histoire a été l'objet des préoccupations constantes du

(1) Le *Lien*, 1857, 6 et 13 juin.

peintre. Delaroche est un contemporain d'Augustin Thierry. Il appartient à cette école historique du XIX[e] siècle qui s'efforce de réagir contre une manière officielle et impersonnelle, froide et sèche, de représenter les événements historiques. Depuis les premières *Lettres* de Thierry sur l'*Histoire de France* jusqu'aux beaux ouvrages de Macaulay, cette grande école prétend montrer les hommes tels qu'ils furent, et les faits tels qu'ils se sont accomplis. Comme Walter Scott dans ses romans ou M. de Barante en son *Histoire des ducs de Bourgogne*, ont peint avec leur plume, Delaroche a voulu raconter avec son pinceau, et retrouver sur sa palette les couleurs vives du passé. On voit que son imagination s'est travaillée, jusqu'à se représenter, comme par une sorte de mémoire factice, la physionomie des événements qu'il n'avait pas vus et leurs moindres circonstances. Il a fait à sa manière du réalisme, non ce réalisme grossier qui est le culte du laid, mais cette patiente et minutieuse reproduction du détail, qui rappelle les scènes familières de Gérard Dow et de Metzu. Il résulte de ce système que l'histoire se rétrécit aux proportions bourgeoises et banales de l'anecdote, que les accessoires rendus avec une fidélité trop scrupuleuse et un amour trop passionné usurpent la place de l'essentiel, et que l'effet général s'affaiblit au lieu de s'accroître, ou devient théâtral au lieu de rester historique et humain. Les personnages de Paul Delaroche ressemblent à d'excellents acteurs, aux poses savamment étudiées, au costume irréprochable, ayant sur le visage l'expression juste que la situation exige, mais *trop bien en scène* pour faire illusion. Il y a du faux dans cette extrême recherche du vrai. Si j'avais vu Charles I[er] bafoué par les soldats, je n'aurais pas remarqué ce morceau de papier froissé, peint sur le premier plan avec une si coquette exactitude. Il est impossible qu'au moment où l'âme reçoit l'impression tragique d'une grande scène, elle aperçoive avec cette précision extrême les détails d'ameublement de la chambre où la

scène se passe. Il ne faudrait pas que cette belle toile de la *Mort du duc de Guise* me refroidît par un souvenir trop vif de ma dernière visite au musée de Cluny. Il n'est pas convenable que le portrait du comte de Pourtalès inspire plutôt le désir de connaître sa galerie de sculpture que le regret de n'en avoir pas connu le possesseur. Macaulay a heureusement appliqué à l'art d'écrire l'histoire un terme de peinture, quand il a dit qu'il faut observer la perspective de l'histoire, c'est-à-dire donner dans le récit à chaque chose le relief et l'espace qui conviennent à son importance. Cette proportion manque chez Delaroche. Si, comme on l'affirme, il a fait refaire trois fois le cercueil qu'il copiait pour y représenter le corps de Charles Stuart, il a eu tort, et il aurait été mieux inspiré en négligeant cet accessoire trop étudié, pour rendre plus vivante et plus profonde l'expression de son Cromwell. Ary Scheffer est plus vrai, dédaignant ou omettant les détails et ne représentant qu'une chose, le sentiment, l'émotion, que Delaroche copiant servilement une paire de bottes qu'il a fait crotter avec soin, pour son tableau de l'abdication de l'Empereur. Il me contraint à voir trop bien trop de choses à la fois, et l'impression que produit sur moi l'ensemble est à la fois forcée et affaiblie.

Cette recherche du détail, qui est admissible dans une région inférieure de l'art, dans des sujets calmes, insignifiants par eux-mêmes, comme la *Cuisinière hollandaise* de Gérard Dow ou les *Bourgmestres* de Van der Helst, fait un contraste pénible avec les événements tragiques, les scènes de mort et de supplice qu'affectionnait l'imagination sombre de Paul Delaroche. Presque tous ses héros vont mourir, meurent ou sont morts. Il est même assez rare que leur fin soit naturelle comme celle d'*Augustin Carrache*, de la *Reine Élisabeth* et de *Mazarin*. Il est plus rare encore qu'ils échappent au péril, et dans ce cas ce sont des enfants, *Joas*, *Caumont La Force*, *Moïse* exposé sur les eaux. Plus souvent leur

supplice se prépare, comme pour le *Président Duranti*, les *Enfants d'Édouard*, *Charles Ier* et les *Girondins;* ils vont à l'échafaud comme *Cinq-Mars*, *Strafford*, *Marie-Antoinette*, la *Cenci;* ou bien on contemple leurs cadavres, comme Henri III celui de *Guise*, et *Cromwell* celui du roi Charles, ou enfin, l'idée s'épurant et s'élevant peu à peu, on voit passer dans les flots du Tibre le corps charmant et pur de la *Jeune Martyre*, éclairé d'une lumière idéale.

Il est instructif de remarquer que, dans tous ces spectacles de souffrance et d'horreur trop complaisamment mis sous nos yeux par le peintre, l'effet produit est d'autant plus digne et plus beau que la sensation physique est moins saisissante. Ce tas de paille fraîche amassée devant le billot pour boire le sang de Jane Grey, cette tête coupée que j'aperçois trop bien dans le cercueil de Charles Ier, sont des moyens trop violents de saisir mon imagination, et l'artiste est plus grand dans la dernière partie de sa carrière, quand il s'élève à un spiritualisme plus pur. De tous ses condamnés à mort, *Marie-Antoinette* est pour moi la plus touchante, parce que la fierté de l'âme est plus puissamment écrite sur ses traits. Un condamné d'un autre genre, une autre victime des destinées humaines, plus admirablement représentée encore (malgré la puérilité du fini de quelques accessoires que nous y avons signalée), c'est *Napoléon* au moment d'abdiquer. Quelle œuvre admirable de profondeur et de vie que cette figure ; combien de grandes pensées dans ce regard ! que de douleur et de fermeté dans cette attitude ! La main droite, ouverte, semble lâcher prise à regret ; la gauche se resserre convulsivement, et trahit un effort énorme d'empire sur soi-même. Les yeux voient sans faiblesse ni désespoir l'affreuse réalité. Il n'y a là ni bourreau ni cadavre, mais il y a la tragédie humaine plus terrible peut-être et plus morale que partout ailleurs. Sa fortune est à jamais brisée ; son génie vaincu, sans être anéanti, semble ne plus lui servir qu'à mesurer l'immensité de sa perte,

et à porter dignement le poids du monde qui s'écroule sur lui (1).

Ni le sentiment religieux ni l'inspiration catholique ne se trouvent, chez Delaroche, que vers la fin de sa carrière. Sauf la *Sainte Cécile*, la *Sainte Amélie*, et tout au début le *Saint Vincent de Paul*, il n'avait guère peint que des sujets profanes. Ses cardinaux font assez peu d'honneur au catholicisme : *Winchester* menaçant Jeanne d'Arc, *Richelieu* traînant à la remorque ses victimes jusqu'au supplice, *Mazarin* mourant au milieu d'une partie de cartes.

Une des choses les plus curieuses qu'il ait faites, sinon des plus favorables au catholicisme, c'est une série de six portraits de moines camaldules qu'il a peints en 1835, dans un couvent au sommet des Apennins. Ces têtes qu'il se proposait d'idéaliser (et elles en ont grand besoin) devaient lui servir pour les grandes peintures murales de la Madeleine dont il avait été chargé : elles sont admirables de vie, de vérité, de feu. Les voilà bien, ces moines d'Italie dont on voit les femmes et les jeunes filles baiser dévotement, en pleine rue, la main rarement lavée, et dont la figure paraît souvent plus passionnée et plus sensuelle que dévote ou intelligente. Mais que serait-ce si l'artiste n'avait pas choisi les têtes les plus belles et les plus expressives d'un couvent, où il fit une longue résidence ?

Divers sujets empruntés à l'histoire du Protestantisme n'ont rien que d'honorable pour l'Église réformée. Ce sont : *Ambroise Paré* visitant des blessés avec le duc de Guise (dessin), la mort de *Jane Grey* et un *Épisode de la Saint-Barthélemy*.

Ce dernier tableau, qui date de 1826, est un des plus faibles de l'auteur. Il représente l'anecdote si connue du

(1) Étrange coïncidence : nous avons retrouvé cette toile au musée de *Leipsick*, à deux pas de l'Elster, du monument de Poniatowski et de ce terrible champ de bataille où tant de sang coula en vain.

jeune Jacques de Caumont, qui devint plus tard duc de la Force, maréchal de France, et joua un grand et noble rôle dans l'histoire de son Église. Quand son père et son frère aîné furent assassinés à coups de poignard dans la rue Neuve des Petits-Champs, il se vit tout couvert de leur sang et eut la présence d'esprit de s'écrier : *Ah ! mon Dieu, je suis mort !* en se laissant tomber, quoiqu'il n'eût reçu aucune blessure. Ce qui est plus étrange, c'est qu'il fut aussitôt dépouillé de tous ses vêtements, ainsi que les cadavres de son père et de son frère, sans que les meurtriers s'aperçussent qu'il vivait encore. Il resta caché ainsi depuis le matin jusque vers quatre heures du soir, lorsque, les habitants des maisons voisines étant venus examiner les corps, un *marqueur du jeu de paume* de la rue Verdelet aperçut qu'un bas de toile était resté à l'un de ses pieds et voulut le prendre ; il retourna l'enfant qui avait le visage contre terre et, en le voyant si jeune, il laissa échapper une exclamation de pitié. Ce fut alors que le petit huguenot *leva doucement la tête et lui dit tout bas : Je ne suis pas mort ; je vous prie, sauvez-moi la vie.* Mais soudain, lui mettant la main sur la tête : *Ne bougez*, lui dit cet homme, *car ils sont encore là.* Telle est la scène racontée par le maréchal lui-même au premier chapitre de ses Mémoires.

Delaroche a été fidèle à ce récit quant à l'attitude des deux personnages ; mais au lieu d'étaler sous nos regards des objets d'horreur comme il l'a trop fait ailleurs, il a tout adouci et affaibli dans cet épisode d'un massacre. Il a poussé la réaction contre l'école de David et contre l'abus du nu jusqu'à laisser revêtus de leurs habits de soie, qui ne sont pas même tachés de sang ni de boue, le jeune huguenot et les cadavres de son père et de son frère. A voir ces vêtements aux fraîches couleurs à peine marqués de quelques gouttes de sang, il est impossible de deviner l'épouvantable carnage de la Saint-Barthélemy. Une porte, enfoncée par les meurtriers, a l'air

d'avoir été délicatement soulevée hors des gonds. Jamais les suites d'un massacre ne furent moins choquantes à voir, et le tableau n'est qu'une vignette de salon où l'horreur de l'histoire s'accommode aux nerfs trop délicats des petites-maîtresses. C'est exactement ainsi qu'on pourrait représenter sur le théâtre l'aventure du jeune duc de la Force.

Ces différences importantes entre le tableau et le récit de celui qui en est le héros ont peut-être empêché les rédacteurs du Catalogue de citer l'original. Les Mémoires du maréchal n'étaient pas encore publiés quand le tableau parut, mais cet épisode (quoique rapporté fort inexactement dans la *Henriade*), était bien connu.

En revanche, c'est au Martyrologe protestant de Crespin que le peintre a emprunté la légende de son fameux tableau : le *Supplice de Jane Grey*. Elle mourut victime de la politique, mais en même temps martyre de sa foi, cette pieuse et savante princesse de dix-sept ans, qui, du fond de sa prison, écrivit en latin, en grec, en anglais ses lettres d'adieu, dont une a pour but de réprimander avec douceur, mais avec autorité, un chapelain de son père qui avait abjuré le protestantisme par peur de la mort. Son échafaud fut une des marches du trône où monta Marie Tudor, Marie la Sanglante, cette reine cruelle dont Bossuet déplorait plus tard que Dieu eût *abrégé les jours et le règne si favorable à l'Église* (1). Il y a longtemps que ce tableau a été loué et critiqué avec passion. L'aspect en est profondément douloureux et il y a un contraste pénible entre l'émotion même qu'il provoque et le soin minutieux, cruel, avec lequel chaque détail est impitoyablement rendu. Nous ne contestons pas le mérite de cette peinture, mais nous regrettons que ce martyre soit si peu religieux. Cette héroïne de la foi subit son sort avec la résignation effrayée de l'Iphigénie d'Euripide. La pauvre jeune femme

(1) *Oraison funèbre de Henriette Stuart*, duchesse d'Orléans.

voudrait vivre et consent à mourir; sa simplicité, son innocence, sont touchantes; mais vous deviez nous montrer en elle plus que le courage et la peur, plus que l'amour de la vie et la mort acceptée. Il fallait nous montrer la foi, l'espérance chrétienne, le salut.

Nous aimons bien mieux, au lieu de cette conception presque fataliste du malheur, la pensée qui a inspiré à Delaroche une œuvre vraiment religieuse, où la mort d'une jeune fille, d'une martyre, est représentée sous des couleurs plus consolantes, adoucie et comme illuminée d'un reflet pur et doux de l'espérance chrétienne. C'est qu'entre les dates des deux tableaux l'artiste avait beaucoup souffert, avait appris à mieux comprendre le malheur et la mort, à aspirer au ciel.

Cette création si pathétique, si simple et si chrétienne, représente une *Martyre sous Dioclétien*. C'est la nuit, le Tibre ou quelque autre fleuve plus limpide entraîne au courant de son eau le corps frêle et délicat d'une jeune fille noyée, presque enfant encore, chastement enveloppée d'une robe blanche, les bras nus attachés avec une corde. Elle flotte légèrement sur le courant. Sa tête est renversée en arrière et portée par les eaux; ses longs cheveux blonds, dénoués à demi, se séparent et suivent le mouvement des flots. L'auréole du martyre, lumineuse et pâle, éclaire ce jeune et beau visage, décoloré déjà sans être flétri; les contours en sont encore arrondis et fins, d'une beauté suave; l'expression est celle de la sérénité la plus calme et la plus radieuse; c'est un enfant qui dort, c'est une humble martyre qui repose après le triomphe.

On pourrait critiquer, au point de vue d'un puritanisme protestant trop rigide, l'auréole visible qui illumine ce corps si beau, ces traits si candides, ces eaux si transparentes. Nous ne serons pas si sévère. On supposera si l'on veut qu'un rayon de la lune remplace la clarté mystique. Pour notre part, nous aimons mieux ce brillant symbole de paix et de

gloire céleste. La mort, pour cette pieuse enfant, a été sans agonie; elle s'est endormie dans la foi. On lui porte envie en l'admirant; cette délicieuse création demeure brillante de fraîcheur et vit dans la mémoire pour y reparaître souvent, toujours pleine de grâce et d'un charme pieux.

L'exécution est digne de l'idée; les bras, toute la figure, l'eau, sont peints avec cet admirable fini qu'on a remarqué souvent chez Delaroche, et qu'on lui reprochait avec raison quand il l'appliquait à des objets peu dignes de tant de soin. Les fonds plus sacrifiés font mieux valoir la partie essentielle de l'œuvre. On trouve dans cette peinture l'homme arrivé à un développement religieux plus sérieux et l'artiste en possession de tout son talent.

Le *Dernier adieu des Girondins* au moment où on les appelle pour mourir, est une œuvre de prédilection, commencée par Delaroche en 1846 et terminée dix ans après, peu avant sa mort. Si l'on a reproché justement, à la plupart de ses tableaux anedoctiques, la grandeur exagérée de la toile, et l'espace trop vaste occupé par des accessoires trop soignés, il est permis d'exprimer ici un regret tout opposé. Dans celle salle nue, au milieu de ces costumes d'hommes presque pareils, le jeu des physionomies, une expression analogue variée sur vingt figures demandait peut-être, pour produire tout son effet, des proportions moins réduites. Telle qu'elle est, la scène cependant est très-belle, solennelle et simple, exempte d'emphase et de déclamation, pleine de noblesse et de recueillement.

Une figure que j'y ai cherchée, je l'avoue, avec un intérêt tout particulier, m'a satisfait et touché au delà de mon attente. C'est celle d'Alba La Source, qui longtemps avait été proscrit comme ministre de l'Evangile avant de l'être comme Girondin. Delaroche l'a représenté sur le premier plan, assis, immobile au milieu du mouvement de tout ce qui l'entoure, absorbé dans une haute pensée, le regard fixe mais doux,

pressant son genou de ses mains croisées. La fermeté du patriote s'allie sur ses traits intelligents et graves à la tranquille résignation du chrétien. Peut-être songe-t-il à sa jeune femme qu'il avait dû quitter après huit jours de mariage pour venir siéger à l'Assemblée législative. Immédiatement réélu à la Convention, il n'avait pu ni la faire venir à Paris, ni la rejoindre dans le Midi, depuis le jour où il avait été jeté dans l'arène dévorante de la révolution. Il ne la revit jamais.

La Source était pieux en même temps qu'ardent patriote. Détenu longtemps dans le palais du Luxembourg avec son collègue de la Convention, le vieux marquis de Sillery, mari de Mme de Genlis, il avait l'habitude de chanter avec lui chaque soir un cantique qu'il avait composé. Le rhythme en est défectueux comme l'exigeait l'air, très-connu alors, auquel les paroles avaient été adaptées, mais il a une naïveté qui peut-être le rend plus touchant. La poésie en est faible, mais respire les convictions les plus énergiques. Il est vrai aussi que la pensée chétienne y paraît trop peu, ce qui tient à l'esprit de l'époque; mais le sentiment exprimé est celui d'une pieuse confiance en Dieu. C'est le recours de ceux qui vont périr au tribunal d'une justice infaillible et paternelle.

Quand la tyrannie
Frappe notre vie,
Fiers de notre sort,
Méprisant la mort,
Nous te bénissons,
Nous triomphons
Et nous savons
Qu'un jour la patrie
Vengera nos noms (1).

C'est pour leurs noms seulement, pour leurs noms injuste-

(1) Le cantique de La Source a été inséré par une de ses compagnes de captivité au Luxembourg, Miss H. M. Williams, dans ses *Letters containing a sketch of the politics of France* (London, 1795), 3 vol. in-12, ainsi qu'une traduction qu'elle en a faite en vers anglais et qui a été réimprimée dans le recueil de ses poésies (*Poems on various subjects*. London, 1823, 1 vol. in-8°).

ment flétris, qu'ils demandaient vengeance à Dieu avant de mourir.

La Source et Sillery avaient réussi à établir des communications avec les habitants d'un salon attenant à celui qui leur servait de prison; on y avait enfermé deux dames qui n'avaient commis d'autre crime que d'être Anglaises, et liées d'amitié avec plusieurs des Girondins. Chaque soir, quand les geôliers s'étaient retirés après avoir fermé la porte du corridor, la seule qui fût bien gardée, les chambres des prisonniers s'ouvraient; ils se réunissaient pour se demander et se donner les terribles nouvelles du tribunal révolutionnaire, et avant de se retirer, le pasteur, le vieux marquis et les deux étrangères chantaient ensemble à demi-voix ce cantique des condamnés, toujours en se demandant s'ils se reverraient le lendemain. Un soir Sillery et La Source ne reparurent pas; ils avaient été conduits dans cette salle de la Conciergerie où Delaroche les représente au moment où on les appelle pour monter à la guillotine.

Il semble au premier abord que le genre d'esprit de Delaroche, qui le portait à rechercher les sujets tristes, les événements tragiques, les émotions amères et profondes, aurait dû lui inspirer souvent des pensées religieuses et le désir de représenter les grandes douleurs de l'Évangile. Il semble aussi, et c'est ce qui est arrivé à la fin de sa carrière, que l'habitude d'essayer de se figurer la scène qu'il voulait peindre telle qu'elle a dû se passer et de la montrer au spectateur dans sa pleine réalité historique, devait affranchir son art du traditionalisme catholique et l'amener à être nouveau dans ces sujets antiques et sacrés, si souvent traités d'après un formalisme étroitement officiel. Malheureusement, il n'eut jamais un sentiment chrétien assez individuel, une piété assez indépendante pour s'élever à la hauteur de cette grande tâche. Mais s'il fut trop peu religieux d'abord et à la fin de ses jours trop catholique pour y réussir, il a eu l'honneur de

l'entreprendre, et par là, selon nous, il a bien mérité de l'art, et en quelque degré, de la religion elle-même. Tout ce qui tend à remplacer la donnée traditionnelle et obligée par le christianisme personnel mérite encouragement, même si le succès est médiocre.

Quand on veut être soi et rester catholique, il n'y a qu'un moyen d'y parvenir, le mysticisme. C'est la ressource éternelle des Tauler et des Fénelon. C'est l'hérésie se croyant très-sérieusement, et même ardemment, orthodoxe. Aussi est-ce par le mysticisme que Delaroche essaya peu à peu d'échapper à l'inflexible joug de la routine romaine, tout en se croyant de plus en plus fidèle catholique.

Ainsi, en 1846, il avait pris pour thème de son tableau du Christ en Gethsémané cette phrase de Pascal : « Jésus les » trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la » leur ne les eût retenus, *il a la bonté* de ne pas les éveiller » et les laisse dans leur repos. » Ce point de vue assurément est nouveau et aucun artiste ne l'avait adopté encore ; l'idée repose sur ces mots souvent mal traduits (Math. XXVI, 45) : *Dormez maintenant et vous reposez.* Il y a dans ces paroles une condescendance triste, un mélange de blâme mélancolique et d'abnégation de soi-même qui fournissaient au peintre un sujet neuf et très-élevé ; mais l'exécution est restée bien au-dessous de l'idée.

En 1840, il composa pour la duchesse d'Orléans une scène allégorique : *le Christ, espoir et soutien des affligés.* Au milieu de rochers énormes et sur le bord d'un profond précipice, Jésus soutient ou plutôt retient un groupe de malheureux.

Ce n'étaient encore là que de faibles essais. Plus tard, à mesure qu'approcha le terme de sa carrière entrevu depuis longtemps, à mesure que le déclin de sa santé lui annonçait la mort, l'artiste, le penseur, conçut le projet, très-digne de lui, de représenter la Passion de Jésus-Christ en une série de

scènes nouvelles dans le domaine de l'art. Il pensait avec raison qu'en dehors des douze sujets mille et mille fois représentés sous le titre banal de *Chemin de la croix*, une pensée pieuse et libre pouvait, sans altérer ni surcharger l'histoire évangélique, trouver dans ce drame divin des situations, des incidents très-émouvants, mais négligés ou inaperçus par les peintres. La collection ne comprend que quatre sujets, dont deux seulement sont terminés, sans compter quelques dessins, où l'on entrevoit les projets de l'artiste; elle devait être beaucoup plus nombreuse. Nous regrettons que Paul Delaroche n'ait pu terminer cette série d'œuvres originales où, malgré des défauts très-graves, le sentiment évangélique s'exprimait quelquefois d'une manière saisissante et inaccoutumée.

Il est impossible de le méconnaître, la pensée du nouvel historien de la Passion était profondément empreinte de catholicisme. Non-seulement la Madeleine qui paraît dans toutes ces scènes est ce triple personnage que l'exégèse romaine a réduit à un seul, la pécheresse pénitente au repas de Simon le Pharisien, Marie de Magdala, qui, guérie après de longues souffrances, fut un modèle d'ardente gratitude, et Marie de Béthanie, la sœur de Lazare et de Marthe. Cette confusion, généralement admise, fournit aux peintres un type très-connu et fort beau d'ailleurs, qu'ils sont excusables de conserver.

Mais à d'autres traits se reconnaît l'esprit catholique. La Vierge en contemplation devant la couronne d'épines, à la lueur d'une petite lampe, est un sujet qui probablement ne serait pas venu à l'esprit d'un protestant. Il est vrai que Marie est représentée dans toutes ces peintures comme une femme âgée, ce qui est contraire aux habitudes de l'imagination catholique. Il est vrai encore qu'elle n'adore pas la relique et se tient debout, les bras pendants, comme abîmée dans sa douleur. Mais l'idée n'en est pas moins étrangère à l'esprit

de la primitive Église et aux tendances de l'époque. L'importance donnée à un objet matériel, tel que le rameau épineux qui ceignit le front de Jésus, appartient à la réflexion mystique, au besoin d'idéaliser la matière, qui est le caractère des temps postérieurs et qui est un signe de pauvreté spirituelle. Il est probable que pour Marie l'épine ensanglantée aurait été un objet d'horreur dont elle n'aurait pas supporté la vue. Dans une autre scène très-touchante où Jean ramène chez lui la mère de son Maître au retour du Calvaire, Pierre paraît derrière eux, marchant à la manière d'un personnage de procession, et portant la couronne d'épines, comme un prêtre montre une relique sur un coussin, ou comme un maître des cérémonies porte derrière un corbillard les insignes du défunt; ceci est une réminiscence par trop moderne; mais le groupe de Marie chancelante, que Jean et Madeleine, eux-mêmes courbés sous le poids de la douleur, font entrer dans la maison du disciple bien-aimé, est vraiment admirable. Rien n'est plus pathétique, et ces grandes impressions de commisération et de vénération pour le malheur que Delaroche avait tant cherchées n'ont jamais été plus puissamment produites sous son pinceau.

La scène de l'ensevelissement du Sauveur nous paraît moins remarquable, quoique également conçue d'une manière nouvelle. C'est une belle et naturelle idée que le mouvement du disciple, qui, au moment d'envelopper du linceul, pour toujours (il le croit du moins), le corps de son Maître, s'arrête immobile et le contemple une dernière fois.

Entre tous les incidents de la Passion représentés par le peintre, celui qui paraît émouvoir le plus les spectateurs, c'est le sujet intitulé assez inexactement : *la Vierge chez les saintes femmes*. Marie et ses compagnes attendent dans une salle basse la nouvelle de l'arrêt de Pilate. A gauche, une fenêtre entr'ouverte laisse entrevoir des piques et l'écriteau de la croix avec les lettres INRI; c'est qu'en ce moment

même Jésus passe lié, entouré des gardes qui le conduisent à Golgotha; à cette horrible vue, les saintes femmes dispersées dans la salle s'émeuvent et s'épouvantent. La figure de saint Pierre, appuyé contre la fenêtre, est très-belle de caractère et d'expression. Marie s'est levée de son siége; elle a fait un pas vers la fenêtre, tout le corps penché en avant, laissant traîner derrière elle son long manteau. D'un coup d'œil elle a vu l'effroyable réalité et elle reste immobile, le cou tendu, le regard fixe, sans avoir le courage de détourner les yeux, ni la force de faire un pas de plus.

Cette muette tragédie, écrite et représentée tout entière dans l'attitude et les traits d'une mère, est navrante, et cependant elle a quelque chose de trop théâtral. La composition vise trop à l'effet, ressemble trop à une mise en scène dramatique. C'est un écueil où Delaroche est tombé plus d'une fois; mais dans l'histoire de la Passion ce défaut est insoutenable.

Il faut le reconnaître d'ailleurs, c'est rabaisser ces grands souvenirs que de les réduire à la proportion de scènes épisodiques et d'anecdotes d'intérieur. Ce défaut, dont sont rarement exemptes les séries intitulées *Chemin de la croix*, s'est aggravé au lieu de diminuer dans la tentative hardie de Paul Delaroche. Il y avait bien mieux à faire que d'inventer des circonstances imaginaires, même plausibles, pour les ajouter au récit des Évangiles, comme une addition apocryphe attardée. Il s'agissait de sentir et de voir les faits évangéliques, sous l'impression puissante et féconde d'une piété essentiellement individuelle, et d'une grandiose imagination. L'une et l'autre manquaient à Delaroche, et cependant nous persistons à dire que sa tentative, même avortée, est un honneur pour lui et un service rendu à l'art, surtout à l'art catholique réduit à se copier éternellement lui-même, devenu une fabrication servile et presque mécanique.

Il faut observer d'ailleurs que lorsque le peintre a été

moins original, comme dans sa *Mater dolorosa* et surtout son *Christ au jardin des Oliviers*, il a été beaucoup plus faible.

Nous n'avons pas prétendu juger ici toute l'œuvre de Paul Delaroche ; à peine avons-nous cité tous ses meilleurs tableaux, tels qu'une charmante peinture de *Moïse enfant, exposé sur le Nil* par sa jeune sœur, l'éducation de *Pic de la Mirandole*, *Bonaparte franchissant les Alpes*, et une suite de beaux portraits dont quelques-uns sont excellents. Surtout, nous n'avons rien dit de l'œuvre magistrale qui peut-être sera son premier titre de gloire auprès de la postérité, sa monumentale composition de l'*Hémicycle*, au palais des Beaux-Arts, digne d'être citée après ces vastes conceptions de l'art au XVIe siècle qui embrassaient dans une grandiose et simple unité tout un monde d'idées. Ce que nous avons voulu, c'est exprimer un jugement protestant sur les principales créations de cet artiste sérieux, justement honoré, et devenu de plus en plus religieux. Nous tenions surtout à signaler la voie heureuse d'innovations qu'il a ouverte. Que des artistes croyants y marchent après lui, s'affranchissent beaucoup plus que lui-même du traditionnalisme ecclésiastique, s'inspirent librement de l'Évangile, et peut-être aurons-nous un jour en France une école d'art chrétien originale et féconde.

FEUILLETS DÉTACHÉS D'UN CARNET DE VOYAGE.

I.— UNE COURSE DE TAUREAUX A MADRID (1).

C'était le jour d'une des grandes fêtes de l'Église. La solennité religieuse eût été incomplète pour bien des Espagnols, dévots à demi, si le spectacle national par excellence n'avait terminé cette grande journée. Aussi de nombreuses et brillantes affiches, encadrées de gravures qui représentaient les divers épisodes de ce genre de combat, ornaient depuis plusieurs jours tous les murs de la capitale; elles avaient été entourées, dès le premier moment, d'une foule de curieux, mais, le jour venu, personne ne les lisait plus; tout Madrid les savait par cœur. Au haut de l'affiche se trouvaient, en lettres énormes, ces mots : OCHO TOROS DE MUERTE, qui, dans leur brièveté, sont difficiles à traduire en français; ils signifient *huit taureaux destinés à la mort.* Il ne s'agissait donc ni de *novillos*, jeunes taureaux qu'on tourmente sans les faire mourir, ni de taureaux *embolados*, dont les cornes sont garnies de boules de laine, ni enfin de blessures légères et d'une victoire feinte : il s'agissait d'assister à des souffrances réelles et à de véritables agonies, il s'agissait de voir verser du sang et donner la mort, huit fois de suite. Ces cruelles promesses plaisent aux amateurs (*los aficionados*) et attirent la foule. Mais ce qui donnait à la course annoncée un attrait exceptionnel, c'était la réunion des plus célèbres tueurs (*matadores*), ou, comme on dit plus élégamment, des

(1) *Almanach de l'Union protestante libérale* (1865).

épées (*espadas*) les plus fameuses de toute l'Espagne : El Tato, Cuchares, El Gordito, et un débutant déjà remarqué, Boccanegra. Ces noms sont au moins aussi illustres dans leur pays que ceux des plus grands hommes de l'histoire nationale..

Je voulais avoir une juste idée d'un spectacle si passionnément aimé par les Espagnols, et qui tient une si grande place dans leur vie : car on donne des courses de taureaux à Madrid, pendant la saison, tous les dimanches et les lundis, sans compter les jours de fête, et cependant ce n'est pas là que la passion pour ces *courses* est le plus enracinée ; c'est en Andalousie. Les plus ardents partisans de ce jeu et les juges les plus compétents se réunissent à Séville et à Puerto-Santa-Maria, près de Cadix.

J'eus grand'peine à me procurer une stalle; deux ou trois jours avant la course, tout était enlevé. On se disputait les places les plus incommodes. Enfin on m'en procura une ; je payai triple et je me trouvai très-mal placé, non que j'aie mal vu, mais parce que j'étais au soleil. Les bancs, qui sont censés couverts, et qui le sont en effet d'une sorte d'auvent, se trouvent dans trois situations différentes qu'on appelle *sol* (au soleil), *sombra* (à l'ombre), *sol y sombra* (au soleil et à l'ombre) ; ces dernières ont l'ombre à leur tour, mais on y est en plein soleil pendant une partie quelquefois fort longue de la séance, et ce fut tout ce que je pus obtenir. D'autres places plus basses sont sans abri aucun. Il y a enfin, plus haut encore, des loges fermées.

J'arrivai de bonne heure. Déjà cependant l'immense arène circulaire était pleine de monde et l'amphithéâtre se garnissait rapidement. Cette foule est elle-même un spectacle curieux et brillant. Les costumes populaires sont de couleurs variées et souvent très-voyantes, mais les tons les plus criards se fondent harmonieusement sous les torrents de feu dont le soleil inonde toutes choses. La plupart des femmes, de toute

condition, portent la mantille de dentelle noire et souvent une fleur dans les cheveux. Chacune agite son éventail d'une main très-exercée et d'un mouvement rapide. Parmi ceux que le soleil frappe, il n'est personne qui n'achète pour quelques cuartos (centimes) un de ces éventails en forme de roue qui sont de toutes les nuances vives, parce qu'on les fabrique avec des affiches de rebut. C'est une vue étrange et animée que le mouvement perpétuel de ces milliers d'éventails de couleurs variées, qui réfléchissent en tous sens les feux éblouissants du soleil. Les oreilles ne sont pas moins occupées que les yeux : tout le monde parle; peut-être faudrait-il dire tout le monde crie; chacun semble s'exciter à jouir du divertissement tragique qui tarde à commencer. Bien avant l'heure, tout est plein, et il semble que la foule compacte dont le cirque est encombré ne trouvera plus une place sur les bancs de l'amphithéâtre.

Enfin un signal est donné; c'est celui du *despejo;* on appelle ainsi l'évacuation de l'arène (qu'on nomme *redondel*, parce qu'elle est ronde), et de la *valla*, ou corridor circulaire, encaissé entre le mur qui porte les gradins et une haute barrière en madriers épais qui entoure le redondel. Cette barrière est garnie en dedans et en dehors d'une tablette horizontale ou marchepied, qui sert, aux hommes poursuivis par le taureau, d'échelon pour sauter la barrière. On appelle cette cloison *las tablas*. Tout cela est peint en ce rouge sombre qu'on désigne sous le nom expressif de *sang de bœuf*.

Dès que le cercle est déblayé a lieu le défilé. On n'épargne rien en Espagne pour donner à ces scènes de boucherie un grand air d'élégance, de luxe et d'art. On voit entrer dans le *redondel* la cuadrilla, c'est-à-dire le cortége des *toreros*, et à leur tête deux *alguacils* (officiers de police) à cheval, en costume à la Henri IV, en velours noir, grande fraise blanche, l'épée au côté et le chapeau couvert de plumes. Un usage assez ridicule veut que ces deux personnages soient sifflés à

outrance par le peuple, uniquement parce qu'ils représentent la police. Après eux viennent les *toreros*, revêtus d'un costume brillant et dégagé : la cravate flottante, le jabot brodé, la veste et le gilet très-courts en satin de couleurs diverses, mais très-claires, et brodés d'or ou d'argent, la ceinture écarlate, la culotte courte, collante, pareille à la veste, et comme elle couverte de franges et de résilles d'argent ou d'or, les bas de soie couleur de chair, les petits souliers légers et découvrant le pied. Il y a un contraste étrange entre les figures robustes et basanées, les favoris d'un noir de charbon et ce costume si gai que complète une coiffure toute féminine : c'est un chignon de soie noire fixé sur une longue tresse de cheveux et surmonté de la *monterilla*, petit chapeau noir aux bords retroussés et aux pompons de soie. Au premier rang marchent les *chulos*, qui portent une grande cape ou manteau en soie de couleur éclatante; puis les *banderilleros*, que nous verrons bientôt à l'œuvre; enfin paraissent les *espadas*, les héros du jour, auxquels revient l'honneur de tuer et qui sont plus resplendissants de broderies et de satin que leurs subordonnés; les *picadores* arrivent ensuite, mais à cheval; ils sont suivis de deux attelages de mules ornées de panaches rouges, de petits drapeaux et de passementeries voyantes, et traînant de grands crochets qui sont destinés à enlever les cadavres de chevaux et de taureaux. Ces mules sont menées grand train par des *muchachos* ou garçons de service, dont la livrée fantastique est en harmonie avec tout le reste de cette mascarade.

Le public applaudit et salue la *cuadrilla* (c'est ainsi qu'on nomme la troupe), en distribuant inégalement les bravos, qui pendant le combat deviendront plus inégaux encore.

Une petite cérémonie grotesque précède encore la tragédie; après que la cuadrilla a salué le magistrat qui préside la *fonction* (comme à Rome les gladiateurs avant d'aller mourir saluaient l'empereur), la clef du *toril* (étable des tau-

reaux) est jetée, tout enrubannée, par un *alguacil* dans le chapeau d'un *muchacho* de service, au milieu de nouveaux sifflets adressés au personnage officiel qui s'enfuit au galop, pendant que le toril s'ouvre et que le taureau en sort.

Celui-ci, robuste créature, au poil noir et uni, ne paraît ni étonné ni ébloui, quoiqu'il sorte des ténèbres pour se trouver tout à coup sous des flots de lumière et sous le regard de vingt mille ennemis. Il parcourt de l'œil la multitude, aperçoit avec indifférence la cuadrilla qui l'attend, tourne dédaigneusement le dos à ses bourreaux et cherche la porte de son écurie. La foule désappointée hue le taureau qui lève la tête, écoute, mais ne s'inquiète encore de rien. Évidemment, en ce moment, il n'y avait guère là qu'un animal raisonnable, et c'était le taureau. Mais cette immense tourbe humaine réussit bientôt à rendre la pauvre bête aussi folle et aussi brutale que ses persécuteurs. Assourdi de cris insultants, le taureau est provoqué par les *chulos*, qui le défient, agitent devant ses yeux leurs longs manteaux éclatants, les lui jettent parfois jusque sur les yeux et sur les cornes, et s'efforcent de se faire poursuivre par lui. Seul contre toute cette bande agile, le taureau se lance-t-il contre un des *chulos*, il est à l'instant agacé, attiré, détourné par une autre cape jaune, verte ou bleue, qui passe et repasse devant ses yeux, le trouble et l'irrite. Ce jeu d'adresse est destiné en réalité à fatiguer la victime et à provoquer sa colère. Plus le taureau deviendra furieux, moins il sera maître de ses mouvements; il se précipitera en avant, et son adversaire n'aura, pour le laisser passer, qu'à dévier lestement à droite ou à gauche.

Les picadores assistent souvent immobiles à cette première scène du combat, qui n'est encore qu'un jeu et n'a rien de sanglant. Fréquemment aussi le taureau, dès son entrée dans le cirque, bondit en se battant les flancs de sa queue et assaille le premier qu'il aperçoit; s'il tarde à se ruer sur l'un d'eux, celui-ci le *cite*, c'est-à-dire l'attaque. Armé d'une

longue et lourde lance dont la pointe de fer, garnie d'un bourrelet d'étoupe, blesse sans pouvoir tuer, le picador en frappe le taureau à l'épaule, et un jet de sang coule aussitôt sur la robe noire de l'animal. Dès qu'il se sent blessé, il se jette sur son assaillant; mais l'homme, qui s'y attendait, fait cabrer son cheval pour se faire de son corps un bouclier. Il pousse le cheval au-devant du coup de corne qui va l'atteindre. Ce moyen de défense réussit presque toujours; une des cornes, et souvent les deux s'enfoncent dans le ventre du cheval et le déchirent; un flot de sang en jaillit aussitôt et souvent les entrailles sortent immédiatement par la large blessure. Sans doute le picador ne livre ainsi sa monture à l'ennemi que s'il ne peut se sauver autrement; sans doute encore les chulos essayent de détourner la fureur du taureau; mais, le plus souvent, à chaque piqûre de la lance répond une profonde blessure faite au cheval. Inutile de dire que la pauvre rosse a les yeux bandés; et cependant elle s'efforce souvent de se soustraire à l'horrible sort qu'elle semble pressentir, et que peut-être elle connaît déjà par expérience. Mais le cavalier, impitoyable, est armé d'éperons qui sont de véritables poignards; si l'éperon ne suffit plus, les *muchachos*, à grands coups de bâton, forcent le cheval blessé à courir encore. Alors une large traînée de sang accompagne la malheureuse bête. A chaque pas, ses intestins sortent davantage de l'épouvantable déchirure; très-souvent ils traînent jusque sur le sol, et il n'est pas rare que le cheval ne les foule aux pieds, ne s'y enchevêtre, les arrachant ainsi toujours davantage. Rien de hideux comme ces chevaux efflanqués, chancelants, les yeux couverts, les flancs ensanglantés par les lances aiguës des éperons, le ventre déchiré, portant ou traînant un paquet saignant de boyaux, ivres de peur et de douleur, mais forcés par un implacable cavalier et par les palefreniers qui redoublent de coups, à se jeter de nouveau au-devant d'une blessure inévitable et plus cruelle que la première.

J'ai vu un taureau plongeant ses deux cornes sous le ventre du cheval, le soulever avec son cavalier, les tenir un instant en l'air, et le moment d'après, les jeter l'un sur l'autre dans l'arène.

On ne peut se faire une idée de l'air de terreur et d'affreuse souffrance de ces chevaux, misérables victimes d'un jeu où ils n'ont pour ressource ni l'entraînement du combat ni le moyen de se défendre, où ils ne sont qu'un bouclier vivant, destiné uniquement à souffrir et à mourir. C'est bien pis encore quand, le bandeau se dénouant, les yeux ne sont plus cachés et que l'on rencontre le regard de douleur et de reproche de ces malheureuses bêtes agonisantes.

Le *picador* risque bien moins que sa monture; son pantalon cache des plaques de fer; sa selle très-haute par devant et par derrière le maintient et le protége; son pied est dans un énorme étrier mauresque ou brodequin de bois. S'il tombe avec sa monture, ce qui arrive fréquemment, il se laisse glisser entre les *tablas* et le cheval, sur lequel alors le taureau s'acharne à loisir. Un trait fort commun de la stupidité des taureaux, c'est qu'ils dirigent tout leur courroux sur le cheval, ne se doutant nullement que lui aussi est une victime et que leur assassin commun, c'est l'homme.

Quand un cheval est blessé à mort, on le laisse expirer après l'avoir dessellé, et j'en ai vu un, pendant un combat plus long que d'autres, se tordre près de vingt minutes, renversé dans une mare de sang, les quatre pieds en l'air, en proie à des convulsions tétaniques, sans que personne eût l'humanité de finir ses effroyables souffrances ou daignât seulement y songer. Lorsque, à la fin du combat, les blessures ont peu de gravité, le cheval recousu, et guéri ou à peu près, est réservé de nouveau au même supplice. Mais tant qu'il peut marcher, il faut qu'il combatte, quels que soient le dégoût, la pitié ou l'horreur qu'il inspire aux étrangers; car pour les amateurs, ces sentiments-là n'existent pas : tout cela s'appelle du plaisir.

Lorsque *chulos* et *picadores* ont assez longtemps irrité le taureau, un signal de trompette annonce une nouvelle barbarie qui doit porter sa fureur au paroxysme. Un *banderillero* s'avance. Le jeu va devenir intéressant; car il y aura pour la bête une douleur aiguë et pour l'homme un grand danger. Celui-ci porte dans chaque main une baguette grosse comme le pouce, longue de 60 centimètres, ornée de banderoles en papier de couleur découpé et frisé, et terminée par une sorte d'hameçon bien tranchant. Il s'agit de planter ces javelots dans les épaules du taureau, tous les deux à la fois, et les règles du jeu exigent que le combattant se place en face de l'animal et passe les deux bras entre ses cornes pour implanter les deux fers dans sa chair. Il faut que ce geste soit prompt et sûr comme l'éclair, et que l'homme, à l'instant même, se détourne; car si le taureau, cruellement aiguillonné, avait le temps de fondre sur celui qui le blesse, il le tuerait. Ici commence la nécessité absolue de cette parfaite précision et de cette souplesse rapide qui seules font la sécurité et la gloire des *toreros*. Je conviens qu'il y a dès lors un intérêt réel dans cette lutte, téméraire en apparence, de l'adresse humaine, réfléchie, ingénieuse, subtile, avec une énorme force brutale et un aveugle emportement. Presque toujours, la victime, en se sentant percer par ces flèches acérées, bondit et beugle avec rage. Le sang coule de chaque piqûre et raye la robe noire de longues lignes rouges qui luisent et fument au soleil. On revient à la charge, et le même taureau finit par porter sur ses épaules trois, quatre paires de javelots. Il se secoue alors et souvent saute en tous sens avec une irritation croissante, mais chaque mouvement ajoute à ses tortures et enfonce davantage les pointes qui le piquent; quelquefois cependant il réussit à rejeter loin de lui une *banderilla*, mais c'est la preuve qu'elle a été mal enfoncée. Il faut que d'un seul coup, aussi fortement asséné que leste et gracieux, les deux baguettes aient pénétré trop avant dans les muscles pour s'en détacher d'elles-mêmes.

Enfin, les mouvements de la pauvre bête, toujours plus violents et en même temps plus lourds, témoignent que sa lassitude et sa rage ont atteint le point désiré. Le dernier acte va commencer ; on va voir mourir le taureau. Mais en bien des cas, il faut encore recourir à d'autres cruautés ; il arrive que ni les chulos avec leurs manteaux, ni les picadores et leurs coups de lance, ni même les piqûres des *banderillas* ne portent au comble la fureur du taureau. Alors on recourt aux moyens extrêmes ; la foule mécontente réclame à grand bruit le feu. Le cri sauvage *fuego! fuego!* retentit de tous côtés. Ce sont alors des feux d'artifices et non de simples flèches qu'on plante dans les épaules de l'animal, trop calme ou trop doux jusque-là! Épouvanté par les détonations successives, brûlé, entouré de feux qu'il ne peut ni éteindre, ni fuir, il arrive enfin à cette démence furibonde où l'on a voulu l'amener. Dans des cas tout différents, quand il est trop agile, trop ardent, impossible à tuer, on tranche ses jarrets avec des lames en forme de croissant, montées à l'extrémité d'une longue perche. Enfin, une autre coutume barbare qui paraît tomber en désuétude, c'est de faire attaquer le taureau par des chiens. Harcelé et couvert de morsures par d'énormes mâtins dont il éventrait toujours quelques-uns, il devenait bientôt fou de souffrance et de colère.

C'est là l'essentiel. Nul n'est satisfait si le taureau ne galope, exaspéré, d'un bout à l'autre de l'arène, s'il ne se jette en aveugle sur les chevaux et les hommes, s'il n'arrive enfin au suprême degré de la rage impuissante, bafoué et joué sans relâche par des ennemis plus faibles, mais nombreux, et plus avisés, plus légers que lui. J'ai vu un taureau sauter, d'un bond terrible, par-dessus les *tablas*, et courir dans le couloir plein d'hommes, qui immédiatement sautèrent dans l'arène ; il menaça un instant les premiers rangs des spectateurs, qui aussitôt, fuyant et se renversant les uns sur les autres, lui ouvrirent sur les gradins un large espace où il n'osa s'aven-

turer. J'en ai vu un autre prendre un élan trop court pour franchir la barrière, et retomber sur le bord des madriers, le devant du corps dans le couloir et la croupe dans le cirque; un instant il demeura ainsi en équilibre, hurlant de douleur et d'effroi; puis il tomba en arrière et alla rouler tout froissé dans l'arène. Un autre, qu'on eût dit enragé, s'acharnait contre les chevaux blessés ou morts, les lardait à coups répétés avec ses longues cornes, les soulevait sur sa tête puissante, les lançait en l'air, et dès qu'il les voyait retomber, trépignait avec une violence folle sur cette masse de chair et d'os ensanglantés qui n'avait presque plus de forme.

Enfin le tueur (*la espada*) reçoit du président l'ordre de frapper. Jusque-là ce personnage, le premier des *toreros*, le vrai roi de l'arène, s'est tenu presque toujours à l'écart; rien ne s'est passé encore qui fût digne de lui. Il s'avance avec une fierté un peu dédaigneuse, mais prudente, tenant d'une main la *muleta*, petite cape de soie rouge, montée comme un drapeau sur un bâton court; l'autre main porte une longue épée à poignée droite, en forme de croix, et dont la garde est rouge. La *muleta* sert tantôt à attirer et tantôt à détourner les regards du taureau; c'est donc une arme d'attaque et de défense. L'épée ne doit servir qu'à tuer. Les deux adversaires étant debout, en face l'un de l'autre, il faut que l'homme passe le bras entre les cornes, et plonge d'un coup son épée tout entière dans le cou du taureau. Frapper de côté serait une faute grave; frapper en dessous, serait impardonnable. Il existe une foule de règles qui augmentent ou la difficulté, ou le danger, ou le mérite de ce qu'on appelle un beau coup d'épée. Les différents coups ont des noms techniques, et on les discute avec passion.

Le véritable *espada* ne court pas comme un *chulo* ou un *banderillero;* il se poste debout devant son terrible antagoniste, fixe ses yeux sur les siens, l'agace ou le trompe par quelques passes de *muleta*, et, si le taureau fond sur lui, il

pirouette sur son talon, sans presque changer de place, de manière à faire volte-face avec grâce et sans se troubler. Ce moment d'attente où les deux adversaires se mesurent du regard, ce drame muet dure quelquefois plusieurs minutes, mais il doit finir en un clin d'œil ; l'épée luit rapide comme la foudre ; sa lame disparaît tout entière dans le cou de la victime, qui tombe muette et morte, à genoux devant son vainqueur. Alors éclatent des salves d'applaudissements frénétiques; les bouquets, les éventails, les chapeaux pleuvent autour du victorieux, qui, lentement, retire et essuie son arme, puis salue avec une assurance hautaine, avec un paisible sourire, la multitude enthousiaste et insensée dont il est l'idole. J'ai vu le Tato triompher ainsi à plus d'une reprise.

Mais les choses ne se passent pas toujours si bien. Le même jour Cuchares, une autre *illustre épée*, a été accablé de huées et de sifflets. Cinq fois il a enfoncé l'arme dans la chair d'un taureau, qui avait la vie trop dure et les mouvements trop brusques; cinq fois l'animal, ruisselant de sang, beuglant avec furie, galopant dans un état indescriptible de courroux, avait secoué l'épée et l'avait rejetée au loin, toute teinte de son sang. Deux fois il fallut que le *cachetero* ou l'homme au poignard se glissât derrière le taureau et lui enfonçât entre les vertèbres un poignard cylindrique et acéré. Ce fut à la seconde fois seulement que la moelle épinière fut tranchée et qu'enfin la malheureuse créature succomba. Le jeu n'était plus qu'une boucherie hideuse, dégoûtante ; ce fut pendant ce long massacre du taureau, qu'un cheval, comme je l'ai dit plus haut, se tordait, lui aussi, dans une atroce agonie de vingt éternelles minutes. Mais qu'importent ces horreurs, se dit-on, pourvu que l'homme s'amuse? N'est-il pas le roi de la création et ne prouve-t-il pas sa supériorité en torturant des animaux plus forts que lui, sans grand danger pour sa propre personne ?

En effet, si la position de celui qui tue est souvent critique,

il faut se rappeler cependant que derrière lui, autour de lui, toute la *cuadrilla* est toujours prête à détourner le taureau ou à l'aveugler en jetant un manteau sur sa tête et ses yeux. Il n'est que trop vrai cependant : les accidents ne sont pas très-rares, et, dans ce même jour où j'ai vu tuer huit taureaux et quinze chevaux, j'ai vu aussi le sang d'un homme tacher son riant costume. Un picador eut la cuisse blessée d'un coup de corne; il remonta peu après sur un autre cheval, et personne ne songea plus à la large tache d'un rouge livide qui salissait son pantalon jonquille.

Au reste, les spectateurs savent tous qu'un prêtre est là avec le saint-sacrement, en cas de besoin, et qu'un *torero* blessé à mort a presque toujours le temps d'être *administré*, ce qui est l'essentiel.

Dès que le taureau a cessé de vivre, arrivent au galop les attelages de mules qui traînent hors du *redondel* les animaux morts. Les garçons de service accourent pour jeter du sable sur les mares de sang, de peur que le pied des combattants n'y glisse. A peine laisse-t-on à ces *muchachos* le temps de fuir, que déjà le toril s'est ouvert, et un nouveau combattant est entré dans l'arène pour y mourir. La mort du dernier taureau est, pour la foule qui jusque-là a frémi d'impatience en regardant de loin, le signal attendu pour envahir l'arène. Elle est remplie en un clin d'œil.

Ce qui est plus curieux que l'horrible spectacle de ce prétendu combat, c'est celui qu'offrent les spectateurs. Leur enthousiasme est une frénésie. Le peuple, assis trois heures sous le soleil ardent, paraît s'enflammer de cruauté; la soif du sang semble s'allumer dans ces mille et mille poitrines.

Les *aficionados*, penchés sur une feuille imprimée à l'avance, y marquent avec un poinçon chaque *cogida* ou attaque du taureau contre le cheval et l'homme, chaque *suerte* ou attaque de l'homme contre la bête, tous les coups de pique, tous les chevaux blessés, tous les chevaux morts et les hommes

inutilisés (c'est le mot d'usage). Chaque homme et chaque taureau a d'avance un compte ouvert. N'adressez pas la parole à un *aficionado;* il ne vous entend pas; il est tout à ce compte sanglant qu'il rédige et qu'il conservera avec une foule d'autres pour les comparer et les discuter. Du reste, l'amateur est impartial; il crie avec transport *bravo* à l'homme qui blesse ou tue la bête; mais si la bête blesse ou tue l'homme, il lui crie avec la même admiration : *Bravo toro!*

Il ne faut pas s'en étonner. Nous ne sommes pas à un théâtre; rien ici n'est joué; le danger n'est pas imaginaire; les blessures saignent, le sang fume; il y a là des êtres qui souffrent tout ce qu'ils peuvent endurer, et qui en meurent sous nos yeux; pas de fiction ici, mais bien la réalité des douleurs, de l'agonie, de la mort, dans toute leur hideuse vérité. Aussi, tant que dure la lutte, tous les regards sont fixes, les respirations suspendues, les esprits absorbés. A chaque incident, tout crie, tout gesticule, tout palpite; personne ne se contente d'être un spectateur passif; il semble que tout le monde prenne part à la lutte. De délicates jeunes filles, des femmes gracieuses et bien élevées, se livrent à cette passion sans aucune retenue, et s'embrasent de la commune fureur; la vue de tout ce sang les enivre. Leurs narines se gonflent, leurs yeux d'un noir profond semblent s'allumer; un amer mépris y brille pour le taureau qui a peur et pour l'homme timide ou maladroit; tandis que leur enthousiasme touche au délire devant le sang-froid intrépide et heureux, devant l'agilité souple et hardie. Mais le plus touchant attribut de la femme, mais la pitié, mais cette tendre bonté, cette sainte charité, cette pureté aimante dont Dieu l'a revêtue, que deviennent-elles au milieu de cet ébranlement violent et grossier des nerfs, des sens et d'une imagination féroce qui s'assouvit d'horreurs?

Ce jeu, malgré tout l'éclat dont on le rehausse et toute la grâce brillante qu'on peut y déployer, ce jeu est barbare.

L'homme, sans doute, a raison de développer en lui-même le sang-froid, l'empire de la volonté sur le danger, la souplesse du corps, la précision de la main, la sûreté du coup d'œil, et cette virile élégance des mouvements et des attitudes qui naît d'un parfait équilibre des forces; mais il n'a pas besoin pour cela de s'abreuver lui-même et d'abreuver les autres de l'horrible et dangereuse vue du sang, des entrailles déchirées, de la torture et de la mort. Il est d'autres exercices moins odieux et aussi salutaires.

Les Espagnols, il est impossible de ne pas le voir, malgré leurs qualités réelles, sont un peuple cruel. Leur histoire, leurs *autos-de-fè*, le culte de leurs martyrs, le goût de prédilection de leurs artistes pour l'horrible, bien d'autres faits encore, en font foi. Les courses de taureaux provoquent sans cesse, alimentent, renouvellent en eux cette disposition funeste et honteuse. Aussi devons-nous appeler de tous nos vœux la cessation de ces amusements immondes et corrupteurs. Un parti toujours plus nombreux en Espagne condamne déjà ce plaisir dépravé. Des journaux politiques en font honte chaque jour à la nation espagnole; le jour viendra où sa propre fierté et sa conscience s'en indigneront. C'est un devoir pour tout homme au cœur élevé de hâter ce moment par sa réprobation hautement exprimée, sans se laisser intimider par quelques écrivains frivoles, quelques partisans étourdis d'un réalisme grossier, qui recommandent à la France ces sanguinaires délassements.

J'ai essayé de ne rien exagérer; je ne conteste point ce qu'il y a de noble dans la lutte de l'esprit et du courage contre une fureur bestiale; mais j'ai essayé de faire ressortir, du récit vrai de ce que j'ai vu, ce qu'il y a de hideux pour tant d'hommes, pour des femmes, des jeunes filles, des enfants, à mettre une bête brute en fureur et à la faire inutilement souffrir pour la tuer après. J'ai essayé de provoquer par des faits exactement rapportés le dégoût et l'indignation

que m'a fait éprouver à moi-même cette lâcheté, car c'en est une.

Je me disais ces choses, lorsqu'en sortant, par le plus court chemin, j'eus à traverser un ignoble abattoir; les chevaux morts gisaient là entassés en un énorme monceau de ventres ouverts et d'entrailles pendantes. Un peu plus loin, les taureaux étaient immédiatement dépecés et vendus sur place, en détail, à une foule avide de s'en nourrir. J'avais le cœur soulevé de dégoût et d'horreur; je passai une nuit de fiévreuse insomnie et je me demandai avec angoisse pourquoi l'homme, jusque dans ses plaisirs, est si cruel. Il faut l'avouer avec honte : il y a en nous tous, sous le vernis de l'éducation, sous la noblesse réelle de certains caractères, sous l'action sainte d'une religion de conscience et de charité, il y a en nous tous quelque chose de la bête, et de la bête féroce. Les courses de taureaux sont un des derniers rites de l'horrible culte par lequel l'homme autrefois adorait, excitait, irritait en lui-même la bête féroce. Que ce hideux spectacle soit maudit et qu'on rougisse bientôt de l'avoir pratiqué si longtemps!

J'avais pris la résolution de voir une fois jusqu'au bout un de ces combats de bêtes; je l'ai tenue, non sans souffrir; mais pendant ce temps j'en ai pris une autre, et je l'ai tenue depuis, même dans le désœuvrement des petites villes espagnoles où il n'y avait que cela à voir : je n'y retournerai jamais.

Un mois plus tard, j'étais en France, dans une des vieilles capitales de la réforme française. J'y retrouvai avec une surprise douloureuse, sur tous les murs, les mêmes affiches qu'à Madrid, à Séville, à Cadix. Elles étaient en français et annonçaient deux courses de taureaux données par des Espagnols dans les arènes de Nîmes; seulement on avait laissé en castillan l'horrible formule, heureusement intraduisible dans notre langue : *toros de muerte*.

Espérons que la France ne reculera pas jusqu'à cette barbarie espagnole. Nos mœurs françaises ont aussi leurs misères, mais au moins elles sont humaines. Qu'elles le deviennent toujours plus, et que jamais le goût français ne prodigue pour le divertissement du public, les souffrances, le sang et la mort!

II. — LA FÊTE-DIEU A VALENCE ET A MUNICH (1).

Pour qui veut étudier le catholicisme tel qu'il est, il ne suffit pas de l'observer dans nos pays du nord de l'Europe, où la Réforme et les révolutions lui ont beaucoup fait perdre de ses caractères originaux. J'ai assisté cette année à la procession de la Fête-Dieu dans une des capitales les plus catholiques de l'Europe centrale : à Munich, le jeune roi, en grand uniforme et décoré de tous ses ordres, marchait, un cierge à la main, sous le dais du saint-sacrement, entouré de sa cour. On avait décoré à grands frais et non sans goût les rues garnies de planches, jonchées de feuillage; et la fontaine de la place Sainte-Marie, où quatre Anges terrassent l'Hérésie et les Démons, était transformée en un magnifique reposoir couvert de fleurs et de verdure; l'armée était sur pied et formait la haie; d'interminables rangées de petites filles passaient vêtues de blanc, parées de ceintures aux couleurs vives et couronnées de fleurs; deux longues files de garçons les suivaient avec des cierges, ainsi que le clergé de toutes les paroisses, chacun vêtu d'une couleur différente, les moines de tous les couvents et un grand nombre de confréries. Ni les images, ni les crucifix, ne manquaient, comme on peut le croire. Et cependant tout l'ensemble était d'une froideur

(1) *Almanach de l'Union protestante libérale*, 1866.

extrême et ressemblait à un cortége d'opéra. Toute cette pompe avait l'air trop neuf, comme les monuments antiques ou du moyen âge dont le roi Louis Ier a peuplé sa capitale. Il semblait que le moindre coup de vent aurait tout emporté, et le catholicisme bavarois, malgré son luxe, me paraissait ressembler beaucoup à ces arbres verts dont les rues et les églises étaient décorées, arbres sans racines, plantés chacun dans un petit godet de bois rempli d'eau.

L'année précédente, je m'étais trouvé, ce même jour de la Fête-Dieu, dans le pays le plus catholique d'Europe, en Espagne, et de plus, par un heureux hasard, dans la ville de Valence, célèbre entre toutes pour l'éclat et le caractère particulier qu'elle a donnés depuis des siècles à cette solennité (1). La Fête-Dieu, instituée en 1264 par Urbain VIII, imposée en 1311 par Jean XXII à la catholicité tout entière, ne fut célébrée à Valence que depuis 1355, parce que le peuple espagnol avait été jusque-là trop préoccupé de chasser les Maures qui étaient restés ses maîtres pendant plus de cinq siècles. Mais aussi la joie fut extrême quand l'Espagne se vit délivrée de ces oppresseurs, d'autant plus abhorrés qu'ils étaient, sous bien des rapports, supérieurs aux chrétiens en culture et en savoir. Les fêtes catholiques devinrent de véritables triomphes nationaux, et l'on ne comprendrait rien aux anciens usages du pays, si l'on oubliait un instant le joug détesté des Maures. Plus ces derniers avaient pratiqué le culte d'un seul Dieu et interdit les images, plus l'Espagne chrétienne affecta de multiplier les images et les saints et de les vénérer, plus elle égala Jésus au Père et surtout exalta Marie,

(1) J'ai acheté dans les rues le programme détaillé de la fête, et un ami m'en a procuré deux autres exemplaires d'éditions plus complètes. En voici les titres : 1° *Relacion de la solemne funcion del Corpus que se celebra en esta ciudad de Valencia.* 1863, 8 pages in-12. — 2° Le même écrit avec même titre, mais précédé d'une sorte d'introduction, et illustré de dix-huit planches d'une rare laideur, sans date, 24 pages in-12. — 3° *Fiestas Reales : Descripcion de la Fiesta del Corpus, y versos alusivos á la misma*, por don Vicente Boix, cronista de Valencia (avec onze gravures et seize petites pièces de vers, les unes en espagnol, les autres en patois local). 1858, 8 pages in-8.

parce que le culte d'une femme et d'une vierge est entièrement inconciliable avec les idées des musulmans.

Aussi Valence donna un éclat, inouï jusqu'alors, à cette procession bientôt célèbre, dite du *Corpus* (corps du Seigneur). Dès 1401, doña Blanca, princesse de Navarre, eut un tel désir d'y assister, qu'elle engagea les autorités de la ville à retarder la fête de quelques jours. En 1414, le roi Fernand d'Aragon fit transporter à Saragosse, pour le jour de son couronnement, tout l'appareil de la Fête-Dieu de Valence; et Charles-Quint, passant dans cette ville en 1518, s'en fit donner une représentation; mais comme c'était à une autre époque de l'année, on remplaça le saint-sacrement dans le tabernacle par le *signe de la croix*.

Il s'agit donc d'une fête tout à fait locale et populaire, en même temps que catholique; aussi ne faudra-t-il pas s'étonner d'y voir reparaître le souvenir des Maures et celui même des Romains, leurs prédécesseurs.

I. — C'est un magnifique pays, et certainement un des plus beaux de la terre, que la contrée dont Valence est le chef-lieu, et qu'on appelle à bon droit la *Huerta* (le jardin). Là, on a eu le rare bon sens de ne pas détruire l'excellent système d'irrigation créé par les Maures, tandis qu'il a été anéanti presque partout en Espagne par l'ignorance dédaigneuse et imprévoyante des chrétiens, comme en Judée les travaux analogues des Cananéens avaient été dévastés par les conquérants israélites.

Le Valencien est plus laborieux que le Castillan ou l'Andalou. Il est beau à voir, portant sur une épaule son manteau rayé de couleurs éclatantes et frangé de grosses passementeries de toutes nuances, vêtu d'une chemise et d'une culotte de toile large et flottante, qui laisse à découvert les genoux brûlés par le soleil. Ces robustes cultivateurs et leurs familles envahissent en foule leur capitale dès la veille de la fête.

Il le faut bien, s'ils ne veulent pas perdre la partie la plus gaie des réjouissances publiques. En effet, il y a trois actes très-différents dans cette célébration, et la joie, plus contenue et plus grave dans la procession finale, se donne large carrière dans les deux premières sections du programme.

Le mercredi, veille de la fête, on commence par étendre à une grande hauteur, au-dessus de la place de la Constitution et à l'entrée de la belle rue des Chevaliers, une grande toile aux larges raies blanches et bleues qu'on appelle *voile du Corpus;* dès le matin, on range au-dessous de ce voile, devant la façade de la chapelle de Notre-Dame des Désemparés, sept chars de triomphe qu'on appelle les Rochers (*Rocas*) et que nous décrirons plus loin. Aussitôt la foule envahit la place pour contempler les chars, et en même temps commencent dans les rues les danses d'enfants.

A onze heures sort de la *maison des Rochers* un prêtre *en robe longue*, sur un cheval caparaçonné de velours noir brodé en or aux armes de la ville. C'est un des aumôniers du corps municipal qui va, accompagné d'un piquet de cavalerie et de deux piqueurs en livrée, chercher à l'hôtel de ville les quatre *regidors* commissaires de la fête, pour inviter à domicile les diverses autorités, et le peuple dans les rues et les places publiques. Ce cortége n'est donc qu'un prélude des solennités du lendemain. Il n'en est pas cependant la partie la moins pittoresque ni la moins bizarre. Le prêtre, qui s'arrête gravement de lieu en lieu pour faire la proclamation de la fête, est précédé de quatre gardes qui lui ouvrent un passage dans la foule. Après lui viennent des danseurs bizarrement déguisés et appelés *Momos;* ils portent des drapeaux et sont accompagnés par deux instruments populaires dus à la tradition mauresque, le *tabalet* et la *dulzaina*, qui remplacent à peu près le tambourin et le hautbois de nos contrées. La danse des *Momos* et toutes celles que nous allons décrire sont censées *manifester la joie que doit nous causer l'institution de*

l'Eucharistie. Un personnage vêtu de blanc, avec sceptre et couronne, s'avance entouré de sept autres *Momos;* c'est la *Vertu* qui danse avec les *sept Péchés mortels;* on ne dit pas si c'est pour convertir les pécheurs; mais à coup sûr c'est sans aucun danger d'être séduite par eux. Des enfants dansent ensuite en divers groupes, dont tous les membres portent le même costume; les garçons en *Irlandais*, en *bergers* et en *Turcs;* les filles en *Polonaises*, en *paysannes* et en *montagnardes*. D'autres enfants, en Turcs ou en Espagnols du XVIe siècle, ont le corps passé dans celui d'un cheval de carton; ils font place à une petite fille, que précèdent deux jeunes pages portant des bannières. Cette enfant, qui représente Marie, monte une petite jument; elle est vêtue d'une tunique blanche, d'un manteau bleu; elle a la couronne en tête et porte un petit *Jésus* dans ses bras, tandis qu'un vieillard l'accompagne à pied. Immédiatement après, de jeunes moissonneurs, chargés de gerbes, rappellent la *pieuse tradition* d'après laquelle, sur le passage de la sainte Famille fugitive, le blé aurait miraculeusement mûri. Les trois rois mages et leur suite paraissent aussitôt, sur des chevaux richement harnachés, et portent des offrandes symboliques. Ici, le cortége est interrompu ou varié, si l'on veut, par la présence des quatre commissaires de la fête, à cheval, assistés d'un greffier des tribunaux et escortés par les *alguaciles* de la municipalité. Entre eux et un piquet de cavalerie et d'*alguaciles* qui ferme la marche, vient une troupe qu'on appelle la *Degolla* (l'égorgerie); les jeunes gens qui la composent sont couronnés de laurier, et vêtus de tuniques ornées de guirlandes de feuillage; ce sont les soldats d'Hérode, qui, sous prétexte du massacre des Innocents, frappent les passants avec des rouleaux de parchemin ou de carton, « ce qui cause beaucoup de cris de joie et une grande confusion ». Ainsi parle le programme officiel; mais il suffit d'avoir vu ces soldats d'Hérode et leur costume sauvage, pour se rappeler les *lupercales* romaines, où d'autres jeunes

gens couronnés de feuillage, mais dans un costume beaucoup moins convenable, couraient les rues en dansant, et frappaient avec une lanière les passants, surtout les femmes, qui attribuaient à leurs coups une signification d'heureux présage pour l'avenir de leurs familles (1). En voyant sous ma fenêtre ces jeunes gens courir dans un marché en frappant toutes les vendeuses de légumes, qui les accueillaient de fort bonne humeur avec des éclats de rire et des bourrades, je me croyais presque dans l'Ibérie romaine, au siècle des Césars.

Le soir du même jour, les *danses* (c'est ainsi qu'on appelle ces divers groupes) vont dans les cours des principales maisons et devant la porte des magistrats de la ville. Là, on exécute des ballets assez monotones, mais variés par des *autos sacramentales*, ou représentations de tel ou tel trait de l'histoire sainte ou de la légende, comme saint Christophe portant l'enfant Jésus, la fuite en Égypte dont nous avons parlé, un pèlerinage à Jérusalem, etc. Des nains, figurés par des enfants coiffés de têtes énormes, se joignent aux autres personnages, et le tout se réduit à une sorte de mendicité joyeuse. Une musique militaire sur la place de la Constitution et l'illumination de la *maison des rochers* complètent les réjouissances du mercredi, vigile de la Fête-Dieu.

II. — Le lendemain, après la première messe, huit géants dont nous parlerons plus loin, sortent de la maison des rochers et viennent se ranger sur la place; après quoi toutes les danses réunies vont chercher à l'hôtel de ville le corps municipal (*El Excelentisimo Ayuntamiento*) pour le mener à la cathédrale, où il assiste officiellement et en costume à la grand'-messe.

Quoique les processions aient lieu d'ordinaire le matin, Valence, d'après diverses *cédules* royales et particulièrement celle

(1) Plutarque, Romul., 21. — Cæs., 61. — Juvénal, S. 2, 142 et Schol.

du 5 juillet 1673, a l'insigne privilége de célébrer la Fête-Dieu après midi. Ici encore il faut distinguer le défilé des chars triomphaux et la procession proprement dite. A un signal de l'autorité municipale, on attelle à chaque char ou *rocher* huit mules fringantes, couvertes de panaches et de harnais écarlates.

Le premier des sept rochers est celui de Marie, construit en 1542 et dédié à l'*Immaculée Conception* par rescrit du pape Alexandre VII en 1644. Il est naturel que le dogme espagnol par excellence ouvre la marche. Cette *roca* est un grand char à l'extrémité duquel, sur un rocher ou une sorte de piédestal décoré, est une statue de la Vierge en bois peint, le croissant sous les pieds. Chaque char ou rocher est couvert d'hommes et d'enfants qui jettent des dragées à la foule et des bouquets aux dames. Toutes les fenêtres et les balcons sont décorés d'étoffes de couleurs diverses, dont quelques-unes somptueuses, et, partout où l'on peut se placer, les spectateurs sont pressés les uns contre les autres. Les chars arrivent au grand trot des mules, qui se cabrent au milieu de la foule et s'arrêtent fréquemment. Les troupes font la haie. Les musiciens qui sont sur les rochers, les cris du peuple, le tumulte des enfants qui se roulent à terre pour s'emparer des dragées, font de cette scène étrange un spectacle singulièrement bruyant et animé.

Le second rocher représente la *Trinité;* le Père et le Fils y sont assis, et la colombe plane au-dessus d'eux; sur le devant, un arbre véritable, chargé de fruits, s'élève entre les statues d'Adam et d'Ève, et porte le serpent; l'ange est debout auprès d'eux. Derrière le rocher est peinte la mort d'Abel. Les relations imprimées portent qu'arrivé au palais municipal, ce char s'arrête et devient une sorte de théâtre (comme autrefois celui de Thespis); on y représente alors en patois du nord (idiomo limosen) un *acte sacramentel*, où cinq personnes jouent les rôles du Père Éternel, de l'Ange,

d'Adam, d'Ève et du serpent; je n'ai pas vu cette inconvenante représentation en 1864, et je doute beaucoup qu'elle ait eu lieu. Le char de la Trinité date de 1542.

Il est suivi du troisième, consacré à la *Foi*, construit en 1674 et qui représente une figure symbolique assise et dorée. Le quatrième, dédié au saint de prédilection des Valenciens, saint Vincent Ferrier, est de 1665. En avant est une figure de Samson, dont les victoires sur les lions et sur les Philistins représentent les conversions opérées par saint Vincent; on croirait, ailleurs qu'en Espagne, rendre un triste hommage à un convertisseur chrétien, en le comparant à cet Hercule juif qui assommait des milliers d'ennemis avec une mâchoire d'âne. Mais le catholicisme espagnol a toujours considéré la force comme le plus sûr et le plus prompt entre tous les moyens de persuasion.

Le cinquième char, bâti en 1535, s'est appelé le *Jugement dernier* pendant sept années, après lesquelles on lui a solennellement donné le nom de saint Michel, dont la statue en orne le sommet. Il y a quelque analogie entre ce rocher et le suivant, érigé en 1642 et renouvelé en 1702 *pour commémorer l'extinction de la secte mahométane*. Par un bizarre euphémisme, ce char, qui devrait s'intituler celui du diable, qu'on y voit écrasé au milieu des flammes, s'appelle le char de *Pluton*. Enfin le septième et dernier, qui porte l'image de la ville de Valence tenant son étendard et son écusson, a été fait de nos jours, en 1855, pour célébrer « le IVe siècle de la canonisation de notre compatriote et patron, le *glorieux apôtre saint Vincent Ferrier*. »

III.—C'est seulement après le défilé des chars, à cinq heures, que la procession proprement dite sort de la cathédrale. Cette vaste et belle église, étrangement inachevée, n'a pas de façade. On l'appelle la *Seu*, le siége, et ce mot, équivalant à

celui de cathédrale, indique qu'elle est le siége (*cathedra*) d'un évêché.

Des *rois d'armes* ouvrent la marche, vêtus de *cottes* de soie, la tête ceinte de couronnes d'or et portant les guidons et l'étendard aux armes de la ville. Ce sont celles que Louis V, roi de France, avait octroyées à Wilfrid, comte de Barcelone, qui prit Valence et donna ses armes à cette ville. Don Pedro d'Aragon y ajouta plus tard une couronne et les lettres LL (La Leal). Des musiciens et six nains viennent ensuite. Ils précèdent huit géants en carton, couverts d'habits réels et que font mouvoir des hommes cachés dans leur corps. Chacune des quatre parties du monde connu à Valence est représentée par un couple colossal; l'Europe aspire manifestement à l'imitation des modes parisiennes, et rien n'y est oublié, pas même le lorgnon dans l'œil; malgré ces grotesques détails et l'ignorance absolue que professent le clergé et la municipalité à l'égard de l'Océanie, ces figures de nains et de géants signifient « que tous les peuples, du plus petit au plus grand, doivent rendre adoration à Dieu qui les a sauvés *tous* ». Il paraît donc que si les Australiens et Polynésiens ne sont pas représentés, ce n'est point par dédain, c'est qu'on ne les connaît pas.

Les enfants des diverses écoles et les confréries précèdent les personnages de l'Ancien Testament : Abigaïl, Esther, Judith et Ruth, qui sont censées, je ne sais comment, rappeler les quatre vertus cardinales; Abraham et Isaac, portant l'un le feu et le couteau, l'autre le bois; Melchisédec, chargé d'un pain et d'une bouteille; Aaron, Moïse avec les tables de la loi; Josué, vêtu en empereur romain et tenant par un long rayon un soleil de laiton; ce personnage amusait le public et cherchait à provoquer l'hilarité par ses allures de rodomont; les deux espions juifs, portant la grappe énorme; Gédéon, Caleb, Samson, Tobie accompagné de l'ange Raphaël; Noé vient le dernier, tenant dans ses mains la colombe. Après

l'Ancien Testament, le Nouveau : Jean-Baptiste, tenant en laisse un mouton, puis les douze apôtres, dont chacun porte sur sa poitrine une des paroles du *Credo* ; saint Pierre est le dernier, et sur l'écriteau attaché à son cou on lit : *Et vitam æternam. Amen.*

Les évangélistes sont étrangement figurés par quatre hommes, dont un, saint Mathieu, a les ailes de l'ange, tandis que les trois autres ont la tête de l'animal qu'on leur a donné pour emblème : saint Marc celle du lion, saint Luc du bœuf, et saint Jean de l'aigle. Ainsi, ces quatre symboles assyriens, fréquents dans les monuments de Ninive, que les Juifs ont rapportés de la captivité en leur donnant un sens nouveau, dont l'Apocalypse à son tour a changé la signification, et qui sont devenus par une quatrième transformation les emblèmes des évangélistes, sont promenés encore en pleine rue au XIXe siècle dans une ville catholique. En outre, trois énormes aigles dorés, dont les jambes n'étaient autres que celles d'individus cachés dans leur corps, portaient à leur bec des versets de l'évangile de saint Jean. Des enfants aux tuniques blanches, couronnés de fleurs, conduisaient quatre musiciens aveugles, qui représentaient le roi David et les chœurs des lévites. Vingt-six vieillards, avec des couronnes d'or et des cierges énormes, figuraient les vingt-quatre vieillards qui, dans l'Apocalypse, adorent l'Agneau. Six jeunes gens, revêtus de l'ancien costume espagnol à *crevés* de satin, tenaient des vases où s'élevaient des bouquets d'épis ou des pampres chargés de grappes, qui représentaient les deux espèces de la communion.

L'orthodoxie espagnole distingue saint Jean l'Évangéliste de celui qui a écrit l'Apocalypse, car l'auteur de ce dernier livre de la Bible est représenté par un vénérable prêtre, la barbe et les cheveux blancs, coiffé d'un diadème d'or, vêtu d'une aube et d'une étole, tenant une palme d'or et un livre (qu'on appelle, je ne sais pourquoi, les *Évangiles*) et accom-

pagné d'un ange couronné de fleurs qui porte une palme fleurie.

Le clergé de toutes les paroisses occupe une très-grande place dans l'interminable cortége, rivalisant de pompe soit dans le luxe des vêtements, des bannières, des croix, soit dans l'éclat des images de toute espèce, bustes, statues, groupes, qu'on appelle *posas* et qui souvent contiennent des reliques. Une petite fenêtre, au cœur ou à la poitrine du saint, laisse voir quelques débris de ses os.

Enfin, arrive le cortége spécial du Saint-Sacrement; des musiciens le précèdent, représentant les psalmistes Asaph, Héman et les chantres juifs; des hommes armés de baguettes font découvrir les spectateurs distraits, qui ont gardé leur chapeau ou qui ont la tête enveloppée d'un foulard de coton. Les nobles, les titrés, les chefs de service, toutes les autorités locales défilent portant des cierges, et le spectateur assiste à une étonnante exhibition de décorations et de grands cordons; l'Espagne a quatorze ordres de chevalerie variés de mille manières, et il n'est pas rare de voir un simple soldat porter sur sa poitrine trois croix du même ordre et du même degré. Les chanoines et dignitaires ecclésiastiques sont mêlés aux grands de la terre, et vingt-six encensoirs *entourent d'un suave nuage* le dais porté par douze prêtres et escorté de douze autres avec des cierges. Sous ce dais est l'hostie, qu'on appelle, dans un langage intraduisible, mais, hélas! très-clair, tantôt *Jesus Sacramentado*, tantôt *Dios Sacramentado*. Les cloches sonnent, le canon se fait entendre par moments, les troupes agenouillées présentent les armes; tout se prosterne et l'on jette, des fenêtres, une pluie de fleurs effeuillées.

IV.—Le programme, dans son emphatique langage, déclare « qu'en présence d'objets si magnifiques et si grandioses, mille idées de religion et d'attendrissement envahissent l'imagination. » Il nous a été impossible de partager cette impres-

sion. Nous ne savons pas bien ce que peuvent être des idées d'attendrissement; quant à des idées religieuses, cette fête nous a paru au moins aussi pauvre sous ce rapport que riche en costumes et en ornements de tout genre. Cette pompe reproduit servilement la plupart des usages puérils consacrés par les païens dans leurs *théories* et leurs *mystères*. Nous avons retrouvé là, naïvement étalés, les défauts les plus choquants du catholicisme, acceptant de toute main sans critique ni scrupule des croyances populaires, des rites païens, des formes vides et vaines, ne songeant qu'à frapper ou distraire l'imagination, au lieu de toucher le cœur et de régénérer la conscience, et matérialisant de la façon la plus grossière la religion toute spiritualiste de Jésus. Lorsqu'on y regarde de plus près, on découvre la véritable source du mal dans cette tendance si contraire au culte du Dieu unique, du Dieu Esprit, laquelle, après avoir fait de Jésus l'égal du Père, a prétendu le retrouver lui-même dans le pain de la communion et a divinisé l'hostie. On est revenu ainsi, par un laborieux détour, à avoir un Dieu matériel comme celui que demandaient les Juifs, lorsqu'ils sortirent d'Egypte et qu'ils crièrent à Moïse : « Faisnous des dieux qui marchent devant nous. » En un point essentiel, le mahométisme, exterminé par les Espagnols, était plus sérieux et plus religieux que leur catholicisme, puisqu'il ne cessait de proclamer cette vérité fondamentale et trop négligée : *Il n'y a de Dieu que Dieu.*

Gardons-nous d'oublier cependant que l'islamisme fataliste et sensuel dégrade l'homme et rend tout progrès impossible. On a eu beau faire du christianisme une religion d'autorité, on n'a pu éteindre complétement en lui cet esprit de Christ qui enfante tous les progrès. Le jour viendra où l'Espagne, que commencent à éclairer quelques-uns de ses plus nobles fils convertis au protestantisme, renoncera avec dégoût à ces fêtes demi-païennes et saura dire avec saint Jean : « C'est ici la vie éternelle de te connaître, toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. »

Quant à nous, apprenons par ces étranges exemples et par la froideur officielle du catholicisme moderne, à Munich ou à Paris, jusqu'où le christianisme peut s'abaisser, quand il met en oubli les droits souverains de Dieu et de l'esprit; maintenons notre religion dans cette sphère élevée de la conscience et du cœur où règnent le vrai et le bien, et ne permettons jamais, sous aucun prétexte, ni aux traditions, ni aux symboles, ni aux dogmes, de l'en faire descendre.

III. — L'ANGLETERRE ET LE CARACTÈRE ANGLAIS

A PROPOS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1).

I. — Un Français qui visite Londres pour la première fois reçoit presque toujours, de tout ce qui l'entoure, une première impression très-défavorable. Il en est surtout ainsi quand l'étranger n'est point muni de lettres d'introduction très-intimes, ne pénètre que peu dans l'intérieur des familles et ne juge la vie anglaise que par ses dehors.

Pour peu qu'il ne soit pas entièrement dépourvu de goût, la plupart des monuments publics le choquent par leur laideur, souvent prétentieuse, presque partout lourde et déplaisante. Le plus grand nombre des édifices publics portent les traces repoussantes d'un climat trop humide et d'une atmosphère tout imprégnée de la poussière du charbon. Ce climat est, pour l'étranger accoutumé à une température plus égale, à des ciels plus sereins, une cause perpétuelle de désappointements et d'ennui. Les pieds dans la boue, la tête dans le brouillard, on ne peut pas s'étonner, les jours de brume, de voir bien des parapluies ouverts, même quand il ne pleut

(1) *Le Disciple de Jésus-Christ.* Janvier 1863.

point ; car le brouillard épais, noirci par le charbon, mouille et tache les vêtements. Cette humidité et un régime très-nouveau sont, pour bien des étrangers, difficiles à supporter, surtout au début. Quant à la population, le voyageur est péniblement ému par le spectacle d'une misère plus sordide, plus dénuée, plus hardiment étalée sous ses yeux que tout ce qu'il a vu de plus triste en ce genre dans son propre pays. Et c'est un contraste qui serre le cœur, que celui de cette hideuse pauvreté avec une immense opulence et avec le prix élevé d'une foule de choses.

Le Français s'étonne et quelquefois s'offense du manque de grâce dans les manières, et d'une sorte de rudesse affairée, chez ceux à qui il s'adresse ; il s'aperçoit souvent que sa politesse semble exagérée à beaucoup de gens et leur paraît une souplesse étrange et presque un manque de respect pour lui-même.

S'il comprend l'idiome du pays, la plaisanterie anglaise lui semble grossière et sans élégance. Qu'il sache ou non l'anglais, le sérieux profond de la population, en matière de religion surtout, le déconcerte, l'impatiente et l'ennuie.

Aussi rien n'est-il plus fréquent que d'entendre des Français, après un rapide voyage outre-Manche, se venger, par des sarcasmes, de tout ce qui leur a déplu. Quelquefois même perce, à travers leur mauvaise humeur, le mécontentement qu'ils ont éprouvé devant de grandes choses qu'ils se sentaient incapables d'apprécier et même de comprendre.

II.—Mais si le séjour est plus long, l'observateur plus attentif et plus pénétrant, s'il connaît la langue, les mœurs, la littérature de la contrée ; si surtout il y revient à plus d'une reprise, lorsque les premières impressions se sont émoussées, son point de vue change entièrement. Bientôt le mécontentement des premiers jours se transforme en un éton-

nement profond devant la prodigieuse activité, la persévérance infatigable, l'ardeur entreprenante, la simplicité énergique de ce peuple. Enfin la surprise fait place, il faut le dire, malgré bien des sujets de blâme sévère, à un sentiment croissant de respect et d'admiration.

En certaines choses, notre supériorité sur les Anglais est incontestable et éclatante; c'est nous surtout qu'elle frappe, et cela non-seulement par l'effet de notre vanité complaisante, mais parce que nous avons l'avantage dans tout ce qui tient au goût. Le sentiment correct du beau, le besoin de l'unité de création, de la régularité de plan dans toutes les œuvres de notre esprit ou de nos mains, l'instinct des proportions et des convenances, une aversion innée pour l'alliance monstrueuse du grotesque avec la gravité ou de la grossièreté avec la grâce, la verve étincelante de l'esprit, l'élan et la vivacité des conceptions, le feu de l'invention, voilà nos priviléges. L'exposition de cette année a prouvé de nouveau que nous sommes rois et rois légitimes dans les domaines du goût, de la grâce, de l'élégance, de l'éclat.

Mais un mérite singulier des Anglais, et qui souvent leur nuit, bien à tort, dans l'opinion des étrangers, c'est qu'ils savent se reprocher rudement à eux-mêmes leurs propres défauts. Il résulte de l'infinie liberté de discussion, de la variété des partis et de la hardiesse très-écoutée de toutes les oppositions, qu'une infériorité quelconque, constatée chez les Anglais, est aussitôt proclamée avec amertume et colère dans leurs propres rangs par d'âpres censeurs. Personne ne dira jamais contre l'orgueil anglais des choses plus dures que celles dont leurs Chambres et leurs journaux ont mille fois retenti. Cet orgueil même ne s'attache nullement, comme ferait la vanité française, à nier sa défaite; il s'applique avec acharnement à la réparer et à prendre le dessus. Convenons-en : l'orgueil est une passion féconde, parce qu'il est sincère; la vanité est un vice stérile, parce qu'elle se contente de men-

songes. Il lui suffit de *paraître*, tandis que l'orgueil veut *être*, et y travaille.

A l'exposition universelle de 1851, l'infériorité des Anglais fut patente quant aux formes, aux proportions et aux couleurs, dans tous les objets où l'industrie touche aux arts et s'aide de leur concours. Bronzes, orfévrerie, porcelaine, cristaux, étoffes, objets de toilette et d'ameublement, en offraient partout des exemples. Dans ces divers départements de l'exposition, on rencontrait presque à chaque pas de ces ouvrages disgracieux, dont la laideur a quelque chose d'irritant, parce qu'elle semble laborieusement calculée, parce qu'elle est prétentieuse et semble trahir un manque radical du sentiment du beau. Comparés aux produits analogues venus de France, de pareils objets semblaient souvent ridicules et hideux; ils l'étaient en effet. Si nous, Français, nous avions éprouvé ce genre d'humiliation, nous nous serions évertués dans nos journaux et nos rapports, ou à nier le fait de notre déroute, ou plutôt à en contester l'importance. Les Anglais agirent autrement. Supérieurs à nous, en bien des articles, par la bonne qualité des matières premières, et il faut l'avouer aussi, par la solidité de la main-d'œuvre, par la bonne foi du travail, ils s'avouèrent battus par nous sous d'autres rapports. Ils se sentirent faibles et petits quant au goût; ils comprirent que nos produits devaient plaire partout plus que les leurs, et ils s'efforcèrent de réagir puissamment contre leur propre infériorité. Ils prétendaient s'en corriger.

L'entreprise parut chimérique à bien des gens, et d'autres, avant de mettre la main à l'œuvre, auraient discuté, pendant de longues années, sur la possibilité de la tentative. On aurait cherché, *à priori*, s'il n'est pas absurde de vouloir donner du goût à une vaste population qui en manque. On aurait demandé si l'esthétique est ou non un objet d'enseignement, si des règles abstraites peuvent faire apprécier le beau. On

aurait fait de la théorie, et peut-être n'aurait-on fait que cela.

L'Anglais s'occupe peu de théories; c'est, pour lui, du temps perdu. On dirait qu'il a pris pour devise : *I will try* (*Je veux essayer*). On ouvrit des écoles de dessin de toute espèce, de jour et de nuit, pour les enfants et les adultes; on provoqua la création de musées de tout genre. On donna des *lectures* ou *cours publics* sur toutes sortes de sujets qui pouvaient appeler l'intérêt sur les beaux-arts. On s'adressa surtout aux ouvriers, pour lesquels existaient déjà en grand nombre des *mechanic's institutes*, des bibliothèques spéciales, des cours très-variés.

Manchester, centre d'une fabrication énorme, fit plus encore. C'est là qu'en 1857 eut lieu, six années après l'exposition universelle de l'industrie, une exposition universelle des beaux-arts. — Chimère! disaient encore les théoriciens. Les musées, et surtout les particuliers, ne prêteront jamais des objets uniques dont la perte serait irréparable, pour les montrer aux ouvriers dans cette grande ville enfumée, où des milliers de chaudières à vapeur fonctionnent six jours par semaine, et où le danger de l'incendie est sans cesse menaçant. — *Je veux essayer*, répondit tranquillement l'esprit pratique des Anglais. Et, en effet, ce pays d'aristocratie et d'opulence qui, aujourd'hui, possède à lui seul les deux tiers des tableaux existants des grands peintres italiens, rassembla une grande partie de ses richesses dans un merveilleux musée, d'autant plus intéressant à étudier qu'il ne devait pas durer. Il y avait là de tout, peinture, statuaire, les divers genres de sculpture et de ciselure, faïences et porcelaines, cristaux et émaux, armes et meubles de toute espèce; et les directeurs du musée achetèrent en bloc, pour l'exhiber au public, sûrs de la revendre avec profit, la splendide collection d'objets d'art et de curiosité réunie par feu M. Soulages à Toulouse. Mais ce ne fut là qu'une première tentative.

Plus tard, on joignit à deux galeries privées de Londres, léguées par M. Sheepshanks et Mme Ellison, un musée temporaire qui ressemble à celui de Manchester. Tous les objets de curiosité artistique y sont représentés. La collection est appelée *Musée de prêts*. On s'est adressé à cette multitude de familles nobles et de riches particuliers qui, en Angleterre, ont des galeries à eux, ou qui possèdent par héritage des choses rares ou antiques provenant de leurs ancêtres. Telle famille a prêté l'armure d'un aïeul tué dans les guerres d'Écosse; telle autre a envoyé la bannière brodée de ses pères. Telle grande dame a prêté le mobilier de boudoir que sa bisaïeule, ambassadrice à Paris, reçut en présent de la reine Marie-Antoinette. Beaucoup de personnes ont envoyé des tabatières, souvenirs historiques de tel ou tel souverain, souvent enrichies, non-seulement de diamants, mais, ce qui vaut mieux, d'exquises ciselures, d'émaux merveilleux ou de miniatures de grand prix. Les antiques et opulentes corporations de Londres et d'autres grandes villes, orfévres, barbiers, charpentiers, serruriers, marchands de poisson, brodeurs, etc., etc., ont exposé les nombreuses pièces d'argenterie ou d'orfévrerie qui font la gloire de leurs dressoirs dans leurs repas de corps et leurs cérémonies officielles (1). On y trouve de belles faïences de notre illustre coreligionnaire Palissy, des vases, des salières, des plats admirables, et quelques statues ou groupes, tels qu'une Nourrice (2), un Musicien, le Christ et la Samaritaine.

Ce *Musée de prêts* contient, entre autres curiosités, une vitrine de médiocre grandeur, extrêmement curieuse, et qui l'est particulièrement pour des Français. On y a réuni vingt-

(1) On sait qu'en Angleterre les grands seigneurs, les ministres de la couronne, les princes même se font affilier solennellement à ces compagnies de métiers.

(2) L'auteur du catalogue suppose que Jean Goujon ou quelque autre sculpteur éminent a fait le modèle de cette nourrice. Ce sculpteur, très-éminent en effet, est Palissy lui-même.

quatre pièces de la fameuse faïence d'Oiron qu'on a surnommée *faïence de Henri II*, et dont on ne connaît, dans le monde entier, que cinquante-cinq échantillons, tous différents. Ce sont les œuvres de deux artistes excellents, dont on connaît à peine l'histoire et le nom. Antérieurs à Palissy, et en somme inférieurs à lui, mais entièrement différents par le genre de travail, les procédés et le goût, Cherpentier et son inspirateur Jean Bernard ont fait honneur à la France par l'exquise perfection de leurs œuvres, l'harmonie et les proportions des lignes et des teintes, l'originalité des inventions et la largeur du dessin, la puissance du modelé, même dans des détails d'une petitesse extrême. Mais ce n'est pas en France, c'est à Londres, dans les galeries de South-Kensington, qu'on peut voir réunis en nombre considérable les ouvrages de ces maîtres, achetés à des prix énormes, et qu'on revendrait aujourd'hui à un taux encore beaucoup plus élevé.

Ce *Musée de prêts* est ouvert au public gratuitement plusieurs jours par semaine; le soir, on l'éclaire splendidement au gaz, et des milliers d'ouvriers, après leur journée faite, viennent souvent, accompagnés de leurs enfants et de leurs femmes, passer la soirée au milieu d'objets d'art qui, autrefois, n'étaient vus que des rois et des grands.

Mais, demandera-t-on, tant d'efforts si prompts, si nombreux et si intelligents, ont-ils atteint leur but? ont-ils produit quelque amélioration dans les objets exposés par l'Angleterre cette année?

Oui, sans aucun doute. Que l'on comprenne bien ma pensée. Le premier rang nous reste; notre suprématie n'a reçu aucune atteinte, et quand un de nos compatriotes pénètre, de quelque côté que ce soit, dans le département français de l'exposition universelle, il se sent, avec un légitime orgueil, dans une sphère supérieure de goût, d'élégance naturelle, de noble simplicité, où l'opulence n'est presque jamais pesante, ni la grâce maniérée. On y trouve, en quelque sorte, aux

objets un aspect lumineux, une sorte d'harmonie éclatante en même temps que soutenue; les formes, les lignes, les nuances ont un caractère particulier. Cela est réussi; c'est pensé sagement et adroitement exécuté; l'ensemble est excellent et les détails sont à leur place; chacun contribue à l'effet général, et aucun ne s'arroge trop d'importance ou trop d'éclat. On aime à trouver dans les créations françaises une sobriété abondante et riche, une fraîcheur charmante, une juste grandeur (1). Le sceptre est à nous, et nous le tenons d'une main ferme.

Je ne nie pas non plus la persistance d'un goût détestable dans quelques-uns des produits d'origine anglaise; et malheureusement, le plus grand de tous, le palais même de l'exposition actuelle en est un funeste échantillon. C'est une immense faute de goût que ce colosse de brique et de verre, où règne une complication fort regrettable d'arrangements intérieurs. On a trop vanté deux gigantesques dômes de verre placés aux deux bouts de l'édifice. Ils sont fort remarquables assurément par le mérite de la difficulté vaincue; mais ce mérite n'en est pas un en fait d'art. On ne voit jamais qu'un de ces dômes à la fois, excepté du jardin; ils sont, après tout, d'un médiocre effet, et ne semblent pas être à leur place. Ils écraseraient, par l'ampleur de leur forme, le palais trop peu élevé en proportion, si leur transparence ne donnait l'idée trompeuse d'une légèreté extrême; en somme, l'impression qu'ils produisent a quelque chose d'incohérent, d'énorme et de faux.

On trouverait sans doute, sous les voûtes du palais, d'autres choses critiquables. Mais, en général, il est impossible de ne pas reconnaître, en comparant l'exposition de 1862 à

(1) Tout ceci soit dit relativement, et sous la réserve de certaines exceptions. Le mauvais goût existe chez nous aussi, et dans bien des branches de l'art une sorte de volupté éhontée, un sensualisme bien caractérisé ne tend que trop à tout envahir.

celle de 1851, que les œuvres de l'industrie anglaise sont en progrès évident sous le rapport de l'art. Ce que j'appellerai des monstruosités, de fausses notes, des fautes choquantes contre le goût, est devenu beaucoup plus rare qu'il y a onze ans.

Il fallait s'y attendre. Sans doute, à qui n'a pas de capacité native on n'apprend rien. Mais il ne faut pas non plus s'exagérer ce qui manque à la nation anglaise. Elle a produit Milton, le plus grand poëte épique des temps modernes, et Shakespeare, le génie dramatique le plus universel, grand dans la tragédie et dans le comique, dans le domaine de l'histoire et dans celui de la légende ou de la féerie; elle a eu de tout temps des poëtes éminents, de Chaucer à Tennyson. Walter Scott a conquis le monde entier pour lecteur par une multitude de fictions, où le goût, presque toujours, est aussi scrupuleusement respecté que la morale. L'école de peinture anglaise, quoique longtemps dédaignée, grandit en ce moment dans l'opinion du monde, par suite des expositions de 1857 à Manchester et de cette année à Londres. Hogarth et Wilkie, Reynolds, Laurence et Gainsborough avaient été trop peu appréciés. Là encore, cependant, nous avons décidément l'avantage, et nos peintres, nos sculpteurs contemporains surtout, n'ont point à redouter la rivalité de leurs compétiteurs. Mais le dédain exagéré, très-généralement manifesté sur le continent pour les œuvres de l'art anglais, ne peut plus se défendre. On n'a plus le droit d'en juger uniquement d'après les fades gravures de ces *keepsakes*, où l'éclat du burin cache mal ce que le dessin a de défectueux et souvent d'impossible.

Après tout, il y avait chez ce peuple assez d'éléments poétiques, assez de capacité en matière d'art, pour qu'on ait eu raison d'essayer de former son goût. On ne peut donner l'oreille musicale à qui en manque absolument; mais on peut développer et rectifier par une culture habile ce don naturel,

là où il existe imparfait encore. Déjà, à nos yeux, les créations de l'industrie artistique de l'Angleterre ont vaincu la concurrence de l'Allemagne et des autres États d'Europe, excepté la nôtre. Aussi pensons-nous que la France, sans avoir lieu de craindre pour sa prééminence, a besoin d'efforts soutenus pour rester à la même distance de ses émules; si nous demeurons stationnaires ou si nous nous abandonnons à certain matérialisme sensuel qui est la maladie dont nous sommes atteints en ce siècle, nous ne perdrons peut-être pas le premier rang, mais très-certainement nous verrons diminuer l'éclat et l'autorité de notre supériorité.

III. — Les faits et les considérations qui précèdent peuvent donner quelque idée du caractère anglais. On y reconnaîtra la persévérance obstinée, l'esprit immédiatement pratique, le sérieux imperturbable, l'orgueil sans petitesse et sans ménagements, avec lequel nos voisins veulent ce qu'ils veulent.

Pour mieux encore les comprendre, il faut se rendre compte de l'esprit tout protestant qui préside à l'éducation anglaise. A bien prendre les choses, religion, caractère national, tout se traduit en système d'éducation. Le catholicisme tend à créer des catholiques : le problème de l'éducation par le clergé romain peut se poser ainsi : former à l'Église des fils soumis et qui lui soient inviolablement fidèles. Le problème de l'éducation protestante est autre : il s'agit de former des hommes fidèles à leur propre conscience, capables de lui obéir, quelque sacrifice qu'elle exige, et de la faire respecter par qui que ce soit. L'Église, pour nous, n'est pas une *mère qui gouverne ses enfants ;* c'est, suivant le sens primitif, évangélique du mot, *une assemblée d'hommes.* Il s'agit de créer des hommes responsables, des individus. La plupart des parents français reculeraient épouvantés devant le degré d'indépendance que des pères et des chefs d'in-

stitution laissent en Angleterre aux garçons qu'ils élèvent. On trouverait à cet égard de curieux détails dans la vie d'Arnold, l'illustre chef de la grande école de Rugby (par M. le doyen Stanley), et dans un roman qui décrit le genre de vie de ses élèves, *Tom Brown's school days*, par M. Hughes, membre du Parlement, ouvrage qui a obtenu un grand succès.

Comme le principe de l'éducation catholique est le zèle pour l'Église, celui de l'éducation protestante est le respect pour l'homme qu'il s'agit de développer, pour l'être responsable et libre qu'il faut mettre en possession de lui-même. Nous sommes, certes, très-peu partisans des exagérations où peut conduire ce système, et nous n'aimons guère l'importance qu'attache tout écolier anglais à l'art national du coup de poing. Mais ses camarades le mépriseraient s'il ne savait boxer, car ils le regarderaient comme incapable de défendre ses droits. On fait grand usage en anglais d'un mot qui chez nous est rarement employé : *manly*, viril, *manliness*, virilité. Ne pas oser dire ce qu'on pense, ne pas soutenir ses convictions, son droit, ne pas défendre un opprimé, ne pas persister dans une entreprise louable mais critiquée, ne pas oser manifester ses sentiments religieux, ne pas se mettre à l'œuvre immédiatement et énergiquement dès qu'on le doit et le peut, ne pas donner largement dans certaines occasions, c'est manquer de virilité, c'est ne pas être un *homme*. Le mépris que nous attachons à l'idée de lâcheté s'attache, en grande partie, à l'épithète *unmanly* dont on flétrit tout acte, toute parole qui diminue la dignité de l'homme.

On a joué récemment dans toute l'Angleterre, un drame remarquable qui a eu, à Londres, près de trois cents représentations. L'auteur donne un très-beau rôle à un prêtre catholique et irlandais. Il y a une scène où ce prêtre se rencontre seul dans un lieu écarté avec un de ses paroissiens, un vrai brigand qui vient de voler un papier d'une extrême importance, et qui court livrer sa proie à un scélérat par qui

cette pièce unique va être brûlée. Le prêtre essaye en vain, par la persuasion, de se faire rendre ce papier, d'où dépend l'honneur d'une famille. A bout d'arguments, le révérend Père retrousse ses manches, provoque son ouaille récalcitrante à une partie de boxe, et du premier coup de poing le terrasse aux applaudissements enthousiastes du public. Il est vrai qu'aussitôt le prêtre catholique devient un bon samaritain; et, après avoir saisi sur le voleur évanoui le document en question, il le fait revenir à lui-même en versant dans sa bouche *quelques gouttes du lait dont son enfance a été nourrie*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie. Mais il a suffi, pour charmer les masses protestantes, de faire de ce prêtre un homme hardi qui paye de sa personne et qui, au besoin, pour le bon droit, fait le coup de poing.

La résistance individuelle, voilà le ressort. Et voici le précepte adressé à chacun : Tu es responsable; tu dois tout ce que tu peux; tu es tenu d'user de tes droits; celui qui t'a élevé s'est acquitté de sa tâche, s'il t'a fait connaître tes devoirs, en te rendant capable de les remplir, et tes droits, en te mettant à même de les défendre.

IV. — De là résulte que l'éducation en Angleterre est individualiste au plus haut degré, et, quoi qu'on en dise, n'est point égoïste. L'égoïsme des Anglais est très-réel, mais il est collectif; il est naïf comme leur orgueil. Il n'admet pas l'idée qu'un avantage quelconque obtenu par la nation anglaise ne soit pas pour l'humanité tout entière un honneur et un profit. Illusion grave sans doute, et parfois difficile à tolérer; illusion réelle cependant.

L'égoïsme individuel n'existe dans les Iles Britanniques ni plus ni moins que partout ailleurs; mais il y existe un sentiment assez peu connu dans d'autres pays : la responsabilité de chacun envers tous, l'obligation pour chacun de contribuer au bien de tous. On dit en Angleterre que tel ou tel *is*

a public-spirited individual, un individu animé de l'esprit public, zélé pour le bien public. Riches et pauvres donnent énormément. Toutes les villes contiennent un nombre prodigieux d'hôpitaux et d'écoles de tout genre, d'églises et de chapelles de toute dénomination, fondés et dotés, ou réparés et agrandis par des particuliers; un plus grand nombre encore d'établissements de ce genre sont créés et soutenus à grands frais uniquement par des souscriptions annuelles et volontaires.

Les journaux publient sans cesse des listes de dons où se trouvent les chiffres les plus divers, et quelquefois des sommes très-considérables; nous y avons vu maintes fois un don de 10 000 livres (250 000 fr.), et très-souvent des aumônes de 1000 livres (25 000 fr.).

Un exemple curieux de ces cadeaux faits au public est celui des *fontaines à boire*. Depuis peu, Londres et toutes les villes et beaucoup de villages des trois royaumes se décorent de toutes parts de fontaines, très-variées de formes, et parfois très-somptueuses. L'eau y est parfaitement pure et saine; une coupe de métal, ou quelquefois une cuiller profonde y est attachée par une chaîne. On voit sans cesse des gens de toute classe boire à ces fontaines. La plupart ont été érigées par tel ou tel individu, et souvent à l'occasion d'un événement public ou d'un souvenir de famille qu'on a voulu perpétuer.

Voilà certainement des œuvres méritoires; nous espérons que ces fontaines contribueront à diminuer le fléau des classes pauvres en Angleterre, l'ivrognerie. Ce qui fait que la misère dans ce pays est plus hideuse, plus nue que parmi nous, c'est l'ivrognerie. Rien ne dépouille le pauvre de toute économie, de toute dignité, de toute pudeur, comme l'ivrognerie. Habillez un buveur de gin, il vendra son habit pour un verre de ce poison qui le dévore. Donnez-lui de l'argent pour acheter du pain, il le boira. Il ne garde de haillons sur son corps, que ce qu'il ne peut plus vendre.

V.— Une autre circonstance d'un ordre tout différent contribuera peut-être à rendre moins habituelle l'horrible ivresse du genièvre : c'est l'importation des vins français. Les Anglais, après n'avoir bu longtemps que des vins d'Espagne, de Portugal et de Sicile, ont pris goût de plus en plus aux vins de France, depuis la fin des guerres du premier Empire. Mais nos vins d'un prix élevé passaient seuls en Angleterre. Le nouveau traité de commerce ouvre le pays à nos vins ordinaires. On le sait bien dans notre Midi, où immédiatement beaucoup de propriétaires ont planté des vignes en quantités considérables. Qu'on ait le courage de vendre ces vins aux Anglais sans les frelater, sans les couper d'eau-de-vie, ils apprendront à les aimer, ils les rechercheront de plus en plus, et ce commerce, qui peut prendre une énorme extension, multipliera à l'infini et resserrera les liens entre les deux pays. Espérons que le jour viendra où les relations d'affaires, d'intérêts, d'affection et de famille seront trop nombreuses et trop puissantes pour qu'une rupture sanglante entre les deux peuples soit possible.

On a remarqué avec beaucoup de justesse que les deux nations peuvent réciproquement se faire un mal immense sans que l'une puisse jamais parvenir à écraser ou à subjuguer l'autre.

Ces idées ne conviendront pas aux esprits faux et mesquins, de plus en plus rares, grâce à Dieu, qui, des deux côtés du détroit, font encore parade d'une haine nationale qui, de nos jours, n'est plus qu'une niaiserie ridicule. Deux grands peuples ont mieux à faire qu'à se haïr. Ils peuvent réciproquement se rendre d'éminents et d'excellents services. Quand un Français sait se faire accepter des Anglais, il est accueilli chez eux avec une cordialité empressée ; ils aiment en lui des qualités qu'ils n'ont pas au même degré. L'animation de sa conversation leur plaît. Ils respectent son ouverture de cœur ; ils admirent l'ardeur de nos soldats ; ils ne s'offensent pas de

nous trouver très-différents d'eux-mêmes, et quoique au fond ils se croient très-supérieurs, ils sont disposés à beaucoup apprendre de nous.

En revanche, nous pouvons apprendre chez eux beaucoup de choses utiles, et je n'en indiquerai ici que deux : la piété et le respect de la loi.

« Vous autres Français, disait un de leurs représentants officiels, vous semblez ne pas bien comprendre ce que signifie ce mot : *la loi.* » En effet, tandis qu'en France éluder une loi semble à beaucoup de personnes une chose toute naturelle et très-innocente, l'*esprit public* de l'Anglais lui fait considérer habituellement l'exécution sérieuse de la loi comme étant de son intérêt et de son honneur. Cet amour de la légalité a eu, je le sais, ses exagérations, et l'on a pu plaisanter de ses excès. Mais en lui-même ce respect de la loi est digne de tout éloge ; c'est le ciment qui unit les pierres de l'édifice social ; c'est le lien vivant de la nation.

Quant à la piété, un seul mot encore. Certains Français à Londres ne cessent de murmurer et de railler au sujet de la stricte observation du dimanche, quoique de grands changements aient eu lieu à cet égard. Des centaines de familles partent dans l'après-midi du dimanche par le chemin de fer pour se promener à Hampton-Court (le Versailles de l'Angleterre), pour visiter les bains de mer de Brighton et bien d'autres endroits de promenade et de distraction. Il suffit de passer un dimanche à Édimbourg ou plutôt à Glasgow pour voir combien à Londres l'ancienne exagération a diminué !

Nous n'approuvons aucun excès, aucun formalisme ; nous ne sommes pas disciples de Moïse, mais de celui qui a dit hautement : *Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.* Cependant, toute exagération à part, c'est un beau et sublime spectacle que celui de cette grande nation si âpre au travail, si ardemment laborieuse, qui chaque dimanche s'arrête tout entière dans son activité, se recueille, se

souvient de Dieu, de Jésus-Christ, de sa conscience et de son avenir. Le sérieux anglais, cette fermeté persistante, cette volonté réfléchie, soutenue, inébranlable, et aussi cette munificence si largement charitable, doivent beaucoup à la piété intense qui est au fond du caractère national.

Les Anglais sont vraiment hommes, et d'autant plus hommes qu'ils sont de pieux et sérieux chrétiens. Assistez au culte des diverses églises : ce besoin d'adoration, cette vénération religieuse innée et générale vous frapperont de toutes parts.

En même temps que la piété subsiste et s'éclaire, la tolérance, la vraie largeur chrétienne se répand de plus en plus sur cette terre où règne la responsabilité individuelle. J'en pourrais citer bien des preuves. En voici un seul exemple : A Liverpool, on a créé un vaste cimetière appelé la Nécropole. A l'entrée est une chapelle où, d'après le règlement officiel, peuvent être célébrés les services funèbres de toute religion quelle qu'elle soit, pourvu que ses rites n'aient rien de contraire à la décence.

Nous savons bien qu'à Liverpool il y a plus de vraies lumières que dans la plupart des villes anglaises. Les unitaires, entre autres, y sont nombreux, influents ; et c'est une des sectes les plus avancées du monde chrétien. Ils ont construit dans cette ville une très-belle et riche église gothique, à laquelle on ne peut reprocher qu'un excès de luxe et d'ornements, au lieu de cette simplicité outrée et de cette nudité qu'on reproche trop à nos temples Le neveu du célèbre Channing a été longtemps pasteur de cette église florissante et nombreuse.

Les opinions élevées, tolérantes, le progrès religieux ont en Angleterre toujours plus de propagateurs. Pendant de longues années, la science théologique y était tombée fort bas, et la vie religieuse ne s'alimentait que d'une multitude d'écrits bien peu conformes à la largeur de l'esprit évangé-

lique. Une ère nouvelle a commencé, elle sera féconde. Il y a beaucoup à attendre de dissidents tels que certains unitaires et d'une fraction de l'anglicanisme qu'on appelle *large*, en opposition avec l'église *haute* qui est ultrà-conservatrice et avec l'église *basse* qui est orthodoxe à l'excès. L'esprit pratique des Anglais, qui avait négligé trop longtemps les questions théologiques, se trouve aux prises avec ces questions, maintenant qu'elles se posent d'elles-mêmes et de tous côtés. Il ne peut manquer de sortir de ce contact des résultats instructifs et sérieux.

Vous êtes, nous dira-t-on peut-être, trop favorable à cette nation étrangère, rivale de la nôtre. — Étudiez-la, répondrons-nous ; étudiez-la de près et à fond, lisez beaucoup ses livres et ses journaux. Visitez-la surtout à plus d'une reprise. Peu à peu, ses défauts qui sont réels et très-apparents vous blesseront moins la vue ; ses mâles et solides mérites se manifesteront à vous dans toute leur valeur.

IV. — UN DIMANCHE A ÉDIMBOURG (1).

L'Église d'Écosse a des titres tout particuliers à la sympathie des protestants français, sans parler des rapports très-anciens et intimes qui ont existé pendant plusieurs siècles entre les deux pays, ne fût-ce que par opposition contre l'Angleterre. Notre glorieuse réforme de langue française dont Lefèvre d'Étaples, Farel et Calvin sont les fondateurs, a fait dès ses premiers jours de vastes conquêtes : la Hollande, une partie de la Suisse et de l'Allemagne, l'Écosse enfin. L'Église

(1) Le *Lien*. 1862, n° 43.

écossaise, presbytérienne comme la nôtre, est la fille de cet énergique et rude John Knox, qui fut le disciple direct de Calvin, et dont on montre encore la demeure dans la *Canongate*, et la chaire au Musée d'antiquités. Après l'Église réformée de France, c'est peut-être celle d'Écosse qui a le plus souffert pour sa foi, et je n'ai pu lire sans émotion, dans le cimetière de l'église des *Old Grey Friars*, l'épitaphe des nombreux martyrs qui périrent depuis le marquis d'Argyle, décapité en 1661, jusqu'à James Renwick, exécuté vingt-sept ans après. Malheureusement cette même épitaphe, qui est en fort mauvais vers, contient des paroles insultantes à l'égard des anglicans (prélatistes). Ainsi se trahit, même dans ce monument d'un deuil glorieux, le fanatisme calviniste, qui a souillé malheureusement l'histoire religieuse de ce noble pays. Il n'en reste encore que trop de vestiges, et le puritanisme, quoique infiniment adouci, n'a pas cessé d'exister.

C'est cependant, il faut en convenir, un spectacle imposant que celui d'un dimanche écossais. Il est étrange de voir une grande capitale comme Édimbourg, quoique pleine de vie, paraître morte tout un jour, excepté aux heures où la foule se porte en masse vers les temples ou reflue vers ses foyers. Sans doute celui qui lutta sans relâche, sur cette question même du sabbat, contre le formalisme des pharisiens, blâmerait les protestants écossais d'avoir rétabli, malgré sa parole et son exemple, le nom et l'esprit de l'institution hébraïque. Mais c'est une des conséquences nombreuses et regrettables de la faute que firent les réformateurs, et surtout leurs successeurs immédiats, en plaçant l'Ancien Testament au même rang que le Nouveau. En même temps qu'elle prouve un rigorisme étroit, cette coutume écossaise est un des symptômes de ce grand fond de sérieux chrétien qui donne au caractère national tant de virilité et d'énergie.

J'avais lu dans une feuille anglaise un article de dénonciation contre un prédicateur d'Édimbourg, le révérend docteur

Robert Lee, pasteur de cette même église au pied de laquelle reposent les restes mortels des martyrs puritains. A voir les accusations d'un journaliste orthodoxe contre les prédications du docteur Lee, j'avais été tenté de croire que je lisais certains journaux français et qu'il s'agissait de quelque pasteur libéral de Strasbourg, de Paris ou de Rotterdam. La dénonciation était curieuse; on savait bien, et l'immense retentissement des *Essays and Reviews* avait rendu ce fait incontestable, que l'orthodoxie anglaise est fortement entamée. Mais les orthodoxes avaient pour consolation l'intégrité encore immaculée, disait-on, du calvinisme de l'Écosse. Et voici que, sur les ossements mêmes des *Covenanters*, l'esprit nouveau aurait soufflé! J'ai voulu constater le fait; malheureusement une grave affliction de famille retenait ce matin-là le docteur Lee loin de sa chaire.

Du reste, il n'est guère accusé de péchés de commission. Il l'est beaucoup, au contraire, d'omissions significatives. Il édifie, dit-on, il touche, il persuade, il parle avec conviction et avec éloquence, sans jamais invoquer certains dogmes bien connus, qui dans ses sermons ne brillent que par leur absence (1).

Ce qui me ferait croire que le jugement prononcé contre ce pasteur doit être exact, c'est l'excellent sermon de son suppléant, dont peut-être j'ai mal entendu le nom. Il avait pour texte ces paroles de l'Oraison dominicale : *Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal*. Assurément il n'a rien dit contre l'orthodoxie, mais il a su édifier et moraliser sans toucher aux dogmes exclusifs. Un morceau assez original de son discours avait pour but de montrer dans la *prière du Seigneur* l'expérience que Jésus avait lui-même de

(1) Le docteur Lee, professeur de critique biblique à l'Université d'Édimbourg, chapelain de la reine, etc., n'avait pas commencé encore la publication de son ouvrage en 3 vol. in-8 : *The reform of the Church of Scotland in worship, government and doctrine* (Réforme à opérer, au sein de l'Église d'Écosse, dans le culte, l'administration et la doctrine).

la tentation et de ses périls. Ailleurs, l'orateur a insisté sur cette grande vérité que l'orgueil spirituel n'est autre chose qu'une faiblesse spirituelle, et il a tracé de ce grand vice des âmes qui se croient pieuses et rigides, un portrait saisissant.

Entre les deux services, j'ai parcouru cette grande cité protestante, qui a fait honneur à notre foi par les lumières très-largement répandues dans sa population et par la juste gloire de ses écoles... Partout où la Réforme domine, elle fait régner avec elle l'éducation publique, les sciences et la philosophie. La capitale de l'Écosse a bien des noms illustres à citer, les philosophes Dugald Stewart et Hamilton, l'économiste Adam Smith; les historiens Robertson, Hume et Macaulay; les poëtes Buchanan, Burns et Ramsay; le critique lord Jeffrey. Parmi les vivants, je ne nommerai que lord Brougham.

Entre tous il en est un qui, à lui seul, remplit pour ainsi dire cette ville de son esprit et de son souvenir. C'est ce grand homme de bien qui, par ses poésies et mieux encore par ses admirables peintures de la nature, des caractères et de l'histoire, a tenu plus de place peut-être qu'aucun autre en son pays, dans l'éducation intellectuelle de notre génération. Le vaste monument gothique érigé à Walter Scott, et orné des statues de ses principaux héros, parle moins de lui au voyageur que le pays même. Quand du haut de Salisbury Crags, on parcourt du regard cet immense panorama de terre et de mer, de coteaux et de vallées, dont Édimbourg est le centre, du Grassmarket au palais de Holyrood, depuis les collines nues de Lammermoor vers le sud jusqu'aux cimes des Highlands à peine visibles dans les brumes du Nord, on se souvient que Walter Scott a révélé au monde la poésie de cette merveilleuse contrée, et qu'il l'a embellie encore de tout le charme de son grand et noble esprit. Surtout, maints endroits rappellent la plus idéale, la plus élevée entre toutes ses créations,

cette Jeanie Deans, héroïne sans beauté, ni esprit, ni rang, grande seulement par la droiture de sa conscience, par l'intrépidité et l'abnégation de son caractère. Il est inutile de répéter aux habitants d'Édimbourg que Jeanie Deans n'a pas existé, et que son prototype, Hélène Walker, n'a jamais vécu à Édimbourg. Telle est la magie créatrice du génie, qu'on montre la maison de Saint-Léonard, où elle habita avec son père, le vieux puritain, jusqu'au jour où il s'écria : *Icabod! ma gloire est perdue*, en entendant sa seconde fille avouer son déshonneur. Moi-même, en voyant accourir les jeunes laitières appelées par les longs beuglements des vaches qui paissent dans les *Meadows* ou prairies, près de Saint-Léonard, je m'attendais presque à voir apparaître parmi elles cet être si simple et si pur imaginé par Walter Scott, ce type admirable de véracité inflexible, de courage sans prétention et de vraie piété.

Walter Scott vieilli, ruiné, désolé par des deuils de famille et des malheurs de tout genre, rendait grâces à Dieu de ce que, dans tous ses écrits, aussi nombreux au moins que ceux d'aucun de ses contemporains, il n'avait pas à se reprocher une ligne qui pût troubler la foi ou égarer les mœurs de qui que ce fût. Y a-t-il jamais eu un romancier catholique, français ou autre, qui pût en dire autant? La mode aujourd'hui est de dédaigner Scott en France, mais la mode a tort.

Il règne en Écosse, malgré les excès du puritanisme et malgré les dangers inévitables des grandes villes, une atmosphère religieuse et saine, en même temps qu'une généralité d'instruction et de culture, qui rendent un double témoignage à l'heureuse influence de la foi réformée.

Le second sermon que j'ai entendu a été prononcé dans la cathédrale où prêchait Knox, l'église de Saint-Gilles, tout à côté de laquelle est dessiné, dans le pavé de la rue, un cœur, qui rappelle l'ancien Tolbooth, aujourd'hui démoli, c'est-à-

dire la *prison d'Édimbourg*, connue jadis sous le surnom de *Cœur* de la province du Lothian-Central. Le prédicateur que j'ai entendu et qui est aussi le pasteur de la paroisse, porte un nom assez répandu qui fut jadis celui d'un des héros les plus chevaleresques de l'antique Écosse, Wallace. Cette fois le sermon était moins exempt d'orthodoxie ; et pourtant le dogme y tenait très-peu de place ; les vieux *chibboleth* du parti n'y étaient guère qu'indiqués. Il s'agissait de l'admirable parabole du Pharisien et du Péager. Après l'avoir fort bien expliquée, le prédicateur s'est demandé pourquoi l'orgueil de l'un de ces personnages annulait tant de mérites, en grande partie réels, et pourquoi chez l'autre, l'humilité expiait (*atoned for*) tant de torts avoués. C'est, a-t-il dit, parce que la vérité en toutes choses a une efficacité qui lui est propre, un souverain pouvoir. Or, les éloges pompeux que se décernait le Pharisien et sa satisfaction de lui-même prouvent qu'il se faisait illusion ; il était dans le faux. Le Péager, en se jugeant lui-même si sévèrement, était dans le vrai. La première application que l'orateur fit de son texte consistait à engager vivement son auditoire à estimer au-dessus de tout, la vérité dans les hommes et dans les choses. Parmi les caractères vrais, il a cité et apprécié avec un grave enthousiasme un héros contemporain que je ne m'attendais pas à entendre citer, en chaire, à Édimbourg, Garibaldi. Sa deuxième application était la nécessité pour chacun de se bien connaître lui-même ; et il a terminé en signalant l'insuffisance de toute moralité et de toute piété de *convention*. Ni la moralité qu'exige la société, ni les actes religieux que prescrit l'Église ne sont un idéal auquel le chrétien puisse s'arrêter. Ce sont les premières esquisses, les modèles élémentaires qu'un dessinateur doit faire copier à ses élèves, mais qui, s'ils s'en tenaient là, renfermeraient à toujours leur talent dans les étroites limites imposées aux commençants. A ce propos, la dîme de tous les biens du Pharisien et ses deux jeûnes par semaine ont été

très-nettement traduits à l'usage des protestants d'Édimbourg, en exemples actuels; et les assistants ont été sévèrement prévenus qu'il ne suffit pas devant Dieu d'aller au temple deux fois par dimanche et de ne faire de tort à personne.

En résumé, ces deux prédications, médiocres au point de vue oratoire, étaient cependant remarquables et fort utiles par le bons sens pratique, la piété ferme et positive qui les animait, ainsi que par un antagonisme déclaré contre tout formalisme et tout orgueil dévot. Évidemment, l'orthodoxie dogmatique, même en Écosse, n'est déjà plus qu'un hors-d'œuvre. Les âmes se nourrissent non de dogmatique, mais du suc moral et religieux de l'Évangile. Je crains qu'il n'en soit pas toujours de même; mais, pour cette seconde prédication au moins, le hasard seul m'avait conduit, et ce que j'ai entendu m'a fait bien augurer de l'avenir du *Kirk of Scotland*.

Je veux signaler encore deux points d'importance inégale, mais qui l'un et l'autre m'ont frappé. Le premier c'est l'excellence des chants religieux; le psautier presbytérien d'Écosse ne contient que les cent cinquante psaumes, soixante-sept paraphrases et cinq hymnes ou cantiques. Ces paraphrases sont des fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament, en particulier certains morceaux des prophètes, et quelques passages de saint Paul qu'on a mis en vers et adaptés à un chant religieux. Quelques-uns sont fort beaux. Je dois ajouter quant à l'exécution de ces chants, qu'un chœur les dirige. Plus j'entends dans les Églises étrangères le chant sacré, plus je regrette l'état honteux où il est tombé parmi nous.

C'est, et ce doit être, une partie essentielle du culte, un acte d'adoration de l'assemblée en masse. C'est bien cela encore, même en France dans certaines campagnes du Midi, où les oreilles et le goût sont peu cultivés, et où de vieux huguenots crient à pleins poumons les louanges de Dieu avec un zèle aussi chaleureux que peu musical. Mais dans nos

grandes villes, à Paris surtout, le chant semble n'être pour bien des gens qu'une formalité désagréable et insignifiante, utile tout au plus pour laisser le prédicateur prendre haleine (1). Il n'est nullement nécessaire d'être musicien pour éprouver l'impression profondément édifiante d'un beau chant religieux. N'arrive-t-il pas qu'on entend un sermon ou nul, ou directement désédifiant par la fausse dogmatique dont il est plein? Combien plus souvent les prières sont-elles faibles? Il en est où l'on semble commander à Dieu; dans d'autres on lui récite un cours de théologie vulgaire, et le plus souvent on paraphrase, en la délayant, la confession des péchés qui vient d'être prononcée. Au moins le chant serait-il une prière, une adoration, un élan vers Dieu, s'il était exécuté comme il doit l'être. Pour ceux qui ne peuvent chanter, écouter un chant qui élève l'âme, c'est déjà se préparer à prier, si même ce n'est prier.

Un détail, fort secondaire sans doute, mais qui a son importance, c'est l'effet de calme, de recueillement, d'éloignement du dehors que produisent les vitraux de couleur. En Angleterre et en Écosse, les églises protestantes, même presbytériennes, n'en sont nullement dépourvues. Celle d'Old Grey Friars n'en a pas d'autres. Il en est de même de la somptueuse église unitaire de Hope-Street, à Liverpool. Depuis quelques années, d'opulents donateurs font faire à Munich de splendides verrières à leurs frais, et en décorent l'admirable cathédrale de Glasgow. Celle d'York, bien plus belle encore, est remarquable entre autres, par d'immenses fenêtres presque toutes garnies de vitraux anciens, dont une partie a été exécutée en 1405 par un artiste du pays. Ce goût est général ici, et me semble tout à fait justifiable. On s'abstrait plus facilement des préoccupations du dehors, on se

(1) Une exception toute particulière est due cependant à quelques églises protestantes de France, comme Lyon. Entre toutes, celle où j'ai entendu les plus beaux chants est, sans comparaison, celle de Bergerac.

sent plus facilement recueilli dans cette lumière solennelle, à la fois plus riche de nuances et cependant moins vive que celle qu'on trouve ailleurs.

Je ne voudrais nullement renoncer à l'austérité de notre culte presbytérien ; mais, en France, nous l'avons poussée à l'excès. Bien moins encore suis-je enclin à croire qu'avec de l'architecture, du luxe, des formes on peut raviver la piété de l'Église. C'est l'erreur puérile de la secte sacerdotale et aristocratique à laquelle le docteur Pusey a donné son nom. On sait où elle a conduit les plus sérieux de ses adhérents. Mais sans vouloir faire du décorateur l'agent principal de l'édification publique, il ne faudrait pas trop absolument repousser le secours de l'art, et surtout de l'architecture. Ne soyons pas plus puritains que les puritains eux-mêmes.

En voyant aujourd'hui les flots pressés d'adorateurs entrer dans les églises et en sortir, je faisais une réflexion douloureuse : les classes aisées et moyennes s'y rendaient en foule ; mais les plus pauvres regardaient passer les autres et n'entraient pas. Dans le livre de Walter Scott, tableau véridique des mœurs écossaises, Jeannie Deans marche nu-pieds six jours par semaine, mais le dimanche elle se chausse pour aller à l'église. Il en est encore ainsi ; j'ai vu entrer aujourd'hui, convenablement vêtus et chaussés, dans les innombrables lieux de culte d'Édimbourg, bien des gens que je rencontrerai demain pieds nus, suivant l'habitude du pays. Mais le vrai pauvre, qui ici ne se chausse jamais, ces multitudes de femmes et d'enfants sans souliers que je voyais ce matin, debout sur leurs portes ou à l'entrée des *alleys*, des *closes* où ils demeurent, vont-ils à quelque église? Il semble évident que non. Partout, dans les villes, se présente ce désolant problème.

A Londres, on a tenté toutes sortes de remèdes. On y prêche le dimanche soir dans les théâtres ; mais Charles Dickens

raconte qu'ayant été à dessein un samedi et un dimanche soir au théâtre Britannia, de Hoxton (un faubourg de Londres), il n'y avait pas retrouvé le dimanche l'auditoire du samedi. Il vient le samedi, au mélodrame, un public payant, plus pauvre que le public gratuit des sermons du lendemain. On réussit à remplir les théâtres d'auditeurs pour une prédication; mais ces auditeurs ne sont pas ceux qu'on veut atteindre.

Depuis longtemps, on essaye à Londres des prédications en plein air. J'en ai entendu plusieurs, soit par un pasteur en robe noire, soit par des pasteurs ou des laïques en redingote. Je m'étonnais de la patience et de l'attention avec laquelle des passants, de petits marchands, des enfants déguenillés, des soldats, des matelots, des femmes mal vêtues écoutaient ces discours incohérents, tout pleins d'enfer et de damnation. J'en ai entendu d'autres où des notes plus justes, touchées assez naturellement, faisaient plus d'effet. Un de ces prédicateurs en appela tout à coup à la lune, qui sortait en ce moment d'un nuage sombre et illuminait tout le groupe; elle était citée comme un monument de la puissance sereine et paternelle de Dieu. Dans un autre moment, le même orateur émouvait réellement l'assistance en prenant énergiquement à partie les pères et mères dont les mauvais exemples perdent leurs enfants. « Allez en enfer, leur criait-il, puisque vous le voulez; mais qu'un jour vos enfants, tournant vers vous leurs yeux flamboyants du feu de l'enfer, ne vous reprochent pas éternellement de les y avoir précipités avec vous. » Ce dernier trait m'a gâté tout le reste; mais, à côté de moi, un matelot passait sa manche sur ses yeux. Il est évident cependant que de pareils discours ne font pas un bien réel. Ces services en plein air manquent le but.

Quand donc la prédication, sans descendre à ces grossières violences, deviendra-t-elle populaire? Quand saurons-nous nous élever assez haut, être assez forts, assez simples, assez

grands? Voilà le but à atteindre. On sait parmi nous parler aux esprits cultivés; mais qui fera courir au temple les pieds nus? Ils couraient bien autrefois sur les coteaux de Génézareth, pour entendre notre Maître, et, plus tard, la réforme a été, en grand nombre d'endroits, l'œuvre des prédicateurs du peuple. Il faudrait retrouver les accents auxquels le peuple répond.

Ni l'orthodoxie, ni le formalisme, ni les systèmes d'atermoiement et de juste milieu n'auront à l'avenir ce pouvoir. Il faudrait unir la pleine puissance de l'Évangile à l'actualité de forme et de fond la plus vivante et la plus saisissante.

V. — LA MADONE DE SAINT-SIXTE, A DRESDE (1).

Si j'avais le choix d'un tableau, d'un seul, à prendre dans tous les musées d'Italie et d'Espagne, d'Allemagne et des Pays-Bas, de France et d'Angleterre, je n'hésiterais pas; je m'emparerais de la Madone de Dresde.

Ce n'est pas le sujet de cette merveilleuse peinture qui me charme; en général, rien n'est faux et froid comme ce qu'on appelle *una santa Conversazione*, c'est-à-dire une réunion arbitraire de saints et de saintes qui ont appartenu à différents temps et à divers pays. Rien n'est plus monotone que ces mille et mille toiles où la Vierge, portant l'Enfant, apparaît entre des saints et des anges symétriquement rangés à sa droite et à sa gauche. Au point de vue protestant, rien n'est moins édifiant et plus dénué de sens religieux. Cependant le tableau si connu qui est la perle du riche musée saxon

(1) Le *Lien*, 1865, 29 juillet.

ne représente pas autre chose, entre deux rideaux verts, que Marie glorifiée et debout sur un nuage, s'avançant du milieu d'innombrables têtes de chérubins vaguement indiquées en camaïeu bleu-pâle. Elle tient le petit Jésus sur son bras, tandis que le Pape Sixte à sa droite et sainte Barbe à sa gauche l'adorent à genoux ; au premier plan, deux anges enfants, accoudés sur un parapet de pierre, lèvent leurs regards vers le ciel. Peint pour les bénédictins du couvent de Saint-Sixte, à Plaisance, ce tableau ornait le maître-autel de leur église et leur patron agenouillé indique du geste à Marie les assistants pour lesquels il intercède, c'est-à-dire sa communauté. Un pape qui recommande des moines à la Vierge, il n'y a rien là de bien émouvant pour un huguenot.

Ce n'est pas non plus le charme des couleurs qui séduit les yeux à défaut du sujet. Raphaël n'eut jamais la splendide palette des Titien, des Tintoret et des Véronèse ; et, sous ce rapport, la Madone de Saint-Sixte n'est pas un chef-d'œuvre. Une teinte générale d'un gris brunâtre semble se répandre sur tout le tableau et donne aux chairs un ton foncé et aux étoffes un aspect terne qui ne sont point agréables. Il se peut que le temps ait couvert la peinture de cette sombre patine; les couleurs de Raphaël n'ont que trop souvent noirci, mais ici le défaut semble remonter jusqu'à lui.

Ce n'est pas que le peintre n'ait choisi et agencé avec un goût exquis les nuances des vêtements et des accessoires. Marie, qui a les cheveux châtains, porte la robe rouge et le manteau bleu qu'il est d'usage de lui attribuer : mais ce costume traditionnel est varié par des manches lilas et par un voile de gaze bistrée, légèrement rayée de jaune, qui recouvre le sein et sur lequel elle tient son fils entièrement nu.

Sixte porte le somptueux costume des pontifes catholiques; sur une robe blanche, il a un manteau et un scapulaire de la couleur de l'or, doublés et frangés de rouge, tandis que la triple tiare est à ses pieds. Ces couleurs imposantes vont bien

à ce vieillard. L'énergie de la prière, l'adoration profonde, l'entière soumission de l'adorateur à ce qu'il croit divin sont fortement exprimées dans toute la personne de l'intercesseur. Son grand âge et sa rude virilité, qui est même un peu rustique, forment un contraste heureux avec l'idéale grandeur de la Vierge et avec le charme exquis de la figure de sainte Barbe.

Quant à cette sainte, sa présence tient sans doute à quelque préférence locale; le choix des personnages qui figurent dans de pareils tableaux d'autel est ordinairement déterminé par des motifs de patronage ou de rituel catholique. La légende de cette sainte est fort absurde. Son père, très-puissant seigneur, haïssait les chrétiens et ignorait que Barbe (ou plutôt Barbara) s'était secrètement convertie. Il fut obligé de s'absenter et chargea sa fille de surveiller la construction commencée d'une tour qui devait avoir deux fenêtres. Barbe en fit faire trois, pour rendre ainsi hommage à la Trinité! Le père, à son retour, devina le motif de la désobéissance de sa fille, l'emmena dans un lieu solitaire, au milieu des montagnes, et la décapita. Mais comme il revenait chez lui, portant la tête de son enfant, le ciel le punit et la foudre le frappa; de là vient que sainte Barbe est devenue la patronne de la poudre à canon et de l'artillerie, que les canonniers fêtent sainte Barbe tous les ans et que, dans les navires, on appelle de son nom la soute aux poudres. Évidemment ce n'est pas la présence de ce personnage, pitoyablement légendaire, qui donne à l'œuvre de Raphaël un intérêt sérieux.

Cette figure n'est pas précisément belle; elle est surtout jolie et gracieuse; ses cheveux blonds sont relevés par un double diadème de gaze bistrée, son costume est riche et de couleurs diverses, le corsage jaune avec des bouffants bleus aux manches, la jupe gris de fer, le manteau olive; l'écharpe de la même gaze que la coiffure, mais avec des franges rouges. Un genou en terre, les paupières baissées, la jeune sainte

regarde hors du tableau les adorateurs qui sont censés prosternés au pied de l'autel. Son doux regard, comme le geste éloquent de Sixte, exprime l'idée de l'intercession ; c'est vous, moi, le spectateur quelconque, le premier venu, ou plutôt c'est la congrégation des bénédictins de Plaisance, qu'elle se dispose à recommander au ciel.

Vers ce même ciel sont dirigés les pensées et les yeux des deux petits anges, délicieuses figures, pleines de cette grâce sans afféterie dont Raphaël seul eut le secret. Eux aussi, ces enfants des cieux, servent à conduire en haut l'attention et l'esprit des assistants. Le charme de leur beauté puérile et de leurs attitudes, aussi naturelles que différentes, contribuent à tempérer le caractère grave et imposant de Sixte, de la madone et de Jésus.

Que cette Vierge est belle! Ses pieds sont nus (faute impardonnable aux yeux des modernes législateurs de l'art catholique); il y a dans le mouvement de ces pieds nus une légèreté et une grâce admirables. On se souvient involontairement en les voyant, de ce verset où le prophète hébreu s'écriait : « *Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui apportent la paix!* (Esaïe, 52,3). On écarte comme trop profane le mot de Virgile : *incessu patuit dea ;* la démarche de la déesse la trahit. Si un être humain, si une jeune femme portant un enfant pouvait marcher sur des nuages, sans même courber sous son poids leur sommet, c'est ainsi qu'elle devrait s'avancer. Avec quel respect, avec quel soin elle porte l'enfant surhumain! Quelle innocente majesté, quelle pureté austère dans ses traits, dans ses beaux yeux, dans toute sa personne!

Et cependant ce ne sont ni le saint Sixte, ni la sainte Barbe, ni les deux anges, ni la madone, qui me font préférer ce tableau à tout autre.

C'est lui! c'est l'enfant, l'enfant-Dieu. L'énergie du vieux pape, la candeur aimable de la jeune martyre, la beauté

idéalisée de la mère n'approchent pas de la grandeur avec laquelle Raphaël a représenté Jésus.

Ce n'est pas Jésus tel que nous aimons à le retrouver sans cesse dans les Évangiles, plein d'amour et d'humilité. Non, la mythologie catholique a passé par là. C'est, quoique enfant encore, le Jésus qui jugera les vivants et les morts, et qui déjà est redoutable, tout-puissant, divin, une des personnes de la Trinité.

Que ce corps d'un jeune enfant est grandiose; avec quelle aisance, quelle majesté il trône dans les bras de sa mère! quelle incroyable autorité dans sa pose! quelle vigueur dans ses formes imposantes quoique enfantines! Quel regard pénétrant; que ce sourcil légèrement froncé deviendrait facilement formidable; que la bouche est sévère! Cet enfant-là contemple l'infini, et l'infini apparaît dans ses yeux. On peut critiquer cette figure; peut-être les lèvres sont-elles un peu fortes, font-elles une moue à peine indiquée; le nez est peut-être lourd, mais la magistrale beauté de l'ensemble, la puissance de pensée et de volonté qui sont peintes sur ce large front, le désordre même de cette puissante chevelure, tout surprend, tout saisit dans cet incomparable enfant. Ses regards de maître et de juge plongent dans des profondeurs sans fin, les percent, les éclairent. Le prodige de l'art, c'est de rendre l'infini présent et saisissable. Or, jamais avec une toile et des couleurs on n'a donné au sentiment de l'infini, du surhumain, de l'idéal immense et sublime, une expression aussi parfaite, un langage aussi élevé et aussi grandiose. Cet enfant sait tout, il a tout vu, tout compris, tout jugé, il peut protéger ou condamner; il n'est pas la bonté, mais il a le souverain pouvoir; il est l'inévitable justice, son règne est celui de la force morale. Contrairement à la pratique de bien des peintres catholiques et peut-être à la théorie de quelques uns, Raphaël a donné à Jésus une énorme supériorité sur sa mère.

Il y a treize ans, à Florence, le tableau de la *Vision d'Ézéchiel* m'avait profondément touché; là aussi, l'idée de la suprême grandeur était manifestée avec une rare et saisissante vérité. Mais ici, c'est par des moyens bien plus simples, avec les formes et les traits, avec l'attitude et le regard d'un enfant nu, que le même poëte a atteint et dépassé son propre chef-d'œuvre.

Y a-t-il encore des esprits pour prétendre que les génies créateurs, dans le domaine de l'art et de la poésie, sont inutiles? Qu'ils s'élèvent, ces esprits, s'ils le peuvent un instant, au-dessus de la sphère infime où s'agitent les basses animosités, les ambitions viles, les convoitises pécuniaires, les passions sordides! Qu'ils se disent, s'ils le peuvent, qu'il y a peut-être, en dehors et au-dessus de toute cette boue, une sphère pure et radieuse, un monde serein et plein d'amour : le monde de la vérité, de l'infini, de la lumière. Et s'il se trouve quelque âme d'élite qui ait reçu de Dieu le don mystérieux de voir, de sentir en elle-même l'infini, et de le faire voir, de le faire sentir aux autres, prêtons l'oreille; que les tristes bruits de la vie de tous les jours se taisent, et que le beau, le céleste, le divin, entrevus par un Raphaël, manifestent librement leur merveilleux, leur salutaire empire.

Cet empire est salutaire, en effet; on se sent plus fort après de pareilles contemplations, et plus capable de résister avec calme aux petites passions de notre pauvre humanité. S'il y a des réalités mesquines, l'idéal aussi est une réalité, même dans ce monde, et quand il nous saisit, il nous élève et nous vivifie.

C'est là le bien immense que nous fait la religion et que nous font, après elle, dans une moindre mesure, sous d'autres formes, mais non sans puissance et sans efficacité, le génie, la poésie, les beaux-arts, ces dons splendides du même Dieu.

VI. — EXPOSITION RÉGIONALE DES BEAUX-ARTS A NIMES (MAI-AOUT 1863) (1).

C'est une idée heureuse, et dont les excellents effets se font déjà sentir, que celle de joindre une exposition de l'Industrie et des Arts aux concours agricoles qui ont lieu annuellement dans les diverses régions de la France. Rien de plus intelligent et de plus fécond n'a été tenté encore dans la voie de la décentralisation. Nous avons eu l'occasion de visiter en 1860 l'exposition de Montpellier, et celle de Marseille en 1861; remarquables l'une et l'autre à bien des titres, elles n'ont point éclipsé cependant celle qui a eu lieu dans Nîmes cette année. Toutes trois nous ont prouvé qu'on peut, hors de Paris, réunir, en grand nombre, des œuvres de science, d'art et d'industrie très-dignes d'étude et d'admiration. Notre belle France est riche en chefs-d'œuvre; les expositions annuelles, en faisant sortir des cabinets de famille et du fond des demeures particulières maintes choses curieuses et rares, attirent l'attention sur des gloires nationales peut-être négligées, et souvent révèlent aux propriétaires eux-mêmes tout le mérite des merveilles qu'ils possèdent peut-être sans bien savoir les apprécier.

Cette fois, l'intérêt que devait offrir l'Exposition avait quelque chose de particulier : elle avait lieu au centre et dans la capitale du vieux protestantisme du Midi. On s'accorde généralement à reconnaître que les protestants excellent dans les travaux scientifiques et dans les créations de l'industrie, et ils n'ont rien perdu de leur succès dans ces deux branches si importantes de l'activité humaine; nous n'en citerons que deux

(1) 1864, *Almanach de l'Union protestante libérale.*

exemples, l'industrie nîmoise des tapis qui a illustré le nom de MM. Flaissier, et où bien d'autres se distinguent, et dans le domaine des sciences, les grands travaux géologiques et minéralogiques de M. Émilien Dumas.

Mais on a persuadé à un certain public, et ce qui est plus étrange, à bien des protestants ignorants, que l'art et la Réforme sont deux ennemis, que le principe même du protestantisme, son austérité, son spiritualisme sont hostiles à la culture des arts, et que le catholicisme seul et les pays catholiques ont fourni de grands peintres ou des sculpteurs éminents.

Nous ne sommes pas de ceux qui traitent légèrement une telle accusation et répondent : qu'importe? Il est très-vrai que le protestantisme a d'autres titres plus essentiels à la confiance et à l'admiration du monde. Il est le christianisme le plus pur et le plus primitif, le retour à l'Évangile et à Jésus, l'âme mise par le Christ en contact direct avec Dieu : il est le grand principe libéral de l'examen, de la spontanéité, de la piété intérieure et vivante ; aussi l'avenir, avec tous ses progrès, ses bienfaits, ses gloires, appartient-il à notre foi.

Mais ce n'est pas là un motif pour négliger la culture du beau et la noble pratique des arts. S'il n'était guère possible à un protestant de devenir un véritable artiste, et si nos croyances rendaient indifférent ou insensible au mérite des œuvres d'imagination et aux jouissances exquises qu'elles procurent, il y aurait une grave lacune dans notre religion. C'est Dieu qui a mis en nous le sentiment du goût et de la poésie, l'aspiration vers le beau. Tout homme dont l'âme est fermée à cet ordre d'impressions est essentiellement incomplet. Notre devoir est de développer en nous-mêmes et en ceux dont la culture morale nous est confiée ces belles facultés, ces goûts élevés. En principe d'ailleurs, il serait étrange et difficile à admettre que le protestantisme, qui est foi et liberté, fût contraire aux arts, et que le catholicisme, où rien

ne se fait que par voie d'autorité, même les convictions, fût seul fécond en vrais artistes.

Il y a plus à dire : cela est faux en fait, et de toute fausseté. On s'est beaucoup trop habitué à concentrer l'art tout entier dans les écoles d'Italie. Certes, ce n'est pas nous qui en contesterons la valeur, et à quelques égards la supériorité. Mais, outre que ces écoles, depuis le moment où elles ont approché de la perfection des lignes et des couleurs, depuis Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange, n'ont été catholiques que de nom, il y a d'autres écoles, égales sous certains rapports, et dont une, l'école hollandaise, a sur toutes celles d'Italie un très-grand avantage, celui de l'originalité, d'une individualité franche et pleine de vie. En Italie, au-dessous des grands maîtres, il n'y a guère qu'un servile troupeau d'imitateurs plus ou moins heureux, et l'école des Carrache a fini par être une véritable manufacture; on y fabriquait des tableaux et l'on y façonnait des artistes d'après des règles convenues. Avec beaucoup moins d'idéal que les Italiens, la Hollande a formé ce que l'on a justement appelé ses *petits* maîtres, excellents pour la plupart, et dont chacun est lui-même, dont chacun a sa manière propre de voir, de sentir, de rendre ce qu'il a vu et senti.

A Nîmes, le protestantisme, que professe une partie nombreuse et très-notable de la population, n'a nui en rien à l'Exposition régionale; il a contribué pour une grande part à en assurer le succès et l'éclat (1). Parmi les exposants modernes, plusieurs de nos coreligionnaires ont fait honneur à leur ville natale. Le plus célèbre est M. Jalabert, dont tout Paris a admiré, ce printemps, trois belles toiles, le Christ marchant sur la mer, composition très-hardie et saisissante où le succès a répondu à l'audace du peintre, un délicieux petit portrait

(1) Nous ne prétendons pas donner ici un aperçu complet de cette exposition; arrivé après la clôture, nous ne l'avons pas vue tout entière; bien des objets intéressants avaient été enlevés, mais nous en avons examiné un bon nombre de plus près et plus à l'aise que nous n'aurions pu le faire à tout autre moment.

de femme en pied et en costume de la cour de Henri II, et enfin une des innombrables images d'une enfant italienne qu'on appelle Maria Abbruzese et qu'on a représentée douze ou quinze fois au dernier salon; tous ces portraits fournissaient maints points de comparaison avec le talent supérieur de M. Jalabert. Figurant à l'exposition de Nîmes avec cinq tableaux, cet excellent artiste y a fait briller son pinceau à la fois large et très-délicat. Un portrait en costume de fantaisie, d'une fermeté de touche remarquable et charmant de couleur, pourrait servir de pendant à la dame de Henri II (1).

M. Adolphe Jourdan a obtenu le prix d'honneur pour la seule toile qu'il ait exposée. C'est le portrait d'une jeune femme, portrait tout particulièrement difficile; il s'agissait pour l'artiste de reproduire une de ces rares figures qui ont un charme vague, insaisissable, impossible peut-être à définir; le charme d'une expression élevée, mais extrêmement mobile, et des traits gracieux qui ne sont pas réguliers, mais où semble se jouer le reflet d'une âme aimante et profonde. M. Jourdan a eu le très-grand mérite d'approcher beaucoup de la distinction de son modèle; et nous ne sommes nullement surpris de l'honneur qui lui a été décerné pour cette œuvre très-remarquable.

Un autre peintre nîmois, M. Jules Salles, a mérité aussi, selon nous, de beaux succès.

Nous regrettons de ne pouvoir nommer que d'après l'opinion d'autrui, opinion qui lui est extrêmement favorable, un jeune artiste, M. Henri Espérandieu, qui est chargé à Marseille de travaux très-importants d'architecture, particulièrement à l'église de Notre-Dame de la Garde.

(1) La gravure a popularisé une très-belle page de M. Jalabert, que l'empereur a achetée et placée dans la chapelle des Tuileries : c'est l'*Annonciation*, comprise dans un sens très-peu catholique. Marie n'y est point une divinité : l'ange ne fléchit pas le genou devant elle ; si cet ange rappelle un peu une belle figure de Lesueur, la jeune fille est une création entièrement originale ; son humilité et son étonnement, sa simplicité religieuse et touchante, ont été rendus avec un rare bonheur.

Parmi les sculptures, nous avons distingué les ouvrages de M. Bosc, remarquables par beaucoup de charme et d'expression. Ce statuaire au talent élevé et délicat, a traité plus d'une fois avec un bonheur, rare aujourd'hui surtout, des sujets religieux. Chargé, quoique protestant, de contribuer à la décoration d'églises catholiques, il a prouvé par ses belles statues que le sentiment chrétien peut diriger, au moins aussi bien que toute autre main, celle d'un huguenot.

Cependant la plus grande illustration artistique du chef-lieu du Gard n'est pas un protestant, c'est l'auteur fameux de cette gigantesque copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange qui est à l'école des Beaux-Arts à Paris, c'est Sigalon. Pour lui, comme à la dernière exposition de Paris pour MM. Ingres et Horace Vernet, un salon spécial avait été réservé à Nîmes. On y admirait sa *Locuste*, son magnifique carton d'*Athalie massacrant ses petits-fils*, qui appartiennent au Musée de Nîmes, et un tableau également magistral qui est habituellement dans la cathédrale, mais que l'Exposition a pour ainsi dire révélé. Mal placé dans l'église et fort sali, on ne l'y voyait pas. C'est un *Baptême du Christ.* La figure de saint Jean est admirable de vigueur et de grandeur ; le corps du Christ est une étude de modelé tout à fait remarquable, mais la tête, comme il arrive presque toujours, quoique belle de traits et d'expression, manque d'élévation et d'idéal religieux. Nous souhaitons vivement que ce noble ouvrage soit remplacé dans la cathédrale par une bonne copie et mis au Musée, où est sa véritable place. De plus en plus, en Italie, on retire les chefs-d'œuvre des églises où les exigences du culte catholique, cierges, encens, etc., etc., et l'humidité des voûtes, les détruisent à la longue. C'est ainsi que les derniers papes et Pie IX lui-même enlèvent de Saint-Pierre tous les tableaux pour y substituer des copies monumentales et indestructibles en mosaïque.

Nous citerons encore une *Délivrance de saint Pierre*, œu-

vre de la jeunesse de Sigalon, et une esquisse, très-différente, du même sujet, où il y a de belles parties. On a murmuré à tort de ce que le musée spécial de Sigalon contenait, outre des œuvres excellentes, quelques portraits extrêmement faibles, celui de Mlle V..., œuvre tout à fait manquée; un autre, où il y a plus de talent, mais où un homme dont le cou découvert et la pose prétentieuse semblent singer lord Byron, est représenté sous un jour bleuâtre et faux. Les critiques élevées à ce sujet contre les directeurs de l'Exposition ne nous semblent nullement fondées. L'histoire d'un artiste éminent appartient à la postérité; ses tâtonnements, ses diverses manières, les chemins où il a passé, les écueils même où il a fait naufrage sont utiles à connaître et doivent être signalés. Mesquine et puérile préoccupation que celle d'une ville ou d'un pays qui ne voudrait montrer ses grands hommes qu'adultes et dans tout l'éclat de leur génie! J'admire davantage la couleur plus solide et plus vraie des meilleurs ouvrages de Sigalon, depuis que je sais qu'il a eu à se guérir d'une manière si fausse et si prétentieuse de voir et de représenter les objets. Regrettons plutôt que le Louvre n'ait pas envoyé pour cette occasion à la ville où naquit ce peintre distingué les deux beaux tableaux de ce maître : *La Vision de saint Jérôme*, et *Une jeune femme recevant des présents*.

Si nous passons des Nîmois aux artistes modernes de tout pays, nous trouverons les protestants représentés en sculpture par de beaux bustes de Pradier, à qui Nîmes doit les admirables statues de sa fontaine monumentale et d'autres ouvrages de grand prix dans la Maison-Carrée; en peinture, nous signalerons une tête de philosophe qui ressemble à un Christ âgé, belle et puissante ébauche d'Ary Scheffer. La jeune école suisse avait pour organes au salon nîmois l'habile paysagiste Calame et Topffer père. L'école anglaise était faiblement représentée par une toile médiocre de sir Joshua Reynolds. L'ancienne école française figurait en la personne de notre

coreligionnaire Sébastien Bourdon, auquel nous serions fort tentés d'attribuer, outre les œuvres inscrites sous son nom, une *Adoration du veau d'or* que le livret prête au Poussin. Les Allemands ont ici un de leurs meilleurs maîtres. On assure, en effet, que c'est bien à Holbein qu'appartient un délicieux petit portrait de femme, qui à nos yeux est peut-être la perle de l'Exposition nîmoise, mais au dos duquel une main inconnue a écrit, très-probablement à tort, le nom célèbre du Français Janet. Parmi les Flamands, nous signalerons Jordaens, qui, de catholique, se fit réformé, peintre puissant, souvent excessif, soit dans ses contours trop gonflés, soit dans son coloris trop chaud, et cependant plein de verve, d'invention et de science.

Ce qui fera toujours la gloire de l'art protestant, c'est cette école variée et précieuse de Hollande, qu'il n'est plus permis de confondre avec celle des Flamands, et en tête de laquelle règne un des plus grands génies de l'histoire des arts, Rembrandt. Soit comme peintre, soit comme graveur, on n'a pu le juger que très-incomplétement d'après ce qu'il y avait de lui à Nîmes, et ce peu de chose suffisait cependant pour *qu'à l'ongle on reconnût le lion*. Rembrandt a été un esprit créateur; il a laissé à d'autres la ligne et en quelque sorte la couleur. Indépendant et indiscipliné, rebelle à la tradition, maître de ses propres ressources, il s'est fait, des ombres et de la lumière, un monde à lui, réel et idéal à la fois, plus profond et plus vaste que le réel, plus vrai que l'imaginaire, d'une fécondité, d'une immensité, d'une puissance inouïes. Aux pieds de ce géant, quelles natures exquises et originales que certains maîtres, secondaires si on les lui compare, mais éminents en eux-mêmes! Trois tableaux à Nîmes portaient le nom de Gérard Dow; il en est deux qui nous ont paru authentiques et dignes de cet incomparable pinceau, délicieusement fin et cependant si magistral, si large et si riche de couleurs, si poétique et si correct. Nous doutons de l'authenticité d'une

peinture attribuée à Hobbema, un des meilleurs et des plus rares paysagistes de Hollande; mais ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute, c'est le mérite de l'œuvre, c'est la beauté de ces massifs d'arbres merveilleusement peints. Un ou deux paysages du grand et sombre Ruysdaël montrent la nature à travers le prisme grandiose, mélancolique, de cette haute individualité. Nous avons admiré des troupeaux peints par Paul Potter, avec une perfection qui n'avait jamais été atteinte, ou par son digne émule Albert Cuyp, qui les faisait si bien ressortir du milieu de ces beaux brouillards dorés qu'il rendait avec tant d'harmonie et de charme. Les petits maîtres, Philippe Wouvermans, Pieter de Hooghe, Weenix, Van de Velde, Neefs, Berghem enfin, donnaient aux visiteurs de ce musée quelque idée de l'art hollandais; et l'on pouvait constater par Hondhorst (Gherardo delle Notte), Both et Poelenburg, que les peintres de la Néerlande ont su réussir dans le genre italien, quand ils ont eu le tort de l'imiter et d'abdiquer leur individualité native.

Après la peinture et la sculpture, qui sont ce que nous avons le mieux vu, il nous resterait à parler de quelques faïences dues à notre immortel Bernard Palissy, d'émaux de Limoges qui rappellent la dynastie huguenote des Pénicaut, et un ou deux autres noms qui ont droit à une haute estime. Mais nous ne voulons plus que mentionner les merveilleuses reproductions en liége qui ont rendu célèbre un protestant de Nîmes, M. Auguste Pelet. Il a exposé une trentaine de ces chefs-d'œuvre de patience et de goût, réductions exactes des monuments antiques de Rome, de Pœstum, d'Athènes et de Nîmes, qui, peut-être, entre toutes les villes du monde, est après Rome et Pompéi la plus riche en monuments romains, nombreux, variés et heureusement conservés.

Excepté Sigalon, tous les artistes si divers que nous avons nommés ici sont ou étaient protestants. D'autres, sans doute, eussent mérité d'être signalés et l'auraient été si nous avions

tenté une étude complète de l'exposition nîmoise. Tout ce que nous avons voulu, en indiquant ici tant d'ouvrages remarquables et de noms glorieux, c'est saisir une occasion favorable pour faire justice d'un préjugé inique et suranné.

La France serait arrivée plus tôt au rang éminent qu'occupe actuellement dans le monde son école, et nous sommes convaincus qu'elle se serait élevée plus haut encore, si chez nous comme en Hollande, les artistes avaient su résister à l'importation des modèles et des maîtres italiens. Les admirables écoles d'Italie ont fait beaucoup de mal, parce qu'on les a partout imitées avec une servilité insatiable. C'est ainsi que François Ier, le père des lettres, a nui infiniment aux arts en France; les deux reines Médicis, Catherine surtout, ont continué cette mode étrangère où a péri pour longtemps l'originalité française.

A peu près seuls, les vieux artistes protestants français ont su être eux-mêmes (quoique deux d'entre eux, Jean Cousin, et beaucoup plus tard, Sébastien Bourdon, aient mérité le même reproche). Palissy, Jean Goujon, le compositeur Goudimel, étaient bien Français; en les faisant périr pour cause de religion, on a voué la France pour des siècles, aux artistes de cour, à l'imitation fastueuse des Italiens.

Ce sont là des vérités de plus en plus généralement reconnues, et nous serions heureux si ces quelques pages pouvaient soulever chez quelques âmes bien douées une généreuse émulation, venger la Réforme et son principe libéral d'un injuste mépris ou plutôt d'une ignorance trop répandue, démontrer enfin que l'individualisme religieux, la liberté protestante, le pur Évangile, peuvent inspirer heureusement les beaux-arts et l'ont prouvé maintes fois avec éclat.

LA STATUE DE VOLTAIRE

DIALOGUE ENTRE DEUX PASTEURS LIBÉRAUX (1)

A. — On vient, mon cher collègue, de me proposer de souscrire à la statue de Voltaire, et, pour m'y engager, on m'a montré votre nom parmi ceux des donataires déjà inscrits; mais, je vous l'avoue, j'hésite beaucoup à suivre votre exemple, et je viens vous confier mes scrupules. J'entrevois bien la signification hardiment libérale de votre adhésion, et, sous ce rapport, je me sentirais peut-être tenté de suivre votre exemple; mais de graves et nombreuses objections s'élèvent de tous côtés dans mon esprit. Avez-vous quelques moments à me donner et voulez-vous, comme vous l'avez fait en d'autres occasions, aider de votre longue expérience ma jeunesse encore novice?

B. — Très-volontiers. Je respecte d'autant plus vos scrupules que moi-même je les ai partagés. Je ne me suis décidé qu'après de mûres et sérieuses réflexions, dont jé suis tout prêt à vous faire part.

A. — Avant d'en venir à Voltaire, j'aimerais vous soumettre un doute que m'a suggéré une conversation récente avec un des membres les plus influents et les plus zélés de mon consistoire.

En thèse générale, selon lui, les protestants et leurs pasteurs ne doivent que très-rarement sortir de leur sphère spéciale pour se mêler au mouvement des esprits contemporains. Nous sommes, disait-il, une minorité presque insigni-

(1) *Le Lien*, 7 septembre 1867.

fiante dans la masse catholique de la population ; nous n'existons que comme par miracle, *tisons retirés du feu* après trois siècles de persécutions, où le gouvernement et la nation elle-même se sont acharnés à nous anéantir. Bien plus, notre adversaire naturel, le catholicisme, est aujourd'hui plus puissant peut-être que jamais. Ne serait-il pas sage, dans ces circonstances, de nous faire oublier et de n'intervenir publiquement au milieu des débats contemporains que dans les cas, heureusement fort rares, d'absolue nécessité ? Voilà ce que me disait hier un vieillard très-digne d'être écouté.

B. — Il ne l'est plus, quand il vous donne de semblables conseils. Je ne connais que trop les esprits de cette trempe. Ces gens-là semblent toujours prêts à s'excuser de n'être pas du culte de la majorité. Ils ne paraissent jamais plus désappointés que lorsqu'un catholique se fait protestant, et c'est pourtant ce qui arrive fort souvent. Ce sont eux qui trouvent qu'il y a trop de monde au temple quand prêche un prédicateur trop éloquent, même s'il est de leur avis. Ils feraient peu à peu de notre Église une petite secte murée, inconnue, impuissante, qui n'aurait plus qu'à mourir de sa belle mort et ne mériterait rien de mieux. Ce sont les pontifes de la peur et du néant; laissez-les trembler et se faire petits.

Selon moi, voici la question : le protestantisme a-t-il ou non la gloire de représenter ici-bas le principe de la liberté dans la plus haute de toutes les sphères, la sphère religieuse? Quand on a l'honneur de porter un drapeau si noble, si nécessaire à l'humanité, on serait inexcusable de le tenir replié ou de l'abaisser. Ne pas l'ouvrir librement au soleil, ne pas faire flotter à toutes les brises ses couleurs sacrées, ce serait trahir son mandat, manquer à son siècle et à Dieu ; ce serait devenir infidèle à la mémoire de nos pères.

A. — De nos pères, dites-vous; ceux que vous blâmez ont sans cesse leur nom à la bouche.

B. — Oui, quand il s'agit d'affubler, malgré eux, nos con-

temporains des tristes lambeaux de leur théologie usée; mais non quand il s'agit de continuer hardiment leur œuvre hardie d'émancipation et de progrès. C'est elle qui a fait la grandeur de nos aïeux. A ces hommes de foi souveraine et de caractères héroïques, la théorie de l'abstention, l'idée de se faire petits, eût paru une lâcheté intolérable, une infidélité honteuse, un refus de la charge imposée par Dieu à ses enfants. Ils avaient la conscience de leur responsabilité. A qui les eût priés de prendre une attitude intimidée et de parler bas, ils eussent répondu avec une sainte colère, jaloux des droits de la vérité et de Dieu, ambitieux d'éclairer et de convertir. Aussi étaient-ils sans cesse sur la brèche. Vous me rappelez ce que disait, il y a vingt-cinq ans, à l'un de mes amis, l'éminent secrétaire perpétuel d'une de nos académies, à propos d'une question alors chaudement controversée (ce que l'on appelait la liberté de l'enseignement). « Les protestants, demandait-il à son interlocuteur, n'ont-ils rien à dire sur ce sujet? On n'entend leur voix nulle part. Sous Louis XIII et sous Louis XIV il n'en était pas de même. Les pasteurs de Charenton et bien d'autres, ou des laïques savants, comme Duplessis-Mornay, étaient sans cesse en éveil. Ils prenaient parti sur toutes les grandes questions du temps, contre un Nicole, un Arnauld, un Bossuet; la société polie, le monde intelligent, s'informait de leur opinion, en tenait compte et la discutait. » Ainsi parlait M. X..., et il avait raison. Quant à moi, mon cher collègue, il y a vingt-cinq ans que j'en ai pris la résolution, jamais je ne serai complice de ce honteux effacement où l'on veut nous réduire.

Notre principe est vrai et grand; notre patrie a un immense besoin de l'entendre proclamer sans cesse, de le voir appliquer à toutes choses; aussi, chaque fois que l'occasion et mes forces me le permettront, je me croirai obligé d'élever la voix en faveur de l'Évangile et de la liberté religieuse.

A. — Mais, sans parler encore de l'Évangile, est-ce agir

en effet pour la liberté religieuse que de souscrire au monument de Voltaire ?

B. — Sans aucun doute. Il règne dans l'histoire de France un double courant. Le malheur de notre pays, c'est de porter le joug catholique et d'ajourner la question religieuse ; lisez, à ce sujet, un livre profond et vrai : *La Révolution* de Quinet ; il vous convaincra. Mais ce qui seul a préservé la France de la décadence où le catholicisme a plongé l'Espagne, l'Autriche, et dont l'Italie s'est relevée depuis peu, ce qui a contenu le clergé et relevé ses mœurs, c'est surtout, outre la présence salutaire d'une Église réformée, l'esprit anticlérical, l'opposition que l'esprit prêtre a sans cesse provoquée, et dont les organes intrépides et populaires se sont appelés tour à tour : Abeilard, Rabelais, La Fontaine, Molière, Voltaire, Paul-Louis Courrier et Béranger.

A. — Voilà sans doute des noms bien éclatants ; mais presque tous, hélas ! ont souillé, par l'immoralité éhontée de leur parole, la défense des droits sacrés de la pensée.

B. — Il n'est que trop vrai ; et personne, à cet égard, n'a été plus coupable que Voltaire ; personne n'a plus souvent déshonoré sa plume et n'a sacrifié plus bassement à de viles passions. Aussi faudra-t-il protester en toute occasion contre ses écrits immondes qu'on ne peut condamner à l'oubli. Mais toute vie humaine est mêlée ; la postérité, tout en condamnant le mal, doit signaler le bien, le mettre en pleine lumière, s'en servir et le continuer. Une statue n'est nullement une apothéose. On en a érigé une à Pascal ; serait-ce, à votre avis, pour avoir écrit que par piété l'homme doit *s'abêtir*, ou n'est-ce pas pour ses admirables travaux de physicien, de géomètre, de penseur et son immortelle réfutation des Jésuites ? La statue de Henri IV signifie-t-elle qu'il fut un modèle de bonnes mœurs ou de bonne foi ? Celle de Napoléon Ier qu'il modéra son ambition et qu'il épargna scrupuleusement le sang de ses semblables ? Et cependant il serait

ridicule de refuser une statue à ces grands hommes. Voltaire les égale en génie, et les surpasse tous les trois, à mes yeux, par les services qu'il rendit à son siècle et à l'humanité.

Dans la ville voisine, une statue a été érigée en l'honneur de certain maréchal du premier empire, dont la splendide opulence eut pour origine bien connue le pillage et la rapine. A-t-on voulu glorifier ses exactions? Nullement, on n'a voulu honorer que sa bravoure et ses talents d'homme de guerre.

A. — Je conçois mieux cela pour le maréchal **** que pour Voltaire. La patrie doit une reconnaissance durable aux héros qui l'ont sauvée de l'invasion étrangère et du morcellement; elle a intérêt à les honorer.

B. — Elle a plus encore, selon moi, la même obligation et le même intérêt, à l'égard des hommes qui l'ont sauvée, non sans un grand courage et des efforts sans cesse renouvelés, de l'abrutissement et de l'obscurantisme. Sous ce rapport, la France doit beaucoup à Voltaire; c'est lui, surtout, qui a vaincu l'absolutisme. Toutes les fois que cette hydre relève la tête, c'est encore le nom de Voltaire qui lui fait le plus de peur. Or, au temps où nous vivons, où le catholicisme se formule avec plus de précision et de rigueur que jamais; où le gallicanisme se meurt; où un pape décrète le dogme à lui seul, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'a fait; où un concile œcuménique est convoqué pour abdiquer entre les mains du prêtre-souverain tous les droits et tous les pouvoirs de l'Église catholique; où un évêque a le crédit d'exclure de l'Académie française le savant illustre qui sait le français mieux que personne; où un cardinal a comparé publiquement les libraires à des marchands de poison; où, dans le premier corps de l'État, on censure les bibliothèques populaires; où les inondations de la Loire sont officiellement représentées par l'Église comme le châtiment divin du libéralisme national; où enfin, le chef incontesté et actif de l'orthodoxie protestante est un appui déclaré du pouvoir temporel des papes, publie que la

France doit rester catholique, patronne publiquement les moines de Tinchebray et fait retentir chaque année dans un des temples de Paris la glorification des *sœurs*, des *frères* et de leurs *lettres d'obédience*, il est bon, il est nécessaire que deux cent mille voix répondent par le nom de Voltaire aux noms réunis de MM. Dupanloup, Guizot et Veuillot.

A. — Mettez-vous sur une même ligne l'absolutisme des cléricaux et celui de nos ultrà-orthodoxes protestants?

B. — Cela n'est pas possible, grâce à Dieu et au principe du libre examen; un fils de la Réforme qui n'a pas absolument renié sa mère, ne peut tomber si bas. Cependant nous sommes témoins de chutes bien profondes. En vain l'on dit à voix basse que peut-être, sur ce point spécial, le chef de nos orthodoxes est isolé et désavoué par les siens; combien de fois l'avons-nous vu comblé de leurs applaudissements et de leurs éloges au moment même où il venait de froisser cruellement en nous la fibre protestante! Cette année encore, à peine son apologie des *lettres d'obédience* a-t-elle été achevée, qu'on a vu dans l'Oratoire même, un doyen de faculté de théologie se lever pour saluer cet acte d'obscurantisme si étrangement déplacé, par des hommages enthousiastes et des adulations ampoulées.

Nous savons bien que beaucoup d'orthodoxes protestants regrettent leur alliance avec les cléricaux, et nous leur en tenons compte; il n'est pas moins certain qu'on voit la plupart d'entre eux couvrir d'applaudissements et de louanges, les livres, les discours et les actes de leur chef, se montrant indifférents ou aveugles au mal qui en résulte pour le protestantisme, pourvu que les libéraux soient écrasés; de plus, tout le monde peut constater en toute occasion que les journaux de M. Veuillot et consorts soutiennent fidèlement le parti orthodoxe protestant dans les déplorables débats qui divisent depuis quelques années l'Église réformée de Paris.

N'oublions jamais qu'il existe plusieurs orthodoxies très-

différentes, l'une qui, chez quelques protestants et chez des catholiques très-dignes de respect, n'est qu'une opinion erronée à nos yeux, mais légitime, mais sincère, et unie quelquefois à une sympathie ardente pour les droits des consciences, même hétérodoxes; dans nos rangs, MM. Montandon et Pradez en sont d'excellents et admirables exemples. Une autre orthodoxie est une tyrannie spirituelle qui tend *per fas et nefas* à tout subjuguer. Entre les deux il y a mainte nuance.

Sans doute, des protestants ne peuvent, comme des moines, fouler aux pieds la liberté des consciences; mais par ce que leur point de départ est plus élevé, leur abaissement relatif est plus grand que tout autre. Ne vous y trompez pas : au fond il n'y a pas deux absolutismes, mais un seul, le même au XVIIIe siècle et au nôtre, le même parmi les infidèles descendants des huguenots et parmi les adeptes de Rome.

L'opinion publique ne s'y trompe pas : si Voltaire n'avait laissé que des écrits impudiques, personne ne proposerait aujourd'hui de lui ériger une statue, et les masses assurément n'y souscriraient point. Ce ne sont nullement ces livres infâmes que l'on songe à honorer; ce genre de débauche d'esprit n'est à coup sûr pas plus rare aujourd'hui qu'en son temps.

A. — Quel est donc, à vos yeux, le sens de la manifestation qui s'accomplit sous nos yeux, et qui a réuni déjà tant de suffrages?

B. — C'est le cri de la conscience publique, la protestation de l'esprit français contre l'absolutisme, clérical ou laïque. Le nom de Voltaire signifie non-seulement honte aux hypocrites, mais aussi résistance invincible contre tous ceux qui se font de la religion, en quelque Église que ce soit, un moyen de domination! Liberté de la pensée! liberté de la science! La France veut rester maîtresse chez elle; l'ultramontanisme dévot ne régnera plus sur nous. Ce que l'esprit national a tout à la fois de plus vivant et de plus sain se soulève partout, à bon droit et fort à propos, contre l'envahissement des ortho-

doxies alliées. Ce serait grande honte à mes yeux qu'un pareil mouvement, si général, si profond, si bien motivé, s'accomplît sous nos yeux, sans que les protestants et leurs pasteurs y prissent aucune part. Leur devoir, l'intérêt de leur cause les y oblige.

A. — Ne pourrait-on répondre que l'athéisme de Voltaire les en dispense et doit les en empêcher ?

B. — Non. Ne permettez jamais au mal d'annuler le bien. Après avoir *examiné toutes choses*, *et écarté toute espèce de mal*, *retenez ferme tout ce qui est bon*, et n'y renoncez plus, quoi qu'il arrive.

D'ailleurs Voltaire ne fut jamais athée. S'il le semble parfois, le Dieu qu'il nie est celui que Béranger a appelé

Le Dieu que l'on protége à Rome.

Mais malgré les funestes habitudes d'esprit de ses contemporains, malgré les railleries des Lamettrie et des d'Holbach, Voltaire croyait fermement en Dieu. L'univers à ses yeux était une horloge qui suppose un horloger. Écoutez-le lui-même :

« Il me paraît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'A + B divisé par Z. Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême ? il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. (*Corr. gén.*, 1753, t. IV, p. 463.)

» Je méditais cette nuit, j'étais absorbé dans la contemplation de la nature, j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis : j'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais : il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle, il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur, il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême

qui règne également dans cette étendue? un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes? la lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous; la morale doit être uniforme. Si un animal sentant et pensant, dans Sirius, est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. »

(*Dictionnaire phil.* v° RELIGION.)

A. — Ces citations, je l'avoue, me surprennent; mais au moins est-il vrai que ce même Voltaire a maintes fois insulté le Christ de la manière la plus révoltante!

B. — Rien n'est plus certain ni plus déplorable, mais Voltaire a-t-il jamais connu celui dont il parlait si indignement? Élève des R. P. jésuites, il a justement redouté le faux Jésus de Loyola et des couvents, de Torquemada et des inquisiteurs. Jésus pour lui, c'était tout au plus le Christ magique de l'hostie, qui

Nous montre un Dieu présent dans un pain qui n'est plus;

Et il ne pouvait oublier les juifs et les protestants qui avaient été sacrifiés sur le bûcher pour avoir nié ou offensé ce Dieu-là. Songez à l'immense masse d'absurdités, d'abus de pouvoir, de perfidies et d'horreurs que représentait à ses yeux le christianisme des jésuites et des autos-da-fé; et déplorez profondément, mais ne vous étonnez pas trop qu'accoutumé à dire sans cesse du pouvoir exorbitant et flétrissant de l'absolutisme : *Ecrasons l'infâme!* il ait poussé l'ignorance et la légèreté jusqu'à ne pas distinguer Jésus de ses soi-disant vicaires ou de la société détestée qui usurpe son nom. Ignorant

au degré suprême quant aux choses religieuses, passionné, souvent surexcité par la calomnie et par la lutte, il a confondu ce qui se ressemble le moins en réalité : le cléricalisme et le christianisme; l'un, à vrai dire est, sous bien des rapports, l'opposé de l'autre.

A. — Ne peut-on craindre cependant que les hommages exceptionnels qu'on veut rendre à ce grand ennemi des ténèbres ne tournent au profit de l'incrédulité ?

B. — Non. Le règne du voltairianisme moqueur et ignare est fini et ne renaîtra pas. L'histoire est mieux connue ; l'étude comparée des religions et des langues a révélé bien des vérités; l'Orient mieux compris, avec ses idiomes divers et ses mœurs immuables, les ruines de l'Egypte et de Ninive enfin expliquées, ont fait justice d'une foule de railleries mal fondées ou de mauvaise foi. Le sentiment religieux lui-même est devenu moins rare et a plus conscience de ses droits qu'au XVIIIe siècle et avant la révolution. Le scepticisme de nos jours admire la personne du Sauveur et reconnaît hautement que Jésus a vécu, parlé et souffert avec une merveilleuse élévation. Les résultats acquis, démontrés par la science et acceptés par la conscience, ne sont plus en danger.

Aujourd'hui, pour la religion, le péril énorme, c'est le mal que lui font l'aveuglement des uns et l'esprit envahissant des autres. S'il y a des gens qui nient Dieu, c'est surtout par haine ou par peur de ses prêtres ; mais ceux-là dédaignent Voltaire, parce qu'il croyait en Dieu, auquel il érigea une église avec la fameuse inscription (destinée à faire contraste avec les dédicaces des temples catholiques, à tel ou tel saint) :

DEO
EREXIT
VOLTAIRE

Je maintiens que tout ami des lumières doit de la reconnaissance au plus terrible ennemi de l'obscurantisme.

A. — Mais les considérations tirées de cet ordre d'idées un peu abstrait peuvent-elles prévaloir contre d'autres tirées de l'ordre moral ? Qui fut jamais plus cynique et plus menteur que Voltaire ?

B. — J'en conviens. J'ai dû étudier sa correspondance qui en donne partout des preuves ; et je ne veux pas plus pallier ses mensonges perpétuels que ses impiétés ou son cynisme. Le sens moral lui a manqué souvent. Condamnons le mal, mais reconnaissons le bien partout où il se trouve. Qui fut plus réellement humain, qui fut plus sincèrement indigné par l'injustice et plus infatigable dans ses efforts pour réhabiliter les victimes de l'iniquité ?

Beaucoup de gens qui le méprisent et le damnent ne le valent pas, bien s'en faut, sous ce rapport, au moins. Voltaire, grand seigneur, riche, adulé, au comble de l'influence et de la renommée bondissait de colère, quand il voyait ou apprenait par ouï-dire quelque flagrante injustice. Il voulait l'équité ; il haïssait énergiquement l'oppression, la cruauté, les dénis de justice, les abus de pouvoir ; et quand il pouvait espérer une réparation, une réhabilitation, il sacrifiait tout, son repos, son crédit, son énorme amour-propre, son or dont il n'était pas prodigue, son temps qu'il ménageait bien, ses travaux commencés, sa gloire. Rien ne pouvait le lasser et la vieillesse même ne refroidit jamais en lui ce don de Dieu si précieux, hélas ! et si rare, le don de l'indignation et l'inflexible volonté de réparer l'injustice d'autrui.

A. — Vous faites allusion aux Calas.

B. — Aux Calas et à bien d'autres ; mais aux Calas surtout (1) dont la réhabilitation lui coûta cinq années d'infatigables travaux ; aux Sirven pour lesquels il lutta sans relâche pendant neuf ans ; aux protestants condamnés à ramer à

(1) Aujourd'hui encore à Toulouse, le clergé et l'aristocratie locale soutiennent que Voltaire s'est trompé ou a menti dans cette circonstance. On y insulte encore à la mémoire de la victime.

perpétuité sur les galères *pour avoir*, disait-il, *prié Dieu en mauvais français* et dont quelques-uns comme Alexandre Cambon, comme Claude Chaumont, lui durent leur délivrance.

En même temps il sollicitait pour tous nos *forçats de la foi* auprès du duc de Choiseul, alors ministre, la commutation de leur horrible peine, en la transportation dans une colonie spéciale. A Versoix et à Ferney, il poursuivit avec ardeur l'établissement dans ses terres de la liberté de conscience pour les protestants; aussi fut-il en correspondance active avec bien des pasteurs, non-seulement Vernes et Peyronnet, ou le ministre Moultou, à Genève, mais nos pasteurs *du désert* tels que Paul Rabaut, Gal-Pomaret (1), Théodore Chiron, etc.

Un professeur de faculté s'écrie dans l'*Espérance* que Voltaire eût été surpris lui-même de voir le nom d'un pasteur parmi ceux des Français qui lui érigent une statue (août 1867, p. 248); c'est le contraire qui est vrai, et il faut connaître bien mal l'histoire de nos églises pour parler ainsi.

A. — Vous m'étonnez. J'aurais cru que des témoignages de gratitude envers Voltaire étaient, au sein de notre protestantisme, des actes très-nouveaux et sans antécédents.

B. — Oui, si vous vous en rapportez à la tradition orthodoxe et semi-anglaise qui remonte à 1815. A ce moment, des Anglais, surtout méthodistes-wesleyens, organisèrent, par haine pour la révolution et par compassion pour la France, une réaction qu'on a surnommée le *Réveil*, et où le mal s'est mêlé abondamment à un bien réel et le faux au vrai. La tradition toute récente du réveil prétend de bonne foi remonter à la réforme; mais, comme toutes les restaurations, elle saute à pieds joints par-dessus les époques qui ne lui plaisent point, et rattache sa chaîne brisée où elle peut. Il existe parmi nous

(1) Une curieuse lettre de ce dernier à Voltaire a été publiée par un de ses descendants, feu M. le pasteur Gal-Ladevèze, dans le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, t. VIII, p. 484. *Le Protestant libéral* l'a reproduite le 12 septembre 1867.

une tradition libérale non interrompue; elle date des premiers temps de nos églises; nos derniers martyrs nous l'ont transmise, et ces héroïques pasteurs du désert, ces sublimes *forçats pour la foi*, qui font tant d'honneur à notre passé, ne craignaient ni d'écrire à Voltaire, ni d'aller le visiter à Ferney, ni de le remercier avec attendrissement; nos pères, dans leurs douleurs, n'ont pas cru se déshonorer en acceptant son aide; la gratitude de leurs fils ne les déshonorera pas davantage.

A. — Il est à regretter que le public ignore trop ces faits.

B. — C'est à nous à les lui apprendre. Du reste, le nom des Calas est très-connu, et leur touchante histoire a beaucoup ajouté à la gloire de leur bienfaiteur. Quand Voltaire, presque mourant, reçut à Paris des ovations répétées, rien ne lui fut plus sensible, dit Beaumarchais, que d'entendre un jour au milieu d'une foule enthousiaste qui empêchait sa voiture d'avancer, la voix d'un homme du peuple répondre aux questions d'un passant étonné : *C'est le sauveur des Calas, qui passe*. Quand ses cendres furent portées officiellement et en grande pompe au Panthéon (1), la digne veuve du martyr marchait avec ses enfants au premier rang devant le char funèbre.

Je m'arrête; je pourrais vous citer bien d'autres faits concluants. Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est que le revirement complet de l'opinion publique en faveur des protestants est dû en très-grande partie à Voltaire. Avant lui, la nation entière applaudissait à la révocation de l'édit de Nantes. Ni La Fontaine, ni Mme de Sévigné n'hésitaient à faire écho à Bossuet et à louer hautement cette grande victoire du grand roi. Il avait la France entière pour complice. Relisez Saint-Simon et voyez les motifs dont il se servait plus

(1) On y montre encore sa tombe ; mais elle est vide. Sous le règne de la Restauration, on a dérobé ses restes, pendant la nuit, et on les a jetés dans quelque trou, hideuse et lâche vengeance de ceux qu'il a tant bafoués! Il semble qu'ils aient pris à tâche ainsi de légitimer, une fois de plus, ses attaques contre eux.

tard pour empêcher le Régent de rappeler les proscrits de Louis XIV. Voltaire, soit dans sa *Henriade*, quelque médiocre qu'elle fût, soit dans ses œuvres historiques si spirituellement critiquées par Montesquieu, Voltaire commença l'œuvre de notre réintégration dans nos droits ; il la continua passionnément en toute occasion, quoique nos martyrs lui parussent absurdes. Quand il mourut, l'œuvre était faite dans les esprits ; bientôt Louis XVI nous rendit l'état civil et l'Assemblée Nationale la liberté du culte ainsi que l'égalité devant la loi.

Voilà des services tels qu'il n'est pas permis de les oublier. Les églises n'ont pas plus que les particuliers le droit d'être ingrates ; et, sans fermer les yeux sur les torts très-graves d'un si zélé libérateur, ce n'est pas à nous de lui refuser notre reconnaissance, tout en jouissant de ses bienfaits (1).

A. — Mais ne craignez-vous pas que votre signature au

(1) Veut-on un récent exemple de cette vérité que l'œuvre de Voltaire, plaidant la cause de l'humanité contre le littéralisme des orthodoxies, n'est pas finie encore ?

Tout le monde connaît le beau psaume où les Juifs déportés sur les rives des fleuves d'Assyrie expriment avec une si mélancolique poésie leurs douleurs patriotiques, mais finissent par des imprécations atroces contre leurs ennemis, se promettant la joie d'arracher aux bras des mères babyloniennes leurs petits enfants et de leur écraser la tête sur la pierre... Voilà bien les haines exterminatrices telles que l'Orient les a toujours entretenues et les entretient encore de nos jours entre ennemis de race, de nationalité, de religion.

Il nous semble qu'il faudrait être insensé pour voir dans ce chant tour à tour sublime et féroce l'inspiration de Dieu. Or, c'est ce que soutient le journal absolutiste l'*Espérance*, qui, dans son dernier numéro, nous prend à partie sur ce point.

« M. Coquerel fils aurait pu s'épargner la peine de répéter si souvent et avec tant d'indignation son accusation de cruauté contre l'auteur du psaume 137, s'il avait mieux étudié le langage des prophètes et appris que la Jérusalem dont ils parlent prophétiquement c'est l'Église, et que la Babylone qu'ils opposent à l'Église est l'anti-christianisme. » (30 août 1867.)

Libre à l'orthodoxie catholique ou protestante de se crever héroïquement les deux yeux pour ne pas voir, mais non d'aveugler autrui. Il n'est pas plus question d'Église que d'anti-christianisme dans ce psaume ; rien au monde ne saurait être plus évident pour tout lecteur impartial. Mais quand même il y serait question des anti-chrétiens, quand même le désir d'écraser leurs petits enfants ne serait qu'un souhait purement symbolique, nous en serions encore justement indignés, n'en déplaise à l'orthodoxie ! Nous ne comprendrons jamais qu'on ose attribuer au Saint-Esprit une pareille atrocité. Malgré les meilleures intentions, c'est là, à nos yeux, une plus grande impiété que toutes celles de Voltaire, plus réellement blasphématoire contre Dieu et beaucoup plus funeste à la religion.

milieu d'une liste de souscripteurs, peut-être fort mêlés, ne soit exploitée contre vous par vos adversaires orthodoxes ?

B. — Craindre, mon cher ami, voilà enfin le grand mot, l'*ultima ratio* de l'absolutisme ! Aux gens sans culture il crie très-haut : « Obéissez-moi ou l'enfer me vengera de vous à toute éternité ». A vous et à moi, qui ne pensons pas que l'éternité soit à ses ordres, il dit très-bas et à l'oreille : « Ne me gênez pas, ou je me vengerai moi-même, en ce monde et dès demain, car j'ai les bras longs. » — Eh bien ! qu'il se venge s'il le peut. Je préfère sa haine à sa domination ; j'aime mieux cent fois être par lui persécuté qu'asservi. D'ailleurs, prenez-y garde : redouter un semblable pouvoir, c'est l'augmenter. Je préfère encore à des craintes semblables la hardiesse un peu présomptueuse de Voltaire lui-même, qui a dit quelque part :

« J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir. » (*Lettre au maréchal de Richelieu.*)

A. — Mais ne donnez-vous pas ainsi des armes contre vous à la calomnie ?

B. — Qu'y puis-je ? les honnêtes gens ont pour armes de bonnes raisons, ou tout au moins (car ils ne sont pas infaillibles) des raisons qu'ils croient bonnes. Mais l'arme des Pharisiens a toujours été la calomnie.

A. — Ils nous appelleront voltairiens.

B. — Ce ne sera pas leur premier mensonge : ils ont appelé notre Maître *un ami des péagers et des gens de mauvaise vie, un mangeur et un buveur, un Samaritain et un possédé du démon.*

A. — Ils ont réussi à le faire crucifier.

B. — Et c'est ce qui les a perdus ; c'est ce qui a fondé l'Eglise, qu'ils voulaient empêcher de naître. — Il est vrai qu'ils l'ont envahie plus tard ; mais on les connaît mieux aujourd'hui et leur pouvoir a des bornes. L'arme de *Basile*

porte encore des coups terribles, mais elle ne tue plus personne.

C'est trop longtemps nous occuper de ceux de nos adversaires qui sont de mauvaise foi ou trop emportés pour voir comment ils frappent. Nous avons mieux à faire ; nous avons des devoirs urgents envers le présent, et une responsabilité formidable pour l'avenir. Avez-vous lu les belles paroles qu'un écrivain contemporain adresse à nos coreligionnaires accusés d'anarchie parce qu'ils aiment et maintiennent leur liberté trois fois séculaire ?

« Qu'ils persévèrent dans cette conduite, qu'ils conservent leurs nobles et libérales maximes, qu'ils gardent précieusement cette anarchie glorieuse qui a fait leur force et leur grandeur, et pour laquelle a coulé le sang de tant de héros ! C'est à ce prix qu'ils seront dignes de recueillir un jour l'héritage immense qui doit tomber dans leurs mains. »

M. Lanfrey n'est pas protestant, mais il comprend les besoins de notre temps et les exigences d'un avenir qui s'approche. Montrons enfin au monde, altéré de vérité et de liberté à la fois, qu'il existe une Église chrétienne qui, loin de s'allier au despotisme spirituel, le déteste, et, loin de travailler à asservir les âmes, ne respire que par la liberté, parle et agit pour la liberté et n'a ni peur ni honte d'elle. Voilà pourquoi, à mon sens, des pasteurs pieux et éclairés peuvent et doivent contribuer au monument de Voltaire (1).

(1) Il y a plus, objectera-t-on peut-être à celui qui écrit ces lignes. Vous-même, non-seulement, vous avez souscrit, mais vous êtes un des quarante-deux membres de la commission chargée de présider à l'exécution du monument ; déjà l'*Espérance* à plusieurs reprises, l'*Évangéliste*, et, dit-on, l'*Univers* vous l'ont reproché. — La réponse est facile. Quand on offre à un homme l'occasion d'un acte qui, après mûr examen, lui paraît l'accomplissement d'un devoir, s'il s'inquiétait d'être blâmé par les journaux l'*Univers* ou l'*Espérance*, il ne mériterait que le mépris. Il doit m'être permis d'ajouter, qu'ayant publié un volume de *Lettres inédites de Voltaire sur la tolérance* (1863), ayant écrit l'histoire des *Calas* (1858) et celle *des Forçats pour la foi* (1866) j'avais à maintes reprises exprimé publiquement un double sentiment d'énergique réprobation pour les mauvais livres de ce grand homme, et de vive reconnaissance pour les services immenses qu'il a rendus à la liberté des esprits en général et en particulier à celle des

A. -- Vous m'avez convaincu. On en dira ce qu'on voudra : je vais souscrire.

B. — Je vous en félicite :

Fais bien et laisse dire.

protestants de France. Reculer eût été se démentir pitoyablement sans motifs valables. Je rougirais que, par ma faute, les membres de la commission, parmi lesquels sont représentés les ordres d'idées les plus divers, eussent pu s'entre-dire : Voyez ces pasteurs protestants ; malgré tout le bien que fit Voltaire à leur Église opprimée, il ne s'en est point trouvé qui consentît à être l'organe de la gratitude qu'ils lui doivent tous !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.


Google



